3 1761 07884452 9

785.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafabriquedemari04fv

LA

FABRIQUE DE MARIAGES.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

LA

FABRIQUE DE MARIAGES

PAR

PAUL FÉVAL.

IV

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1858

PJ
2604
F26F34
v.4-6

DEUXIÈME PARTIE.

L'HOTEL DE MERSANZ

(SUITE).

XII

— Les papiers du baron. —

— Ma chère belle, poursuivit madame la baronne du Tresnoy, votre patience va être bientôt récompensée. Nous touchons aux faits.

» Permettez-moi de vous dire que M. du Tresnoy eut encore plus de patience que vous. Sa patience dura des années.

» Peut-être avez-vous ouï déjà ce nom du *château de la Savate*...

— Ces messieurs en parlent quelquefois, ré-

pondit la vicomtesse; n'est-ce pas une salle de pugilat et de lutte?

— C'est un lieu plus singulier encore que son enseigne... Ne vous étonne-t-il pas un peu qu'il y ait un rapport quelconque entre madame la marquise de Sainte-Croix et le château de la Savate?

— Tout m'étonne, chère madame... et rien ne m'étonne, pourrais-je dire... J'écoute et j'attends.

— Êtes-vous toujours résolue à vous attaquer à ce mystère?

— Plus que jamais... Je disais l'autre jour à je ne sais plus qui : Si j'étais homme, je me ferais un duel avec un tueur de profession, tant ma vie me pèse... Ceci est un duel... mon adversaire est juste aussi redoutable qu'il me le faut... Avant de m'endormir, ce soir, je mettrai mon testament au net... il n'est pas long... c'est un adieu à ceux qui m'ont aimée... Continuez, je vous prie.

— Pendant des mois entiers, reprit madame du Tresnoy, on entoura cette maison de la barrière des Paillassons d'une surveillance active et incessante. Il n'y eut point de résultat. — Dans quelques minutes, vous allez savoir ce qui rompit les chiens et donna le change.

» Un matin, — c'était déjà bien longtemps après

l'affaire de la rue du Cherche-Midi, si longtemps, que l'ardeur de M. du Tresnoy commençait à se ralentir,—le secrétaire de M. le fermier général des jeux se présenta à la préfecture. Il venait porter plainte contre les maisons clandestines, faisant aux établissements autorisés une concurrence ruineuse. Il arrivait avec des documents. Il prétendait que ces maisons se multipliaient dans une proportion véritablement effrayante.

» M. du Tresnoy avait coutume de s'en fier le moins possible au zèle de ses subordonnés. Il reçut dans son cabinet, où nous sommes, le secrétaire de la ferme des jeux. L'intérêt personnel est toujours souverainement clairvoyant, et ce serait une police sublime que celle qui serait composée d'égoïsmes embrigadés.

» Les détails fournis par l'employé des jeux frappèrent souverainement mon mari. Je me souviens que, le soir de ce jour, il me dit :

» — J'ai fait une découverte. Tous les vices se tiennent et forment la pente qui conduit au crime... Madame la marquise de Sainte-Croix est une joueuse effrénée.

» — Vous pensez donc encore à cette femme? demandai-je.

» — C'est une chose singulière, fit-il au lieu de me répondre ; — je n'ai pas pris garde, dans le

moment... Vous souvenez vous du rapport de cet agent qui suivit madame de Sainte-Croix depuis l'église Saint-Sulpice jusqu'à la rue de l'École, hors barrières?

» — Oui, répondis-je, — le rapport où il était question de château de la Savate.

» M. du Tresnoy répéta ce mot :

» — Le château de la Savate...

» Son doigt s'enfonçait dans les plis de sa tempe. C'était ainsi quand il réfléchissait profondément.

» — On m'a parlé aussi, ce matin, reprit-il, — du château de la Savate.

» J'avoue que je dressai curieusement l'oreille.

» — Elle joue par elle-même, poursuivit M. du Tresnoy qui rêvait, — et par ce Garnier de Clérambault, le maricur... Elle joue au tripot et à la bourse... Elle perd des sommes extravagantes... où les prend-elle?

» Il s'arrêta sur cette question.

» Puis, perdant son regard dans le vide :

» — On ne me les a nommés ni l'un ni l'autre, continua-t-il, — ni la marquise, ni le Garnier... mais je les ai devinés... et c'est une nouvelle brèche au rempart dont ils s'entourent.. Je veux tenter encore un assaut.

» — Prenez garde !... murmurai-je.

» — Je prends garde !... répliqua M. du Tresnoy,

qui fronça les sourcils ; — j'ai déjà bien donné des veilles à cette tâche... ma conscience me crie qu'il ne la faut point abandonner... Il y a de grandes iniquités derrière les précautions qu'ils prennent ; ce que je sais n'est rien auprès de ce que l'avenir m'apprendra... Ce n'est pas un espoir que j'exprime là, c'est une certitude.

» — Et vous a-t-on fourni, demandai-je, — au sujet de cette maison, le château de la Savate, quelque renseignement qui complète les rapports de vos agents ?

» Il fit un geste d'impatience.

» Je vis que sa volonté de savoir était devenue passion.

» Je vis que son travail s'était fait douleur.

» — Non, me répondit-il après un silence ; — rien... Il y a là comme une armure diabolique ; aucun de mes coups ne peut l'entamer... Cet homme de la ferme des jeux ne voit que l'intérêt de la ferme des jeux... s'il m'a parlé de madame de Sainte-Croix, c'est qu'elle fréquente la maison clandestine de la Saurel, montée sur un très-grand pied, où quelques femmes du monde peuvent perdre leur argent sans être vues... La ferme des jeux est outrée de ce progrès, qui est un attrait puissant... Le marieur Garnier de Clérambault a tenté de fonder une banque dans le faubourg Saint-Ger-

main, c'est pour cela qu'il a été question de lui... enfin, il paraît qu'on risque de très-grosses sommes dans ce bouge du château de la Savate. Le maître, une sorte de saltimbanque qui a nom Vaterlot, dit Barbedor, donne des séances de force et d'adresse, comme ils appellent cela... Les sportmen parisiens, pour imiter en tout la vénérable innocence de leurs confrères de Londres, vont applaudir ces taureaux humains, payés pour s'entr'assommer. Il y a des paris énormes engagés chaque soir... et la ferme des jeux enrage, trouvant immoral et damnable ce fait qu'on se puisse ruiner hors de chez elle.

» Il se leva et fit plusieurs tours dans la chambre sans parler.

» — Rien ! répéta-t-il.

» Comme il prononçait ce mot, son domestique entra et lui remit deux lettres. Il ouvrit la première. C'était une lettre d'invitation autographe et très-aimable ; le prince de *** priait M. le baron du Tresnoy de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui le mardi suivant.

» Le post-scriptum disait que M. le prince avait un service à demander à M. le préfet de police.

» Mon mari ordonna d'atteler.

» Pendant qu'on lui obéissait, il ouvrit la deuxième lettre, qui était de la directrice de Saint-Lazare. Une détenue du nom de Justine demandait à faire

des révélations à M. le préfet de police personnellement.

» Mon mari ne voulut pas me permettre de l'accompagner.

» Il rentra, cette nuit-là, fort tard. Il avait refusé le dîner du prince, tout en se mettant à sa disposition. Le prince, pauvre esprit que l'âge amenait presque à la faiblesse de l'enfance, lui avait demandé sa protection pour madame la marquise de Sainte-Croix, — à l'insu de celle-ci.

» C'était une sainte que cette femme, tout uniment. Elle avait refusé sa main, à lui, le prince de ***, par des scrupules qui vraiment n'appartenaient point à la terre.

» Et, comme il arrive toujours à ces belles âmes, la haine des méchants la pressait de toutes parts. Elle était persécutée, elle était victime. Les sept péchés capitaux dressaient leurs embûches sous ses pas. On l'attaquait d'en haut et d'en bas à la fois : les grands et les petits...

» Il y avait surtout, au dire du prince, une misérable créature, nommée Justine, qui, lassant à la fin l'inépuisable et patiente charité de la marquise, s'était attiré un refus de secours.

» — Ces gens-là, vous le savez bien, continua-t-il en s'animant,—croient qu'on leur doit des rentes. Je donne, moi qui parle, plus de quarante mille écus par

an, et je reçois plus de malédictions que de grâces... Il suffit de refuser une fois pour mériter le bûcher. La pauvre marquise est dans ce cas, précisément. Cette fille Justine a juré de se venger. Elle est adroite, elle est perdue, elle sait que son ancienne bienfaitrice a des ennemis... Il est si aisé, cher monsieur, de transformer certaines actions charitables en des démarches suspectes...

» Et ainsi de suite : le bon vieux prince parla pendant deux heures...

» Je vous affirme qu'il agissait, en effet, à l'insu de madame de Sainte-Croix. Ce n'est pas elle qui eût permis pareille imprudence.

» J'ignore quel accueil M. du Tresnoy eût fait à la communication de la directrice de Saint-Lazare, sans cette visite à l'hôtel du prince. Ce que je sais, c'est qu'en sortant de l'hôtel du prince, M. du Tresnoy se fit mener en droite ligne à la prison de Saint-Lazare.

» On fit mander la fille Justine sur-le-champ. M. du Tresnoy s'enferma avec elle dans le cabinet de la directrice.

» Ceci se passait au mois de septembre 182..., trois semaines environ avant la mort de M. le baron du Tresnoy.

» La fille Justine et lui restèrent enfermés pendant plus de deux heures.

» Le lendemain, M. du Tresnoy envoya au secrétariat général l'ordre de faire chercher sur-le-champ, soit à Paris, soit ailleurs, un individu nommé Jean Lagard, neveu du propriétaire du château de la Savate.

» En même temps, il manda en son cabinet la concierge du n° 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi, deux domestiques ayant été au service de M. le comte Achille de Mersanz, du vivant de sa première femme, M. Isidore-Adalbert Souëf, notaire royal, la dame Ernestine Rodelet, demeurant à Chartres, et M. Garnier de Clérambault.

» M. du Tresnoy avait coutume de vivre en famille. Ses deux filles étaient sa joie. Nous passions presque toutes nos soirées ensemble. — A dater de ce moment, il s'éloigna de nous. Un travail de toutes les heures l'absorbait. Il veillait toutes les nuits dans ce cabinet, où il est mort, — debout, — auprès de ce bureau, dont la tablette a été son dernier oreiller; il veillait sans relâche. Le jour levant le retrouvait chaque matin acharné à son œuvre.

» Il était évident pour moi que le point de départ de cette recrudescence d'activité était son entrevue avec la fille Justine.

» Qu'avait-t-il appris dans cette conférence? Je le lui demandai; car nous étions un de ces ménages

où le mot *indiscrétion* n'a point de sens. Il me répondit :

» — Vous saurez tout à la fois.

» Huit ou dix jours s'étaient écoulés depuis sa visite à Saint-Lazare. Je n'ignorais pas qu'il y était retourné plusieurs fois.

» Un soir, il me dit, oubliant qu'il ne m'avait point mise au fait de ce qui se passait.

» — Cette Ernestine Rodelet et ce Jean Lagard me rendront fou.

» Je lui serrai la main en silence. Je le voyais maigrir et pâlir.

» — Ma bonne amie, s'écria-t-il avec une colère sans motifs, lui, le plus doux et le plus courtois des hommes, — je ne veux pas de vos observations... ce que je fais est très-étroitement mon devoir... je suis payé pour cela... Quand le tambour bat, le soldat ne va pas s'embarrasser de sa femme, ni de ses enfants... L'honneur du magistrat dans ma position est bien mieux défini que celui du soldat, et sa responsabilité est immensément supérieure... il y aurait insanité d'esprit à nier cette évidence... Non ! je n'ai pas le droit de reculer.

» Je pense qu'il vit dans mes yeux les larmes que je voulais lui cacher ; car il m'attira contre sa poitrine.

» — Voilà deux jours que je n'ai pas embrassé nos petits chéris !... murmura-t-il.

» Mon cœur me fit mal. Je me levai précipitamment. J'allai chercher les deux enfants.

» Je n'avais été qu'une minute absente, et pourtant, quand je revins, tenant par la main Juliette et Dorothée, il nous avait déjà oubliées.

» Je le trouvai noyé de nouveau dans ses préoccupations. Il murmurait :

» — Ce Jean Lagard est introuvable!... et cette Ernestine Rodelet... — Non, non, madame, s'interrompit-il en me voyant; — il y a temps pour tout! Emmenez ces deux petites... Bonjour, mes mignonnes, bonjour...

» Comme je restais, interdite, sur le seuil, il haussa les épaules avec impatience et me tourna le dos.

» Il me sonna une demi-heure après pour me demander pourquoi je le laissais seul.

» Huit jours se passèrent encore. Vous n'eussiez pas reconnu M. du Tresnoy. Une fièvre lente le tenait. Quand je l'apercevais un instant, le soir, il me faisait frayeur. Ses yeux avaient des regards fous. Je résolus enfin d'aller me jeter à ses genoux et de le prier, au nom de nos enfants, de faire trêve à cette tâche mortelle...

» Mortelle, j'ai dit le mot; car il n'avait plus que bien peu d'heures à vivre.

» Je le trouvai calme. Il avait vu cette femme

Ernestine Rodelet. Jean Lagard sortait de son cabinet.

» Il ne me laissa point parler.

» —Tout est fini, ma chère femme, me dit-il. Si Dieu me donne vingt-quatre heures d'existence, cette femme — ce monstre, — va recevoir le châtiment qu'elle a tant de fois mérité.

» Il avait les mains sur ces papiers que je tiens et dont tout à l'heure vous allez prendre connaissance; — car mon récit n'est qu'une explication préalable et nécessaire. Il secouait la tête lentement, comme un homme qui compte avec sa conscience, s'applaudissant en soi-même d'un rude et loyal travail accompli.

» —Jean Lagard seul est resté muet, reprit-il;— cette classe a un bizarre point d'honneur qui consiste à ne jamais dénoncer. J'ai bien compris que Jean Lagard a connaissance des faits révélés par cette Justine et confirmés par d'autres : Justine a dit la vérité, je le sais... mais il faudra du temps avant que ces pauvres gens comprennent que la honte n'est pas dans l'aveu véridique et complet... Il y a trop d'habiles intéressés à entretenir chez eux la haine, la défiance, le mépris de la justice. Jean Lagard déteste cette femme et son complice : il a refusé de les charger. Mais madame Bodelet a parlé. Je prends encore cette journée. Demain, je

serai tout à vous, ma femme et mes enfants.— Demain, à l'heure où nous sommes, la main de la justice sera sur ces criminels...

» Le soir de ce même jour, M. le baron du Tresnoy était assis dans ce fauteuil, livide, les mains tremblantes, les yeux injectés de sang.

» Il se sentait mourir, — et il avait peur pour nous qui restions ici-bas, sans protection ni soutien.

» Il avait peur de cette femme. Il sentait l'infernal pouvoir de cette femme.

» Il me fit jurer de ne jamais m'attaquer à cette femme.

» Il mourut d'une attaque d'apoplexie, pendant qu'on allait chercher le médecin.

» Ce sont les propres paroles du médecin : il mourut d'une attaque d'apoplexie.

» Je n'ai ni preuve ni indice sur quoi fonder l'opinion que le médecin se trompait.

» J'adorais M. le baron du Tresnoy, mon mari. Sur ma religion, je l'adorais ; — mais j'ai mes filles...

La baronne laissa tomber sa tête entre ses mains.

Il y avait longtemps que madame de Grévy n'interrogeait plus. Elle écoutait, calme et sombre. Il y avait dans ses yeux une résolution presque virile.

A l'étage supérieur, le piano radotait ses gammes grêles et sèches. — Le jour s'en allait tombant.

— Allez-vous me confier ces papiers? demanda la vicomtesse après un instant de silence.

— Si vous ne les lisiez pas, répliqua madame du Tresnoy, tout ce que j'ai dit serait inutile... Les faits sont là dedans : vous n'avez eu que la préface.

La vicomtesse se leva.

— Restez, dit la baronne; — vous allez faire ici votre lecture... Tout cela est de la main de mon mari... Pas une de ces feuilles ne sortira de ce cabinet.

Il y eut comme une nuance de provocation dans son accent quand elle ajouta :

— Si vous voyez là dedans de la défiance, et que cette défiance vous choque, je ne puis qu'en être fâchée... mettons que je ne vous ai rien dit.

La vicomtesse, sans manifester aucune impatience, se rassit et disposa de nouveau les plis de sa robe.

Madame du Tresnoy la regardait avec une curiosité croissante.

— Ceci était ma dernière épreuve, dit-elle; — j'ai voulu vous tenir la porte de sortie ouverte jusqu'à la fin... Certes, vous aviez le droit de vous formaliser ou de faire semblant... Rien n'était si

aisé que de me dire : « Vous passez les bornes ! » et de prendre la clef des champs... Les vieilles femmes comme moi, chère belle, ont la prétention de connaître le cœur humain... Vous avez dû rencontrer dans le monde madame la marquise de Sainte-Croix, au temps où elle était encore très-belle... Est-ce que, par hasard...?

— Je vous comprends, chère madame, l'interrompit froidement la vicomtesse ; — mais vous faites fausse route... Mon mari, que je sache, ne s'est jamais occupé de madame la marquise de Sainte-Croix... et, jusqu'à présent, je n'ai point eu d'amants qu'on me pût enlever...

— Oh ! bonne petite ! s'écria la baronne ; — pouvez-vous penser?... — Mais, se reprit-elle d'un ton caressant, — sans aller jusque-là...

— Je vous donne ma parole d'honnête femme, l'interrompit encore madame de Grévy, — qu'il n'y a jamais rien eu... absolument rien... entre la marquise et moi.

Un instant, le regard de la veuve exprima une sorte d'admiration qui s'éteignit peu à peu en une nuance de bienveillante ironie.

— Je vous crois, murmura-t-elle ; — en vérité, je vous crois... Vous n'êtes pas faite comme les autres... vous êtes une manière de petit chevalier errant... Eh bien, s'il faut vous dire toute ma

pensée, je vous aime mieux comme cela : vous avez la force du franc-juge... Si j'avais trouvé en vous une rancune personnelle, j'aurais eu peur.

Les papiers qu'elle avait triés et qu'elle tenait à la main étaient divisés en cinq cahiers, portant chacun son titre.

Sur la couverture du premier étaient écrits ces mots : *Arrivée à Paris. Mariage. Mort du marquis de Sainte-Croix.* Sur le second cahier : *Mort de M. Rodelet*, n° 81. Sur le troisième : *Mort de madame la comtesse de Mersanz*, n° 23. Sur le quatrième : *Fabrique de mariages. Affaires Justine Lagard.* Sur le cinquième : *Madame Octave Merriaux. Madame Seveste*, nos 37 et 37bis.

La baronne mit ces cinq cahiers sur les genoux de madame de Grévy et se dirigea vers la porte en disant :

— Voilà le résultat de huit ans de recherches... huit années s'écoulèrent entre la première dénonciation de Fromenteau... et la mort de M. le baron du Tresnoy; mais c'est tout au plus si vous en aurez pour une heure à lire ces papiers... Vous verrez que ma préface était bien faite et que vous comprendrez tout... Je vais inspecter un peu ces demoiselles et je suis à vous.

Elle sortit.

La vicomtesse entendit la clef tourner dans la serrure au dehors.

On l'enfermait.

— Ce fou de vicomte a raison, pensa-t-elle en souriant, — quand il dit qu'il aimerait mieux avoir affaire à douze bandits qu'à une seule mère de famille.

Elle rejeta le cahier sur lequel était ce titre : *Madame Octave Merriaux. Madame Seveste*, *n*os 37 et 37bis, et ouvrit celui qui portait cette suscription : *Mort de M. Rodelet*, *n*o 81.

Dès les premières lignes, elle fut saisie violemment par l'intérêt de cette lecture. Dans ce travail que feu le baron du Tresnoy avait écrit lui-même d'un bout à l'autre, les faits étaient présentés avec une clarté magistrale. La lumière sortait du récit lui-même comme la flamme jaillit tout à coup de deux sombres tisons rapprochés. Le caractère de Flavie était saisi avec une telle précision, que son crime apparaissait pour ainsi dire en relief.

Et pourtant, il n'y avait point de preuves à l'appui. M. du Tresnoy comptait sur les témoignages rassemblés par lui. Ceci n'était que le plan même de l'attaque qu'il allait diriger contre la marquise, au moment où la mort l'avait surpris.

La vicomtesse resta un instant comme éblouie en découvrant l'ensemble de cette combinaison à la

fois machiavélique et romanesque, employée pour dépouiller l'opulent fournisseur. L'histoire d'Ernestine, séduite de sang-froid pour arriver à isoler complétement le bonhomme, la frappa et l'épouvanta.

— Oui, se dit-elle en refermant le cahier, — cette créature est un adversaire redoutable. Elle ne ménage rien, elle ne respecte rien. Malheur à quiconque se met en face d'elle.

Ses doigts distraits feuilletaient déjà un autre cahier, celui qui portait pour titre : *Fabrique de mariages. Affaire Justine Lagard.*

Ses yeux déchiffrèrent machinalement quelques mots, et son attention fut tout de suite réveillée. Il s'agissait d'une histoire beaucoup plus récente et dont les personnages étaient tous vivants. Ici, la preuve ne manquait point ; ce cahier était comme un recueil des aveux de Justine, la jolie ouvrière en chambre qui avait autrefois trahi par ambition l'amour de Jean Lagard.

En moins de deux années, Justine avait subi toutes les diverses faces de cette existence brillante et misérable que tant de jeunes filles prennent de loin pour le bonheur.

Justine, à son point de départ, n'était pas du tout une de ces écervelées dont la cohue tourbillonne dans les bas-fonds de la joie parisienne. Ce

n'était pas l'entraînement qui l'avait jetée hors de la droite voie, c'était le calcul.

Justine avait été longtemps une très-économe et très-laborieuse ouvrière. Le démon l'avait tentée par le défaut des personnes trop rangées : l'avarice; le démon lui avait montré un petit tas d'or.

Justine, foulant aux pieds résolûment son premier amour, s'était élancée vers son rêve, qui était la fortune.

Elle eût réussi peut-être, si elle n'eût point consenti à devenir pour madame de Sainte-Croix une sorte de satellite. Celle-ci, en effet, douée d'une puissance d'absorption sans égale, ne laissait rien à ses associés.

Il n'y avait guère que Garnier de Clérambault pour tirer son épingle du jeu avec une pareille commanditaire ; encore...

Justine rendit gorge. Furieuse, elle voulut se venger. Madame de Sainte-Croix la brisa comme un jouet.

Justine, vaincue et la rage dans le cœur, essaya une seconde bataille. Elle usa de ruse. C'était peine perdue avec notre marquise. Justine alla de chute en chute heurter le seuil de Saint-Lazare.

Du fond de ces abîmes, ordinairement, on ne peut nuire. Les voix qui sortent de là sont rarement écoutées ; mais Justine avait pour un peu le

même genre d'énergie que sa redoutable ennemie. Elle était forte pour le mal.

Ce fut Justine qui porta le premier coup à cette cuirasse sans défaut qui avait protégé si longtemps madame la marquise de Sainte-Croix, — et ce fut Justine qui causa la mort de M. le baron du Tresnoy.

Il y avait beaucoup de choses dans ce second cahier. On voyait que Justine avait espionné consciencieusement, quand elle était libre encore.

D'abord, le système de l'association de madame la marquise avec Garnier de Clérambault y était expliqué tout au long. Le mécanisme de ce piége, perpétuellement tendu au beau milieu de Paris pour prendre les riches dupes, était clairement dévoilé. Justine avait connu à madame de Sainte-Croix jusqu'à six nièces, et presque toutes avaient joué leur rôle un certain nombre de fois.

Ensuite, Justine parlait des sommes folles que la marquise jetait dans ce gouffre sans fond creusé par sa passion pour le jeu. — Elle expliquait à son insu la longue inutilité des recherches du préfet de police : madame de Sainte-Croix et Garnier ne se voyaient plus depuis longtemps qu'à la dérobée, dans des maisons tierces et parfois loin de Paris.

Le lieu de rendez-vous de la barrière des Paillassons lui-même avait été abandonné.

Enfin, Justine insinuait que le véritable père de cet enfant, mis au monde par madame Octave Merriaux, au n° 39 de la rue du Cherche-Midi... Mais il est des détails qu'il ne faut point creuser.

La vicomtesse repoussa ce cahier avec plus de dégoût que le premier.

Le soleil couchant glissait ses rayons obliques entre les hautes draperies des rideaux demi-fermés et venait frapper en plein le portrait de M. le baron du Tresnoy. Il y a des conditions de lumière qui font vivre tout à coup la toile. Le grave visage du magistrat, ainsi éclairé, semblait penser. C'était un recueillement triste et résigné.

Madame de Grévy crut voir cette figure pour la première fois.

Un instant sa tête, plus lourde, se pencha sur sa poitrine.

— Elle a ses filles! murmura-t-elle répétant sans moquerie le refrain de la baronne; — elle a un but ici-bas, un devoir, une mission. Elle protége quelqu'un, elle est nécessaire à quelqu'un... Ces deux créatures au cœur étroit, à l'esprit pointu, ces êtres taillés en pleine pièce dans la prose parisienne, ces *demoiselles* presque laides, à peu près méchantes, ces larves qui n'ont qu'une passion, gagnent leurs ailes de mouche au changement de peau du mariage; elle les aime, elle les couve : c'est son tré-

sor... elle brûlerait le temple d'Éphèse pour leur trouver des maris... Elle en fera des femmes, à force de travail, des femmes passables, des femmes à qui la maternité donnera à leur tour un but, un cœur, un prétexte de s'efforcer et de vivre. C'est le monde. Je suis au-dessous de ces gens-là, puisque je vis sans prétexte et sans but.

Sa main, qui était encore charmante, pénétra sous la moelleuse étoffe de son corsage et en retira un petit médaillon d'or émaillé.

Elle avait un secret, cette chère vicomtesse; car son regard inquiet fit le tour de la chambre.

Nul ne la regardait, sauf le portrait du préfet de police.

Eh bien, l'œil froid et ferme du magistrat défunt la fit tressaillir.

Elle avait un secret, un secret bien gardé, un secret tout entouré de terreurs et de défiances.

Que renfermait le médaillon joli, suspendu à un cordonnet en cheveux?

Au moment où elle allait l'ouvrir, la vieille boiserie craqua. Le médaillon fut vitement recaché dans le sein de la vicomtesse.

Tous les cœurs honnêtes en sont là. On a frayeur en touchant le seuil de certains mystères. Je sais des femmes que je n'aime point d'amour et je donnerais beaucoup, du temps, de l'argent, du repos,

pour leur barrer le chemin des petits abîmes où trébuchent les anges de ce monde.

Plus d'une fois, la vue de ces portraits si bien cachés ou de tout autre indice m'a serré le cœur.

C'est si terrible, un roman, dans notre vie civilisée. Il y a autour de ces bonheurs volés tant d'inquiétudes, tant de douleurs, tant de larmes !— Parfois, il y a un si grand nombre d'âmes qui peuvent être brisées du même coup, — et parfois encore tant de sang !

Elles ne savent pas — les imprudentes ! — où descend cette route dont l'entrée est toute semée de fleurs...

Ce craquement de la boiserie avait fait notre jolie vicomtesse toute tremblante. Le rouge était venu à ses joues, puis la pâleur. Nous ne saurions dire ce que l'émotion, la moindre émotion rendait d'attraits et de jeunesse à ce visage délicat, dont la beauté, au dire unanime des connaisseurs, était *un peu passée*.

Avez-vous vu revivre une fleur sous l'arrosoir?

Cette fleur de notre parterre parisien pouvait renaître, on le voyait bien. Il ne lui fallait pour cela qu'un peu de passion ou de bonheur.

Ce médaillon, était-ce la passion, — ou n'était-ce qu'un souvenir?

Les espoirs de cette union si prospère au début

étaient-ils morts violemment, et ce médaillon contenait-il le portrait de l'assassin?

La vicomtesse attendit, l'oreille au guet, la main sous son corsage.

Puis elle sourit, raillant elle-même sa frayeur.

Puis encore elle ouvrit le médaillon d'émail, qui renfermait, en effet, un portrait.

Oh! pauvres femmes, victimes des méchantes hontes et des sophistiques pudeurs!

Ce portrait dont on faisait si grand mystère, puisque la seule crainte de le voir découvert donnait des frissons et des battements de cœur, ce portrait qu'on dissimulait comme l'indice d'un crime, c'était l'insouciant sourire du beau vicomte de Grévy à l'âge de vingt-cinq ans.

Vous figurez-vous cependant sans frémir quelqu'un entrant à l'improviste et surprenant la vicomtesse, cette sceptique, cette moqueuse, contemplant le portrait de son mari?

Les entendez-vous, le lendemain :

— Ah çà! la vicomtesse porte donc le portrait de son époux?

— Dans un médaillon qui ne la quitte jamais.

— Sur son cœur fidèle, jusqu'à la mort!

— Entre cuir et chair...

— C'est une gageure.

— C'est une relique!

Malheureuse vicomtesse ! que de rires ! que de bravos ironiques !

C'était à la rendre célèbre autrement qu'Arthémise, femme de Mausole, qui but son mari de si grand cœur !

Nous en sommes là.

Peut-être que cette charmante vicomtesse, femme vaillante, spirituelle et sensée, n'aurait pas eu si grande frayeur si le médaillon eût renfermé un autre portrait.

Au moins, c'aurait été le gage d'une faute. Le monde n'aurait pu rire de si bon cœur.

On se demande avec stupéfaction d'où vient le magique pouvoir du rire des sots.

La vicomtesse ne donna qu'un coup d'œil au médaillon, mais elle y joignit un baiser. Une larme vint à ses yeux ; puis un sourire mutin chassa cette larme.

Le médaillon fut remis à cette chère place que M. le vicomte de Grévy ne se doutait certes point d'occuper.

— Plût à Dieu qu'il en fût selon les paroles de la baronne !.. murmura-t-elle ; — pour toute récompense, je ne demanderais que son affection.

Le cœur fait toujours cette faute de français. Ce n'était pas l'affection de la baronne que madame de Grévy demandait à Dieu.

Mais bientôt un nuage plus sombre vint attrister son gracieux visage.

— Il faudrait d'abord réussir, reprit-elle; — et quelle chance puis-je avoir?... — Celui-là, continua-t-elle en reportant les yeux sur le portrait de M. le baron du Tresnoy, — avait pour lui tout ce qui fait la force d'un homme : le bon droit, la ferme volonté, la science des lois, l'expérience, le rang, le pouvoir... Et celui-là n'a pu soutenir la lutte contre cette femme... Moi, je suis faible ; moi, je suis seule ; moi, je n'ai ni acquis ni prudence... ma présence même en ce lieu prouve que je suis une folle...

Elle avança la main pour prendre le troisième cahier.

— Tous ceux et toutes celles qui se sont mis en face d'elle sont morts..., murmura-t-elle, tandis que sa main découragée retombait à vide.

Mais cet abattement ne dura pas longtemps. Ses paupières battirent tout à coup et un sourire d'enfant éclaira ses grands yeux mouillés.

— Si je mourais ainsi, dit-elle, — je suis bien sûre qu'il me regretterait...

Elle saisit le reste des papiers. Le troisième cahier était le récit des derniers jours de cette pauvre jeune femme, la première comtesse de Mersanz. Dans cette partie de son œuvre, la manière de

M. le baron du Tresnoy semblait avoir subitement changé. Vous n'eussiez jamais cru que c'était l'austère magistrat qui parlait. Cela paraissait écrit sous la dictée d'un esprit simple, naïf et imbu de poésie.

La main d'une femme s'y reconnaissait à chaque ligne.

On voyait la jeune comtesse mourir, tuée lentement par ce poison moral que lui versait son bourreau sans pitié ni trêve. Tout était présenté d'une façon si claire et si énergique à la fois, que l'idée d'invraisemblance ne venait même pas à l'esprit.

Quand madame de Grévy lut la course en voiture au bois de Boulogne, devant la grille de la Muette, les larmes jaillirent de ses yeux. C'était le coup suprême.

Dans la voiture refermée, Anna entendait ce pauvre souffle de la victime, qui allait s'éteignant par degrés.

Le cahier s'échappa des mains de la vicomtesse. Elle avait le cœur serré comme si le drame eût déroulé devant ses yeux sa scène unique et si longue.

La porte s'ouvrit. L'heure était passée. Madame la baronne du Tresnoy se montra sur le seuil. Elle était froide et bourgeoisement affairée. Son visage ne gardait aucune trace d'émotion.

— C'est une chose bien singulière, dit-elle en refermant la porte avec soin ; — Juliette, qui a pourtant beaucoup de dispositions, — tous ses maîtres sont d'accord là-dessus, — prend trois fois par semaine une demi-leçon de dix francs... et certes, c'est lourd pour un budget comme le nôtre... M. du Tresnoy a laissé une fortune très-bornée... Trente francs tous les huit jours... cent vingt francs par mois... Eh bien, elle ne fait pas de progrès...Vous comprenez bien, ma toute belle, que mon envie n'est pas que ma fille acquière un talent d'artiste... mais j'avais désiré une jolie force d'amateur... cela fait bien dans le monde, et, quoi qu'on dise, cela aide à s'établir... Dans mon plan, Juliette tenait le piano et Dorothée chantait... Il y a des maisons où l'on aime cela... J'ai souvent regretté, quand j'étais jeune, de n'avoir pas un talent...

Elle vint s'asseoir, en parlant ainsi, auprès de la vicomtesse, qui ne l'écoutait point.

— Eh bien, s'interrompit-elle en posant sa main sur le genou de madame de Grévy, — nos impressions ?... Comment trouvons-nous tout cela ?...

Elle s'arrêta en remarquant la maladive pâleur qui envahissait les joues de la jeune femme.

— Écoutez donc ! fit-elle ; — cela ne m'étonne

pas, chère petite... on aurait peur pour moins que cela.

Madame de Grévy dit :

— Vous vous trompez, je n'ai pas peur.

— Alors, vous êtes brave comme les preux de la table ronde, ma toute belle... mais, malgré tout votre courage, il me semble que vous allez prendre mal... Vous ferai-je apporter quelque chose?

— De l'air!... murmura la vicomtesse, dont le front était humide; — je voudrais un peu d'air.

La baronne courut ouvrir la fenêtre.

Madame de Grévy fit effort pour se lever. Elle vint jusqu'à la croisée en s'appuyant sur le bras de sa compagne.

Celle-ci allait parler encore. La jeune femme l'arrêta d'un geste.

— J'ai tout lu, dit-elle; — j'ai tout compris. La tâche me plaît : je l'accepte.

Madame du Tresnoy changea de visage aussitôt et s'inclina silencieusement.

La vicomtesse poursuivit :

— Je me souviens de tout ce que vous m'avez dit, chère madame; — vous avez vos filles, je ne dois point compter sur vous.

— Absolument pas, répondit la baronne; — je ne puis vous offrir que mes souhaits et mes prières.

— Ces papiers eux-mêmes...

— Ces papiers surtout vous sont refusés... Vous comprenez que vous ne pourriez vous en servir sans mettre en cause M. du Tresnoy.

— Je ne vous demande point ces papiers, chère madame... je vous remercie purement et simplement de la science que vous m'avez donnée... Un mot encore, cependant... En dehors de vous, il se peut trouver un aide, un témoin, un instrument... Avant que je sorte de chez vous, permettez que nous cherchions ensemble.

— Je permets, répliqua la baronne... seulement, mon nom ne doit pas être prononcé...

— Cela va sans dire... vous avez vos filles.

La baronne sourit sans amertume aucune.

— Si jamais Dieu vous en donne, vous serez moins brave, dit-elle.

— Cherchons, reprit madame de Grévy ; — cette Justine... ?

— Envolée de Saint-Lazare, l'interrompit la baronne, perche on ne sait où.

— Madame Seveste ?...

— Morte il y a très-longtemps, morte veuve, en laissant cette pauvre petite, dont je vous ai raconté l'histoire, à la grâce de Dieu.

— Madame Rodelet ?...

— Muette, pour un morceau de pain qu'on lui jette.

— Ce Lagard?...

— Incapable et tombé trop bas.

— Les agents employés autrefois par votre mari?

— Je vous les interdis, ma toute belle.

— Il n'y a donc personne?...

— Si fait... il y a un être en ce monde qui peut combattre le monstre avec quelque chance de succès... C'est une femme, je vous le dis tout de suite... Elle est plus forte que je ne le serais moi-même; elle est plus forte que ne l'était mon mari. Elle sait tout ce que nous savons et tout ce que nous ignorons. Sa position la met à l'abri des coups qui nous briseraient...

— Elle est donc bien haut placée? fit la vicomtesse.

Madame du Tresnoy se mit à sourire.

— Est-ce que je la connais? demanda madame de Grévy.

— Assurément, non.

— Pensez-vous que je puisse me faire présenter à elle?

— Peut-être... mais pas par moi.

— En deux mots, qui est-elle? fit la jeune femme avec quelque impatience. Porte-t-elle un titre mieux sonnant que le mien? Est-elle duchesse ou princesse?

Le sourire de madame du Tresnoy devint plus malicieux, tandis qu'elle se penchait à la croisée en prêtant l'oreille.

Une voix douce et perçante à la fois qui chevrotait légèrement dans les notes hautes, montait en ce moment de l'esplanade des Invalides. Elle chantait :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

Madame de Grévy fronçait déjà ses sourcils mutins, parce que la réponse se faisait attendre.

La baronne lui fit signe d'approcher et de s'accouder près d'elle à l'appui du balcon.

— Aimez-vous le plaisir? demanda-t-elle en fermant les yeux à demi.

La vicomtesse, à ce coup, se recula offensée. — La baronne lui serra le bras fortement.

— Je vous fournis le moyen que vous réclamiez, prononça-t-elle à voix basse, — le moyen d'entrer en rapport avec cette femme, qui peut combattre à armes égales madame la marquise de Sainte-Croix.

Son doigt tendu désigna une pauvre frêle créature dont le pas inégal semblait gêné par la boîte cylindrique qu'elle portait sur la hanche, une vieille petite marchande de plaisir qui tournait l'angle de la rue Saint-Dominique, jetant sa joyeuse

provocation à quelques enfants groupés à l'entrée des bosquets :

— En voulez-vous?...

Madame de Grévy resta bouche béante, mais son regard interrogeait.

— Dieu me garde de plaisanter en un sujet pareil, madame! dit la baronne, devenue tout à coup grave et presque solennelle ; — cette femme est la seule arme que je sache assez bien trempée pour vous la mettre dans la main, — car je vous admire et je vous aime ; — cette femme a nom Marguerite Vital... Elle a été concierge au n° 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi.

— Oh!... fit madame de Grévy, dont tout le corps s'inclina en dehors du balcon.

— Elle connaissait madame Seveste, dont elle a recueilli, dans le temps, la fille orpheline, continua la baronne. — Cette femme a été concierge du n° 81 de la rue de *l'Université* ; elle a vu mourir le millionnaire Rodelet... Cette femme a été concierge du n° 23 de la rue de *Varennes* ; elle a eu le dernier soupir de madame la comtesse de Mersanz.

— Merci! s'écria la vicomtesse ; — merci!

— Ce n'est pas tout, acheva madame du Tresnoy, qui la retenait par le bras ; — cette femme est mariée légitimement au capitaine Roger, ce

beau-père terrible dont la marquise de Sainte-Croix fait une machine de guerre.

— Et alors?...

— Et alors, vous pouvez lui parler haut et franc, car la comtesse Béatrice est sa fille!

XIII

— Toilette de mademoiselle Géran. —

La baronne parlait encore, que madame de Grévy descendait déjà en courant les escaliers de l'hôtel du Tresnoy.

— Tête folle ! murmura la veuve en se rapprochant de la fenêtre pour voir ce qui allait se passer dehors, — excellent cœur !...

Elle ajouta, tandis qu'un sourire détendait ses lèvres :

— Il y a bien là dedans un peu de fringale roma-

nesque... La chère belle sennuie... elle s'ennuie à mourir... elle a besoin d'une passion, d'un danger, d'une escapade... c'est pour sa santé...

Madame de Grévy venait de sauter dans sa voiture.

La baronne s'accouda sur son balcon.

— Est-ce que vraiment je deviendrais méchante sur mes vieux jours? pensa-t-elle. — Non ! c'est le cœur qui parle chez cette pauvre victime de nos sophismes mondains... S'il lui faut un roman, c'est qu'elle ne veut pas égarer dans le banal sentier du vice son insatiable appétit de tendresse... Elle fait bien; Dieu l'approuve... et peut-être ferais-je comme elle, si je n'avais pas mes filles...

Un gros soupir ponctua cette amende honorable.

Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que madame la baronne du Tresnoy fût devenue chevaleresque sans mademoiselle Juliette et mademoiselle Dorothée, ces deux grandes filles qui faisaient si peu de progrès dans les arts, — malgré le prix qu'on y mettait ; — mais, enfin, l'exemple a ses entraînements. Il suffit d'un brave sous-lieutenant pour lancer sur la gueule béante des canons tout un troupeau tremblant de conscrits.

Il y avait un regret dans les dernières paroles de madame la baronne.

La voiture de madame de Grévy rejoignit la petite marchande de plaisir à quelques pas des bosquets.

Madame de Grévy sauta sur le trottoir.

Elle saisit par le bras la petite bonne femme étonnée.

La baronne ne pouvait entendre les paroles échangées, mais elle devinait, — et le souffle s'arrêtait dans sa poitrine, tandis qu'elle regardait avidement cette scène, muette pour elle, le corps tout entier penché en dehors de son balcon.

Madame de Grévy, l'élégante vicomtesse, serrait les mains de la petite bonne femme entre ses mains frais gantées.

Elle la poussa de force dans son coupé, — avec la boîte cylindrique, contenant ces excellents plaisirs, — la joie de la pension Géran.

Les gamins ameutés faisaient cercle à l'entour.

Le coupé partit au grand trot.

Il y avait une larme dans les yeux de madame la baronne du Tresnoy.

La cloche sonnait pour appeler les pensionnaires de la maison Géran à la récréation du soir. Du jardin, qui était vide encore, on commença d'entendre à l'intérieur un vague et subtil murmure : c'était un composé de mille petits mouvements et de mille bourdonnements plus petits. Le troupeau

qui, tout à l'heure, allait se débander en liberté, était encore sous la surveillance des sous-maîtresses. Pour avoir le droit de courir et de chanter, de cabrioler et de crier, il fallait que la sévère porte du vestibule fût dépassée.

— Attendez donc, mademoiselle Victorine !

— Oh ! la méchante, qui pince avant d'être dans le jardin !

— Ne me poussez pas, ou je vais le dire !

— Jouerons-nous à la visite, nous trois ?... Je retiens Félicité pour le volant !... Finissez donc, mademoiselle.

Partout où une demi-douzaine de pensionnaires sont réunies, c'est ce cri qui domine : « Finissez donc, mademoiselle ! »

Mais le perron est franchi. La sous-maîtresse, débordée à droite et à gauche, prend déjà le chemin de ce banc où elle va présider, mélancolique et ennuyée, aux jeux de la troupe turbulente. Son œil morne cherche dans les groupes les condamnées de la classe qui vient de s'achever.

Elle fait le compte de ses *retenues*, et que d'enfantines malédictions elle soulève, la pauvre fille ! Comme on voudrait la trouver fautive pour lui rendre en faisceau toutes les petites misères qu'elle passe sa triste vie à éparpiller.

On la déteste aveuglément, comme on abhorre

la hache ou le bourreau; on ne veut pas voir son propre martyre.

Pour elle seule au monde, disons-le bien haut, tous ces bons petits cœurs sont impitoyables.

S'en venge-t-elle? Il se peut, mais le fait est rare. Elle arrive si vite à l'état de pétrification! Remarquons ce symptôme effrayant : il n'y a jamais d'âge précis sur ces figures de victimes. Elles sont jeunes et vieilles à la fois.

Il se rencontre dans nos sociétés bien des sophismes vivants, bien des déclassements, bien des existences sacrifiées ;—mais voici devant nos yeux le malheur le plus découragé, l'écrasement privé de toute compensation, — l'ennui poussé jusqu'au tragique, l'ennui assassin et mortel!

Ayez pitié, fillettes folles! Beaux anges souriants à qui l'avenir tresse des guirlandes, ayez compassion!

Songez qu'il s'est trouvé d'heureux enfants comme vous à qui ont manqué les promesses de l'avenir. Si vous alliez tomber jusqu'à cette pauvre et lugubre magistrature! Si vous alliez, radieux séraphins, devenir roides, timides, maigres, jaunes, et infliger des retenues?...

Chères petites, ayez pitié!

Les cris espiègles se répondaient sous les bosquets. La ronde tôt formée foulait la pelouse, —

autre victoire. Dans les allées, les grandes entamaient la bourse des cancans du jour. Je ne sais comment cela se fit, la ronde s'arrêta au bout de quelques tours ; cache-cache n'eut pas même le temps de s'organiser, les barres à peine mises en train s'arrêtèrent.

Les grandes étaient rassemblées en groupe serré dans l'avenue qui conduisait à ce cavalier fameux, affectionné par Maxence et Césarine.

Il était question justement de Césarine et de Maxence.

Toutes deux avaient quitté la pension, — le même jour, — à l'improviste.

Il y avait là-dessous un mystère.

Aussi, autour du groupe formé par les grandes, les moyennes se mirent à rôder. Elles voulaient savoir, les curieuses. On parlait bas : raison de plus.

Un mot transpira, puis deux. La calomnie, selon Beaumarchais, rase le sol. A la pension Géran, les bavardages, qu'ils soient ou non calomnieux, imprégnent l'air et se combinent tout naturellement avec lui. C'est un élément inconnu aux chimistes, mais qui fait sérieuse concurrence à l'oxygène et à l'azote.

Quand l'air fut bien saturé de cancans, les petites s'approchèrent.

Et la sous-maîtresse put lire de suite et sans être interrompue, soixante lignes d'un généreux roman américain, combattant avec une singulière vaillance l'esclavage, que nul ne songe à défendre.

Gloire à ceux qui ont la grandeur d'âme d'enfoncer les portes ouvertes!

— Auriez-vous jamais cru cela de cette Césarine?

— Elle faisait si bien sa fière!

— On ne va pas toujours ainsi sur le cavalier pour le roi de Prusse!

Deux ou trois grandes regardèrent le cavalier avec envie.

Et mademoiselle Anastasie continua :

— Du cavalier, on voit la terrasse d'une maison située rue de Babylone.

— Le jeune homme venait sur la terrasse, reprit mademoiselle Hermine.

— Du cavalier, on plonge sur l'avenue de Saxe...

— Tous les jours, le régiment passait par l'avenue de Saxe!

— Le clerc de notaire est blond...

— L'officier est brun...

— Qu'écoutez-vous donc là, petites filles?

Mademoiselle Hermine et mademoiselle Anastasie écartèrent brusquement les moyennes, qui les serraient de trop près. Elles manifestèrent avec

franchise l'indignation que leur inspirait un tel excès de curiosité. Les moyennes, du même ton, repoussèrent bien loin les petites en disant :

— Ce n'est pas de votre âge !

La sous-maîtresse, éveillée en sursaut par le mouvement qui s'ensuivit, cacha son roman abolitionniste sous son camail.

Mais quand donc ces généreux Américains feront-ils des livres pour affranchir nos tristes sous-maîtresses ! Voilà un lamentable sujet !

— Qu'est cela ? demanda mademoiselle Mélite Géran, qui se montra en corset à une fenêtre du premier étage.

La sous-maîtresse se leva toute droite et resta immobile.

Le troupeau des fillettes se dispersa.

La grande mademoiselle Mélite cacha son buste fier et long derrière les battants de la croisée refermée.

Mais les jeux eurent beau recommencer, ce n'était plus qu'une mise en scène. Le ballon bondissait désormais hypocritement, les barres faisaient semblant de courir, la ronde se tordait par manière d'acquit, on ne mettait plus rien dans le corbillon, et la tour elle-même oubliait de prendre garde !

Les cancans allaient et venaient : une couple de

nouvelles qui eût épuisé l'inépuisable magasin d'épithètes de madame de Sévigné, — une paire de *faits divers* à révolutionner l'établissement Géran de fond en comble.

Ce n'est pas sans dessein que j'emploie ce mot *faits divers*. Je sais à Paris, à l'heure où j'écris, une pension Géran qui possède un journal quotidien, rédigé, publié et lu par ces demoiselles. Tous les efforts de l'autorité ont été jusqu'à présent impuissants à détruire cet organe, qui traite avec une indépendance frisant l'effronterie les plus hautes questions humanitaires, — au point de vue de la poupée. Les exemplaires séditieux du pamphlet circulent sous la mantille et sont avidement dévorés par ce gentil public, toujours enragé d'opposition. La révolte y est prêchée en phrases blondes qui font frémir. On peut, dès à présent, pronostiquer que, dans une dizaine d'années, le métier de mari sera une pure impossibilité.

Il m'a été donné d'avoir entre les mains un numéro de ce recueil périodique. Il n'était pas imprimé, mais calligraphié d'une écriture fine, serrée, élégante, incisive, pointue comme l'ongle de ces diables mignons qui entrent, dit-on, parfois dans le corps des femmes. Les articles bavardaient bien un peu, mais pas beaucoup plus que ceux des véritables journaux. Il y avait un premier-Paris qui chargeait

madame de tous les crimes,—des entrefilets barbelés à l'adresse des différents professeurs, — une jolie petite chronique des récréations tout émaillée de sarcasmes, — un feuilleton de cœur, plusieurs pièces de vers et une charade.

Cela avait un titre : *l'Amazone*.

Je n'étonnerai personne en avouant que cette feuille de papier satiné me donna la chair de poule.

Voici cependant quelles étaient les deux nouvelles qui agitaient si profondément le petit peuple Géran : Césarine avait deux amoureux ! Deux ! à son âge ! Quelle horreur ! mais quelle gloire !

Maxence de Sainte-Croix se mariait. Elle devenait comtesse et belle-mère de Césarine de Mersanz.

Le comte Achille de Mersanz n'était pas veuf, c'est vrai. Tant mieux. Mystère !

On connaissait à la pension cette adorable femme, toute jeune et toute belle, la comtesse Béatrice. — Il y eut une Augustine qui prononça le mot divorce qu'elle avait entendu par-dessus les murailles. Toutes les grandes approuvèrent le divorce. — D'ailleurs, cette charmante comtesse Béatrice avait vingt-quatre ans. A la pension, nulle ne s'intéresse aux vieilles qui ont dépassé la vingtième année.

Comment ces deux nouvelles, vraies ou fausses,

avaient-elles franchi la grille de la pension Géran? Nous ne saurions rien dire à ce sujet, sinon que plusieurs étrangers étaient venus au parloir, entre autres madame la marquise de Sainte-Croix et ce grand Garnier de Clérambault, orné d'un habit bleu tout neuf. L'agitation était à la maison depuis le matin. Les sous-maîtresses, avant les élèves, avaient tenu la bourse aux cancans. Mesdames n'avaient fait ni la classe du matin ni la classe du soir; on avait pu remarquer leur préoccupation profonde.

Elles dînaient en ville. — Après le dîner, elles allaient au bal.

Au bal! la grande mademoiselle Mélite! avec son foulard et sa boîte d'or! Au bal! la modeste Philomène, malgré ses humbles allures et sa physionomie de béguine.

Au moment où nous parlons, elles étaient à leur toilette.

Et la pension savait cela! La pension savait tout, bien que, à cette époque, elle n'eût pas encore de journal quotidien. Comment jouer en présence de pareils événements? Je vous le dis : sous-maîtresses, grandes, moyennes et petites auraient donné par souscription une somme folle pour percer le rideau jaloux qui cachait les préparatifs de cette solennelle toilette.

La chambre où mademoiselle Mélite et mademoiselle Philomène s'habillaient de compagnie, était un dortoir particulier où l'on plaçait de temps à autre des élèves spécialement recommandées. Elle communiquait par un bout avec l'appartement de mademoiselle Mélite, par l'autre avec l'appartement de mademoiselle Philomène.

Elle contenait trois lits.

On payait un supplément pour avoir le droit de dormir dans cet asile réservé.

Quel que fût, du reste, le taux du supplément, il ne pouvait solder les bienfaits de ce double voisinage, Philomène d'un côté, Mélite de l'autre. Heureux parents ! Enfants heureux !

Aujourd'hui, la grande glace du parloir, décrochée pour la circonstance, avait été dressée entre les deux fenêtres et servait de psyché. La porte du dortoir était fermée à clef. Nul ne pouvait surprendre les deux demoiselles Géran dans le mystère de leur toilette.

Elles étaient là toutes deux, Mélite devant la glace, Philomène sur le seuil de sa chambre à coucher. Philomène nattait ses cheveux, qu'elle avait assez beaux ; Mélite serrait d'un bras robuste les lacets de son vaillant corset en coutil écru. Elle y allait de bon cœur : sa face était rouge et la sueur perlait à ses tempes.

Le doux regard de Philomène, fixé sur elle, n'était pas exempt d'une petite pointe de raillerie.

— Est-ce que vous allez danser, ma sœur? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas? répondit Mélite avec une certaine vivacité.

Elle donna un dernier tour de main à son corset et se campa fièrement devant la glace en ajoutant :

— Je n'ai pas encore trente ans, ma sœur.

Il n'y avait assurément rien de séduisant dans mademoiselle Mélite, nature masculine à laquelle les exigences de son état avaient imprimé ce cachet de roideur et d'importance qui tuerait la beauté même; mais son visage gardait un air de jeunesse, ses traits étaient réguliers, et le corset dessinait une taille vigoureusement cambrée.

Elle pouvait, en vérité, interroger la glace avec orgueil.

— Ma sœur, riposta Philomène, occupée à dissimuler de son mieux, à l'aide de bandeaux collants et plats, le luxe de sa chevelure, — vous avez pris toute la beauté de la famille... Il n'est pas étonnant que vous ayez parfois des regrets, car le monde n'aurait eu pour vous que des succès et des triomphes.

Mélite dirigea vers sa sœur un regard inquiet. Sur l'humble visage de Philomène, la bonhomie avait remplacé le sourire moqueur.

Mélite ne put retenir un gros soupir.

Puis elle haussa les épaules comme pour repousser une flatterie; — puis encore, prenant décidément son parti, elle massa au fond de sa boîte d'or une prodigue prise de tabac avant de l'aspirer avec un tapage plein de sensualité.

— Voilà ! fit-elle; — j'ai fait mon deuil... Si nous nous retirons dans cinq ans, j'aurai encore le temps de jouer à la jeune femme.

Philomène passait une robe de mérinos noir.

— Comment trouvez-vous ce M. Garnier de Clérambault? demanda tout à coup Mélite.

— A vous dire vrai, je l'ai peu remarqué.

— L'air commun, mais bel homme.

— Oui... bel homme... parlant haut... trop haut...

— Quelque chose de loyal dans le timbre de la voix... un regard assuré... une tournure mâle...

Philomène, qui était rentrée dans sa chambre, revint et fit quelques pas en agrafant sa robe lâche et taillée à la vieille.

— A-t-il tout cela, ce gros monsieur? dit-elle avec un sourire.

Mélite rougit. Philomène reprit d'un ton très-sérieux :

— Faut-il parler franc? Je n'aime pas beaucoup la besogne que nous allons entamer.

— Pourquoi cela, ma sœur?

— Se mêler des affaires des autres...

— Quand c'est pour le bien et sans danger.

— Est-ce sans danger? demanda tout haut Philomène.

Puis, baissant la voix, elle ajouta :

— Est-ce pour le bien?

Mélite prit une pose d'orateur.

— Ma bonne, dit-elle, tu as de l'esprit, du savoir, du bon sens... mais tu manques un peu de largeur dans tes vues... Défaut de hardiesse, en un mot... C'est le vice de tes nombreuses et excellentes qualités.

L'aînée des demoiselles Géran écouta sans rire ce solennel préambule.

— Si je ne t'avais pas jugée supérieure, répliqua-t-elle, — je ne me serais pas mise volontiers en sous-ordre... je suis l'aînée...

— Bien, bien!... l'aînée de beaucoup... et, le jour où tu voudras être la maîtresse, tu sais bien que je m'effacerai avec bonheur.

Notez que cette humble Philomène promenait Mélite par le bout du nez, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Silvestre.

Elle s'approcha, saisit la main de sa grande sœur et lui dit avec effusion :

— Tu es à ta place! tu ne peux être que la pre-

mière! garde la suprématie et continue de faire prospérer l'établissement!

Mélite approuva du bonnet et continua :

— Moi, au contraire, je vois les choses de haut : c'est ma force... Eh bien, cette madame de Sainte-Croix est du meilleur et du plus grand monde. Les cartes de visite qui traînent dans sa corbeille sont un éblouissement : Talleyrand, Mortemart, Rohan, Noailles, Damas, Duras, Bauffremont, Chastellux, Mersanz, que sais-je? Tout le faubourg est là... Et je t'avoue que je n'ai pu résister au plaisir de glisser une de nos adresses parmi tant d'illustres cartons.

— Tu as bien fait! décida Philomène.

— Mon Dieu! répondit modestement Mélite, — c'est un enfantillage; mais, quand il s'agit de publicité, je ne connais pas de petits moyens... C'est un charme que cette femme-là! Elle vous met à l'aise, elle vous confesse... Maxence sera comme cela... On dit bien de côté et d'autre qu'elle a eu des si et des mais... Faut-il écouter tous les cancans?

— Notre position, risqua l'aînée, — nous oblige à beaucoup de précautions.

— Notre position, repartit la grande Mélite, — nous défend les voies de la publicité vulgaire. Nous ne pouvons mettre décemment la pension Géran ni

sur les murailles, ni à la quatrième page des journaux... Il faut pourtant se pousser, n'est-ce pas vrai!... Si nous pouvions battre la caisse comme le racahout des Arabes et la pommade du lion, le métier serait aussi par trop facile!... Je dis que ce M. Garnier de Clérambault est un homme immensément répandu... je dis que la marquise de Sainte-Croix voit Dieu et le diable... je dis que la maison de M. le comte Achille de Mersanz...

— C'est là le *hic!* interrompit Philomène.

— Ma parole, fit observer Mélite, — vous avez parfois des expressions d'une trivialité singulière, vous qui êtes si distinguée, quand vous voulez.

— C'est là le *hic*, ma sœur! répéta l'aînée avec son humble fermeté.—Laissons de côté les expressions : nous ne sommes pas encore au bal... Qui sait si M. Mersanz sera bien aise de notre intervention...

— Bah! fit Mélite; — il n'a pas d'autre fille à mettre en pension! S'il se fâche, tant pis!

— Et que nous a fait cette pauvre comtesse Béatrice?

Mélite grandit aussitôt de trois pouces.

Elle déploya, toute blanche qu'elle était dans son corset, son foulard rouge, vaste comme une serviette de table, et, restant dans la posture d'une personne qui va se moucher :

— Ma sœur, prononça-t-elle avec emphase, — est-ce vous qui parlez ainsi !... Faites-vous si bon marché des principes les plus sacrés de la morale ?... Songez-vous qu'il s'agit d'une jeune fille de seize ans, élevée dans notre propre maison, nourrie de ces principes qui placent notre établissement si haut dans l'estime des familles bien posées?... Songez vous que cette jeune fille, livrée à elle-même, privée de nos conseils, de nos exemples et de nos enseignements, va se trouver en contact avec une femme dont l'état civil est un mensonge !... j'emploie les propres expressions de M. Garnier de Clérambault... une femme qui porte un nom que le mariage ne lui a point donné...— une femme qui trompe effrontément le monde...

Philomène posa sa main sur le bras de sa cadette et dit :

— Vous êtes sévère.

Mélite se moucha.

Puis, au lieu de continuer le discours haut monté dont l'exorde promettait une si foudroyante péroraison, elle décrocha une robe de taffetas noir, — étoffe plein la main, — et la passa d'un air de mauvaise humeur.

La robe, coupée avec une certaine prétention d'élégance sévère, était un peu étroite pour la vigoureuse taille de mademoiselle Mélite. Il fallait

une aide pour l'agrafer. La douce Philomène s'approcha.

— En conscience, grommela Mélite, qui ne pouvait refuser ses services, — il y a des jours où je ne vous comprends pas !

— Vous êtes sévère ! répéta paisiblement l'aînée; — ce titre de comtesse de Mersanz n'a pu être dérobé par la pauvre jeune femme... le comte Achille était là pour empêcher ce vol... Si elle l'a pris, c'est qu'on l'y a poussée... et vous savez comment ces choses se font, ma sœur... je mettrais ma main au feu qu'il y avait là-dessous quelque solennelle promesse de mariage...

— Cela ne nous regarde pas, prononça sèchement Mélite.

Elle retenait sa respiration pour diminuer d'autant le mâle développement de sa taille.

Philomène repartit :

— Si nous le prenons ainsi, rien ne nous regarde dans cette affaire-là...

Il y avait deux agrafes de mises, péniblement. Elles craquèrent toutes deux, parce que la grande Mélite perdit patience.

— Ma parole d'honneur ! s'écria-t-elle, — tu n'a pas le sens commun !... M. Garnier de Clérambault se fait fort de nous donner la famille de Croze : il y a quatre jeunes filles faites et trois qui

poussent... Madame de Sainte-Croix m'a promis les Berton, tout ce qu'il y a de plus riche dans la chaussée d'Antin... Nous avons dix-sept lits de vides... et le loyer va toujours !... Est-ce avec tes idées révolutionnaires que tu rempliras nos cadres?...

— J'ai voulu dire seulement..., murmura Philomène, qui battait en retraite.

— Non ! l'interrompit l'impétueuse Mélite, — il y a des jours où je planterais là toute la boutique, vois-tu... Penses-tu que je ne trouverais pas à me marier?... Si tu veux marcher en dépit du bon sens, eh bien, garde la maison, je m'en lave les mains.

— Ma sœur !...

— Ce mariage fera un bruit d'enfer... et, quand on saura que les demoiselles Géran ont accompli cette bonne œuvre, toutes les mères voudront en tâter... Une pension qui marie peut augmenter son prix d'un bon tiers... sans compter les cadeaux et les pots-de-vins... Mais n'en parlons plus ; c'est fini, j'y renonce...

— Si tu crois, ma bonne Mélite...

— J'y renonce !... J'ai une sœur qui ne comprend pas... elle avoue franchement cela... qui ne comprend pas qu'on se donne un peu de mal pour produire un grand bien... j'ai une sœur qui fait de la

sensiblerie et qui s'intéresse aux femmes vivant dans le concubinage...

Philomène, à ce mot cruel, eut grande envie de se fâcher. Elle était, au fond, bien plus forte que sa sœur. Mais qui n'a observé ce singulier phénomène, si commun dans les ménages : l'oppression de la supériorité par l'infériorité?

On peut affirmer que c'est la règle. La paix intérieure est le lâche prétexte de cette anomalie. Certains maris font, pour avoir la paix, des concessions véritablement héroïques. Cela leur procure une guerre éternelle.

« Si vous voulez la paix, disait cependant l'adage antique, soyez prêt pour la guerre. »

L'adage a bien raison politiquement parlant; il a raison surtout dans le domaine des faits domestiques. — Seulement, il y a la fatalité qui fait toujours rire Gavarni, et ces pauvres maris ne se corrigeront jamais.

S'ils se corrigeaient, adieu la comédie !

La douce Philomène et la robuste Mélite formaient une sorte de ménage. C'était la douce Philomène qui était le mari, à cause de son âge et de sa mansuétude.

Quand le costume cessera de différencier les sexes, on reconnaîtra toujours l'homme à sa débonnaireté.

Or, notez que, dans les querelles intestines, la déroute du mari est trop souvent déterminée par un dessous de cartes. L'intérêt, ce dieu folâtre des bucoliques modernes, rit presque toujours dans un coin de l'alcôve.

Ici, pour combattre le légitime courroux de Philomène, il y avait les dix-sept lits vides, les quatre demoiselles de Croze et les trois qui poussaient; — chers nourrissons dont quelques années devaient faire des pensionnaires.

Il y avait les Berton, une dynastie du quartier de l'Opéra !

Il y avait l'idée excellente — presque sublime — d'ajouter aux mérites de la pension Géran je ne sais quel horizon rose et voilé de gaze, au fond duquel, à perte de vue, on apercevrait le dieu d'hymen...

Philomène avait eu déjà plusieurs fois cette pensée.

Elle avait vu dans ses rêves toutes les élèves de la pension Géran, emportant, aux premiers jours de septembre, au lieu de livres dorés sur tranche et au lieu de couronnes de laurier-sauce, un prix vivant, un prix charmant : chacune un petit mari sous le bras.

Elle s'était demandé dans quelle partie de la plaine Saint-Denis on pourrait bâtir une pension

Géran assez vaste pour contenir toutes les jeunes demoiselles que ce nouveau système de récompenses, une fois connu, ferait sortir de terre.

Au lieu de se fâcher, elle courba la tête.

— J'ai une sœur, continuait cependant la grande Mélite avec une croissante amertume, — une sœur qui, abusant de la prépondérance que lui prête la supériorité fortuite de son âge, pose son *veto* brutal au-devant de mes meilleures résolutions.

— Du tout ! du tout ! fit l'aînée ; — tu vas trop loin !... Je n'empêche rien, ma bonne biche... c'est tout au plus si je cherche à m'éclairer de temps en temps...

— De mieux en mieux !... Dites tout de suite que vous êtes dominée... esclave... victime...

— Mon Dieu, non... veux-tu savoir le fin mot ?

— Voyons ce fin mot !

Ce disant, mademoiselle Mélite tendait de nouveau son dos aux doigts complaisants de sa sœur aînée.

— Le fin mot, dit Philomène, c'est que j'ai peur de jouer le rôle de marionnette, entre des mains trop habiles.

Mademoiselle Mélite eut pour le coup un sourire de pitié.

— Fais ce que dois, advienne que pourra ! prononça-t-elle avec un magnifique sérieux. Puisque

nous trouvons l'occasion de sauvegarder l'avenir d'une de nos élèves... de régulariser une position et de...

— Arrête-toi là, chère sœur, l'interrompit Philomène, qui peinait à la tâche; — je crois que tu as gagné un ou deux centimètres depuis la dernière fois... le corsage est un peu juste... Voilà le mot qui me détermine : *régulariser une position*... quand même nous devrions en souffrir... Avale un peu ton haleine, ou nous n'arriverons pas... Si tu crois pouvoir compter sur ces nouvelles élèves... d'ailleurs, je n'ai aucune répugnance, moi, pour opérer les rapprochements en tout bien tout honneur et faire de temps en temps un mariage.

— Alors, pourquoi contraries-tu ? demanda la rancunière Mélite.

— La !... fit l'aînée, qui respira gros après avoir attaché la dernière agrafe.

Elle poussa Mélite jusqu'au-devant de la glace et ajouta en la caressant du regard :

— Voilà ce qui s'appelle une jolie taille !... ça ne m'étonne pas qu'on me prenne toujours pour ta mère !

Mélite se retourna radieuse et tendit la main à sa sœur. Elle était sanglée comme une valise. La paix fut cimentée par un double sourire ; après quoi, Mélite ouvrit la fenêtre et appela :

— Mademoiselle Mathilde !

La sous-maîtresse leva sa pauvre figure maigre et farouche. Mélite lui fit signe de monter.

Quand mademoiselle Mathilde passa le seuil, Mélite s'occupait à faire bouffer les plis de sa robe. Elle ne put s'empêcher de demander :

— Suis-je bien habillée, mon enfant ?

— Vous avez une toilette ravissante, répondit Mathilde.

Elles font, les infortunées, un effrayant abus de ces mots-là.

— Il est fort heureux, dit Mélite avec une pointe de dédain, — que je sois à votre gré, ma toute belle. Dieu merci, je m'occupe fort peu de ces frivolités. Ce sont là des triomphes misérables et trop faciles... Veuillez m'écouter très-attentivement... Ma sœur et moi nous nous absentons ce soir ; c'est la première fois depuis bien des années, et vous devinerez — car vous n'êtes pas sans intelligence — que nous avons pour cela des motifs d'une haute gravité... Il est des cas où l'on doit savoir rompre avec ses habitudes, même les meilleures, pour aider au bien ou pour prévenir le mal...

— C'est donc vrai, mademoiselle, dit étourdiment Mathilde, — ce qu'on raconte sur la pauvre Césarine ?...

La grande Mélite n'eut besoin que d'un regard pour la foudroyer.

— Mademoiselle Césarine de Mersanz sort de la pension Géran! prononça-t-elle avec emphase, tandis que Philomène approuvait du geste en nouant les rubans de son humble chapeau noir.

Cette réponse, paraitrait-il, suffisait à tout; car mademoiselle Mathilde baissa les yeux et resta muette.

La grande Mélite continua, en découvrant un très-majestueux chapeau de velours qui avait, ma foi, une plume :

— Je ne vous dirai pas, mon enfant, que je vous laisse une grave responsabilité. Je hais l'exagération. La pension Géran est, Dieu merci, organisée de telle sorte, qu'elle pourrait marcher longtemps d'elle-même... Cependant, veillez... Laissez vos romans à vingt centimes, tranquilles jusqu'à notre retour... Vous voyez que je sais tout... S'il se passait quelque chose d'imprévu qui nécessitât impérieusement notre présence, nous dînons à l'hôtel de Sainte-Croix et nous passons la soirée à l'hôtel de Mersanz.

Ces deux noms retentirent dans la bouche de la grande Mélite comme deux sons de clairon.

Mathilde, que le mot *roman à vingt centimes* avait désarçonnée, s'inclina en silence. Elle essaya

de se rendre utile en dépliant le châle boiteux de sa suzeraine, qui jetait à sa glace un orgueilleux regard.

— Ferai-je avancer une voiture ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas besoin, répondit la grande Mélite en style noble.

Son doigt montrait, par la croisée de sa chambre à coucher, un équipage arrêté de l'autre côté de la grille.

Philomène était prête. On descendit triomphalement l'escalier au moment où la cloche rappelait les élèves à l'étude. Rien ne put empêcher les grandes, les moyennes et les petites de traverser le vestibule et de se mettre en rang sur le perron pour assister au départ de mesdames.

Toutes les puissances de ce monde aiment à voir leur peuple former la haie. Philomène sourit avec douceur ; Mélite daigna caresser deux ou trois mentons en passant.

La porte de la grille s'ouvrit.

On put reconnaître, sur les panneaux de l'équipage, l'écusson de madame la marquise de Sainte-Croix. Il y avait quelqu'un dedans. Tous les regards s'aiguisèrent. C'était un jeune homme, — un beau jeune homme en habit noir et ganté de blanc. Son visage disparaissait un peu dans l'ombre.

Mais, quand il descendit pour offrir la main aux demoiselles Géran, dix voix s'élevèrent pour prononcer son nom ; — ce qui prouvait à quel point grandes, moyennes et petites savaient le menu de la chronique.

— Celui qu'on allait voir sur le cavalier ! dirent les unes.

— Le jeune homme de la terrasse ! chuchotèrent les autres.

Et toutes :

— M. Léon Rodelet !

XIV

— Une fête à l'hôtel de Mersanz. —

Le dîner de l'hôtel de Sainte-Croix nous sera connu par les résultats. Nous avons à dire ici seulement le nom des convives. Autour de la table de madame la marquise s'asseyaient Philomène et Mélite Géran, M. Garnier de Clérambault, Léon Rodelet et Maxime.

Après le dîner, les deux demoiselles Géran furent prises par madame la marquise. L'entretien ne dura pas très-longtemps.

M. Garnier de Clérambault, pendant ce temps-là, s'était emparé de Léon Rodelet, qui semblait triste et inquiet.

Maxime était à sa toilette.

A la suite de son entretien avec Clérambault, Léon Rodelet sortit de l'hôtel de Sainte-Croix. Vous l'eussiez rencontré seul dans les rues désertes du faubourg Saint-Germain. Il était très-pâle, et ses mains froides touchaient souvent son front qui brûlait. Il allait chancelant comme un homme ivre.

Les deux demoiselles Géran, au contraire, paraissaient très-contentes d'elles-mêmes et de leurs hôtes. Les dernières paroles prononcées tombèrent avec aménité de la bouche de Philomène, qui dit, résumant sans doute la conférence tout entière :

— Du moment qu'il s'agit de régulariser la position de toute une famille, il n'y a pas à hésiter.

La marquise tendit ses deux mains. Mélite et Philomène, fort honorées, les pressèrent. C'étaient désormais deux héroïnes allant à la croisade des positions à régulariser. La conscience de leur dévouement les transfigurait.

Elles voyaient la vie en rose, — et dix-sept petites demoiselles qui venaient remplir les dix-sept lits vides...

Les préparatifs de cette fête, destinée à célébrer la rentrée de Césarine de Mersanz sous le toit paternel, étaient depuis longtemps déjà le soin le plus cher de Béatrice. L'idée venait d'elle-même. Son excellent cœur, qui s'élançait passionnément vers la fille de son mari, trouvait chaque jour un plaisir nouveau à s'occuper de ces détails.

C'était d'abord une surprise qu'on avait dû faire à Césarine. — Sans mauvaise intention aucune, le comte Achille avait vendu le secret, un jour qu'il s'était rendu seul à la pension Géran.

Il avait omis de faire mention de Béatrice.

Parlons plus vrai : il avait évité de prononcer le nom de Béatrice, parce que mademoiselle Maxence de Sainte-Croix était au parloir avec sa mère.

Pour un empire, le comte Achille n'aurait pas prononcé le nom de Béatrice devant Maxence.

Béatrice, néanmoins, gardait tout le plaisir de son invention. Elle était tout entière à son mari et ne savait point ce qui se passait au dehors. Certes, elle ne pouvait méconnaître les froideurs de Césarine, elle en souffrait profondément ; mais elle les attribuait à ces défiances naturelles, à cette rancune ordinaire de l'orpheline contre la marâtre. Le verset le plus tendre et le plus ému de sa prière de chaque soir implorait Dieu pour que les yeux de la chère enfant s'ouvrissent enfin. Elle aimait Césa-

rine autant qu'Achille lui-même. Elle s'endormait souvent, et c'était son meilleur rêve, en serrant dans ses bras Césarine ramenée, qui lui souriait et lui rendait ses caresses.

Césarine, du reste, avait eu de bons moments parfois. Elle avait le cœur honnête et tendre. L'affection si vraie, si évidente de sa belle mère l'avait souvent attirée.

Mais nous savons que Césarine subissait de perfides influences. Il est des préjugés si faciles à exalter !

Peut-être aussi Béatrice, dans l'excès de sa bonté, n'avait-elle pas pris tout de suite la position qui convenait. Elle avait exagéré le sentiment exquis et désintéressé qui était en elle.

Il ne faut pas, vis-à-vis des enfants, faire sa place trop humble. L'enfance abuse. Un peu plus de force ou de dignité aurait maintenu Césarine. Le respect amène parfois l'affection.

Mais Béatrice aimait tant ! C'était à genoux qu'elle avait sollicité jadis les baisers de l'enfant rebelle. Elle s'asseyait si craintivement à sa place d'épouse et de mère, qu'on eût dit sans cesse qu'elle demandait pardon de l'occuper.

A dater du moment où le comte Achille avait mis fin au tête-à-tête que nous avons raconté, Béatrice était restée seule jusqu'à l'heure du dîner. Césarine

avait fait demander de ses nouvelles par mademoiselle Jenny, et la pauvre Béatrice, exaltant la portée de cette attention banale, était arrivée à table toute joyeuse.

Je suis sûre d'être compris de la majorité de mes lectrices quand je dirai que ce fait, si insignifiant en apparence, lui mettait plus de baume dans le cœur que les récentes instances de M. de Mersanz lui-même.

La femme possède, en effet, un instinct de subtile logique qui la mène toujours droit au centre de la question.

Béatrice, sans raisonner cette croyance, avait l'intime conviction que Césarine était le principal obstacle entre elle et son mari.

Le dîner fut froid et convenable. Achille n'eut pas besoin de faire effort pour éloigner les sujets d'entretien qu'il redoutait. La présence de Césarine arrêtait toute parole confidentielle sur les lèvres de Béatrice; elle se borna à faire d'une manière douce et charmante les honneurs de sa maison.

Après le dessert, elle s'éloigna contente, parce que M. de Mersanz, en l'engageant à faire toilette, et pressé par un remords peut être, lui dit tout bas :

— Nous causerons demain.

Béatrice vint baiser Césarine, qui se laissa faire. C'était une bonne journée.

Les heures qui précèdent l'ouverture d'une fête, dans les ménages bourgeois, sont terriblement laborieuses. C'est un moment de presse, un branlebas général, un coup de feu, pour employer l'expression consacrée. Les domestiques, surmenés, nourrissent des idées de révolte ; les enfants, profitant du désordre pour faire le diable, mettent tout sens dessus dessous ; les maîtres se donnent un mal lamentable et payent d'avance fort cher le vaniteux plaisir de *recevoir* des gens qui vont railler leur mobilier, critiquer leur appartement, mordre leur caractère et hausser les épaules en humant leurs pauvres sorbets.

L'âne de la Fontaine disait : « Notre ennemi, c'est notre maître. »

L'invité arrange cela et pense : « Notre ennemi c'est notre hôte. »

Règle générale :

Si vous avez moins de cinquante mille francs de revenu, toute la peine que vous prenez en ces solennelles circonstances tourne à votre confusion.

Non-seulement la foule ne vous tient aucun compte de votre effort désespéré ; mais, tout en vous déchirant, elle vous jalouse, et il y a une irréconciliable envie jusqu'au milieu de ses mépris.

Bénédictions sur la richesse ! La richesse ne

connaît ni ces douleurs préparatoires, ni les déboires qui succèdent au fiévreux enthousiasme de l'effort. La richesse laisse faire. Elle ne quitte les tranquilles hauteurs de son indolence que pour moissonner paresseusement ce qu'elle n'a point semé. Il n'y a pas de revers possible ; la victoire est toujours là, fidèle. La richesse n'a d'autre chagrin que de passer, insensible et blasée, au milieu de ces faciles triomphes.

Elle a droit. Son public lui appartient. Il faudrait je ne sais quel événement impossible pour lui faire une chute.

Il ne faut pas croire, du reste, que les choses se fassent toutes seules. M. Baptiste, ce fonctionnaire privé que nous avons eu l'honneur de peindre dans sa magnifique quiétude, n'est pas absolument un homme de loisir. Il cause beaucoup avec mademoiselle Jenny, c'est la vérité, quand son grand cœur condescend à s'éprendre de cette parfaite soubrette ; mais il faut l'heure du délassement à toutes les hautes intelligences.

M. Baptiste a les qualités de ses défauts. Nous le croyons larron, mais il est habile ; nous le savons impertinent, mais il possède le grand art de commander. L'envers du maraud, c'est le factotum, — et quel ministre ne glisse pas volontiers son pied dans les bottes du roi son maître ?

M. Baptiste coûte un prix fou. Il vaut énormément : presque moitié de ce qu'il coûte.

Je sais de braves seigneurs qui cherchent un M. Baptiste et qui ne le trouveront jamais.

Il faut un homme à M. Baptiste, qui se respecte trop pour voler un croquant nouvellement doré par le procédé électro-mobile.

Noblesse oblige. Les ancêtres de M. Baptiste faisaient les affaires de ceux qui allaient à la croisade. Quand, de père en fils, on a eu la gloire de dévaliser les preux, on éprouve le besoin de garder son rang.

A minuit, les salons de l'hôtel de Mersanz étaient pleins. Ce n'était pas du tout une petite fête de famille, selon la première idée de Béatrice, c'était un bal de bonne seconde force, avec le ban tout entier des invités de premier rang et une partie de l'arrière-ban.

Le faubourg Saint-Germain, considéré comme peuple noble ou matière à foule, pourrait être divisé en une soixantaine de catégories pour le moins.

Le classement de cette élégante population, par rang d'importance mondaine, n'est assurément pas difficile ; mais il demanderait le même soin délicat que la confection d'une carte des vins, parfaitement équilibrée, où la préséance légitime des différents

crus serait graduée selon l'art et au-dessus de toute réclamation.

Il y a les dominations, — les soleils, — crus suprêmes, portant le cachet de la comète, — les puissances, grands vins des années choisies, — les prônes, meubles un peu vermoulus, flacons un peu fêlés, qui déjà sourient et saluent quand on les appelle constance ou lacryma-christi, — les positions acquises, vins vulgaires, mais solides, à qui l'âge a donné un parfum inconnu.

Il y a les étoiles fixes, haut bordeaux, grand bourgogne, cotés dans le commerce ; les planètes, pomard ou château-laffitte ; les constellations, groupes intéressants, mais dont les bouteilles, trop jeunes, n'ont pas encore ces dentelles moussues ; il y a enfin la voie lactée : une immensité d'astres sans nom, — un océan de petit vin blanc !

Il y a la légion étrangère : grands d'Espagne, madère et xérès, princes du saint-empire, fiers cristaux de Bohême, où perle l'or liquide du johannisberg ou du tokai ; les jeunes seigneurs d'Italie, bruns, satinés, soyeux, ténors, tièdes et sucrés : pur syracuse ; les lords, — mais l'Angleterre n'a que son ale pesante et son abominable porter.

Il y a les bouquets provinciaux : le champenois, plus noble que Clovis et dont madame veuve Cliquot porte la gloire aux deux pôles ; la côte-d'or,

le roussillon, l'anjou mousseux, le lourd orléanais, la bretagne aigrelette : tous bonnes âmes, rudes lames, jolies femmes drôlement crinolinées, appelant le faubourg Saint-Germain « mon cousin » avec d'étonnants accents.

Il y a la bourgeoisie alliée : nous entrons dans l'arrière-ban. Vins ordinaires, piquette, etc.

Il y a cette classe assez nombreuse de coquins, attachés au loyal faubourg comme la chenille à l'arbre : Tartufe moderne et sa hideuse famille, — toujours prêt à fonder des comptoirs en Californie, et buvant les aumônes, de l'autre côté de l'eau, en compagnie des filles de glaise : campêche empoisonné.

Il y a les protégés, pauvres diables, lourd fardeau : vin bleu.

Il y a les artistes : triste abondance. Arrêtons-nous.

Tout cela compose une formidable cohue. Tel palais de la rue de Varennes pourrait, s'il le voulait, à part les rayons, les astres et les simples lumières, réunir six fois plus de queues-rouges qu'un hôtel battant neuf, tout en plâtre, ayant l'honneur de servir de coque à un financier.

Chez M. le comte Achille de Mersanz, divers mains, il faut bien le dire, avaient lancé les invitations. Pour sa part, Béatrice n'avait guère appelé

que les intimes de la famille et quelques amis de Césarine. Cependant les salons regorgeaient, et les indifférents se montraient en considérable majorité. Pour mettre le lecteur à même de trouver le mot de cette petite énigme, peut-être suffira-t-il de rappeler un passage de l'entretien confidentiel entre M. Baptiste et mademoiselle Jenny.

Ces deux discrètes personnes s'étaient avoué mutuellement qu'elles avaient, en tout bien tout honneur, des relations avec madame la marquise de Sainte-Croix.

Or, la façon dont devaient être dressées les lettres d'invitation n'était pas du tout indifférente à madame la marquise de Sainte-Croix.

Le comte Achille se trouvait n'avoir point de secrétaire. M. Baptiste, profitant de l'intérim, rendait de bons services. Nous ne saurions trop respecter le pouvoir de ce maire du palais.

La fête était fort belle, nonobstant certaines causes de désordre, inhérentes à la composition même de son public. Pendant ce premier temps qui est comme le prologue ennuyeux d'un bal, madame la comtesse de Mersanz avait fait les honneurs avec une grâce charmante. Il fallait être initié aux menaces qui planaient au-dessus de cette maison pour deviner la mélancolie derrière le beau sourire de Béatrice.

Césarine aussi avait fait les honneurs. C'était parfaitement bien pour un début. Elle avait joué son petit rôle d'héritière présomptive avec un aplomb résolu qui dénotait une envie de prochainement régner.

Sans risquer précisément aucune démarche contre la bienséance, Césarine ne s'était point placée sous l'aile de sa belle-mère.

Beaucoup de gens avaient remarqué cela.

Césarine, depuis le commencement de la fête, faisait cour à part.

Nous n'avons rien à faire avec le bal proprement dit et nous laisserons danser ceux qui étaient là pour danser.

Chacun sait quel délicieux essaim de jeunes filles peut fournir le faubourg Saint-Germain, mêlé ou non. Certes, la beauté n'est pas parquée dans un quartier ; la beauté est partout dans notre France, enfant gâté de Dieu ; — mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'au fond de ces hôtels, souvent tristes et froids au dehors, la race fleurit toujours fière et toujours rayonnante.

Quelle race? dira-t-on. Parlons-nous de chevaux?

Je ne suis pas cause que la langue hippique nous ait volé ce mot absolument nécessaire. Nous parlons de femmes et de la race française. La race

française est là dans tout son éclat lumineux et charmant.

La race svelte et grande, les visages aquilins, les fronts à diadème : la beauté des filles des chevaliers.

Maintenant, si quelque curieux veut savoir pourquoi, dans le loyal faubourg, ces dames forment si victorieusement la plus belle moitié du genre humain, pourquoi les jouvencaux ont un peu dégénéré, pourquoi les frères, doués modestement, ne ressemblent pas toujours à leurs adorables sœurs, nous avouerons avec ingénuité notre ignorance.

Voilà longtemps, du reste, qu'on parle de ce phénomène singulier. La statistique officielle n'a pas encore constaté ces bizarres différences.

Elles étaient là sous la chaude lumière des lustres, embellies toutes encore par cet incomparable génie qu'on appelle le goût français et qui est l'éclat dans la sobriété. Le plaisir animait leur teint et veloutait leurs regards. A la voix de l'orchestre, on voyait onduler comme un flot étincelant toutes ces fleurs, tous ces diamants et tous ces sourires.

Césarine avait dansé. On lui avait donné rang parmi les plus jolies.

Un instant, un seul instant, on avait pu voir mademoiselle Maxence de Sainte-Croix au milieu

du tourbillon de la valse. Son cavalier était le comte Achille.

Il n'y eut pas deux avis. L'opinion commune, cet aréopage souverain, la déclara unaniment la plus belle.

Elle était la plus belle. — Là-bas, parmi cette verdure du jardin Géran, sous les gais rayons du soleil matinier, nous avons pu établir entre nos deux héroïnes un parallèle où mademoiselle de Mersanz n'avait pas le désavantage. Césarine, cher bouton de rose, perlé par la rosée, était bien une fille du matin.

Maxence était la fille de la nuit, — de la nuit radieuse où mille feux s'épandent et se croisent. Ses yeux profonds semblaient absorber tous ces éblouissements; son teint mat, aux roses et splendides reflets, buvait la lumière.

Il y avait sur son front de seize ans je ne sais quel fardeau de fatalité qui la parait hautement comme la couronne d'une reine.

Quand un rayon passait dans ses cheveux noirs aux fauves échappées, où courait un mince rang de corail, vous eussiez dit une flamme mystérieuse. Les longs cils de sa paupière recouvraient une pensée étrange et peut-être tragique. L'admiration qu'elle faisait naître s'accompagnait de souffrance. C'était ce sentiment impossible à définir que suscite

la perception de l'immensité dans la nature et dans l'art.

Cela plaît. C'est trop peu dire : cela exalte ; — mais l'âme se replie comme si elle avait peur.

Une heure après la fête commencée, Maxence était illustre parmi les hôtes de M. de Mersanz. On la montrait aux nouveaux venus comme la maîtresse perle du vivant écrin qui miroitait dans les salons. Elle était le principal attrait, la principale curiosité de l'assemblée. Elle était la *lionne*, s'il est permis de prononcer encore ce mot, tombé dans le domaine ultra-vulgaire.

Et ce qui la faisait lionne, ce n'était pas seulement sa merveilleuse beauté. Sa merveilleuse beauté n'eût excité que l'étonnement, l'admiration, l'amour ou la jalousie.

Il y avait autre chose que cela dans l'impression produite par elle.

Osons le répéter, il y avait de l'effroi.

Des bruits couraient ; des rumeurs, semées à dessein peut-être, circulaient de salon en salon.

Le comte Achille était le point de mire de tous les regards.

Qu'allait faire le comte Achille ?

Les bruits qui couraient, les rumeurs qui sans cesse allaient et venaient, unissaient au nom du comte Achille le nom de Maxence.

Maxence était l'héroïne de ce drame annoncé, attendu, dont les péripéties allaient éclater peut-être sous les feux éblouissants de ces lustres, parmi les harmonies de cette fête.

XV

— Régulariser une position. —

Le comte Achille, par sa fortune, par son nom, par ses alliances, était du plus haut monde; mais ses oscillations politiques et aussi son second mariage l'avaient fait un peu déchoir. On savait que le maréchal le tenait à distance, et cette parenté avec le maréchal était la plus belle plume de son aile. Dans ses salons, il y avait bien un peu de l'un et de l'autre. L'ivraie se mêlait au froment en assez notable quantité.

Depuis le commencement de la soirée, madame la baronne du Tresnoy avait déjà souventes fois fait la grimace à l'aspect de certains visages.

Madame la baronne n'était plus jolie. Les grimaces qu'elle faisait n'avaient rien d'attrayant.

Elle était là avec ses deux grandes filles, pompeusement attifées; — car il est de règle, là comme ailleurs, que la toilette des demoiselles est en raison inverse du carré de leurs dots.

Juliette trouvait peu de danseurs, malgré les fruits savoureux du Midi et les fleurs confites qui formaient sa coiffure; Dorothée, nonobstant les feuillages trop touffus dont elle avait ombragé sa chevelure, n'en trouvait point du tout et restait sur sa chaise.

A cause de cela, elles pouvaient se donner tout entières aux impressions du moment.

Elles s'y donnaient avec la rancune amère des grandes filles qui font tapisserie.

En conscience, elles espéraient pis que pendre, et leurs dents de vaincues s'aiguisaient pour dévorer les catastrophes à venir.

Cela ne les empêchait pas de mordiller à droite et à gauche, pelotant en attendant partie.

— Quelle cohue! disait mademoiselle Juliette.

— On ne sait, en vérité, répondait mademoiselle Dorothée, — d'où sortent tous ces gens-là!

Gens de peu, petites gens, gens du plus mauvais ton, qui ne faisaient danser ni mademoiselle Dorothée ni mademoiselle Juliette !

Deux jeunes vicomtes de province, ayant encore le duvet des fruits de Béziers ou de Saint-Brieuc, vinrent en ce moment solliciter les mains de ces demoiselles pour la prochaine contredanse.

Madame la baronne du Tresnoy avait bien reconnu dans cet envoi la main charitable de Béatrice ; mais mademoiselle Juliette ni mademoiselle Dorothée ne voient jamais ces choses-là.

Elles acceptent froidement l'aubaine et se moquent volontiers des juveigneurs de Quimper ou de Pézenas, qui viennent jeter une fleur sur les cailloux de leur sentier.

A la fin de la contredanse, elles échangent les communications suivantes :

— Il a l'accent auvergnat.

— Il brouille les figures.

— Il m'a dit que la journée avait été fort belle, pour la saison.

— Comme le gendarme de Nadaud... le mien m'a déclaré que Paris était plus grand que Brives-la-Gaillarde.

— C'est une découverte... mais le mien est de bonne maison.

— Le mien aussi.

— Il a un titre.

— Ils en ont tous à Landerneau !

Cela se termine par un double bâillement et par cette plainte sacramentelle :

— Où sont donc ces messieurs ?

Ces messieurs, hélas ! un groupe composé de toutes les admirations de mademoiselle Dorothée et de mademoiselle Juliette, une constellation où brillent tous les héros de ces mille romans que rêvent leurs heures ennuyées. Ces messieurs ! douze ou quinze vainqueurs, — et pas un mari !

Où sont donc ces messieurs ? Soit bizarrerie de goût, soit suprême bonté de cœur, si vous faites danser mademoiselle Juliette ou mademoiselle Dorothée, vous entendrez cette question pleine de mélancolique impertinence :

— Où sont ces messieurs ?

Ces messieurs sont toujours au même endroit, croyez-le bien. Alfred de Lansac est au jeu, où il perd ; Maxime de Beaumont aussi, André d'Orange également. Le comte Achille a établi quelque part un fumoir tout exprès pour M. de Grévy, le mari myope et volage de la charmante vicomtesse ; pour Fauvel, l'heureux poëte à qui les plus mauvais opéras de salon coûtent à peine six mois de travail ; pour Montmorin, pour le bel Aymar de Quelquechose, — rédacteur apprécié du *Journal des*

Demoiselles, — pour Frémiaux, le maquignon fashionable, et autres sultans d'égale importance, tous faisant partie du groupe sidéral : CES MESSIEURS.

Même Frémiaux, — surtout Frémiaux. Le cheval étant, au dire de Buffon, un noble animal, anoblit tous ceux qui savent gagner cinquante mille écus par an dans une écurie.

Dans les songes maternels de madame la baronne du Tresnoy, les quines que l'on peut gagner à la loterie du monde ont parfois la figure busquée, les cheveux blonds crêpus, les larges épaules et le lorgnon d'or de Frémiaux.

Personne ne s'indignerait si demain ce bon garçon mettait sur ses cartes : « M. de Frémiaux. » On s'y attend. Ce serait de sa part uu acte courtois ; cela prouverait qu'il ne dédaigne pas la particule.

Procédons par l'absurde, comme en géométrie. Supposons qu'il épouse, un vilain jour, mademoiselle Dorothée ou mademoiselle Juliette. Dans vingt ans, vos neveux pourront coudoyer de petits vicomtes de Frémiaux, dont les aïeux faisaient mieux que combattre les Anglais, puisqu'ils les vendaient, — et fort cher.

Si leur nom se trouve difficilement dans l'armorial, on cherchera dans le *Stud book*.

Notons pour mémoire que madame la baronne

du Tresnoy avait salué fort légèrement madame la vicomtesse de Grévy, lorsque ces deux dames s'étaient rencontrées. Au contraire, elle avait accueilli avec reconnaissance et respect la démarche de madame la marquise de Sainte-Croix, qui avait bien voulu lui souhaiter le bonsoir en passant.

Madame la marquise avait une cour. Dix fois, Césarine de Mersanz était venue s'asseoir auprès d'elle. Le comte Achille l'avait promenée dans le bal.

On s'approchait d'elle avec une sorte de ferveur, et chacun voulait avoir un mot d'elle.

Sa toilette était un véritable chef-d'œuvre de combinaison. Cette femme avait réellement un grain de génie. Elle posait en vieille femme ce soir, en grand'mère plutôt qu'en mère, et cependant sa mise gardait une fière et souveraine élégance.

Elle était, avec Maxence, l'objet de la curiosité générale. Son apparition faisait nouveauté comme la *rentrée* de quelque comédien célèbre. Depuis longtemps, elle tenait rigueur au monde, et le monde n'avait pas besoin de chercher le motif de son retour. Ce motif était-là, vivant et charmant : c'était sa fille, c'était Maxence. La présence de cette délicieuse enfant lui était une parure nouvelle. On lui savait gré de cette toilette d'aïeule, dont nous parlions naguère ; on la trouvait plus

belle dans ce rôle imprévu, où elle apportait une douce et simple sérénité.

Les deux demoiselles Géran, placées non loin d'elle comme des aides de camp, n'étaient pas sans faire ressortir le ton exquis et la noble aisance de Flavie. La grande Mélite, portant haut comme un coursier de parade, cachait son embarras sous un air rogue. Moins intelligente que sa petite sœur, la suave Philomène, elle sentait bien cependant qu'elle n'était là que par tolérance et pour fournir la réplique à un moment donné du drame. Elle appartenait à cette catégorie de bonnes gens qui chantent à pleine voix quand ils ont peur et qui se drapent superbement quand on les déconcerte.

Philomène, au contraire, selon la pente de sa nature, dépassait le but par trop d'humilité. Elle était collante. Elle engluait son entourage à force de caresses et d'obséquiosités.

C'était de ce groupe si bien composé qu'était parti le *mot de la situation*.

Un mot illustre à la façon d'Attila et de Gengis-Khan, un mot fléau, un mot qui fait des ruines.

Un mot qui, cependant, exprime une chose morale, bonne, nécessaire, chrétienne.

Mais qui a servi de prétexte, ce terrible mot, depuis que le monde est monde, à des millions de trahisons, d'abandons et de lâchetés.

C'était dans ce coin, où les deux demoiselles Géran *travaillaient* pour la marquise, qu'on avait dit pour la première fois :

— Vous sentez bien que, — maintenant,—avec une jeune fille de seize ans dans la maison,— M. le comte de Mersanz ne peut manquer de songer à RÉGULARISER SA POSITION.

Que vous en semble? Cela paraît bien innocent.

Cela a égorgé des monceaux de femmes, depuis Ariane jusqu'à cette pauvre fille qui peut-être respire, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la mortelle vapeur du charbon, parce qu'un vulgaire Thésée la délaisse pour épouser une Phèdre bourgeoise, chargée fatalement de la venger.

Rien ne change. La tragédie antique court les rues en crinoline.

Cela tue, nous vous le disons ; cela ravage.

Et que la mauvaise foi ne vienne pas prétendre que nous prononçons là de dangereuses paroles. La mauvaise foi n'aura pas beau jeu. Nous parlerons la bouche ouverte et nous mettrons les points sur les i.

En commençant ce livre qui s'appelle la *Fabrique de Mariages*, nous avions l'intention d'attaquer rudement certaines industries encore plus drôles que malsaines qui ont pris pour enseigne le dieu d'hymen.

Nous voulions traduire un peu à la barre de la comédie ces Mercures du *bon motif*, cimentant à tort et à travers — moyennant une commission — les alliances les plus biscornues.

Il nous paraissait bon de chasser du temple ces effrontés marchands qui éclaboussent du bas de leur charlatanisme la plus haute et la plus sainte des institutions sociales, abstraction faite même de sa base divine; il nous paraissait juste de démasquer ces pitres qui marient au son de la grosse caisse, comme les dentistes de la rue détraquent les mâchoires en plein vent. Le bruit qui se fait autour de ce trafic est assurément une des obscénités les plus excentriques de notre époque. Cette musique de négociateurs déguisés en Turcs et de diplomates à queue rouge, nous avait fait tourner les yeux vers leur foire...

Mais, si frivole que soit un roman, il faut néanmoins quelque chose pour le faire.

Une fois dans la foire, nous avons vu avec étonnement qu'il n'y avait rien.

Rien que du bruit.

La foire matrimoniale s'agite entre des fantômes. Ce sont des maris illusoires qui courent après des femmes chimères.

Il n'y a rien, absolument rien. Les montres de ces magasins sont vides ou ne contiennent que des

mannequins et des poupées. — Si donc quelqu'un de ces avaleurs de sabres se prétendait attaqué dans ces pages, nous déclarons d'avance devant Dieu et devant les hommes qu'il aurait grand tort. On ne se bat pas contre le néant.

Paillasse étant ainsi mis hors de cause, restent ces marieurs plus discrets qui ne font pas de publicité, qui se gardent bien de mettre la moindre enseigne sur leur porte, et qui servent tout doucement de trait d'union dans les hymens réputés *difficiles*.

C'est encore une industrie, mais sans patente. Cette industrie, qui ne fait pas payer d'avance et qui dédaigne toute allure commerciale, obtient, à la différence de l'autre, de très-nombreux résultats. Elle tient sa place dans le monde, qui la connaît, qui la raille et qui en use.

Il y a des gens parfaitement honnêtes parmi ces caducées. En général, ils gagnent surabondamment l'argent qu'on leur donne.

De toutes les choses impossibles, un mariage *difficile* est la plus dure à travailler.

A Dieu ne plaise que nous ayons prétendu mettre ici en scène un de ces hommes ou une de ces femmes utiles ! Nous avons trouvé, chemin faisant, sur les confias de la foire aux mariages et tout près du sentier où marchent à pas muets les

faiseurs sérieux de *rapprochements,* une histoire véritable, et nous la racontons.

Madame la marquise de Sainte-Croix et son joli collègue M. Garnier de Clérambault n'appartiennent à aucune catégorie classée. Mettons que ce sont de pures exceptions : nous resterons plus à l'aise, sans sortir de notre titre.

Il ne nous déplaît pas d'accorder que la fabrique Garnier de Clérambault, commanditée par madame la marquise, est et sera la seule de son genre.

D'autant que le lecteur appréciera dans sa sagesse.

Encore moins permettrons-nous de supposer que la pensée nous soit venue de plaider contre le mariage lui-même. Quelques romans, il est vrai, ont tenté ce méfait, — semblables à des brûlots perdus qui viennent s'échouer contre la base invulnérable d'un roc. — Le rocher n'a pas su que le brûlot se consumait à ses pieds.

Nous n'en voulons ici qu'à un mot hypocrite auquel la foule imprudente se laisse prendre trop souvent, à un mot qui ment et qui empoisonne.

Nous n'en voulons qu'à cette tournure de phrase bénoîtement assassine : *régulariser une position.*

Cela s'entend de deux manières. La bonne signi-

fie : faire succéder l'union chrétienne et légale aux liens d'une cohabitation volontaire.

Qu'ils soient honorés et bénis, ceux qui l'entendent ainsi !

Nous parlions de marieurs. Il y en a, et de sublimes ! Ceux-là font des affaires par milliers et n'en deviennent pas plus riches ; ceux-là, soldats infatigables, montent à l'assaut du vice, et, vainqueurs, le transforment en vertu ; ceux-là sont les ouvriers du bon Dieu ; leur travail est sacré, leur bataille est féconde. Ils passent ! les sceptiques et les sots rient à gorge déployée ; mais ils ont laissé derrière eux la moralité conquise, la paix de la conscience et le bonheur.

Ces hommes et ces femmes qui végétaient, accouplés par le hasard, et dont les enfants n'avaient ni père ni mère, sont maintenant des époux ; ils ont une famille, un motif de s'efforcer de bien faire, un but, un avenir.

Oh ! riez ; car, loin d'avoir un bénéfice, les croisés du sacrement de mariage ont payé, — payé, je dis bien, — l'homme et sa concubine, afin qu'ils se laissassent unir.

Comme on est forcé de payer les barbares parents qui refusent la vaccine à leurs enfants. — Riez !

Il y a de quoi. Ces jeunes gens, ces apôtres ne se formaliseront point de vos gaietés. Ils sont sor-

tis ce matin de leur vie d'élégance pour pénétrer au plus profond de la dégradation parisienne. Ils se sont baignés, une main au cœur, l'autre aux narines, dans l'océan des fanges matérielles et morales qui vous noieront quelque jour; ils ont, ces sauveteurs, amené au rivage de la civilisation un peuple de sauvages, — et payé la prime.

Vous pouvez rire.

Vous pouvez rire. Pas trop haut, cependant. Il y a des muscles sous leurs gants blancs.

On en a vu rosser des philosophes.

Ce fut un tort. Ils auraient mieux fait de se marier.

Qu'ils soient bénis encore une fois ceux qui comprennent ainsi notre terrible phrase et qui *régularisent la position* du pauvre, en faisant d'une couvée humaine une famille!

L'autre manière d'entendre notre mot n'est pas même française. Elle force le sens à ce point de dire précisément le contraire de ce que ses paroles expriment.

Et pourtant elle est généralement usitée dans son acception absurde et cruelle; beaucoup de bonnes gens s'en vont la répétant, et, ce qui pis est, croient faire œuvre pie.

Le second et lugubre sens de cette façon de parler : *régulariser une position*, c'est briser un

lien, torturer une âme, chasser une femme de la maison, mettre une existence sous la meule.

On frémit à bon droit en voyant une arme à feu dans les mains d'un enfant.

Et personne ne s'émeut quand la foule écervelée — qu'elle soit habillée d'indienne ou de velours — manie imprudemment cette machine meurtrière.

Il faut le dire, l'arme peut être bien dirigée. Certaines unions ne peuvent pas avoir une heureuse issue. Il est bon, il est loyal d'user de l'influence qu'on a pour arracher une personne chère à quelque commerce indigne. Mais il y a deux intérêts en jeu. En sauvant l'un, vous frappez l'autre. Il faut, par conséquent, un juge compétent pour rendre cet arrêt suprême.

Eh bien, le tribunal manque. Cela se fait toujours par entraînement et comme les paysans de Walter Scott menaient la sorcière à la mare. On crie : « Sus ! sus ! » La cohue est contente : elle veut toujours juger comme le bonhomme des *Plaideurs*. — Et, chose étrange, les femmes ici sont surtout impitoyables.

Les femmes n'aiment pas les femmes. Autour de ce supplice, les femmes sont toutes des tricoteuses, rangées sous l'échafaud. Celles qui ne sont pas enragées restent indifférentes et diraient volontiers,

parodiant le mot de Lafontaine : « Ce n'est qu'une femme qu'on égorge. »

L'animosité augmente, la rigueur devient implacable si la condamnée a usurpé une situation mondaine, et si le faux mari, aux temps des amours, a dressé un piédestal à celle qui deviendra sa victime. C'est sur la poitrine de la femme que sera frappé le *meâ culpâ* de l'homme. L'homme a menti aux monde, le monde se venge en écrasant la femme...

Au nom du ciel! ce ne sont pourtant pas là des déclamations! Il ne me paraît pas ultra-révolutionnaire de reprocher au monde son éterneile et idiote faiblesse pour don Juan.

Le monde ira danser demain chez don Juan, divorcé malgré la loi, fallût-il pour cela passer devant le pauvre corbillard qui conduit la vraie femme de don Juan au cimetière!

J'ai vu cela. J'ai entendu bourdonner autour de mes oreilles ce barbarisme imbécile : *régulariser une position*. J'ai vu les hordes en cravates blanches et en dentelles protéger un gros homme moustachu, — fort comme trois lutteurs du château de la Savate, — contre une pauvre sainte qui se mourait.

J'ai suivi le cercueil, moi tout seul, derrière la mère en larmes.

Elle avait tant souffert ici-bas, que ce deuil était comme une joie. La mère et moi, nous fêtions silencieusement la délivrance. Quand la terre eut tombé, pelle à pelle, sur la bière sourde, la mère sécha ses pleurs et dit : « Tant mieux pour elle! »

Elle était vieille, et je la vois encore partir en chancelant comme une femme ivre.

Sa fille était le dernier battement de son cœur.

L'homme moustachu, cédant à de bons conseils, avait ouvert cette tombe et régularisé cette position. Il était, je crois, vicomte de Bourse, et là-bas on ne transige pas avec l'honneur !

Il y a bien un autre mot qui se dit *réparation* et qu'on applique avec enthousiasme au cas où ce même gros seigneur barbu juge à propos d'épouser une coquine; mais c'est un tout autre sujet, et nous n'en parlons que par manière de génuflexion devant le discernement public.

Le ballon d'essai avait donc été lancé dans la partie du salon qui avait l'honneur de posséder les deux demoiselles Géran, la grande et la petite, la superbe et la modeste. Le mot trouva immédiatement de l'écho; il en trouve toujours et cela ne peut être autrement, puisqu'il promet pis que pendre : scandale nécessaire, catastrophe, péripéties. Il est si doux de manger son spectacle gratis !

En un clin d'œil, le mot fit tache d'huile et se répandit d'un bout à l'autre des salons.

Il glissa, sans gêne et sans encombre, entre les figures enchevêtrées d'une douzaine de quadrilles; il se balança aux mesures allemandes de la valse; il circula décemment le long des respectables galeries, effleurant les groupes politiques, galopant parmi les petits clubs des sportmen, interrompant un peu plus loin la critique éclairée de la comédie nouvelle, coupant en deux sur sa route un demi-cent de chroniques scandaleuses, prenant ses aises au buffet, occupant, autour des tapis verts, l'entr'acte de deux parties.

Vous l'avez vu se rouler comme un serpent, voler comme une hirondelle. De toutes les choses qui vont, c'est la plus agile; de toutes les choses qui rampent, c'est la plus subtile. Cela s'épand comme l'air ou comme la lumière; seulement, contre cela, il n'y a ni paravent ni écran.

Cela traverserait la muraille d'acier poli qui défend les châteaux enchantés de l'Arioste.

Au bout d'une demi-heure, tous les hôtes du comte Achille savaient qu'il s'agissait de régulariser sa position, c'est-à-dire d'envoyer Dieu sait où celle qui portait le nom de comtesse de Mersanz, et de faire un mariage convenable.

Nous demandons pardon au lecteur d'aller si

lentement, mais le sujet est délicat entre tous. Ces histoires véritables ont parfois une telle brutalité, qu'il les faut entourer d'une bourre.

Sans cela, vous qui vivez au milieu d'un fouillis d'histoires semblables, vous seriez les premiers à dire : « Cela est impossible ! cela ne se passe pas ainsi. »

Notons un phénomène curieux, mais non pas rare. Dans le monde, la situation ne s'éclaircit presque jamais petit à petit, comme se fait l'aube dans nos climats tempérés. Le jour brille tout d'un coup au milieu d'un mystère. Il n'y a pas de crépuscule.

La veille, les trois quarts ignoraient, l'autre quart doutait, ou niait en haussant fièrement les épaules. — Le lendemain, tout le monde le sait; la chose existe; elle est incontestable. L'évidence éclate.— Qui a dit le secret?

Personne, souvent.

Le secret était mûr. Il est tombé sans qu'on ait pris la peine de le cueillir.

Le secret de la comtesse Béatrice était mûr. On se le renvoyait comme une balle, du salon à l'antichambre. Les petits jeunes gens qui dansent le savaient. Que dire de plus?

Aussi personne n'avait besoin d'explication préalable pour comprendre cette grande nouvelle : la

position va être régularisée. Il y avait lieu. Cette fausse comtesse jouait de son reste. — Avait-elle bien le front encore de faire les honneurs!

Pauvre petite demoiselle Césarine! quelle humiliation! N'aurait-on pas dû se hâter davantage et faire la maison nette, au moins, pour son retour?

C'était pour elle, pour elle seulement que beaucoup de bonnes âmes restaient un instant de plus dans ces salons compromis. Sans elle, une fois dévoilée l'irrégularité de la position, chacun se fût retiré. C'eût été une déroute. — Mais la pauvre petite demoiselle Césarine n'était pas la cause de cela.

Elle en souffrait cruellement, on le voyait bien. Elle se tenait toujours très-loin de sa prétendue belle-mère, et cependant son regard ne la perdait point de vue.

Un voile de mélancolie couvrait la gaieté de ses seize ans...

Partant de là, on accusait bien un peu le père, mais seulement sur la question de temps. Le crime était d'avoir trop prolongé cette intrigue. Quant à l'intrigue elle-même, un jeune veuf est bien exposé, surtout quand il est puissamment riche. Ces créatures, d'ailleurs, sont si habiles, si adroites, — si rouées!

Car nous savons employer, dans nos salons

aristocratiques, l'énergie un peu rude de certaines expressions.

La faute était à Béatrice. Autres temps, autres mœurs. Jadis nous cherchions partout des Clarisse Harlowe et des Paméla, jadis nous traquions comme un loup enragé cet infâme Lovelace. C'était intolérable. Aujourd'hui que le monde a marché, nous savons bien que Clarisse et Paméla courent effrontément après ce bon M. Lovelace, — dont le sexe et l'âge méritent protection.

Nous avons découvert cela en même temps que l'harmoniflûte et le télégraphe électrique. Nous sommes un siècle gaillard !

On l'aurait brûlée volontiers, cette Béatrice, pour avoir séduit M. le comte de Mersanz. Il y avait des instants où l'opinion unanime la vouait aux plus affreux supplices.

Puis le reflux avait lieu. Vous connaissez tous ces marées qui vont et viennent sous le feu des bougies, marées bien plus capricieuses que celles de nos grèves. Soudain, le flot humain s'agitait : un contre-courant se faisait. — On venait de voir passer la comtesse Béatrice, calme, noble, souriante, au bras d'un ami ou d'un parent de M. de Mersanz. Les choses alors changeaient de face. D'où pouvaient partir tous ces cancans absurdes et peut-être intéressés? Quelles preuves avait-on

pour croire à ces on dit impossibles? Le comte avait-il parlé? Césarine avait-elle prononcé un seul mot? ou Béatrice elle-même s'était-elle trahie?

Ces symptômes si clairs s'obscurcissaient. On s'étonnait d'avoir cru, après s'être reproché d'avoir douté. — C'était fort intéressant, ce mouvement d'oscillation; cela occupait. On s'amusait véritablement beaucoup à l'hôtel de Mersanz, ce soir.

Et l'espérance de voir sous peu, — cette nuit même peut-être, — une position régularisée, ajoutait encore à l'allégresse générale.

XVI

— Saynètes. —

La scène est au fumoir, une bonbonnière du genre délicieux, toute doublée de cuir de Russie, — vitraux moyen âge, — potiches mémorables.

Frémiaux vient de gagner cinq cents louis à divers. Quoique ce soit sa constante habitude, il est fort gai. Frémiaux est un homme un peu fort et d'encolure normande. Son costume peut passer pour rigoureusement élégant. Il le porte mal. On n'a jamais su pourquoi dans ce monde, qui n'est pour lui qu'une clientèle, Frémiaux a presque droit d'insolence.

M. le vicomte de Grévy sort aussi de la salle de

jeu où il a perdu quelque cent napoléons en sa qualité de myope.

Dans le plus pur salon du monde, je ne réponds pas de la salle de jeux.

Et le salon du comte Achille était, ce soir, un peu poivre et sel.

Fauvel, le poëte, Aymar de Quelquechose, l'écrivain du premier âge, Maxime de Beaumont, André d'Orange et autres, demi-couchés sur les frais divans, envoient au plafond, selon la formule, les *bleuâtres spirales* de leurs panatelas.

Ils causent — et si vous saviez combien ils ont d'esprit !

FRÉMIAUX : Puisque tout le monde le dit, ce doit être un mensonge.

GRÉVY : Elle est plus adorable que jamais.

FAUVEL, le poëte : Qui a vu Achille danser avec ce soleil tropical : mademoiselle Maxime de Sainte-Croix ?

QUELQUECHOSE, du *Journal des Demoiselles :* Maxence ! c'est un nom d'homme.

FRÉMIAUX : Vous portez bien des moustaches, vous !

QUELQUECHOSE, *le poing sur la hanche :* Comment l'entendez-vous ?

MAXIME DE BEAUMONT : Frémiaux, comment l'entends-tu ?

FRÉMIAUX : J'entends qu'Achille est un heureux mortel.

QUELQUECHOSE : A la bonne heure.

GRÉVY : Mais pensez-vous, la, véritablement, que la chose puisse se faire?

FRÉMIAUX : Sans doute, puisqu'elle est absurde.

MONTMORIN, *entrant*. Combien Frémiaux a-t-il déjà fait de mots?

QUELQUECHOSE, *avec rancune* : Il en a beaucoup appelé, mais ça n'est pas venu.

GRÉVY : Ma parole d'honneur, si j'étais garçon, moi... ou si j'étais seulement le cousin de cette belle Béatrice... Voyez-vous, je mettrais ma main au feu que cette femme-là est pure comme les anges!

MONTMORIN : Quand même ta main brûlerait, la comtesse Béatrice n'en resterait pas moins la plus jolie femme de Paris... après mademoiselle de Sainte-Croix.

GRÉVY : Cette Maxence est plus belle?

FRÉMIAUX : Cent pour cent de différence!

GRÉVY : Achille la promène toujours?

MONTMORIN : Il y a éclipse.

GRÉVY : De l'une ou de l'autre?

MONTMORIN : De l'une et de l'autre... Énée et Didon dans la grotte... disparus tous les deux... et madame la marquise de Sainte-Croix a été saluer Béatrice.

On appelait déjà celle-ci par son nom. Il faut avouer, du reste, qu'au fumoir, les symptômes s'accusent plus rudement que partout ailleurs.

— Y a-t-il parmi vous, messieurs, demanda Montmorin, orateur presque aussi important que Frémiaux, — y a-t-il quelqu'un qui connaisse le beau lieutenant?

— Quel beau lieutenant, firent quelques-uns.

Le vicomte de Grévy était du nombre.

— Myope! s'écria Montmorin, — quand tu as salué ta femme sans la reconnaître, il lui donnait le bras.

Grévy éclata de rire.

— Je l'avais pris, dit-il, pour le vice-président de Vaudreuil, qu'on m'a signalé comme faisant la cour à la vicomtesse.

— Pauvre Grévy! l'officier le plus droit, le plus mince, le plus crânement planté de toute l'armée française!

— Ah çà! Grévy, tu ne seras donc jamais jaloux!

Le vicomte répondit simplement et sérieusement:

— Si je valais le quart de ce que vaut Anna, je serais l'homme le plus heureux de l'univers... et, si Anna était à la place de cette pauvre comtesse Béatrice, je vous préviens que nous verrions beau jeu.

Frémiaux prononça cet arrêt dans sa cravate:

— Grévy était né pour être un bon mari.

— Mais pourquoi Montmorin parlait-il du beau lieutenant ?

— Parce qu'il occupe beaucoup là-bas... On dit de tous côtés que madame de Mersanz se compromet avec lui pendant que la superbe Maxence compromet Achille.

— C'est un tort! fit Quelquechose solennellement.

— Il a nom, ce lieutenant?

— Vital... ou Vidal... l'Antinoüs de notre brave troupe de ligne!... une admirable machine à afficher une femme!

Ceci était de Montmorin. Grévy jeta son cigare et dit :

— Si pourtant cette femme qui est belle entre toutes, supérieurement honnête et plus spirituelle dans sa douce modestie qu'un cent de nos bas bleus, avait pour frère l'un de nous...

— Cela prouverait qu'elle est bien née, riposta Montmorin.

Grévy haussa les épaules et sortit. Fauvel, le poëte, cherchait un mot fin depuis une demi-heure. Il dit :

— Grévy succédera au lieutenant Vidal... ou Vital.

— Les choses s'engagent drôlement, reprit Montmorin; je ne devine pas du tout comment cela va se débrouiller.

Frémiaux poussa une large bouffée et rendit cet oracle :

— Cela ne se débrouillera pas tout seul, mais Achille n'y sera pour rien... Achille est l'homme du laisser faire... Fiez-vous-en à cette belle Maxence, à madame de Sainte-Croix et même à la petite Césarine... Il y aura des morts sur le carreau ; car ce sera une bataille de dames!

Dans les salons :

JULIETTE *à Dorothée :* Voilà M. de Grévy ; mais il ne danse plus.

DOROTHÉE : Il serait bien temps pour sa femme de l'imiter.

JULIETTE : Cette petite Maxence va bien pour son âge.

DOROTHÉE : Si elle manque son coup, elle est perdue à tout jamais !

Cette éventualité consolante amena le même sourire aux lèvres pincées des deux demoiselles du Tresnoy.

UNE VOIX DE CINQUANTE ANS, *dans la galerie :* Le scandale a trop duré.

AUTRE VOIX, *appartenant à une personne plus charitable :* Mieux vaut tard que jamais.

MÉLITE, *s'essuyant avec son mouchoir brodé, après avoir usé de son foulard* : — C'est pour la

jeune personne... c'est uniquement pour la jeune personne...

PHILOMÈNE : Un pareil exemple... dans la maison paternelle...

MÉLITE, *inflexion de prospectus :* Nous aimions nos élèves comme si elles étaient nos filles... Quand nous avons fait ce qui s'appelle un brillant sujet...

PHILOMÈNE, *doucement, à sa voisine, qui a eu l'imprudence de déclarer deux petites filles de six à huit ans :* Voilà notre unique but, chère madame... faire des éducations sérieuses... produire des sujets à la fois modestes et distingués... et, comme je le dis quelquefois, d'honnêtes femmes qui sont partout remarquées.

VOIX DIVERSES : C'est tout clair... cela ne fait pas de doute... Dans ce cas-là, le plus pressé, c'est de régulariser la position.

L'ÉCHO, *de toutes parts :* Régulariser la position !... régulariser la position !

LA MARQUISE DE SAINTE-CROIX, *abordant la baronne du Tresnoy :* Ces deux charmantes demoiselles sont déjà fatiguées de la danse ?

LA BARONNE : Il fait si chaud, madame !

JULIETTE : Nous sommes en nage !

DOROTHÉE : Il faut bien un peu se reposer.

(*En ce moment, la valse prélude. On voit Maxence et Achille à l'autre bout du salon.*)

LA BARONNE, *souriant :* A l'âge de mademoiselle votre fille, on ne sait pas ce que veut dire le mot lassitude.

LA MARQUISE, *se plaçant entre la baronne et Dorothée : elle parle très-bas :* Pourquoi cette petite Grévy est-elle mon ennemie?

LA BARONNE, *sans embarras :* J'ignorais que madame la vicomtesse de Grévy fût votre ennemie.

LA MARQUISE : Feu votre mari ne m'aimait pas, chère madame.

LA BARONNE : Chère madame, mon mari me parlait bien rarement affaires.

LA MARQUISE, *baissant la voix* : C'est faire un présent à ses amis que de leur raconter certaines histoires.

LA BARONNE : M. du Tresnoy est mort pauvre ; nous avons peu d'amis ; je n'aime pas raconter les histoires.

(*Un silence*).

Ces deux dames sont placées côte à côte. Elles ont toutes deux le sourire aux lèvres. On jurerait qu'elles échangent les plus fades compliments.

Mademoiselle Juliette et mademoiselle Dorothée font des efforts insensés pour saisir ce qu'elles disent.

C'est peine perdue.

MÉLITE : Maxence et Césarine sont deux amies inséparables... Ce serait un événement bien heureux sous tous les rapports.

PHILOMÈNE : Nous comparions souvent leur liaison aux plus célèbres amitiés de l'antiquité... Damon et Pythias... Nisus et Euryale...

UNE DOUAIRIÈRE DU GROS-CAILLOU, *dont l'éducation première a été négligée :* Philémon et Baucis... et autres.

PHILOMÈNE, *saluant avec humilité :* Et autres.

MÉLITE, *doctoralement :* Ce serait le bonheur qui entrerait dans la maison en même temps que la moralité.

LA DOUAIRIÈRE : Quel est donc ce grand garçon tout pâle qui suit mademoiselle de Mersanz comme son ombre.

DOROTHÉE : Tournure départementale !

JULIETTE : Physionomie de surnuméraire !

VOIX DIVERSES : Un joli jeune homme.

MÉLITE, *confidentiellement :* C'est peut-être un mariage.

CHOEUR : Vraiment !... le père et la fille en même temps !

LA DOUAIRIÈRE, *attrendrie :* Ce serait bien mignon... A-t-il un titre ?

MÉLITE, *avec autorité :* Excellente famille de la Beauce... M. de Rodelet...

LA DOUAIRIÈRE : Ah ! peste... Rodelet !... connaît pas !

CÉSARINE, *à Léon :* Je n'en puis plus... je vous remercie !

LÉON, *à part :* Ses yeux ne quittent pas Vital ! Il lui offre la main pour la reconduire à sa place.

Béatrice passe au bras du lieutenant. — Chuchotements et rires.

LÉON, *à part :* Sa main a tressailli.

CÉSARINE : Ne m'avez vous pas dit le nom de ce jeune homme qui est avec ma belle-mère ?

LÉON : Deux fois, mademoiselle.

CÉSARINE, *rougissant et souriant :* Je n'ai pas de mémoire.

LÉON : Vital.

CÉSARINE, *rêvant :* Vital...

Béatrice et son cavalier franchissent le seuil de la serre voisine. Césarine, qui est assise déjà, et qui a salué Léon Rodelet pour lui donner congé, se relève vivement.

CÉSARINE : Il fait trop chaud ici... conduisez-moi dans la serre.

LA MARQUISE, *à la baronne :* Vous n'avez rien fait de ces papiers ; vous avez senti le danger : vous avez vos filles... J'ai la certitude morale que vous n'en userez jamais... néanmoins, je vous en offre deux mille louis.

LA BARONNE, *très-froidement :* A défaut de fortune, M. du Tresnoy nous a laissé le souvenir de ses vertus... Je chercherai ces papiers, puisque vous semblez y tenir si passionnément, madame la marquise... Si je les trouve, j'aurai l'honneur de vous les remettre en mains propres, heureuse d'avoir pu vous être agréable.

LA MARQUISE, *se levant et avec son meilleur sourire* : Vous connaissez ces papiers... vous les avez montrés à la vicomtesse... Adieu, chère madame ! vous entendrez parler de moi.

La baronne était très-pâle. Elle lui rendit son salut, et parvint à sourire, quoiqu'elle fût prête à se trouver mal.

Au buffet :

LA VICOMTESSE DE GRÉVY, *accostant le bon capitaine Roger, qui parle haut, qui jure cartouchibus et qui raconte ses campagnes au milieu d'un cercle d'auditeurs émerveillés :* Je voudrais bien vous dire un mot, capitaine.

ROGER, *se redressant* : A moi... n'y a pas d'offense... mais, sans vous commander, où donc que je vous ai entre-aperçue quelque part ?

UN TRANSFUGE DU FUMOIR : La vicomtesse donne dans le militaire, ce soir.

CHOEUR, *à demi-voix :* Est-il drôle, ce bonhomme beau-père !

UN AMI DE LA MAISON : Vous conviendrez que c'est intolérable !... Cette vieille moustache est un comique par trop audacieux ! Achille est ridicule depuis la plante des pieds jusqu'au bout du nez !... Il est temps, il est grand temps que cela finisse !

UN VICOMTE DÉPARTEMENTAL : Le vieux a une touche splendide !...

UN DANSEUR *altéré, mais de bonne foi :* La comtesse est une délicieuse femme !

L'AMI : Comtesse !... comtesse... nous verrons bien cela !

UN MONSIEUR *qui protége une choriste du Cirque-Olympique :* On n'a pas idée qu'un homme posé comme Achille se mette dans un pétrin pareil ! C'est indécent !

CHOEUR : Il faut le voir pour le croire !

LE MAITRE D'HOTEL, *à un porte-plateau derrière le buffet :* Jean ! tu vois bien cette dame qui emmène ses Victoires et Conquêtes ?...

LE PORTE-PLATEAU, *regardant Roger et la vicomtesse :* Oui, monsieur Martineau.

LE MAITRE D'HOTEL : C'est une sans-souci qui a de l'esprit comme quatre... et méchante et farceuse et, tout !... Prends les glaces et suis-la pour me dire quelle bamboche elle va jouer à la grande armée... Je le déteste, moi, ce troupier : il m'a bu deux bouteilles de champagne...

LA VICOMTESSE, *à Roger :* Capitaine, il ne faut plus retourner au buffet.

ROGER : Vous dites?... Je m'oppose : il fait trop soif !

Nous sommes forcés d'établir ici une parenthèse pour dire que le bon Roger était arrivé au bal avec quelques restes de sa bombance du matin. Il avait passé une notable partie de la journée avec le sergent Niquet, l'adjudant Palaproie et ce perfide Barbedor, qui l'avait soigneusement entretenu en état de liesse. — Si la barrière des Paillassons est jamais percée, il est à souhaiter que, par reconnaissance, on la nomme barrière Barbedor. Au fond du purgatoire, où Jean-François Vaterlot expie sans doute ses nombreuses fredaines, ce fort-et-adroit aura un bien doux moment.

Ce n'était pas pour lui, en effet, qu'il jouait ce rôle de traître, c'était pour la barrière des Paillaissons, son idole !

Vers six heures du soir, le capitaine Roger était rentré à l'hôtel, toujours en compagnie des deux invalides et du maître du château de la Savate. Ces trois braves lui avaient proposé de l'aider dans l'importante affaire de sa toilette. Roger, résolu à se montrer dans toute sa splendeur au bal de son gendre, avait accepté.

Nous n'avons garde de nier l'effet touchant d'un

vieil uniforme. Mais ces exhibitions réussissent beaucoup mieux au théâtre que dans la vie privée. Depuis 1852, nous vu avons, Dieu merci, beaucoup de très-vieux uniformes dans nos rues. Certes, le peuple n'est pas suspect de ne pas aimer nos gloires : pour l'amour de nos gloires, le peuple le plus spirituel de l'univers chante faux du matin au soir les chansons les plus idiotes que jamais muse antigrammaticale ait rimées. Il lui suffit que *Français* soit au bout d'un vers boiteux, *Victoire* au bout d'un autre, pour s'égosiller loyalement et boire le campêche avec plaisir.

Eh bien, ces très-vieux uniformes qui, depuis 1852, émaillent volontiers les rues, excitent moins d'attendrissement que de surprise. Certains sceptiques se permettent de les trouver bouffons au degré suprême, et j'ai rencontré d'audacieux gamins qui, loin de verser des larmes à cet aspect, avaient bien le front de rire.

N'oublions pas que le pauvre Roger était, à son insu, un des principaux auxiliaires de madame la marquise de Sainte-Croix. Le ridicule qui l'entourait agissait sur ceux que la morale n'eût point suffi à convaincre de cette vérité : que la position soit régularisée.

Madame la marquise n'eût pas donné son Roger pour beaucoup d'argent.

Niquet et Palaproie, de plus en plus jaloux des splendeurs de leur ancien camarade, étaient spectateurs passifs de la toilette ; mais Barbedor avait voulu être le valet de chambre de l'ancien, — son soldat, comme il avait dit. Roger, entre les mains d'un pareil chambellan, ne pouvait manquer d'être *astiqué* à miracle.

Toutes les grâces qu'on peut ajouter à la tenue d'un capitaine d'infanterie, années 1798-1799, furent mises en usage. Les guêtres dessinèrent sa jambe amaigrie et chancelante, boutonnées qu'elles étaient sur la culotte blanche; le frac étriqué fit briller au milieu du dos ses boutons passés à la *patience;* les épaulettes un peu rougies s'affaissèrent sur le drap trop mûr ; et le tricorne était déjà entre les mains de Niquet, lorsque Barbedor, l'infâme, déplia un mystérieux paquet, dissimulé jusque-là sous sa vaste houppelande.

Ce paquet contenait une perruque plâtrée, selon l'ancienne mode militaire, dont le carnaval a conservé la respectable tradition.

Roger, à cette vue, ne put dissimuler son émoi. Il tendit solennellement la main à son cousin Vaterlot et dit :

— Je ne me les ai fait couper qu'en 1807... le dernier de la 26e ! et, chaque fois que l'occasion y est, je les regrette. Je te remercie d'avoir pensé à ça !

Niquet et Palaproie s'étaient levés tous les deux. Leurs jambes de bois sonnèrent sur le parquet de la chambre. Ils trépignaient de joie.

— Moi, je les ai eus jusqu'en 1809 ! dit Niquet.

— Ah ! mais ! fit Palaproie ; — moi, jusqu'en 1811... et il fallut de la salle de police pour les faire tomber !

Barbedor ajustait la perruque sur le crâne chauve et grisâtre de Roger. Les deux invalides se mirent à distance pour mieux voir.

— Ça y est ! dit Niquet en battant des mains.

— Ah ! mais oui ! appuya Palaproie ; — et je ne m'en cache pas, que je boirais bien quelque chose, eu égard à la circonstance d'avoir évoqué les souvenirs de la victoire !

Quand Roger fut costumé à son gré, on le fit descendre sur l'esplanade pour l'offrir à l'admiration des anciens. On but encore. Garnier de Clérambault était là parmi les promeneurs.

Il revint dire à madame la marquise, qui se préparait pour le bal :

— Cet imbécile de Roger est la plus belle plume de notre aile... On n'a pas un beau-père comme ça... A lui tout seul, il suffirait pour faire sauter la mine.

Les soirs où madame la marquise de Sainte-Croix travaillait dans le monde, M. Garnier de

Clérambault avait vacances. Elle n'aimait point le voir se risquer sur le glissant parquet des salons.

Lui se regardait comme un homme universel et propre à tout. Il se vantait même volontiers, comme tous les gens de sa sorte, d'exceller au *jargon* du grand monde. Mais nous savons qu'il ne résistait jamais à Flavie.— Ceci explique pourquoi nous n'avons pas salué l'habit bleu de notre Garnier à l'hôtel de Mersanz.

L'entrée de Roger avait été très-belle. Les invalides l'avaient accompagné jusqu'à la porte cochère. On s'était embrassé tendrement; puis le capitaine, posant son tricorne sur sa perruque plâtrée, avait monté le perron d'un pas processionnel.

L'effet aurait été bien plus grand, si Roger s'était montré ainsi au milieu des salons déjà remplis; mais il ignorait les beaux usages : il arriva en avance et ne quitta plus le buffet, où ses attraits le retenaient.

Au buffet, on venait le voir comme une bête curieuse, bien qu'il eût ôté la fameuse perruque, à cause de la chaleur.

La vicomtesse de Grévy l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.

Roger éprouvait bien un peu de respect pour cette belle dame; mais, après tout, il était le père

d'une dame plus belle encore et plus riche, selon toute apparence; il était le père de la maîtresse de la maison. Son embarras ne l'empêchait point de garder la conscience de ce fait, qu'il était ici presque chez lui.

Son gendre lui avait souri, au commencement de la soirée, — d'un air un peu équivoque, il est vrai; — mais ce comte Achille était fier et *pas bon enfant.*

Roger ne se sentait point du tout d'humeur à subir l'oppression de cette inconnue.

Il refusa tout net de se priver du buffet et entama une énergique protestation, que la vicomtesse coupa tout net en lui glissant quelques mots à l'oreille.

Ceux qui étaient en train de lorgner le bon capitaine et d'échanger à son endroit quelques bons mots de hasard, le virent tout à coup pâlir comme s'il eût reçu une blessure en pleine poitrine.

Il resta un instant comme foudroyé. La vicomtesse continuait de lui parler tout bas.

JEAN, *revenant avec son plateau vide, derrière le buffet :* Ah ! ah ! monsieur Martineau ! vous avez bien deviné ! Elle lui en a joué une, de farce !

MARTINEAU : A la vieille moustache?

JEAN : Oui, monsieur Martineau... J'en ris encore, tenez !

MARTINEAU : Quelle farce?

JEAN : Je ne sais pas.

MARTINEAU : Pourquoi ris-tu?

JEAN : Parce que c'est drôle.

MARTINEAU : Imbécile!

JEAN : Voilà donc qu'elle l'emmenait tambour battant... le vieux allait comme un chien qu'on fouette... Il a voulu s'en aller... Alors, elle lui a fait la farce...

MARTINEAU : Mais quelle farce?

JEAN : Vous allez voir... Je ne sais pas la farce.. mais elle était bonne, car le vieux est devenu pâle comme un linge... J'ai cru qu'il allait tomber à la renverse... je lui ai offert un sorbet... Il m'a regardé avec des yeux tout choses... et il s'est mis à pleurer comme un enfant.

MARTINEAU : Il a bien assez bu pour cela... A ta besogne!

JEAN : Oui, monsieur Martineau... mais elle était drôle, pas vrai, la farce?

ROGER, *à la vicomtesse :* Ce n'est pas Béatrice qui vous a chargée de me parler ainsi! (*Il se laisse aller sur un fauteuil.*)

LA VICOMTESSE : Non, sur mon honneur!

ROGER : Qui donc? (*Il essaye de se lever.*)

LA VICOMTESSE, *s'asseyant auprès de lui :* Peu

importe cela... Vous ne savez pas tout; écoutez encore!

DOROTHÉE : Voyez donc, ma mère!... madame de Grévy en tête-à-tête avec le beau-père.

JULIETTE : Il est ivre!

LA BARONNE, *sévèrement :* Je vous défends de vous mêler de tout ceci.

LES DEUX GRANDES FILLES, *se regardant* : Qu'a donc ma mère?

MÉLITE : Je remarque rarement les choses de cette sorte... mais le fait est tellement patent...

PHILOMÈNE : Ce n'est pas une de nos chères enfants qui ferait cela!

LA DOUAIRIÈRE : J'ai reçu autrefois... et je passais pour bien recevoir... mais je ne restais pas la soirée entière avec un officier...

LA MARQUISE, *distraite* : De qui parle-t-on?

MONTMORIN : Madame la marquise me permettra de lui offrir mon sincère hommage... Il y a des siècles que nous n'avions eu l'honneur...

LA MARQUISE, *sèchement :* Trois ans.

FRÉMIAUX, *qui passe, à part :* Que va-t-il lui parler de siècles!... (*Haut et s'avançant*) : Madame la marquise... (*Il salue.*)

MONTMORIN : C'est que le temps nous a paru horriblement long!

FRÉMIAUX : On parle de cette pauvre comtesse Béatrice, qui devient folle.

LA MARQUISE, *très-froide* : Comment?

FRÉMIAUX : J'oubliais que vous êtes la charité même.

GRÉVY, *lorgnant, puis saluant* : Madame la marquise... tout ce bruit, c'est pour un lieutenant de la ligne!... Si j'étais femme, en ce temps d'austérité, j'aurais peur de promener mes neveux qui sont au collége.

LA MARQUISE, *tendant la main au vicomte :* Vous êtes bon, vous, monsieur de Grévy!

MONTMORIN, *à part :* Touché!

FRÉMIAUX, *entre haut et bas :* Elle aura vu le lieutenant avec la vicomtesse.

GRÉVY, *à la marquise :* Mais où donc est votre charmante fille?

LA MARQUISE : C'est une pensionnaire...

FRÉMIAUX, *à Montmorin :* Une collégienne qui se fait déjà promener.

MONTMORIN, *à Frémiaux :* Achille a disparu... elle aussi... c'est superbe!

FRÉMIAUX, *lorgnant à la ronde :* Ma parole!... (*Il essaye son lorgnon.*) Dans un vaudeville, on réconcilierait les deux époux et l'on marierait le lieutenant à la collégienne.

MONTMORIN : Cela a tant d'esprit, les vaudevilles !

FRÉMIAUX : Aussi vivent-ils peu.

ROGER, *dans l'embrasure, saisissant les deux mains de la vicomtesse :* Dites-vous vrai, madame?

LA VICOMTESSE : Malheureusement, oui, capitaine.

ROGER, *avec explosion :* Alors, je vais aller trouver mon gendre... et lui dire... Mille tonnerres !... je ne lui dirai rien et je lui brûlerai la cervelle !

LA VICOMTESSE : Vous ne bougerez pas d'ici !

ROGER : Par exemple !... je serais curieux de savoir...

LA VICOMTESSE : Qui vous en empêchera ?...

ROGER : Oui... qui m'en empêchera !

LA VICOMTESSE, *froidement* : Ce sera moi... en vous disant ces simples paroles... Si vous prononcez un mot, si vous faites un geste, vous tuez votre fille !

XVII

— Maxence de Sainte-Croix. —

Depuis quelques instants, madame la marquise de Sainte-Croix était inquiète et agitée. Il n'y paraissait rien, et c'est à peine si Garnier de Clérambault, introduit tout à coup dans les salons de Mersanz, eût découvert quelque signe de trouble sur le bronze sculpté qui était le visage de sa souveraine.

Garnier de Clérambault était pourtant le seul homme capable de lire un peu couramment les pages de ce livre fermé.

La marquise, tout en soutenant la conversation, suivait d'un œil furtif les mouvements du comte Achille.

Était-elle mère, ne fût-ce que pour un moment?

Voyait-elle le danger ou l'inconvenance de la position de Maxence? Avait-elle honte ou peur ?

Nous savons bien que non. Rien de pareil ne pouvait exister entre madame la marquise de Sainte-Croix et Maxence. Il y a des mendiants qui volent des enfants et s'en servent pour exciter la charité des passants; il y a des bohémiens qui volent aussi des enfants pour leur rompre les muscles et en faire des saltimbanques. Madame de Sainte-Croix avait une autre industrie, voilà toute la différence. Maxence faisait partie de son fonds, comme les enfants volés sont la marchandise des gueux et des acrobates.

Elle nous a dit une fois, cette femme, dans une heure de solitude et de passion : « Si j'avais eu une fille... »

Mais chaque âme, si profondément pervertie qu'elle soit, se fatigue du blasphème parfois, et plaide sa cause devant la conscience éveillée tout à coup. Il n'est point de criminel endurci qui n'ait perdu quelque nuit d'insomnie à maudire le hasard, à refaire son passé, à chercher un motif plausible à son infamie.

Les uns s'écrient : « Si j'avais eu une mère !... » Et qui sait, en effet ?

D'autres : « Si j'avais pu me faire aimer ! »

Oh ! qui sait ! mon Dieu ! qui sait ?

Le crime n'est pas en nous, — et celui qui jette la première pierre, Notre-Seigneur le maudit.

Mais nous n'ignorons point que Flavie avait eu une fille. La baronne du Tresnoy n'était pas de ces femmes qui mentent pour trop parler. Tout au plus aurait-elle pu mentir *parce qu'elle avait ses filles*. Or, ici, l'accusation mensongère ne pouvait que nuire à sa maison.

L'histoire du n° 37 *bis* de la rue de Cherche-Midi devait être vraie.

Flavie avait mis au monde un enfant dans cet humble appartement qu'une mince cloison séparait du logement des époux Seveste.

Comment Flavie avait répudié ce gage de suprême miséricorde, comment elle avait vendu l'espoir de son salut, son amour, la dernière goutte de rosée qui pût raviver et refleurir son cœur, les papiers de feu le baron du Tresnoy nous l'ont dit.

Celui-là non plus ne pouvait mentir.

Cette femme était un abîme où rien d'humain apparemment ne restait.

Et pourtant, croyez-le, c'était sincèrement que,

du fond de sa perdition sans nom, elle s'était écriée : « Si j'avais eu une fille... »

Dieu veut qu'une étincelle reste toujours couvant sous les cendres d'un cœur.

Mais pour la ranimer, cette étincelle, il faut le repentir...

Maxence semblait triste et comme absorbée. C'était la seconde fois que le comte Achille dansait avec elle. Il lui parlait avec une extrême vivacité. Les réponses de la belle Maxence tombaient, rares et courtes. Sa démarche et son attitude respiraient une fatigue découragée.

La contredanse allait finir.

Madame la marquise de Sainte-Croix avait peine à dissimuler désormais son humeur.

Elle n'avait pas honte, mais elle avait peur.

En vérité, oui ; — et sa peur n'était point que Maxence pût se compromettre.

Toute situation morale se traduit par un mot. Le mot était ici *impatience*.

La marquise de Sainte-Croix était sur le gril.

Sa principale attaque faisait long feu, et il lui était impossible de sonner la charge.

Elle restait condamnée à une douloureuse immobilité, pendant qu'une aile de son armée pliait. Elle rongeait son frein; elle se disait derrière son immuable sourire :

— Cette petite fille ne l'aime pas comme je l'espérais... c'est une poupée !... Cela ne marche pas... Rien ne se noue !

Mais, tout à coup, ses yeux brillèrent extraordinairement. Elle poussa un long soupir, et son être entier sembla se détendre en une joie soudaine.

Achille et Maxence venaient de disparaître derrière une draperie.

La grande Mélite se pinça, ma foi, les lèvres, et Philomène, la douce, rougit en baissant les yeux.

Le seuil que M. de Mersanz et sa jeune compagne venaient de franchir était marqué d'avance pour la mise en scène du drame. Madame la marquise de Sainte-Croix, Mélite et Philomène savaient où donnait cette porte. C'était un boudoir où la fête n'avait pas le droit d'entrée.

Une minute après que la portière fut retombée sur Achille et Maxence, le bruit de l'aventure courait du buffet au fumoir en passant par la serre et par tous les salons.

Cela venait corroborer si bien les rumeurs accréditées déjà, que la foule éprouva ce plaisir hébété des spectateurs qui, au théâtre, ont éventé une *ficelle* de la pièce.

Ce fut une joie générale.

On s'abordait en murmurant :

— Que vous disais-je ?

— Avais-je deviné juste ?

— La chose est complétement arrangée.

— Nous danserons aux noces.

— Il n'y aura pas de noces... Bénédiction à l'Abbaye-aux-Bois et départ immédiat pour l'Italie.

— Sait-on où se retirera l'ancienne comtesse ?

— Vingt mille livres de rente viagère et la bride sur le cou.

— C'est bien payé !

Il y avait dans ce boudoir un portrait de Béatrice et un portrait de la première comtesse de Mersanz : deux pauvres belles jeunes femmes qui semblaient se sourire avec mélancolie.

Le comte Achille n'avait peut-être pas songé à cela : il était de ceux que ces coïncidences ne frappent pas très-vivement.

Cependant, lors de son entrée, les deux portraits lui sautèrent aux yeux et il éprouva une sensation pénible.

Cette sorte de conscience spéciale que les gens du monde possèdent, ce qu'on pourrait appeler un *pèse-ridicules*, s'émut en lui. Il se vit en Barbe-Bleue, amenant la troisième épouse dans la chambre où sont deux mortes.

Son regard rapide et sournois interrogea la physionomie de Maxence.

La physionomie de Maxence était muette.

Achille mit un soin puéril à la faire asseoir de manière qu'elle ne vît ni l'un ni l'autre des deux portraits. Maxence s'assit comme Achille le voulait. Une fois assise, elle croisa ses deux belles mains sur la blanche étoffe de sa robe et demeura immobile.

Cela n'avait certes point l'air d'un rendez-vous d'amour. — Cela ressemblait assez à ces entrevues auxquelles la foule bavarde faisait allusion là-bas, de l'autre côté de la porte, à ces tête-à-tête d'essai où un monsieur et une demoiselle se rapprochent officiellement pour savoir — en une heure — s'ils s'entr'aimeront fidèlement toute leur vie.

Cette chose est burlesque entre toutes. Personne n'en rit. *Cela se fait*, pour employer la solennelle et vide formule des pandectes mondaines.

Achille se plaça sur une chaise, à côté de la bergère où Maxence était assise.

Achille était un homme à succès qui savait sur le bout du doigt toute la série des sermons séducteurs. Il avait en sa mémoire un plantureux recueil de harangues passionnées; il possédait un choix riche d'exordes par insinuation ou *ex abrupto ;* c'était un fort élève de rhétorique amoureuse.

Il était, en outre, bien capable d'improviser quelque peu, comme ces redoutables pianistes qui font du nouveau avec leurs réminiscences.

Il arrivait là sûr de lui-même. Le seuil de cette chambre, c'était le Rubicon. La belle Maxence l'avait passé.

Le comte Achille ouvrit la bouche pour entamer le discours-ministre, commandé par la circonstance. Le discours ne vint pas. Le comte Achille resta muet.

Les paroles qui venaient à ses lèvres lui semblèrent tout à coup démodées et surannées. Il n'y avait pas de prétexte à exorde. Cette charmante créature avait franchi le seuil de cette chambre sans émotion ni terreur.

Était-ce vaillance précoce et menaçante? Était-ce le comble de la candeur?

La candeur n'était pas en excès sur ce visage où perçaient tous les germes de la passion. La vaillance était plus vraisemblable. Que dire à la vaillance ?

Le comte Achille se battait les flancs de tout son cœur et n'en tirait rien.

Les minutes s'écoulaient.

Au travers des cloisons, les mille bruits de la fête filtraient : murmures et harmonies. Cette odeur tiède et cependant enivrante qui est comme

le parfum de ces frais bouquets de femmes, venait par bouffées. Le boudoir n'était éclairé que par deux grandes lampes dont la lumière était tamisée par des globes en verre dépoli.

C'était une clarté douce qui contrastait avec les éblouissements du bal.

Maxence, dans son étrange immobilité, avait l'air d'une admirable statue.

On ne peut dire comme la situation marche durant ces silences. Quand même Achille se fût résolu à ce pis aller de reprendre l'entretien au point où il était lors de l'entrée dans le boudoir, la chose eût été absolument impossible.

Il y avait un monde entre l'instant présent et la minute écoulée.

Et plus le temps allait, plus la soudure de la conversation interrompue devenait malaisée.

Achille prit la main de Maxence ; elle ne la retira point.

Cette main était de marbre : froide comme la mort.

— Vous souffrez ?... balbutia le comte au hasard.

— Non, répondit mademoiselle de Sainte-Croix.

Un soupir souleva son beau sein. Le comte ajouta :

— Auriez-vous frayeur de moi ?

Sur l'honneur, il n'y avait pas lieu. Ce pauvre vainqueur était tout défait. La sueur perlait à ses tempes.

— Frayeur ?... répéta lentement la jeune fille; — pourquoi, frayeur?

Puis, se ravisant au moment où cette réponse naïve éperonnait le sommeil de don Juan, elle ajouta :

— Et pourtant, c'est vrai... je crois que j'ai peur.

Il fallait partir ou jamais.

Le comte fit à ses talents oratoires un appel désespéré.

— Mademoiselle, dit-il, — pensez-vous donc qu'il puisse exister un grand amour sans un grand respect? Comment vous ferais-je comprendre que ma passion pour vous n'est pas un désir, mais un esclavage... J'ai déclaré mes sentiments à madame la marquise, et c'est de son aveu que je m'agenouille à vos pieds...

Il s'agenouilla. Les mots ne lui venaient point.

Et néanmoins, il parlait vrai. Son émotion qui ne le servait point, était profonde. Il aimait avec fougue, avec violence.

Mais, à l'encontre de l'aventure de Pygmalion, cette Galathée se changeait en pierre.

Maxence poussa un second soupir.

Elle releva sur lui ses yeux humides, ses grands yeux où Dieu avait mis d'irrésistibles rayons. Elle sourit avec tristesse. Elle lui dit :

— Il y a longtemps que je vous aime.

Le comte faillit tomber de son haut.

— Il y avait dans la voix de Maxence un tremblement adorable qui démentait la froideur de sa pose et l'invraisemblance de son aveu.

— Serait-il vrai ?... s'écria le comte comme un amoureux de comédie.

— Bien longtemps, répéta mademoiselle de Sainte-Croix d'un accent rêveur ; — depuis la première fois que je vous vis au parloir de la pension.

Le comte, voulut porter à ses lèvres la main qu'il tenait. Elle la retira sans affectation et se tourna soudain vers le portrait de la première comtesse.

— Elle était belle ! dit-elle.

Le comte tout pâle, se rejeta en arrière.

— Quel âge avait-elle quand on la tua ? demanda Maxence avec simplicité, comme si elle n'eût point aperçu le trouble de M. de Mersanz.

— Mademoiselle !... murmura ce dernier, dont les lèvres roides se crispaient.

— L'autre était encore plus belle ! fit doucement Maxence, dont le regard alla chercher le jeune et suave visage de Béatrice.

Elle avait employé le verbe *être* à l'imparfait, comme si Béatrice eût déjà rejoint dans la tombe celle qui se nommait avant elle madame la comtesse de Mersanz.

Le comte Achille restait frappé de stupeur.

— Tout ce que je vous dis vous étonne, reprit Maxence avec ce sourire étrangement découragé qui faisait sa physionomie si différente de celle des autres jeunes filles ; — je n'ai point voulu vous faire du mal... Je ne crois pas que vous ayez l'âme méchante... et, pourtant, j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour ne pas vous aimer. car vous portez malheur !

Ces choses étaient si bizarres, si contradictoires et si absolument inattendues, que le comte Achille se réveilla par l'excès même de sa surprise. Il était homme du monde après tout, et ce trouble, éprouvé par lui naguère en face d'une toute jeune fille, ne pouvait être qu'une crise passagère.

Sans connaître madame la marquise de Sainte-Croix comme nous pouvons la connaître, il la savait habile incomparablement. Il l'avait aimée autrefois. Il l'avait quittée ; disons plus : il s'était enfui par la peur qu'il avait d'elle.

Madame la marquise avait eu bien raison quand elle avait dit, pour exprimer combien elle comptait sur la nouvelle passion du comte : *Il l'aime au point de s'être adressé à moi.*

Ceci était énorme, en effet. On peut mesurer exactement le désir à la hauteur de la barrière franchie. Évidemment, le comte aimait assez pour

faire toutes les folies du monde, mais à la condition qu'on ne touchât point au bandeau qu'il avait sur les yeux.

Ici, Maxence, à supposer qu'elle fût complice de sa mère, jouait un jeu assurément inexplicable.

Si elle n'était pas complice de sa mère, pourquoi sa présence à l'hôtel?

Achille eut l'idée qu'il devait avoir. Il se dit :

— Ceci est une comédie dont je n'ai point l'intrigue, une charade dont le mot m'échappe.

Il y eut comme un froid qui traversa les fougues de son caprice.

Mais Maxence se taisait maintenant et rêvait. Au bout de ses longs cils, une larme brillait. Achille ne l'avait jamais vue si splendidement belle.

— Je vois, mademoiselle, dit-il en essayant un ton indifférent,—qu'on m'a noirci dans votre esprit.

— Oh! non, répondit-elle; — tous ceux qui me parlent de vous ont intérêt à entretenir les sentiments que j'ai pour vous.

Ceci devenait inexplicable. Achille jeta de côté son pauvre arsenal diplomatique et dit tout uniment :

— J'avoue, mademoiselle, que je ne vous comprends pas. Notre entretien prend une tournure tellement imprévue, que je vous prie en grâce de vous expliquer clairement.

— Clairement! répéta-t-elle avec une sorte d'amertume : — il n'y a rien de clair en moi, ni autour de moi... rien, sinon que je vous aime et que je suis condamnée.

C'était la troisième ou quatrième fois qu'elle mettait en avant son amour, sans retenue aucune et appelant bravement les choses par leur nom.

Le résultat ordinaire avait lieu : devant cet amour, exprimé avec une franchise inusitée, Achille ne parlait plus du sien.

Il n'y a pas une femme au monde qui n'ait l'instinct de cette loi. Il n'y a pas une femme qui ne sache qu'en matière d'amour, la défense est l'attaque. La pudeur est une valeur qui a acheté le nom de vertu comme les gros commerçants payent la noblesse qui rend leurs vieux jours plus grotesques.

— Il est pourtant une femme, reprit Maxence suivant un ordre d'idées dont le lien échappait au comte, — une femme qui pourrait parler clairement... mais je n'ai jamais osé l'interroger.

— Quelle femme? demanda M. de Mersanz.

Au lieu de répondre, Maxence passa la main sur son front.

Puis, d'une voix changée, elle se prit à réciter ces vers :

A son insu l'acide mord,
A son insu la fange tache,
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort...

Achille ouvrit à ce coup de grands yeux. La pensée lui vint qu'elle était folle.

Cela pouvait se lire sur son visage, paraissait-il ; car Maxence poursuivit avec lenteur :

— Non... non! je n'ai pas perdu la raison... Avant de vous aimer, il y avait des années que je vous connaissais... vous et cette pauvre morte...

Son doigt montrait le portrait de la première comtesse.

Achille, désormais, se taisait. Maxence reprit sans qu'on l'interrogeât :

— Il faut bien que vous sachiez mon histoire... J'ai connu ma mère loin d'ici, à la campagne. Auparavant, j'étais à Paris... du moins, je crois que c'était Paris... Mes souvenirs sont fort incertains à cause d'une maladie que je fis dans ce temps-là et qui dura deux ans. Je fus comme morte. J'avais tout oublié, — sauf cette mystérieuse et terrible aventure qui mit votre femme dans le tombeau...

— Mais quelle aventure? s'écria le comte avec un commencement de colère.

— L'ignorez-vous? demanda Maxence ; — oui... je crois qu'on disait cela... vous ne saviez pas...

Pourquoi ce souvenir a-t-il survécu à tous ceux de mon enfance?... Pourquoi votre nom était-il resté en moi qui avais oublié tous les autres noms?... C'est qu'il était écrit que je vous aimerais... et que je mourrais par vous...

— Sur mon honneur, mademoiselle, fit le comte en se levant à demi, — je ne vois pas du tout où peut aboutir ce colloque fantastique.

— Restez ! prononça la jeune fille sévèrement; — si vous ne le savez pas, je me charge de vous l'apprendre !

Achille se rassit, dominé par le regard qu'elle lui jeta.

— Tout ce qui, dans mes souvenirs, se rapporte à vous, reprit-elle comme si nulle interruption ne fût venue à la traverse de son récit, — date de l'époque qui précéda ma maladie. Je devais être dans une maison très-pauvre, et mêlée à des enfants indigents... c'est du moins la vague impression qui m'est restée... Il y avait une femme qui avait soin de moi... Il me semble parfois, tant ma mémoire est malade et confuse, que j'ai revu cette femme et que je ne l'ai point reconnue... c'était elle qui racontait l'histoire de la belle comtesse de Mersanz, assassinée lentement, cruellement,—horriblement, monsieur le comte, — à l'aide d'un poison qui ne laisse point de trace : la jalousie...

— Aurait-on osé m'accuser?...

Maxence secoua sa belle tête, sur laquelle ondulèrent ensemble les perles de sa parure et les masses brillantes de ses cheveux.

— Je me représentais cela, continua-t-elle, — tout enfant que j'étais... Je dédaignais les contes dont on amuse le premier âge : je ne voulais que cette histoire... Combien de fois ne l'ai-je pas vue toute blanche dans son lit, tandis que le prétendu fantôme parlait au nom de sa mère décédée et lui disait : « Ton mari ne t'aime plus... ton mari en aime une autre... »

La main d'Achille se crispa sur son front.

Lui aussi avait un souvenir.

Le lendemain de la mort de sa femme, la concierge de la maison était venue à lui. Entre les révélations de cette femme et les paroles de Maxence, il y avait une analogie menaçante.

Mais le comte Achille était de ceux qui disent : « Le passé est un mort qu'il faut enterrer. »

— Je n'ai jamais ajouté foi à ces extravagances ! murmura-t-il.

— On vous l'avait donc dit ! fit Maxence en détournant ses yeux de lui : — ce dut être une mort digne de pitié... et votre sommeil ne peut être tranquille.

Dans ces paroles, prononcées d'un ton plus bas

et presque mystérieux, le comte crut trouver la clef de toute cette énigme.

On n'avait pas fait fond sur ses promesses. On voulait le retenir par l'effroi.

La main de madame de Sainte-Croix était là.

Sur ce terrain, le comte Achille se retrouvait lui-même.

— Mademoiselle, demanda-t-il d'un ton leste et délibéré,—avons-nous dit assez de folies ?... Vous plaît-il que nous rentrions dans le bal ?

— Non, repartit simplement Maxence ; —quand nous rentrerons dans le bal, vous me connaîtrez tout entière et vous saurez pourquoi jamais je ne puis être à vous.

XVIII

— Tête-à-tête. —

Pour le comte Achille de Mersanz, la question n'était réellement pas de savoir à cette heure si la belle Maxence serait ou ne serait pas à lui. L'aventure avait pris un pli si extraordinaire, que ses pensées d'amour faisaient trêve bel et bien.

Les dernières paroles de Maxence lui prouvaient qu'il s'était trompé en supposant que sa conduite était l'œuvre de madame de Sainte-Croix, qui voulait à tout prix assurer le mariage.

Maxence, en effet, repoussait ce dénoûment.

L'énigme devenait de plus en plus obscure, c'était tout ce qu'y voyait le comte Achille.

Maxence, elle, conservait son calme mélancolique. Après avoir refusé de rentrer dans le bal, elle avait gardé un instant le silence, comme si elle eût voulu se recueillir.

Elle semblait parler pour elle-même et ne s'inquiétait point si Achille l'écoutait.

— Quand je m'éveillai de cette longue fièvre, dit-elle, j'avais six ans. J'étais dans une maison de campagne auprès de Blois. Ma mère venait m'y voir une fois par an.

» Je l'appelle ma mère, parce qu'elle me dit : « Tu es ma fille. »

» Je n'ai jamais aimé que vous et la comtesse Béatrice, votre femme.

» J'aurais aimé l'autre aussi, — la morte. — D'où vient cela?

» Tout à l'heure, pendant que la valse nous entraînait tous deux, sentiez-vous battre mon cœur? Pour être à vous un instant, je donnerais toutes les heures de ma vie. C'est votre fille Césarine — pauvre enfant imprudente, vaine, orgueilleuse et bonne — qui a fait naître en moi l'idée d'être votre femme. C'est elle, du moins, qui a formulé ce rêve, un jour que nous étions seules à causer.

» La causerie est comme ces substances inflammables, qu'il ne faudrait point laisser entre les mains des enfants.

» Césarine est un cœur loyal, mais capable de mal faire, veillez sur elle...

» Je n'ai jamais eu pour ma mère qu'un sentiment : la soumission. Je vais lui désobéir aujourd'hui pour la première fois. Ce n'était pas par crainte que je faisais ses volontés. Celles qui aiment leur mère et Dieu doivent avoir le paradis sur la terre...

Sa voix tombait peu à peu et s'adoucissait comme un chant. Il y avait quelque chose de profond et à la fois d'enfantin dans les inflexions pénétrantes de sa parole. Ses deux mains délicates et charmantes étaient jointes sur l'étoffe légère de sa robe.

Depuis quelques instants, le courant des pensées du comte Achille avait changé. Un autre que lui aurait senti bien plus violemment le choc qu'il venait de subir; étant donnée l'égalité dans le choc, un autre encore en eût gardé bien plus fidèlement l'empreinte. C'était une nature réfractaire et fugace. Les impressions s'émoussaient contre sa mollesse, comme un coup de massue s'amortirait sur un matelas. Voyez quelle trace reste de la balle dirigée contre un coussin rempli de duvet : néant.

La vie qu'il avait menée, ses habitudes, ses

mœurs, perfectionnaient sans cesse sa vocation matérialiste. Il avait, par instinct et par choix, cette philosophie du sommeil, qui oppose aux traverses de la vie une sorte de chloroforme moral.

Il écartait d'une main poltronne tout ce qui était remords ou scrupule. Il voulait ses roses sans épines. Quand un fantôme se dressait devant lui, il fermait les yeux.

Ses regards étaient maintenant sur Maxence, dont les paupières baissées ne veillaient plus. A son insu, le charme recommençait d'opérer. Cette glace, qui tout à l'heure était tombée sur son ardente fantaisie, se fondait.

Il écoutait, oublieux déjà des épouvantes réveillées, oublieux de la tragédie de la veille et du drame du lendemain.

Ses yeux clos ne voyaient plus ces deux deuils qui étaient à sa droite et à sa gauche : la femme morte, la femme qui allait mourir.

Ce n'étaient pas des paroles qu'il écoutait, c'était la ravissante musique d'une voix d'enchanteresse, dont les accents allaient réveillant au fond de son être les élans de son caprice engourdi.

Immobile toujours et comme affaissée sous le fardeau de sa rêverie, Maxence offrait le plus délicieux tableau que pût saisir la main d'un peintre. Son front fier se penchait, tout chargé de pâres-

seuse tristesse. Les admirables boucles de ses cheveux tombaient en molles spirales le long de ses joues, — et parmi leurs anneaux, on voyait sourdre de subtils rayons qui satinaient le frais duvet de ses joues. Ses yeux s'ombraient profondément, tandis que son front, éclairé à demi, avait comme une auréole, et que sa belle bouche sérieuse montrait en lumière le mat corail de ses lèvres.

Ce n'est rien faire que d'esquisser des lignes ou des contours, que de marquer des clairs ou des ombres. C'est de la sculpture froide, ornement des pâles galeries ou des tombeaux silencieux. On demande davantage à la plume qui se vante d'être même au-dessus du pinceau. — Mais la plume, comme le ciseau et comme le pinceau, est impuissante à rendre ces mystérieux rayonnements que la main prodigue de Dieu jeta autour de la beauté.

De telle sorte que ces perfections vivantes semblent nager dans une atmosphère qui leur est propre et s'éclairer d'une lumière choisie, qui est le pur reflet de leur beauté même.

Vous vous souvenez bien de celle qui parut à vos yeux comme un céleste éblouissement ? vous vous souvenez du poëme que chantait son sourire ? Elle était unique en ce monde, n'est-ce pas ? Elle avait tout ce dont Dieu est avare. Elle était l'étincelle divine, faite exprès pour allumer le foyer de

votre âme. Son regard vous anéantissait ou vous créait une vie nouvelle. Sa voix, sa douce voix, vous faisait vibrer comme une lyre.

Que de jeunesse et que de parfums! Comme la brise jouait heureusement dans cette chevelure !— Que de beauté, soit qu'elle allât, souriante et folle, par les sentiers mouillés, sous les grands arbres, au matin, quand les feuilles gardent dans leur creux des perles de rosée, — soit qu'elle se couchât à demi, fatiguée et pensive, dans le pré ras, tout blanc de pâquerettes...

Que de chère gaieté! que d'enivrantes tristesses! Vous vous en souvenez!

Maxence était celle-là. Maxence était un de ces riches diamants dont toutes les faces scintillent.

On dirait que la main de Dieu les laisse échapper, ces perles sans prix et qu'elles roulent ensuite au hasard d'une incompréhensible destinée.

Elles sont rares, et pourtant il y en a qui se perdent sans avoir profité à aucun, — comme ces trésors et ces parures qui dorment au fond de l'insondable mer...

Le comte Achille contemplait Maxence. Ses yeux s'animaient en la regardant. Son esprit, revenu à sa pente naturelle, cherchait déjà un moyen de vaincre.

— J'ai peu de bons souvenirs derrière moi, pour-

suivait la jeune fille ; — les années de mon enfance furent tristes. Quand j'eus huit ans, on me mit en pension à Blois. J'apprenais mal ; mais j'étais très-belle. Mes compagnes étaient jalouses de moi et se vengeaient en me disant que j'étais idiote.

» Je n'ai eu mon intelligence qu'à l'âge de quatorze ans. Ma mère me prit un instant chez elle à Paris. Il y avait là des gens qui m'accablèrent de flatteries. Je fus fière de ma beauté, pour la première fois.

» Je me rappelle ceci : je demandais un jour à ma mère où j'étais avant ma grande maladie. Elle ne me répondit pas tout de suite. Ma mère est la femme la plus adroite et la plus habile que je connaisse. Elle fit en sorte d'abord de savoir au juste l'état de mes souvenirs. Cela fut aisé : j'étais sans défiance. Quand elle m'eut suffisamment sondée, elle me répondit :

» — Voilà un singulier phénomène, et je le soumettrai au docteur. Cette maladie a coupé ton existence en deux, puisque tu ne te souviens point de moi. Je ne t'ai jamais quittée.

» Ma mémoire confuse ne pouvait repousser ce mensonge par des faits. Mais le brouillard n'est pas la nuit. J'avais parfaite conscience que cette assertion était un mensonge.

— Depuis lors, je n'ai jamais plus interrogé ma

mère. On me mit à la pension Géran, — et l'on me dit de me lier avec mademoiselle Césarine de Mersanz, votre fille...

» Cela vous fait tressaillir, monsieur le comte, s'interrompit ici Maxence, qui releva sur lui ses yeux tout à coup souriants et pleins d'une espiègle raillerie; — vous n'avez jamais songé à tout l'attrait qu'ont vos huit cent mille livres de rente.

Achille rougit et se mordit la lèvre.

— Sur ma conscience ! poursuivit Maxence déjà redevenue sérieuse, — je ne sais pas comment il se fait que je vous aime... Toute jeune que je suis et bien pauvre, je me crois au-dessus de vous.

Cela n'était pas fait pour dérider M. de Mersanz, qui salua en tâchant de prendre à son tour un air ironique.

La jeune fille le regarda un instant en silence.

— Vous vîntes seul, la première fois, au parloir, poursuivit-elle; — le nom de famille de Césarine m'avait déjà rappelé la fatale et mystérieuse histoire qui était tout le souvenir de mes premières années... J'avais interrogé Césarine avidement et souvent; je ne sais pourquoi je possédais sur elle un singulier empire : elle m'avait aimée tout de suite... Césarine me raconta volontiers ce qu'elle

savait de la mort de sa mère... Elle me dit qu'elle avait une marâtre : une toute jeune femme, belle, douce et bonne.

» Je fus prise tout de suite d'un désir passionné de la voir et de vous voir.

» Bien des fois, je m'étonnai de la violence avec laquelle je détestais votre femme.

» Vous vîntes. — Je compris. Jamais mon cœur n'avait battu. Quand vous vous éloignâtes, il me sembla que je restais toute seule. Je compris pourquoi je haïssais votre femme.

» Césarine me disait, la pauvre chère enfant :

» — Comment trouves-tu mon père? N'est-ce pas que mon père est bien beau? n'est-ce pas que mon père est tout jeune?

» J'attendais désormais avec une impatience pleine de fièvre la venue de la comtesse... Sa vue me mit au désespoir. Je n'avais rien rencontré jamais de si parfait. Je crus comprendre pour la première fois ce que c'était que la beauté, la grâce et le charme d'une femme. Se peut-il qu'on ait aimé Béatrice de Mersanz et qu'on ne l'aime plus?...

Maxence prononça ces dernières paroles, les yeux fixés sur ceux d'Achille.

Achille eut un sourire contraint et murmura :

— Je n'ai jamais aimé qu'une fois dans toute la

belle et grande acception de ce mot, mademoiselle.

— Et cet amour a été pour moi, n'est-ce pas ? prononça Maxence avec amertume.

Son regard se tourna successivement vers les deux portraits. Elle pensa tout haut :

— Qu'y a-t-il donc dans le cœur des hommes ?

— Tout à l'heure, Maxence, reprit Achille, dont les yeux ardents l'enveloppaient de la tête aux pieds, — je vais vous dire ce qu'il y dans mon cœur.

Maxence avait suivi le regard d'Achille, qui glissait sur ses épaules demi-nues. Elle dit :

— J'ai froid !

Et, tout émue, elle montra une écharpe qui était sur l'ottomane. L'écharpe appartenait à Béatrice. Le comte, empressé, la lui offrit. Maxence la noua autour de son cou.

— C'est tout ce que je lui prendrai, fit-elle.

Sa main levée imposa silence au comte, qui allait répliquer.

Elle reprit :

— Je m'habituai à l'idée qne cette femme était mon ennemie, c'est-à-dire l'obstacle élevé entre moi et vous...

— N'est-ce pas la vérité? s'écria le comte.

— Ce n'est pas la vérité, répondit froidement

Maxence. Je vous dirai le vrai nom de la barrière qui nous sépare... Je fus lâche et méprisable à mes propres yeux... J'enseignai la défiance à cette pauvre Césarine... je travestis les actions de la comtesse... je la calomniai...

Achille voulut prendre ses mains.

— Laissez, dit-elle ; — j'aurai bientôt achevé : ne m'interrompez plus... Il y a quelques jours, j'ai eu comme une vision... Une pauvre femme que je voyais chaque matin et chaque soir, m'est apparue tout à coup sous un aspect nouveau... Pendant un instant, ma mémoire morte a fait effort pour renaître...

Et, changeant de ton soudain :

— Je mourrai jeune, monsieur le comte... je mourrai toute jeune.

— Puis-je enfin parler ? demanda celui-ci d'un ton qu'il voulait faire enjoué.

Maxence glissa un regard effrayé vers le portrait de Béatrice.

Elle eut un frisson et murmura !

> ... Et le vil poignard qui se cache,
> A son insu donne la mort...

— Puis-je parler ? répéta le comte.

— Pas encore... Ce soir, quand nous sommes

arrivées, elle était seule... Son mari la délaissait... sa fille, qu'elle aime tant, s'éloignait d'elle... A un moment où personne ne faisait attention à moi, je me suis approchée...

— Et vous lui avez parlé? fit Achille avec un dépit effrayé.

— Écoutez bien ceci, monsieur le comte, répartit Maxence;—on a voulu tuer mon cœur, mais il vivra autant que moi!... Je ne veux pas être le poison qui mord ni le stylet caché dans la manche de l'assassin... Je ne veux pas! entendez-vous!

Elle se redressait, belle et grande comme une reine. Toute la vaillance d'une âme héroïque était dans sa pose. Ses yeux brûlaient. Une tempête intérieure soulevait son sein.

Achille comprenait-il? Achille admirait.

— Je ne veux pas! répéta-t-elle encore;—vivre est-il donc si bon? se guérit-on de l'infamie?... Elle songeait, votre femme, elle pleurait... Oh! c'est que, moi, je n'aurais pas pleuré! Remerciez-moi! vous m'auriez trompée comme les autres et c'eût été votre dernière lâcheté!... Je me suis mise à genoux devant elle... C'était de l'épouvante et de l'horreur que je lisais dans son regard... Elle savait déjà qu'on m'avait choisie pour lui porter le coup de la mort... J'ai baisé sa pauvre main tremblante, et j'ai dit :

» — Madame, je vous le jure, ce n'est pas vous que tout ceci tuera!

Maxence ne parla plus. Achille était de ceux que la résistance échauffe. Bourreau de deux anges, il eût assurément rampé devant un de ces délicieux démons qui prennent leur rôle de femme au rebours et domptent leur mari comme un écuyer hardi réduit un étalon.

Ce qui avait perdu la première comtesse de Mersanz, ce qui allait perdre Béatrice, c'était leur pareille et inaltérable douceur. Il fallait des verges pour mener ce gentilhomme. Les femmes russes aiment, dit-on, être battues; le comte Achille avait la vocation de ces dames. Il s'ennuyait quand l'aiguillon n'entrait pas dans sa chair.

Ceci n'est point une exception. Les amoureux de la cravache abondent. Quand une femme n'est ni belle, ni spirituelle, ni honnête, elle peut encore faire des passions parmi nos raffinés, si elle apprend à manier le gourdin.

Le symptôme de cette perversité de goût qui va gagnant nos mœurs, c'est la joie naïve de tous nos bêtas du boulevard, quand ils voient un cigare souiller de jolies lèvres roses. J'ai connu plusieurs dames aimées pour leurs moustaches.

Achille était piqué au jeu. Cette conquête, dont la facilité l'avait jeté d'abord dans une sorte de

désarroi, devenait de plus en plus problématique. La citadelle refermait ses portes entr'ouvertes, et l'ennemi, qui avait fait mine de se rendre, plantait maintenant son drapeau provoquant au plus haut des remparts.

Et cette proie, qui fuyait après s'être tenue à portée de sa main, jamais il n'en avait calculé si bien tout le prix. Maxence venait de déployer, sans le savoir, tout un arsenal de séduction; Maxence était belle à rendre fou le plus glacé de tous les quakers.

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'avant cette entrevue décisive, la passion du comte était déjà très-haut montée. Nous avons dit en toute sincérité qu'Achille de Mersanz n'était point un méchant homme; nous avons dit aussi qu'il gardait à Béatrice une affection presque fraternelle.

Eh bien, pour satisfaire son désir aveugle, Achille de Mersanz était déjà déterminé, avant de mettre le pied dans cette chambre, à briser le cœur de Béatrice en trahissant une promesse sacrée. Il avait eu, quelques heures auparavant, à la vue de sa femme, un de ces retours fainéants auxquels sont sujets les gens de sa sorte. Il avait proposé le mariage immédiat comme un abri où réfugier sa défaillance morale. Nous ne prétendons point qu'il fût de mauvaise foi au moment précis où cette

offre était faite. Mais le moment était passé; le comte Achille ne s'en souvenait plus.

Un autre moment était venu : celui de la fantaisie arrivée à son comble. Les caprices de ces messieurs peuvent être passions pendant un temps. Achille était captif et subjugué. Rien en lui ne résistait plus. Il était désormais capable de tout pour arriver à son but, — de tout, sauf peut-être d'un acte de vigueur.

Dans le mal comme dans le bien, la force lui manquait.

Pendant plus d'une minute, il resta comme en extase devant la miraculeuse beauté de cette fille qui venait de lui faire ces deux déclarations contradictoires : « Je vous aime et jamais je ne vous appartiendrai. »

Il se recueillait. Il choisissait son point d'attaque. Il pensait : « Faut-il tant d'artillerie pour donner l'assaut à un cœur de seize ans!

— Mademoiselle, dit-il enfin d'un ton qu'il réussit à rendre calme, et avec toutes les marques du respect le plus soumis, — vous avez essayé de me blesser, quoique je ne me souvienne pas de vous avoir jamais fait de mal. Vous avez accumulé contre moi des accusations absurdes dans la réalité, mais graves par la manière dont vous les avez formulées. Votre envie est de me rebuter, j'ai cru

deviner cela : vous n'y pourrez point réussir, parce que ma patience, c'est mon amour même... Vous m'avez dit que vous m'aimiez, comme on prononce des paroles de haine; vous m'avez témoigné un mépris insultant et sans nom; j'écarte tout ce qui n'est pas votre sympathie pour moi! je ne crois qu'à cette sympathie, et j'y croirai jusqu'à mon dernier jour, parce qu'il est impossible qu'un amour comme le mien ne soit pas un aimant qui attire. Frappez, s'il vous reste encore des coups à me porter. Je souffrirai tout. J'y suis résolu. Frappez celui qui pourrait se défendre et qui ne le veut pas; frappez un homme agenouillé, percez un cœur esclave, dont tous les battements sont à vous. Je suis résigné, j'attends avec confiance. Il y a en moi une voix qui me crie : Toute une vie de bonheur sera le prix de ce martyre d'un jour.

Le comte Achille savait débiter ces tirades, vides et vaines comme des outres gonflées par le vent.

Maxence, après tout, n'était qu'une jeune fille.

Le comte vit ses paupières se baisser lentement. Il se crut assuré de vaincre.

— Une heure viendra, reprit-il d'un accent plus attendri, — où je serai jugé d'après mes actes et non point sur les vaines rumeurs d'un monde toujours hostile, parce qu'il ne cesse jamais d'être jaloux. Une heure viendra, mademoiselle, où vous

connaîtrez ma vie, où vous saurez quel a été mon dévouement, quelles ont été mes souffrances... Si cette pauvre femme, que j'ai tant pleurée, pouvait parler...

Il s'arrêta, pâlissant à la conscience de sa propre lâcheté.

Mais il ne recula point; au contraire, il eut le courage d'ajouter, en se tournant à demi vers le portrait de Béatrice :

— S'il était permis à un galant homme de soulever certains voiles...

— Oh!... fit Maxence indignée, — taisez-vous, monsieur!

— Cela n'est pas permis, continua le comte, dont la voix s'affermit parce que le plus fort était fait, — je me tais... Mais ce qui n'est pas permis non plus, c'est de laisser une belle et noble enfant briser sa vie et tuer son avenir par je ne sais quel vain sophisme de dévouement et de générosité... Vous m'aimez, Maxence, vous m'aimez malgré vous et jamais aveu ne m'a touché si profondément que le vôtre... Pourriez-vous donc m'aimer, si vous me méprisiez?...

— Oui..., murmura Maxence d'une voix faible. Ce fut comme un gémissement.

— Vous vous trompez vous-même! s'écria M. de Mersanz; — comme toutes les jeunes filles,

vous avez lu de ces livres, prétendues études de mœurs, qui prennent la vie à rebours et font de l'existence humaine un extravagant paradoxe... Vous jouez avec le feu, Maxence... Je vois votre cœur battre au travers de vos dédains mensongers... Je ne vous comprends pas tout à fait; mais je vous devine, et, sur mon honneur, fallût-il vous défendre contre vous-même, je serai votre avocat et votre chevalier.

Je ne sais si Maxence l'écoutait, mais elle dit comme si sa pensée se fût échappée malgré elle :

— Avant de vous avoir vu, jamais je n'avais songé à mourir...

— Mourir! répéta le comte en attirant jusqu'à ses lèvres la belle main de la jeune fille.

Peut-être qu'en cet instant il était sincèrement ému, car le découragement de mademoiselle de Sainte-Croix ne ressemblait point à ces petits rôles désolés qui composent la comédie des pensionnaires en mal de roman.

Elle serra sa main d'un spasme faible et court. Ses yeux se troublèrent. Elle dit :

— Je veux rentrer dans le bal.

En même temps, elle fit un mouvement pour se rapprocher de la porte qui donnait dans le salon voisin.

Le comte la retint par une étreinte plus vive.

— Tout à l'heure, je le voulais, Maxence, dit-il ; — maintenant, il faut que vous m'écoutiez.

— Je vous en prie, repartit la jeune fille ; — ne me retenez pas !

Elle semblait demander grâce.

Et, en vérité, cette langueur qui voilait son reregard, ce tremblement qui accompagnait ses paroles, démentaient énergiquement les froideurs méprisantes dont naguère elle enveloppait son étrange aveu. L'amour était là. Le comte Achille, appuyé sur son expérience, interrogeait ces symptômes et ne pouvait méconnaître la passion combattue mais victorieuse.

Cette lutte éclairait comme un rayon la suprême beauté de cette enfant. Achille la contemplait dans son adorable défaillance et sentait courir dans ses veines ce subtil frisson qui est à la fois de glace et de feu.

L'ivresse où il entrait lui montra le moment propice.

— Non ! s'écria-t-il,—rien désormais ne pourra nous séparer.

En même temps, il saisit Maxence toute pâle et voulut la serrer daus ses bras.

Pendant la dixième partie d'une seconde, elle subit son étreinte et la rendit peut-être. Un rouge ardent avait remplacé la pâleur de ses joues. Ses

yeux se fermaient. Sa bouche entr'ouverte demandait le baiser.

Ce fut rapide comme l'éclair.

Elle se roidit tout à coup, et, redressant son corps souple, elle repoussa le comte Achille avec toute la force d'un homme.

Il était là encore, étourdi et stupéfait à la même place, que déjà Maxence touchait du pied le seuil.

Elle se tourna vers lui. Un sourire triomphant, mais bien triste, était autour de ses lèvres. Ses paupières demi-closes laissaient passer une flamme.

Sa main effleura sa bouche comme pour envoyer un baiser; — puis elle disparut en disant :

— Jamais !...

XIX

— Entre deux contredanses. —

L'instant d'après, Maxence s'asseyait, tranquille et froide, au côté de madame la marquise de Sainte-Croix. Celle-ci l'entoura aussitôt de soins et de caresses.

Les voisins se disaient : « Comme c'est touchant et beau, l'amour d'une mère ! »

Madame la marquise de Sainte-Croix cherchait du regard le comte Achille ; mais celui-ci était devenu invisible. Flavie n'était pas femme à mon-

trer son anxiété. Elle n'adressa aucune question à Maxence ; seulement, le diable n'y perdait rien. Elle se livrait en silence à une sorte d'auscultation morale.

Au bout de dix minutes, elle lissa des deux mains les beaux cheveux de Maxence et déposa un baiser souriant sur son front. Son examen était achevé. Elle savait ce qu'elle voulait savoir.

— Ne l'invitez pas à danser, dit-elle à M. de Grévy, qui s'avançait; — elle aura demain une courbature.

Grévy baisa la main de la marquise.

— Voilà une heure, dit-il, — que je rôde autour de votre trésor... Tout le monde chante victoire : la huitième merveille du monde est trouvée...

— Mademoiselle, s'interrompit-il, — ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît... Plutôt que de vous lorgner, je me mets à vos genoux pour vous demander la permission de vous regarder un instant...

— Faites, vicomte, faites ! repartit en riant la marquise ; — j'ai prévenu Maxence, qui vous connaît déjà pour le plus myope de tous les originaux.

Elle se dirigea vers les deux demoiselles Géran et se prit à leur parler d'un air parfaitement tranquille.

C'était très-sérieusement que Grévy présentait ses requêtes aux personnes qu'il voulait voir. Il s'assit auprès de Maxence et se mit au point comme une lorgnette. Sa figure de franc évaporé prit une expression d'admiration profonde.

— Mademoiselle..., commença-t-il.

Maxence lui coupa la parole.

— Où est madame la vicomtesse? demanda-t-elle rapidement et à voix basse.

— Vous connaissez ma femme? s'écria Grévy étourdiment. — Je la croyais jusqu'au cou dans le parti de la comtesse Béatrice!

Maxence sourit avec amertume. Comme sa mère la regardait en ce moment, elle prononça d'un ton dégagé quelques paroles insignifiantes qui semblaient répondre à un compliment.

Puis, baissant la voix de nouveau :

— Monsieur de Grévy, dit-elle, vous avez le cœur bon et loyal; peut-être est-il possible encore de conjurer un grand malheur... faites que je puisse entretenir un instant madame la vicomtesse.

Grévy s'inclina et prit congé sur-le-champ.

La marquise le suivit de l'œil tandis qu'il traversait les groupes.

— Maxence nous trahit, dit-elle à Mélite; — quel est son motif? Je l'ignore...L'heure marche... Il faut jouer notre va-tout sur Césarine.

Philomène et sa sœur échangèrent un regard. La marquise fixait sur elles son regard demi-fermé.

— Êtes-vous prêtes? demanda-t-elle.

— C'est pour faire le bien..., murmura Philomène.

— Notre chère Césarine, ajouta Mélite, — ne peut décemment habiter sous le même toit que cette créature.

— Êtes-vous prêtes? répéta la marquise.

Mélite prononça un oui franc et brave. Philomène avait la douce et vaillante résignation d'un martyr qui marche au combat.

Nous allons bien voir maintenant pourquoi madame de Sainte-Croix avait introduit à l'hôtel de Mersanz ces deux discrètes personnes. Leur véritable rôle commence. Il est modeste, mais véritablement utile. — C'est un simple soldat qui, d'ordinaire, met le feu à la mèche chargée de faire sauter un bastion.

La mèche, ici, c'était, paraîtrait-il, cette belle petite demoiselle Césarine.

— Assez dansé, mon cher ange, lui dit mademoiselle Mélite en la saisissant au passage;—nous n'avons plus aucuns droits sur vous...

— Sauf les droits du cœur..., intercala Philomène.

Césarine, rouge d'animation, essoufflée par la polka qu'elle venait de finir, essuya la sueur dont les gouttelettes perlées ruisselaient sous les boucles de ses cheveux blonds. Elle souriait, heureuse et lasse de tout ce plaisir qui l'entourait comme une enivrante atmosphère.

Il y avait un siége entre mademoiselle Mélite et mademoiselle Philomène ; Césarine s'y laissa tomber en poussant un soupir joyeux.

— Jamais je ne me suis amusée ainsi ! dit-elle.

C'était dans le second salon. Les deux demoiselles Géran étaient entrées en campagne. La marquise les attendait dans l'autre pièce.

— Nous en sommes-nous donné à cœur joie, pauvre belle chérie ! reprit Mélite. C'est plaisir de voir briller ces beaux yeux !...

— Et fleurir ce teint qui semble une rose épanouie ! appuya Philomène.

Quelques expressions poétiques émaillaient souvent çà et là les sages discours de l'aînée des demoiselles Géran. Mélite aussi avait de la poésie, mais moins, et le peu qu'elle avait tournait à l'épopée.

Césarine éprouvait un certain plaisir à revoir les deux demoiselles Géran. Le captif, une fois sorti de prison, aime à retrouver son geôlier. Le bon air du ciel ne semble que plus libre quand on con-

temple du dehors le profil du donjon où la chaîne est restée.

Mélite, la terrible Mélite, n'avait plus d'autorité sur Césarine ; ses actions étaient à l'abri du contrôle de la suave Philomène.

Elle le croyait du moins ; — aussi ses charmants sourils se froncèrent-ils tout à coup avec mutinerie quand, après des caresses alternées comme les dystiques des bergers de Virgile, Mélite et Philomène lui dirent presque en même temps :

— Mon enfant, il faut que nous causions raison.

Causer raison ! Césarine connaissait ce redouté préambule.

Toute grande demoiselle qu'elle était désormais, elle ne put se défendre de faire un rapide examen de conscience. Elle sentit deux baisers qu'on mettait sur son front, l'un à droite, l'autre à gauche, et deux voix prononcèrent à l'unisson ces paroles :

— Il faut que vous veniez au secours de votre bon père.

La jolie fillette se redressa, étonnée.

Elle regarda Mélite, puis Philomène, qui fixaient sur elle leurs yeux remplis d'onction.

Elle crut deviner et dit en rougissant :

— Jamais je ne ferai de peine à mon père... On peut être convenable avec quelqu'un, mes bonnes demoiselles, sans se jeter toute la journée à son

cou... Je sais le respect que je dois à ma belle-mère, et, si je ne puis l'aimer bien tendrement, du moins...

Elle s'interrompit à ce mot, étonnée de l'expression double et singulière qui naissait sur le visage de ses anciennes maîtresses.

Mélite atteignait vigoureusement son foulard. Il y avait de l'indignation sur ses traits majestueux. Avant de se moucher avec un bruit de clairon, elle répéta :

— Du respect !

Philomène avait dardé ses yeux au plafond. Ce fut en poussant un soupir prolongé qu'elle dit à son tour:

— Du respect !

Puis, toutes les deux, les lèvres pincées par une intention non équivoque de mépris :

— Du respect, chère enfant ! du respect !

— Et que faut-il donc de plus, bon Dieu ? s'écria Césarine.

Les deux demoiselles Géran jouèrent, chacune de son côté, la stupéfaction.

— Pauvre ange ! fit Mélite, — elle ne comprend pas.

— Et comment comprendrait-elle ? s'écria Philomène ; — ce n'est pas chez nous qu'on s'instruit sur ces sujets-là.

— Certes, certes, reprit Mélite ; — cependant...

comme mademoiselle de Sainte-Croix était sa meilleur amie...

Elles causaient maintenant par-dessus la tête de Césarine, qui était tout oreilles.

Philomène parut frappée de l'observation de sa sœur.

Elle baissa les yeux et répliqua :

— Notre chère Maxence est la réserve même... Peut-être n'a-t-elle pas voulu montrer qu'elle avait connaissance de ce secret.

— Mais quel secret? s'écria Césarine, qui était entre ces deux bonnes femmes comme un petit cheval fougueux, impatienté par les mouches.

— Vous voyez bien! dit Mélite en s'adressant toujours à sa sœur. — Notre Maxence n'a pas parlé.

— Elle est admirable! ajouta Philomène; — à cet âge-là !...

Cependant, Césarine avait changé de couleur. Un fait lui revenait en mémoire. Lors de sa dernière conversation avec Maxence, — sur le banc du cavalier, — dans le jardin de la pension Géran, Maxence allait lui faire une confidence, lorsque le pas furtif de la petite bonne femme s'était fait entendre derrière les lilas.

Maxence s'était tue à l'instant où maman Carabosse annonçait sa venue par son cri joyeux :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir !

Césarine s'en souvenait bien, désormais. Sans cette interruption, Maxence allait lui dire un grand secret, — un secret qui l'intéressait.

Maxence s'était fait prier beaucoup. Cela devait être terrible.

Et Césarine avait maudit maman Carabosse, dont la présence fermait cette bouche entr'ouverte. Césarine, aussitôt après le départ de la petite bonne femme, avait redoublé ses supplications. Peine inutile. Maxence, impitoyable, avait dit :

— A demain.

Le lendemain, Césarine et Maxence s'étaient séparées. Césarine n'avait pu rien savoir. Elle gardait seulement cette impression, que le secret devait se rapporter à sa belle-mère, madame la comtesse Béatrice de Mersanz.

— Vous avez été trop loin pour ne pas achever, mes chères demoiselles, dit Césarine en prenant son air impérieux ; — si Maxence m'a caché une chose que je devais savoir, vous pouvez suppléer à son silence... Je vous le demande... Je l'exige de votre maternelle affection.

Les deux sœurs semblèrent hésiter.

— Le cas est embarrassant, murmura Mélite.

— Vaut-il mieux, objecta Philomène, — que

la pauvre enfant l'apprenne par d'autres que nous.

Mélite se recueillit et prit son air solennel.

— Césarine, commença-t-elle, — malgré votre innocence, vous allez comprendre nos scrupules. La chose est tellement grave, et vous vous attendez si peu à cette malheureuse révélation, que je cherche en vain la tournure de phrase à employer pour...

— Dites-moi tout simplement de quoi il s'agit, ma chère demoiselle, l'interrompit Césarine, pâle et les sourcils froncés.

— Eh bien..., fit la grande Mélite, — eh bien... Mais, je vous en prie, que ce soit vous, ma sœur Philomène.

— Je ne m'en sens pas la force, ma sœur Mélite.

— J'attends ! murmura mademoiselle de Mersanz entre ses dents serrées.

Ce fut Mélite qui prononça enfin le mot :

— Celle que vous appelez votre belle-mère, dit-elle, — n'a pas le droit de porter le nom de votre père.

Césarine resta bouche béante. Elle était vivement frappée. Les jeunes personnes qui sortent de la pension Géran ne sont pas sans comprendre parfaitement une phrase pareille.

Philomène et Mélite la guettaient du coin de l'œil. Voici ce qu'elles virent :

D'abord, sous le coup même de sa surprise, la prunelle de Césarine brilla. Elle eut cette joie méchante de l'enfant qui aime *plaies et bosses*, selon l'expression vulgaire. Il y avait bien réellement en elle, contre sa belle-mère, un instinct d'éloignement. C'est la loi.

Les deux pédagogues femelles se sentirent l'âme contente.

Mais la réaction se fit bien vite. Notre pauvre Césarine avait bon cœur. Son front se chargea de tristesse. Le froncement mutin de ses sourcils tomba. Elle baissa les yeux en murmurant :

— Elle doit bien souffrir !

— Ce n'est pas à vous de la plaindre ! dit sèchement Mélite, qui ne s'attendait pas à cela.

Césarine se redressa, blessée. Ce n'était plus une écolière.

Philomène se hâta de verser sur la plaie sa parole, fade comme une infusion de guimauve.

— Mon enfant ! ma bonne enfant ! roucoula-t-elle, — combien ce premier mouvement vous fait honneur... et aussi à notre établissement... S'il s'agissait d'une autre femme...

Mélite haussa tout bonnement les épaules, et ouvrit sa boîte d'or d'un geste méprisant.

Philomène lui fit un signe en poursuivant :

— Il est incontestable, mon trésor chéri, que vous ou moi, — s'il était possible de supposer que nous tombions si bas, — nous éprouverions de cruelles souffrances... Il arrive même parfois qu'un reste de sentiment survit au sein même du vice...

— Songez, mademoiselle, dit Césarine avec hauteur, — que votre blâme pourrait atteindre mon père.

Mélite massa convulsivement sa prise et dit d'un ton tranchant :

— Cela ne déshonore pas les hommes.

Quand Mélite, premier consul de ce gouvernement, lâchait ainsi quelque grosse sottise, Philomène tendait le dos.

Philomène pensait :

— La petite est d'un caractère bien difficile!

Elle mit un doigt sur sa bouche en regardant sa sœur.

— Dans le monde, fit-elle précipitamment; — ajoutez dans le monde, sœur Mélite... Dans le monde, en effet, malheureusement, on donne à l'autre sexe une latitude funeste... mais, selon nos principes, à nous... et notre chère Césarine a tous nos principes, Dieu merci, la présence de cette femme dans la maison de M. le comte de Mersanz...

Mélite l'interrompit pour s'écrier :

— Cela ne fait pas de doute.

Elle entrevoyait une transition excellente, un moyen tout naturel d'arriver au but. Il ne fallait pas moins que cela pour qu'elle baissât pavillon publiquement et si vite devant Philomène. Mais, l'arme une fois trouvée, elle voulut elle-même la manier.

— C'est à ce point de vue, reprit-elle, — que nous devons nous placer et que nous nous plaçons, par pur dévouement à notre ancienne élève... à notre fille chérie, pourrais-je dire, puisque nous lui avons tenu lieu de mère... Ne craignons point de parler clairement. La présence de cette femme est une honte et un scandale.

Philomène, tirant un long soupir du fond de sa poitrine, répéta :

— Un scandale et une honte.

— Et pourquoi me dites-vous cela? demanda Césarine avec une farouche défiance.

— Parce que, répliqua Mélite, — nous vous aimons de tout notre cœur.

— Et parce que, ajouta Philomène de son accent le plus mielleux, — d'autres bouches moins délicates pouvaient vous l'apprendre... C'est malheureusement le secret de la comédie.

La tête de Césarine s'inclina, tandis qu'elle murmurait :

— Qu'y puis-je faire?

— Vous pouvez tout! répliquèrent les deux sœurs avec une égale vivacité.

— Prétendriez-vous, fit la jeune fille, dont la droiture ne voyait qu'une issue à cette situation, et qui, d'un autre côté, suivait les mauvais conseils de son aversion irraisonnée, — prétendriez-vous que mon devoir fût de forcer la main à mon père et de le pousser à un mariage avec cette femme?

Mélite ouvrit la bouche pour protester carrément. Philomène vit le danger et saisit la parole.

— Ma bonne petite enfant, dit-elle plus onctueuse que jamais, — vous possédez un discernement bien supérieur à votre âge... Nous sommes fières, très-fières, d'avoir contribué à développer en vous cette exquise sûreté du sens moral qui sera votre guide dans toutes les situations de la vie... Oui, mille fois oui, vous avez parfaitement jugé la situation...

Mélite regardait sa sœur avec un étonnement plein d'inquiétude.

— Oui, poursuivait cependant Philomène, — vos instincts d'honneur ne vous trompent point... Dans la plupart des cas, ce serait votre devoir... à tout le moins votre devoir de chrétienne... mais...

Mélite respira.

— Mais?... répéta Césarine, dont les grands yeux interrogateurs étaient fixés sur Philomène.

Celle-ci se composa un maintien qui voulait dire : « J'ai pudeur et scrupule d'achever. »

L'orchestre emplissait les salons de lestes et joyeux accords. La gaieté du bal avait fini par prendre le dessus, couvrant ou chassant les menaces, — ou les promesses de drame qui naguère gênaient l'essor du plaisir. On dansait franchement, on se divertissait pour tout de bon, et les mille petites intrigues qui se croisent au milieu d'une fête, écheveau charmant et embrouillé de passions menues comme des fils de soie, allaient et venaient, sans souci de la récente inquiétude.

Il est, en définitive, des gens qui sont au bal pour se divertir. Les raffinés dédaignent ce naïf troupeau qui prend victorieusement sa revanche en laissant aux raffinés tout l'ennui de la fête.

Peut-être que les raffinés continuaient de ressasser la crainte ou l'espoir de la catastrophe possible; — mais on ne les entendait plus, tant la jeune voix de la danse chantait de bon cœur.

L'entrevue des deux demoiselles de Géran avec Césarine aurait pu réveiller la préoccupation générale; mais elle passait inaperçue.

Maxence et madame de Sainte-Croix la suivaient seules de loin : Maxence, d'un œil triste et froid, la

marquise avec une ardeur contenue qui faisait parfois poindre une plaque de vermillon parmi la pâleur de ses joues.

Nous avons parlé de la ferveur du bal, parce qu'il nous faut bien dire que cette voix grossissante du plaisir donnait de nombreuses distractions à notre jolie Césarine. Mon Dieu, oui, les jeunes filles sont ainsi, et nul ne peut se flatter d'être vrai, s'il ne tient compte des plus petites choses. Au milieu de ces graves questions soulevées, Césarine écoutait la polka gaillarde et suivait d'un regard envieux les couples qui passaient devant elle.

Les révélations qu'on venait de lui faire la tiraillaient dans un sens, le plaisir l'attirait de l'autre. Ses puérils désirs de vengeance contre sa belle-mère allaient en même temps s'éteignant. Elle ne pouvait haïr désormais celle qu'on lui disait être si bas tombée. Bien plus, elle était sur le point de la plaindre.

Mais vous allez comprendre cela, gentilles demoiselles qui n'avez pas encore oublié les effervescences, les ivresses et les serrements de cœur du premier bal, — du bal qui suivit la sortie de pension. Vous allez vous rappeler quelle affaire c'était qu'une polka promise ou qu'une contredanse manquée. Vous allez convenir avec moi que ces sérieux intérêts peuvent primer tout le reste.

Vous aviez un carnet — un bijou — pour inscrire ces contrats mignons, assurant pour un quart d'heure votre blanche main aux cavaliers qui avaient eu le bon goût de vous inviter à l'avance. Sur ce carnet, que de noms alignés! Vous étiez... vous êtes si jolie!

Césarine avait un carnet. Ce carnet était riche en noms inscrits; car le premier pas de mademoiselle de Mersanz dans la vie mondaine ressemblait à une ovation.

Mais je m'adresse encore à vous, mesdemoiselles: dans cette liste, n'est-ce pas qu'il y a toujours bon nombre de noms indifférents?

Et toujours aussi un nom, — quelquefois deux, car le cœur ne sait pas encore, — un nom pour le moins qui vaut tous les autres, à lui tout seul.

Dès le commencement de la soirée, Vital, tout de noir habillé, avait demandé une contredanse à Césarine. C'était déjà bien tard. Césarine n'avait pu accorder que la huitième. Les sept premières lui avaient paru durer longtemps, même celles qu'elle avait dansées avec Léon Rodelet, le second soupirant du temps de la pension.

C'était hier, ce temps; mais, bon Dieu! que c'était loin!

Tout en écoutant, avec une émotion mêlée d'impatience, les harangues jumelles de mademoiselle

Mélite et de mademoiselle Philomène, Césarine faisait tourner entre ses doigts déliés le bijou de nacre et d'or qui renfermait le bilan de ses obligations de la soirée : polkas, valses et quadrilles.

Machinalement peut-être, peut-être aussi pour hâter la péroraison du double sermon qui la tenait prisonnière, Césarine ouvrit son carnet. Ses yeux tombèrent sur la première page. Elle vit le nom de Vital, écrit en regard de la huitième contre-danse.

MM. les lieutenants de la ligne ont tant d'autres mérites d'un ordre très-supérieur, que nous pouvons bien faire cet aveu : ils ne portent pas tous l'habit noir avec une parfaite élégance. L'uniforme communique au torse, et surtout au cou, une raideur martiale qui ne va point à notre frac léger, et qui est beaucoup trop héroïque pour la paisible cravate blanche.

Nous croirions avoir bien mérité de l'armée, si cette humble observation pouvait diminuer le fâcheux attrait que nos jeunes officiers ont pour le déguisement bourgeois.

Mais ce bon lieutenant Vital était si dépourvu de toute prétention, si naturel dans ses allures et si franchement beau depuis la tête jusqu'aux pieds, qu'en vérité, peu lui importait le costume. C'était,

dans toute la rigueur du terme, un de ces hommes qui ne peuvent pas être ridicules.

Césarine l'avait revu ce soir tel que ses souvenirs le lui montraient bien souvent. Elle ne savait pas s'il portait l'habit noir ou l'uniforme. Elle avait retrouvé son loyal et beau sourire ; son émotion d'autrefois était revenue, mais décuplée.

Vital n'était plus à l'âge où la timidité est un charme. Il était très-timide pourtant, et sa timidité restait pleine de grâces.

Je ne sais trop que dire, sinon que c'était une belle âme, magnifiquement accompagnée par les dons physiques les plus prodigues que Dieu puisse accorder à une créature humaine.

Césarine, au son de sa voix sympathique et grave, avait senti battre son cœur.

J'ignore si Césarine eut honte de ce mouvement et si les sarcasmes de Maxence, à l'endroit des lieutenants d'infanterie, lui revinrent en mémoire. Le fait certain, c'est qu'elle s'étonna des mystérieuses émotions qui se succédaient en elle. La huitième contredanse lui sembla bien longue à venir. A mesure que le temps avançait, il s'opérait en elle un travail si bizarre, qu'elle repoussait sa propre pensée comme une fantasmagorie. — Elle, Césarine, la fille unique du comte de Mersanz, la filleule et la nièce du maréchal et prince de L***;

elle, Césarine, la fillette orgueilleuse qui avait une tendance notoire aux fiertés de pensionnaire, aux dédains irréfléchis, se sentait domptée d'avance. Cet homme qui allait venir tenait assurément un des rangs les plus humbles de la hiérarchie sociale. Césarine le voyait grand comme un maître.

Oh ! non, elle n'avait pas honte ;—mais, parfois, elle avait frayeur...

— Ma sœur, dit Philomène après avoir hésité un instant, — je ne trouve point de paroles pour me faire comprendre de cette chère enfant... Remplacez-moi : vous lui expliquerez cela bien plus clairement.

La prochaine contredanse était la huitième. Césarine songeait au moyen de s'esquiver. Elle regardait à toutes les portes, cherchant le noble et beau visage de Vital.

— Faites, ma sœur, faites, repartit Mélite ; — puisque vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

Philomène parut se recueillir. Au moment où Césarine, tout à fait distraite, ne prenait même plus la peine de feindre l'attention, elle dit d'une voix basse, mais pénétrante :

— Mon enfant, connaissez-vous bien l'histoire de votre malheureuse mère ?

Césarine bondit sur son siége comme si un choc

violent l'eût atteinte. Une pâleur livide couvrit son front et ses joues.

Mélite elle-même, qui s'attendait à toute autre chose, fut vivement frappée. Elle regarda sa sœur avec stupéfaction.

—Pourquoi, demanda mademoiselle de Mersanz d'une voix altérée, — pourquoi choisissez-vous cette heure et ce lieu pour me parler de ma mère?

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

DEUXIEME PARTIE. — L'HOTEL DE MERSANZ.

(SUITE.)

XII. Les papiers du baron. 7
XIII. Toilette de mademoiselle Géran . . . 41
XIV. Une fête à l'hôtel de Mersanz 67
XV. Régulariser une position 85
XVI. Saynètes 107
XVII. Maxence de Sainte-Croix 129
XVIII. Tête-à-tête. 147
XIX. Entre deux contredanses 167

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

LA

FABRIQUE DE MARIAGES.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LA

FABRIQUE DE MARIAGES

PAR

PAUL FÉVAL.

V

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-EDITEUR.

1858

DEUXIÈME PARTIE.

—

L'HOTEL DE MERSANZ

(SUITE).

XX

— La huitième contredanse. —

Nous vous le disons en pleine sincérité, mademoiselle Philomène Géran était une douce fille, sans angles, sans défauts. Elle valait mieux que Mélite, qui était cependant une personne de très-belle tenue. — Mais il faut bien soutenir un établissement.

Mademoiselle Philomène Géran croisa ses mains sur ses genoux et répondit à la question de Césarine :

— Je vous parle de votre mère à cette heure et en ce lieu, ma pauvre enfant chérie, parce que

cette heure et ce lieu font naître en moi de cruels souvenirs... La dernière fois que nous la vîmes, elle dansait, toute jeune et toute belle... Souvenez-vous de ce que je vous disais naguère : Dans la plupart des cas, votre devoir serait de remplir ici un rôle de paix et d'employer votre influence à resserrer des liens illusoires... *mais*, ajoutais-je... et j'hésitais, ma fille... vous l'avez bien vu... Voici ce que je voulais dire : Votre mère est morte bien jeune, morte bien malheureuse... et cette femme qui ose s'asseoir à la place qu'elle occupait...

Philomène s'arrêta.

Les yeux de Césarine étaient fixes et brûlants.

— Ayez le courage d'achever, ma sœur ! dit solennellement Mélite.

— Césarine m'a compris, prononça Philomène avec lenteur.

C'était vrai, car Césarine dit d'une voix étouffée.

— Accusez-vous ma belle-mère ?... l'accusez-vous ?

Et, comme Philomène tardait à répondre :

— Elle n'était pas à Paris ! reprit la jeune fille au comble de l'agitation ; — elle ne connaissait pas encore mon père.

Les deux demoiselles Géran échangèrent ostensiblement un regard plein de commisération ; puis Philomène reprit :

— Il ne nous a pas été donné de percer le mystère qui entoura ce funeste événement... A Dieu ne plaise que nous accusions sans preuves!

— A Dieu ne plaise! répéta Mélite.

Il y eut un silence.

Césarine avait mis sa main au-devant de ses yeux.

Peut-être évoquait-elle au tribunal de sa conscience la victime chère et l'accusée tout à l'heure encore détestée. On la faisait juge. Peut-être jugeait-elle.

Elle dut les voir ensemble, au travers de ses yeux fermés, les deux femmes qui avaient porté le nom de son père,— les deux comtesse de Mersanz, dont les portraits rivaux se regardaient dans le boudoir où Maxence promenait tout à l'heure de l'un à l'autre sa prunelle mélancolique et profonde.

Elle dut les voir, elle les vit : sa mère, douce martyre; — Béatrice, sur qui pesait l'accusation de meurtre.

Elle vit deux angéliques visages. Le premier avait les sourires du ciel. Le second s'inondait de larmes.

Il n'y avait point de colère vengeresse dans les yeux limpides de la sainte. — Dans les yeux de celle qui vivait, il n'y avait point de remords.

Césarine releva la tête et dit :

— Je ne soupçonne pas ma belle-mère.

Elle appuya sur ce dernier mot. Son accent était, du reste, si péremptoire, qu'il fallait se taire ou engager la lutte sur un autre terrain.

Mélite regarda sa sœur d'un air courroucé. Ce regard pouvait se traduire ainsi : « Tu as voulu faire des tiennes et tu as tout perdu ! »

Philomène sembla grandir dans ce revers. Elle redressa de son mieux sa taille un peu difforme et prit un air de résignation digne :

— J'ai de la joie, dit-elle, — à voir sous toutes ses faces votre âme si naïve et si belle, ma chère enfant...Ne soupçonnez donc point...En y réfléchissant, peut-être vous ai-je causé un chagrin inutile... Mon excuse, c'est le dévouement sans bornes que je portais à celle qui n'est plus... Vous n'aviez pas l'âge de juger : moi, j'étais déjà une vieille femme... Conservez votre douce insouciance : je garde, moi, mes impressions et mes doutes...

— Mais, alors, expliquez-vous ! s'écria Césarine.

— Non, répondit Philomène. — Cela nous éloigne de notre sujet... Ce n'est pas pour rien, ma chère fille, que nous vous retenons prisonnière entre nous deux, au moment où vous pourriez jouir des plaisirs de votre âge. Nous avons un but.

puisque vous avez un devoir. Nous ne lâchons pas prise. Vous êtes libre depuis quelques heures : vous avons-nous parlé de tout cela quand vous n'étiez pas libre?... Cherchez bien ! avant de continuer, je vous en conjure , cherchez bien s'il est possible que nous ayons un autre intérêt que celui de votre avenir...

— Chère demoiselle, l'interrompit Césarine, — je n'ai point prétendu...

Elle n'acheva pas. Ses yeux se fixèrent sur la porte du salon d'entrée et prirent incontinent un éclat nouveau. Involontairement, ses mains touchèrent sa coiffure pour s'assurer que perles et fleurs étaient bien à leur place parmi la soyeuse richesse de ses blonds cheveux si doux. En même temps, elle disposa les plis de sa robe et cacha son sourire ému derrière l'ivoire à jour de son éventail.

Le lieutenant Vital venait de paraître à la porte du salon.

Césarine pouvait se dire qu'il était exact ; car l'orchestre n'avait pas encore annoncé la huitième contredanse.

Pourquoi ne s'étonna-t-elle point de cette grande joie si disproportionnée à son motif : la venue du lieutenant Vital ?

Était-elle faite déjà à l'idée d'aimer ?

Ou plutôt l'idée d'aimer n'avait-elle pas encore pris naissance en elle?

Vital semblait inquiet. Il cherchait. Qui pouvait-il chercher, sinon Césarine, à qui était promise la huitième contredanse?

Il traversa la pièce d'un pas rapide, jetant ses regards à droite et à gauche; puis il disparut par la porte opposée, qui donnait dans un cabinet de repos.

— Il ne m'a pas aperçue! se dit Césarine tristement.

De tout ceci, Philomène et Mélite n'avaient rien perdu.

Il y eut entre elles, par-dessus la tête de leur ancienne élève, une sorte de conversation muette. Ce petit événement allait-il leur nuire ou les servir? La bataille, d'abord bien engagée, devenait scabreuse. Césarine résistait beaucoup plus qu'on n'avait pu le prévoir.

Une déroute était possible.

Or, en cas de défaite, mademoiselle Philomène et mademoiselle Mélite se sentaient déplorablement compromises.

— Je vous remercie, ma bonne petite, reprit Philomène, qui était décidément l'orateur en titre d'office, — de l'opinion avantageuse que vous avez de nous. Ce n'est, du reste, que jus-

tice ; nous la méritons par notre complet désintéressement...

— Voici le prélude ! murmura Césarine, qui eut aux joues une rougeur légère ; — je vous demande pardon, mes chères demoiselles : je suis engagée.

— Par le lieutenant Vital ? fit Mélite non sans aigreur.

Césarine fronça le sourcil en rougissant davantage.

— Un charmant jeune homme, s'empressa de dire Philomène, — et qui va venir vous prendre quand il en sera temps... Terminons notre affaire, ma petite chérie. Voulez-vous, oui ou non, être le salut de votre père et le bon ange de la maison ?

— Consultez votre cœur avant de répondre, chère enfant, ajouta Mélite.

— Mon Dieu, mesdemoiselles, repartit Césarine, — je viens d'avoir seize ans... Ma volonté n'est rien ici, où je suis toute nouvelle...

— Votre volonté est tout ! l'interrompirent à la fois les deux Géran.

Césarine continua de ce ton qui veut mettre fin à l'entretien :

— Mon père est le maître... Mon père sait ce qu'il doit faire... Ce que vous reprochez à ma belle-mère...

— Nous ne vous avons pas dit encore, ma fille,

prononça sévèrement Philomène, — ce que tout le monde lui reproche !

— Non, appuya Mélite, la plus majestueuse de toutes les mouches du coche, — nous ne vous l'avons pas dit !

Mais Césarine n'avait plus confiance, ou plutôt, l'aversion un peu folle qu'elle nourrissait contre Béatrice s'était évanouie sous le coup des efforts mêmes qu'on avait fait pour l'exalter. Cela rendait à son bon sens natif toute sa liberté. Elle flairait désormais d'instinct une trahison, ou tout au moins une calomnie.

Si elle ne quittait pas en ce moment ses deux anciennes maîtresses, c'est qu'elle attendait Vital, et que l'attente, comme il arrive toujours, doublait et triplait la fougue de sa fantaisie. Il y avait en elle une véritable angoisse. Elle interrogeait avec effroi son pauvre petit cœur, endolori par la première peine d'amour. Elle sentait la fièvre lui monter au cerveau. Elle souffrait comme une femme, l'enfant qu'elle était.

Les paroles des deux Géran bourdonnaient autour de son oreille comme ces bruits extérieurs qui importunent et fatiguent.

Philomène s'adressa gravement à Mélite.

— Ma sœur, dit-elle, faut-il que nous accomplissions notre tâche jusqu'au bout ?

— Oui, ma sœur, répondit Mélite aux trois quarts découragée.

— Eh bien, poursuivit Philomène, — je vaincrai ma répugnance... Je dirai à cette pauvre enfant, aveugle et frivole comme son âge : Le nom de votre père est à vous; c'est la meilleure part de votre héritage... Cette femme a sali le nom de votre père !

— Assez, mademoiselle ! fit Césarine en se levant à demi ; — vous oubliez qui je suis !...

Mélite, toute pâle, pliait et dépliait son foulard, qui n'en pouvait mais.

Philomène, supérieure à l'orage, montra en cette circonstance quel merveilleux talent se cachait sous son exquise modestie.

Elle se leva comme Césarine. Elle l'attira entre ses bras d'un geste véritablement pathétique et la pressa avec passion contre son cœur. Mélite a prétendu depuis qu'elle avait réussi à verser de vraies larmes.

— Chassez-moi donc ! s'écria-t-elle en un beau mouvement, — chassez ma sœur !... dites à vos valets d'expulser deux pauvres femmes qui vous donnent à cette heure la preuve de leur incomparable dévouement !...

Mélite mit son foulard sur ses yeux secs, tandis que sa sœur continuait :

— Mais non, mon enfant bien-aimée!... ayez pitié de votre père!... Songez que la conduite de cette femme est la fable de tout Paris... Songez que personne n'ignore, dans cette maison qui est la vôtre, le degré d'égarement où elle est tombée... Votre père, faible ou généreux, ferme encore les yeux... Ouvrez-les-lui...

Césarine fit un mouvement pour se dégager. Toute cette éloquence était en pure perte.

L'orchestre jetait les premières mesures de la contredanse.

Césarine ne croyait pas, — et Césarine interrogeait du regard tous les coins du salon pour chercher son danseur.

La sueur perçait à ses tempes. Si Vital n'allait pas venir!

Oh! je vous le dis, en ce moment, elle aimait!

— Vous ne répondez pas? murmura Philomène, prête à battre en retraite.

— Si fait, répondit mademoiselle de Mersanz d'un ton glacé; — je vous réponds, chère demoiselle, que vous ne pouviez vous adresser plus mal... Je ne suis point venue ici pour y établir ma royauté de seize ans... La maison est grande... La place qu'on m'y voudra bien donner sera toujours suffisante... et jamais, entendez-vous, jamais je ne jouerai le rôle de dénonciatrice!

C'était assurément le dernier coup et il n'y avait plus d'attaque possible.

Mais, en ces instants désespérés, le hasard se plaît parfois à changer subitement la face d'une bataille.

Mélite pinça par derrière le coude de Philomène atterrée.

Elle lui montra du doigt le cabinet de repos où Vital avait naguère disparu. Philomène, qui en était à chercher un moyen de faire retraite, songeant déjà sans doute au mauvais accueil qui l'attendait auprès de madame de Sainte-Croix, Philomène tourna un regard distrait dans la direction indiquée par sa sœur.

Elle ne vit rien d'abord, parce que le cabinet de travail était beaucoup moins éclairé que le grand salon; mais, au bout de quelques secondes, elle distingea deux ombres qui se mouvaient au milieu d'un cadre brillant, formant le fond de la perspective.

Le cadre était une glace. Les deux ombres, un homme et une femme, s'y dessinaient de plus en plus distinctement.

Mélite avait un méchant sourire. Philomène eut peine à retenir une exclamation de joie.

—Mignonne, dit-elle d'un ton dégagé qu'elle n'aurait certes pas pris l'instant d'auparavant, — vous

nous donnez la récompense qui trop peu souvent atteint ceux qui se dévouent au bien... Vous êtes jeune... peut-être était-ce trop demander à un enfant... Plus tard, quand vous serez femme, souvenez-vous, mon pauvre ange, de l'effort tenté près de vous par vos deux vieilles amies... Allez danser, ma fille !

Mélite se leva et répéta :

— Allez danser, ma fille.

— Seulement, reprit Philomène de son ton le plus mielleux, — ce ne sera pas avec le cavalier inscrit pour la huitième contredanse...

— Parce que ?... demanda Césarine piquée au vif.

— Parce que... si vous aviez voulu recevoir nos confidences, il nous suffirait d'un geste pour répondre à cette question... Maintenant, ce serait trop long : le quadrille vous appelle... Allez, ma fille, allez !

— Allez, ma pauvre enfant ! appuya Mélite.

Césarine restait à les regarder.

— Expliquez-vous, dit-elle avec une véritable colère.

— Pour tromper son mari, murmura Philomène en rougissant, — il faut pour le moins un complice...

— Mademoiselle !... commença Césarine avec menace.

Philomène n'acheva point : Mélite se tut.— Mais ces deux respectables personnes étendirent à la fois leurs doigts indicateurs, qui désignèrent le cabinet de travail.

Les deux ombres se miraient encore dans la glace du fond : le jeune homme et la jeune femme. La main de la jeune femme était dans celle du jeune homme.

Ils étaient tous deux sur un sofa et devaient se croire protégés contre les regards indiscrets. Pour les voir, en effet, il fallait l'angle réflecteur de la glace.

La jeune femme souriait.

Voici ce qu'elle disait au jeune homme, qui la contemplait avec tendresse :

— Je vous assure que vous vous trompez, Vital, vous, la bonne Marguerite et cette nouvelle amie dont vous me parlez, madame la vicomtesse de Grévy... Votre affection vous porte à tout exagérer... Rien ne menace, je vous l'affirme, je vous en réponds !... Mon mari a été pour moi aujourd'hui d'une bonté parfaite... Mon pauvre père est sur le point de me quitter... Tous les dangers qui semblaient m'entourer s'évanouissent...

— Béatrice, ma chère Béatrice, l'interrompit le jeune homme, qui porta sa main à ses lèvres, — prends garde !...

Ce fut à ce moment même que les yeux de Césarine se fixèrent sur la glace.

Si les deux Géran avaient voulu frapper un coup de foudre, elles furent servies à souhait. Césarine chancela et se retint à l'épaule de Philomène pour ne point tomber à la renverse.

Sa face se couvrit d'une pâleur livide. Elle mit sa main sur son cœur en poussant un cri étranglé.

Il serait malaisé de dire la violence terrible de cette angoisse. Que se passait-il dans l'âme de cette enfant? Elle ne savait pas encore qu'elle aimait. Subissait-elle à ce point déjà l'empire mortel de la jalousie ?

Était-ce l'orgueil blessé, car elle était vaine? ou seulement la détresse d'un pauvre jeune cœur déchiré cruellement par les ronces, dès son premier pas dans le sentier d'amour?

Cette femme qu'elle venait de défendre! cette femme coupable envers son père!

C'était cette femme justement qui mettait sa vie en deuil!

Il y avait de tout dans ce cerveau en feu : une indignation juste, uue détresse poignante, une haine folle.

Et dites que la douce Philomène n'était pas une fille de ressource.

Césarine resta un instant écrasée par un anéantissement complet.

Puis tout son sang lui monta au visage.

Par un effort violent, elle se dégagea des mains des Géran, qui maintenant voulaient la retenir. Cette enfant, affolée par le poison qu'elles-mêmes avaient versé, leur faisait peur.

Césarine se dirigea d'un pas ivre vers la porte du cabinet.

Par un de ces hasards qui servent presque toujours les catastrophes, Vital et Béatrice, dont l'entretien était achevé, lui épargnèrent la moitié du chemin. Ils rentraient au salon et venaient, par conséquent, à sa rencontre.

Sans cela, les premiers éclats de la fureur de Césarine se sevaient perdus dans la solitude du cabinet de travail. — Mais Césarine avait peine à marcher. Vital et sa compagne passèrent le seuil les premiers.

Elle les aborda dans le salon. Béatrice ne la voyait point.

Vital, effrayé à son aspect, balbutia :

— Mademoiselle, qu'avez-vous ?

Un son rauque sortit de la poitrine de Césarine de Mersanz. Béatrice s'avança pour la soutenir, car il semblait qu'elle fût sur le point de s'affaisser, mourante. Elle repoussa Béatrice et marcha sur

elle comme un homme qui va provoquer son ennemi face à face.

— Madame, lui dit-elle avec cette emphase et ces excès de langage auxquels sont sujettes toutes les pensionnaires, — même celles qui sortent de l'établissement modèle tenu par les demoiselles Géran, — votre présence va-t-elle encore déshonorer longtemps la maison de mon père ?

Cela fut prononcé d'une voix haute et mordante. Cinquante personnes l'entendirent.

La danse commencée s'arrêta comme si le lustre se fût détaché du plafond. Il y eut un instant de silence morne et d'immobilité absolue, pendant lequel l'orchestre continua de jeter à cette foule muette sa légère et sautillante harmonie.

On s'attendait, il est vrai, à un coup de théâtre ; mais ceci dépassait de beaucoup les espoirs des plus implacables amis du drame. Nous n'avons pas besoin de dire que le bruit de cette étrange aventure se communiqua de salon en salon avec la rapidité d'une étincelle électrique. En un clin d'œil, le bal changea d'aspect. La danse fit trêve ; l'orchestre, après avoir achevé la première figure, se tut à son tour. Le buffet se vida, le fumoir aussi ; l'antichambre (*infandum !*) laissa passer quelques hardis marauds par sa porte entre-bâillée.

Ce qui se disait en ce premier moment, nous ne

pourrions le répéter à moins d'un volume. Le fait, qui déjà était bien assez grave par lui-même, se trouvait interprété, traduit, sophistiqué, travesti, selon le caractère de chacun. Les gens qui arrivaient du fumoir disaient que Vital avait souffleté le comte ; les fugitifs du buffet insinuaient que le comte n'avait pas respecté la moustache blanche du vieux Roger ; les citoyens de l'antichambre allaient répétant que monsieur avait mis madame à la porte par les épaules.

Les autres versions, au nombre de plusieurs centaines, seront épargnées au lecteur. On en faisait au seuil même du salon, où Césarine et Béatrice restaient en face l'une de l'autre, au milieu de cet obscène cercle de curieux qui ne manque pas plus aux batailles du monde qu'aux pugilats de la rue.

Mélite et Philomène s'étaient esquivées au moment où Césarine avait enfin bondi sous l'aiguillon. Elles avaient rejoint madame la marquise de Sainte-Croix, froide et calme comme le mineur qui se sent à l'abri après avoir mis le feu à la trainée de poudre.

Aux premières paroles qu'elles prononcèrent, la marquise les interrompit en disant :

— J'ai tout deviné : vous serez récompensées.

Le tumulte emplissait déjà les salons. Madame

du Tresnoy avait peine à retenir ses grandes filles, qui voulaient se précipiter au fort de la mêlée, — pour voir comme on chasse une femme.

Madame du Tresnoy avait rencontré le regard triomphant de la marquise.

De l'endroit où elles étaient, on ne voyait rien; car la presse était énorme au seuil du second salon. De vagues murmures sortaient de cette foule qui ondulait tout à coup par intervalles, comme si de mystérieux courants l'eussent traversée.

Elle n'arrivait point cependant jusqu'aux principaux personnages de la scène dont nous avons vu le terrible débat. Un cercle assez large se faisait. C'est l'instinct de toutes les curiosités. Il faut bien laisser un peu de place aux acteurs : sans cela, point de comédie.

Césarine et Béatrice étaient toujours là en face l'une de l'autre. Césarine ne voyait point ce flot qui envahissait le salon. Son regard méchant et dur allait droit à sa belle-mère. Les paroles qu'elle venait de prononcer n'avaient pas assouvi sa haine. Ses yeux brûlaient d'un feu sombre; sa gentillesse presque enfantine s'était transformée pour prendre un caractère tragique. Vital, qui l'examinait avec une sorte de terreur, vit deux ou trois fois ses paupières battre, comme si elle eût forcé sa prunelle à ne se point tourner de son côté.

Vital avait pour cette enfant une tendresse qui tenait du culte. C'était l'amour soumis et tremblant de la vingtième année, qui lui était venu longtemps après l'âge. Vital, depuis bien des mois, passait sa vie à la regarder de loin et d'en bas comme les dévots d'Italie contemplent la madone.

Vital comprenait mieux que Béatrice elle-même la portée de cette attaque brutale. Il savait d'avance que l'attaque devait avoir lieu ; il était venu tout à l'heure pour l'en prévenir, de la part de madame de Grévy. — Mais il ne s'attendait pas à trouver devant lui Césarine.

C'était un cœur primitif, d'une loyauté sévère et sans bornes. Entre son amour, qui était toute sa vie, et son devoir, nous pouvons affirmer que Vital n'eût pas un seul instant hésité.

Vital était homme à briser ici d'un mot, avec réflexion, avec volonté, l'espoir de son existence tout entière. Il l'eût fait si deux bâillons ne s'étaient posés à la fois sur sa bouche. D'abord, les ordres de madame de Grévy, d'après lesquels il agissait depuis le commencement de la soirée ; — ensuite, le regard suppliant par lequel Béatrice elle-même implorait de lui le silence.

Il se tut, et ses yeux cherchèrent parmi les assistants, dont le nombre augmentait sans cesse, quelle main avait pu pousser mademoiselle de Mersanz.

Nous savons que mademoiselle Mélite et mademoiselle Philomène n'étaient plus en vue.

Mais ce qui était à peindre et ce que nous désespérons de rendre par des paroles, c'est l'impression du visage de Béatrice. Elle était sortie de ce cabinet toute gaie et toute heureuse. Le calme de sa conscience angélique éclatait sur ses traits, en même temps que la joie de ces chères illusions qu'elle nourrissait depuis le matin. S'il faut le dire, ses amis la gênaient, loin de lui être secourables. Dans sa pensée, il ne lui fallait rien devoir qu'à M. de Mersanz, son bienfaiteur et son sauveur.

Cette sourde conspiration dont Vital lui avait parlé n'était pour elle que le rêve de cette bonne Marguerite, toujours entourée d'inquiétudes et de visions.

Le danger lui semblait être tout entier dans cette autre conspiration, organisée par ceux qui l'aimaient : Vital, Marguerite et madame la vicomtesse de Grévy.

D'où venait le zèle de madame de Grévy? Béatrice ne la connaissait point.

Achille avait été si bon, ce matin, si affectueux! Césarine pouvait être ramenée; — et cette jeune fille si belle, Maxence, dont on lui avait fait un épouvantail, Maxence lui avait baisé la main avec des larmes dans les yeux!...

Tout était riant et rose. Il n'y avait dans l'avenir que des promesses et des espoirs.

Béatrice tomba de son haut aux premières paroles de Césarine. Elle fut blessée au plus profond de son cœur. Nous savons comme elle aimait la fille d'Achille. Il y eut en elle une grande, une immense douleur, sans aucun désir de représailles ou de vengeance. Ses beaux yeux humides, qui se fixèrent sur ceux de la jeune fille, disaient toute sa souffrance, et aussi une sorte de compassion; car elle plaignait au fond de l'âme celle qui la frappait si cruellement.

Il est à peine besoin de dire que cet état de silencieuse immobilité dura à peine le quart d'une minute. Les minutes, en ces occasions, semblent longues comme de longues heures.

— Césarine, prononça enfin Béatrice d'une voix basse, mais plus ferme qu'on ne devait s'y attendre, — que vous ai-je fait, ma chère enfant?

— Ce que vous m'avez fait! répéta l'implacable fillette avec une provoquante amertume; — osez-vous bien me le demander, madame?

Il y eut ici un mouvement dans le cercle qui entourait le groupe principal. Les rangs s'ouvrirent. Madame la marquise de Sainte-Croix parut, calme et digne avec son grand air de reine. Derrière elle, madame la vicomtesse de Grévy se glissa.

Sur leurs pas, un flot nouveau se pressa.

La marquise vint prendre Césarine par la main et lui dit :

— Ma fille, retirez-vous.

Césarine la repoussa comme elle avait fait tout à l'heure pour Béatrice.

— Je sais ce que je fais, madame, dit-elle avec hauteur.

Dans l'autre salon, Maxence, qui restait seule, s'approcha de la baronne du Tresnoy. Les deux Géran voulurent se mettre en tiers aussitôt. Maxence leur dit :

— Je suis comme ma mère : j'ai tout deviné.

Son doigt impérieux montra les siéges que les deux sœurs venaient de quitter. Elles se rassirent.

Maxence reprit en s'adressant à la baronne :

— Madame, je vous prie, au nom de Dieu, de me dire si je suis la fille de madame de Sainte-Croix.

La baronne laissa tomber sur elle un regard de glacial étonnement.

— La folie est contagieuse ici, murmura-t-elle.

Puis, faisant signe à mademoiselle Juliette et à mademoiselle Dorothée, qui ouvraient d'énormes yeux :

— Retirez-vous, ajouta-t-elle.

Maxence fit un pas en avant et prononça à voix basse :

— Si c'est pour vos filles, la lâcheté ne porte pas bonheur !

— Mère, supplia Juliette, restons encore un peu.

— Voyons la fin, ajouta Dorothée.

Ainsi parlent les jeunes commerçants de la rue Saint-Denis, quand leurs mamans, le dimanche, au spectacle, prennent leur châle un peu avant la fin du dix-huitième et dernier tableau.

Madame la baronne du Tresnoy sortit. Maxence, rêveuse et triste, se dirigea vers le salon, où se dénouait le drame.

On eût dit qu'une force invincible l'entraînait de ce côté malgré elle.

Deux acteurs de plus étaient en scène : le comte Achille de Mersanz et le vicomte de Grévy, qui, myope à toute outrance, était sorti des rangs pour mieux voir. Frémiaux, Montmorin, Aymar de Quelquechose et autres, lorgnaient en amateurs. M. Martineau, le préposé au buffet, avait pris le plateau de Jean pour avoir un prétexte de regarder.

Comme M. le vicomte de Grévy s'avançait sans défiance, il se trouva tout à coup nez à nez avec une femme qui lui prit le bras.

Il mit aussitôt son lorgnon en arrêt et recula d'un pas en reconnaissant la vicomtesse.

— Monsieur, lui dit-elle, — il se peut que je prononce ici des paroles qui vous mettraient en danger...

— Y avait-il longtemps que je ne vous avais si bien vue, Anna! répliqua le vicomte, qui passa son bras sous le sien; — dites et faites ce que vous voudrez... Avec mon lorgnon, je puis encore très-bien tirer l'épée.

— Dans la position où nous sommes..., murmura la jeune femme.

— Elle est pitoyable, madame, notre position... Parce que je suis votre mari, est-ce une raison pour ne point être mon amie?... Si je suis blessé, vous me soignerez : ce sera un prétexte pour nous remarier... Je vous trouve charmante et je vous demande la permission de vous refaire la cour.

La vicomtesse rougit, mais elle sourit.

— Vous êtes un fou, Henri, dit-elle; — éloignez-vous, je vous en prie!

Ces petites intrigues viennent au travers des grands drames, comme les rides que soulève la brise au dos des immenses vagues de l'Océan.

La réponse de M. de Grévy fut coupée par la voix brève et stridente de Césarine, qui appelait son père.

Béatrice n'avait point vu venir Achille. Elle tressaillit à ce nom. Ses yeux se fermèrent un in-

stant, et l'on aurait pu distinguer les gouttelettes de sueur qui perlaient à ses tempes.

C'était l'heure de l'angoisse suprême; son arrêt allait être prononcé.

Le comte Achille était entré par le cabinet de travail.

Chacun remarqua l'air d'indécision et d'inquiétude qui était sur son visage.

Il resta un instant sur le seuil. Son regard, plein d'un étonnement qui allait jusqu'à l'effroi, interrogea le cercle des spectateurs avant de se porter vers le groupe principal.

Il avait bien plutôt la mine d'un accusé que celle d'un juge.

De tous côtés, les gens qui se prétendaient à la hauteur de la question, les personnes bien informées et capables de juger les coups, se prirent à chuchoter. Ces mots firent le tour de la galerie :

— Il n'osera pas!... Il n'osera jamais!

D'autres ajoutaient :

— La petite fille va être renvoyée en pension.

Puis les commentaires obligés :

— On s'y est mal pris!

— Ce n'était pas l'enfant qu'il fallait mettre en avant.

— Le scandale n'est jamais bon.

Montmorin dit à Frémiaux :

— Ce pauvre Achille fait pitié.

— Je propose l'amendement suivant, repartit Frémiaux, toujours spirituel comme toutes les écuries des Champs-Élysées réunies : — remplacez pitié par dégoût.

— Ah ! messieurs, déclama M. Aymar de Quelquechose, — ce n'est pas une petite affaire que de régulariser une position.

A l'unanimité, Frémiaux, Montmorin et les autres s'avouèrent que M. Aymar de Quelquechose était un oison de premier mérite. Mais le fameux mot avait porté ; deux ou trois échos le répétèrent, puis dix, — puis cent, — et ce fut comme un vaste murmure, composé de ces trois paroles cabalistiques : *Régulariser une position.*

On allait donc enfin voir une position régularisée !

M. le comte Achille de Mersanz balbutia en homme qui ne sait pas s'il parle ou s'il se tait :

— Qu'y a-t-il donc ?

Césarine fixa sur lui ses yeux hardis.

— Il y a, répondit-elle d'une voix nette et claire, — que la maison est trop petite pour nous deux, cette femme et moi...

Les paupières de M. de Mersanz tombèrent. Il ne dit rien et devint seulement plus pâle.

On murmurait tout à l'entour :

— Peste! voilà qui n'est pas marchandé!

— La petite n'y va pas par quatre chemins!

M. de Grévy dit à l'oreille de sa femme :

— Je vous donne carte blanche, Anna! quoiqu'il soit pénible de s'attaquer à ce pauvre Achille...

— Ce n'est pas lui que nous attaquerons! prononça la vicomtesse entre ses dents serrées.

Elle avait les yeux demi-fermés. Ses cils laissaient passer deux flammes qui allaient à madame de Sainte-Croix.

Césarine continua en marchant sur son père, comme tout à l'heure elle avait marché sur Béatrice :

— Il y a que, si cette femme reste à l'hôtel de Mersanz, j'en sortirai!

Un murmure se fit encore; mais, cette fois, c'était le silence du comte Achille qui le provoquait.

Tous les écrivains l'ont dit : rien n'est si changeant que le sentiment de la foule. Et peu importe, encore une fois, que la foule ait ses sabots dans la boue du ruisseau ou ses souliers de satin et ses bottes vernies sur le parquet mosaïque d'un salon. Sauf les formules du langage, une foule ressemble comme deux gouttes d'eau à une autre foule.

Le comte Achille impatientait ses hôtes. Il indignait ces messieurs; il donnait sur les nerfs de ces dames.

Et, par un revirement naturel, Béatrice commençait à inspirer un vague intérêt. En somme, c'était une femme. Césarine, dont la colère folle n'était pas servie par l'expérience, dépassait le but à chaque mot qu'elle prononçait. Nous avons encore la peine de mort; la torture n'est plus dans nos mœurs. La fortune de madame la comtesse de Mersanz et sa beauté avaient bien offusqué le commun des jalousies, mais ces rancunes étaient déjà plus qu'assouvies.

Quelques minutes auparavant, Césarine était pour tout ce monde « la pauvre petite demoiselle Césarine, » une victime que chacun plaignait à cœur joie, écrasée qu'elle était par la tyrannie de cette Messaline, sa marâtre. Maintenant, on était bien obligé d'intervertir les rôles.

Le tyran se laissait battre; la pauvre petite victime prenait des allures de bourreau.

— Elle va bien, la mignonne ! dit Frémiaux.

— Cela fera une douce femme de ménage, ajouta Montmorin.

Aymar de Quelquechose, se croyant au sein du *Journal des demoiselles*, soupira :

— Quand notre sexe rompt certains liens, franchit certaines barrières, il garde moins de mesure que la portion virile de l'espèce humaine; ceci pour deux raisons : la première...

— Il y a désertion générale ! l'interrompit M. de Beaumont, qui arrivait du premier salon ; — toutes ces dames ont pris la fuite.

L'expression *ces dames* a la même valeur que la formule *ces messieurs*. Elle donne l'idée d'un choix, d'une élite. Beaucoup de dames ne font point partie de *ces dames*.

M. de Beaumont disait vrai. La portion distinguée de la fête s'était mise en déroute aussitôt que l'orage avait grondé. Il n'y avait plus à l'hôtel de Mersanz que la couche inférieure des invités : cette chose qui reste toujours au fond, même quand on remue fortement le vase.

Ceux-là tiennent de pied ferme, insatiables comme les bonnes gens qui attendent le rideau tombé pour quitter leur stalle au théâtre.

Béatrice, aux dernières paroles prononcées par Césarine, avait tressailli faiblement. Elle leva vers le comte Achille ses beaux yeux, où brillaient des larmes.

Le comte Achille tourna la tête. Il venait de rencontrer le regard de madame la marquise de Sainte-Croix.

— Ah çà ! demanda Grévy entre haut et bas,— qu'est-ce que cet homme-là a donc dans les veines ?

— Ce bon vicomte, fit observer Frémiaux, —est fort pour les questions indiscrètes.

Un peu de sang était revenu aux joues de M. de Mersanz.

Il dit tout haut :

— M. de Grévy, je ne vous ai pas entendu.

D'un bond, le vicomte fut auprès de lui. On vit leurs visages à deux pouces l'un de l'autre, tandis que Grévy disait en contenant sa voix :

— Achille, vous êtes la plus imbécile de toutes les dupes, si vous n'êtes pas le plus lâche de tous les coquins !

M. de Mersanz respira avec force. Sa figure s'éclaira tout d'un temps. On eût dit qu'il éprouvait une volupté véritable à se montrer homme, au moins par ce côté du courage brutal.

— Je suis chez moi, monsieur le vicomte, répliqua-t-il ; cela m'empêche de vous châtier manuellement. Nous nous reverrons demain.

La vicomtesse abordait madame la marquise de Sainte-Croix au moment où Maxence entrait dans l'intérieur du cercle.

Maxence avait les yeux brûlants.

Vous eussiez dit une fiévreuse, échappée de son lit.

Personne ne fit attention à elle parce que, au même instant, le vieux Roger parut, chancelant et si défait, qu'on eût peine à le reconnaître.

La vue de son vieil uniforme et de ses épaulettes

rougies commença par faire naître quelques rires, malgré la gravité du moment.

Mais le rire se glaça bien vite quand on vit le vieillard, tête nue et les regards effarés, tendre ses mains tremblantes vers le comte Achille.

Nul ne s'attendait à cela. Le père Roger, c'était la partie comique de ce drame, — et voilà que ce pauvre plastron serrait le cœur frivole de cette foule, rien qu'en montrant ses cheveux gris.

— Madame la marquise, dit la vicomtesse, — celle-ci sera plus difficile à tuer que l'autre!

La marquise avait froncé le sourcil à la vue de Roger. Elle répondit :

— Madame la vicomtesse, je ne cherche point la bataille. Suis-je cause, moi, si tous ceux qui m'ont attaquée sont morts?... Regardez derrière vous : vos alliés vous manquent. Madame du Tresnoy est partie...

La vicomtesse eut un sourire et regarda Maxence.

— J'ai d'autres alliés, dit-elle.

La marquise baissa les yeux pour cacher l'éclair qui s'allumait dans sa prunelle.

Maxence ne voyait rien de tout cela. Elle était comme fascinée par ce qui se passait entre Béatrice, Césarine et Achille.

Au moment de l'arrivée du vieux Roger, Béatrice, qui avait attendu vainement un mot de son

mari, s'appuyait, faible et triste, au bras de Vital et disait à Césarine :

— Restez, ma fille, et que Dieu vous pardonne... C'est moi qui sortirai de cette maison.

Au milieu de l'émotion générale, un cri de détresse retentit, poussé par le vieux Roger, qui se précipita au-devant de sa fille.

— Reste ! reste ! balbutia-t-il ; reste, ma pauvre enfant chérie !

Évidemment, il ne savait rien de ce qui s'était passé. Il en était toujours à sa conversation avec la vicomtesse. Il croyait que tout ce trouble venait de la fredaine du matin, en compagnie des deux invalides et de Barbebor.

La plupart de ceux qui étaient là comprenaient le secret de cette situation. Dans son erreur et dans son repentir d'enfant, le vieux soldat était si profondément touchant, que bien des paupières eurent des larmes.

J'entends de ces paupières où les larmes ne viennent point facilement.

— Il n'y a pas d'offense, reprit-il en se tournant vers le comte Achille ; si je gêne votre ménage, je vais retourner dans mon trou, et je jure, foi de vieux de la vieille, que vous ne me reverrez plus !... J'ai fauté, il n'y a pas de doute, puisque ça a causé tant de dégât ; mais je n'y voyais pas plus loin que

le bout de mon nez, mon gendre, c'est-à-dire monsieur le comte... Bien des pardons !... Je m'étais mis comme ça dans l'esprit que j'étais chez moi un petit peu, puisque j'étais chez ma fille... c'est le défaut d'habitude des manières de l'éducation... Ah ! dame ! je n'ai pas été beaucoup à l'école... Il y a donc que vous avez honte de moi, et surtout la petite demoiselle... Ça se conçoit... le temps n'est plus au militaire... c'est pourquoi je file pas accéléré en disant le bonsoir à la compagnie... c'est fini... Reste avec ton mari, ma fille... ni vu ni connu le vieux Roger !

Il salua militairement et fit ce qu'il put pour retenir une larme qui tomba sur le ruban de sa croix d'honneur.

Personne ne raillait plus, pas même Frémiaux.

Béatrice, qui jusqu'alors avait caché de son mieux sa détresse, se couvrit le visage de ses deux mains. Césarine eut pitié. Qui n'a vu parfois d'excellents cœurs aller incroyablement loin dans la mauvaise voie. Césarine avait bon cœur. La colère qui l'aveuglait devait avoir sa réaction, tôt ou tard. Peut-être le moment était-il venu ; car, dans ces cerveaux de seize ans, les évolutions se font vite. Mais Césarine, ayant jeté sur sa belle-mère un regard déjà sournois et presque repentant, s'aperçut

que Vital, ému autant qu'elle-même, la soutenait dans ses bras.

Son regard rencontra celui de Vital qui se détourna d'elle avec une sorte d'horreur. Il n'en fallut pas davantage à la fougueuse enfant. Son orgueil se détendit comme un ressort. La voix qui plaidait en elle pour la miséricorde, se tut. Elle s'écria en s'adressant non plus à Béatrice, mais bien au pauvre vieux soldat lui-même :

— On vous a trompé. Votre fille n'est pas la femme de mon père!

Achille courba la tête comme si ce fardeau eût pesé trop lourdement sur son front. Mais il ne protesta point.

Le vicomte s'éloigna de lui.

Un silence morne avait suivi les dernières paroles de mademoiselle de Mersanz. Béatrice découvrit son beau visage, baigné de larmes. Elle se redressa, les yeux baissés, ses bras croisés sur sa poitrine.

— Sur mon honneur! dit Montmorin à demi-voix, je ne l'ai jamais vue si magnifique!

Des voix s'élevèrent dans la foule :

— M. Roger se trouve mal!

— C'est bien capable de le tuer!

Le vieillard, en effet, semblait perdre le souffle. Sa respiration s'embarrassait dans sa gorge

et ses jambes mollissaient sous le poids de son corps.

Césarine, épouvantée du mal qu'elle venait de faire, s'élança pour le soutenir. Vital la prévint et lui dit avec une angoisse profonde :

— Je ne vous connaissais pas, mademoiselle !

Maxence, en même temps, lui saisissait le bras par derrière, et, le serrant jusqu'à lui faire pousser un cri de douleur :

— Vous vous repentirez de ce mot-là toute votre vie ! murmura-t-elle.

Césarine se laissa choir sur un siége, auprès de son père, immobile comme une statue.

La marquise, passant sa main dans les cheveux de Maxence, dit :

— Bien, ma fille.

Et Philomène, qui se glissait derrière Mélite, eut le front d'ajouter :

— Nous sommes fières d'avoir formé un pareil cœur !

Le public, cependant, ne comprenait plus au profit de qui se jouait cette tragédie, puisque Maxence et madame de Sainte-Croix semblaient déserter leurs rôles? On n'eut pas le temps de chercher le mot de cette énigme. M. le vicomte de Grévy, donnant le bras à Béatrice, se dirigea vers la porte de sortie. Les rangs s'ouvrirent avec respect pour lui

donner passage. Derrière, suivait Vital avec le vieux Roger, qu'il portait presque dans ses bras.

Les trois quarts des gens qui restaient dans le salon firent cortége.

Le comte Achille ne bougea pas, quoique Césarine eût dit :

— Mon père, si cette femme n'était pas coupable, je sens que je mourrais !

Sur le seuil du second salon, Béatrice se retourna. Son regard tomba d'abord sur le vieux Roger, qui se laissait mener comme un enfant et qui vraisemblablement n'avait plus la conscience de sa détresse; puis elle releva les yeux jusqu'au groupe formé par Achille et Césarine.

— Ma fille, prononça-t-elle doucement, je vous pardonne.

Puis on passa le seuil. Il n'y avait plus de comtesse de Mersanz.

Le salon sembla vide. Il y régnait une sorte de stupeur. Personne n'avait cru le dénoûment si proche. Personne n'avait soupçonné qu'il pût être ainsi fait. L'événement semblait impossible, surtout dans le milieu où l'on était. Ces catastrophes arrivent de nos jours encore, mais autrement. On lave, pour employer l'expression vulgaire, son linge en famille; on ne choisit pas l'instant où la maison emplie déborde, pour mettre à nu ses plaies.

Toute cette scène avait une couleur invraisemblable. La fille s'était faite odieuse à plaisir, et la lâcheté du père avait dépassé les bornes. — On avait vu, mais on doutait encore.

Chacun avait un poids sur le cœur, chacun se sentait mal à l'aise et désirait en secret que la baguette d'une bonne fée l'éveillât, loin de ce lieu maudit.

Tout à coup, le comte Achille se leva et regarda d'un air effaré la consternation de ses hôtes.

— Retirez-vous, dit-il durement à Césarine.

Celle-ci obéit et sortit par le cabinet de travail.

Le comte se rendit droit au groupe formé par nos vivants du buffet et du fumoir. Bien peu parmi ces messieurs se défendirent d'un mouvement de recul.

Ce fut, du reste, comme un signal. Le cercle des spectateurs, déjà bien éclairci, commença à opérer sa retraite.

— Je me bats demain contre Grévy, qui m'a insulté, dit le comte ; — Montmorin, et vous, Beaumont, je vous choisis pour mes témoins.

Frémiaux prit aussitôt son chapeau ; Aymar de Quelquechose détendit bruyamment le sien, qui était un gibus à deux fins.

Beaumont et Montmorin, cependant, se regardaient.

— Ma foi, dit Montmorin, le premier, — Grévy est mon meilleur camarade...

— Moi, ajouta Beaumont, qui s'était battu la semaine passée, — mes principes bien connus sur les duels...

Il n'acheva pas et fit demi-tour.

— Messieurs..., insista le comte.

— Impossible! répondit un petit baron.

— Désolé! fit M. de ***.

— Excusez-moi, repartit un autre.

— Ma foi de Dieu! s'écria M. de Kerguern, digne gentilhomme du Finistère, — on m'avait bien dit qu'on voyait de drôles de choses dans ce Paris... A parler franc, vous m'avez échauffé les oreilles : j'aimerais mieux vous les couper que de vous servir de témoin.

Ces choses ont bien plus de saveur et de grâce quand elles sont soutenues par l'accent de Brest ou de Quimper.

Achille allait répliquer, lorsqu'une voix grave s'éleva du centre du salon.

— Mon neveu, disait-elle, me voici, je vous servirai de témoin.

C'était un vieillard à cheveux blancs, portant haut sa tête vénérable. Avait-il assisté à la scène d'expulsion? Était-il entré pendant que les autres sortaient? Personne n'aurait pu le dire.

Il se tenait debout au premier rang de ceux qui restaient, entre la vicomtesse de Grévy et la marquise de Sainte-Croix, qui étaient demeurées jusqu'au bout en face l'une de l'autre.

La marquise ne put retenir un regard de triomphe. La vicomtesse resta calme et froide.

— Le maréchal! disait-on cependant de toutes parts.

Montmorin, Beaumont et les autres passèrent devant lui et le saluèrent avec respect, mais sans prononcer une parole. Ces gens ne faisaient pas retraite, ils s'esquivaient.

Achille regarda le maréchal duc de *** avec une joie mêlée de défiance. Le visage de l'illustre soldat était, comme d'habitude, impassible. Achille s'avança et lui tendit la main en balbutiant des paroles de remercîment.

Le maréchal la prit et la serra.

— Savez-vous ce dont il s'agit, monsieur le duc? demanda la vicomtesse de Grévy.

Le maréchal, sans quitter la main de son neveu, salua la marquise, — puis la vicomtesse.

— Je sais, répondit-il avec un sourire dont il eût été difficile d'analyser l'expression, que M. de Mersanz, mon neveu, va régulariser sa position... Il ne fait en cela que son devoir.

— Je voudrais..., commença madame de Grévy.

La marquise l'interrompit sans affectation et comme par mégarde.

— Maréchal, dit-elle, — en qualité de vieille amie, je réclame votre bras pour gagner ma voiture.

Elle ajouta tout bas :

— Je vous conterai tout... il faut laisser M. de Mersanz... il y avait une cabale pour cette femme.

Le duc de *** lui offrit aussitôt son bras et fit de la main un signe à son neveu.

— Maréchal, dit à son tour madame de Grévy, — il m'a fallu un grave motif pour rester dans cette maison jusqu'à ce moment. C'est, en effet, contre M. de Grévy, mon mari, que M. de Mersanz doit se battre...

Le vieux soldat s'inclina de cet air qui veut dire : « Abrégez. »

— Maréchal, poursuivit la vicomtesse, — vous avez de plus vieilles amies que madame la marquise de Sainte-Croix.

— Ce n'est pas vous, du moins, belle dame..., commença le duc de ***.

La vicomtesse l'interrompit d'un ton à la fois respectueux et ferme :

— Maréchal, reprit-elle pour la troisième fois, tandis que la marquise éventait son dédaigneux sourire, pendue déjà au bras de M. le duc, je ré-

clame, moi aussi, votre bras pour me conduire à ma voiture... c'est pour cela que je suis restée... J'appuie ma demande sur ceci... Le reconnaissez-vous?

D'un geste rapide, elle avait tiré de son sein un mouchoir de batiste dont le tissu léger avait comme des taches de rouille... Elle le déplia. Le mouchoir enveloppait un objet qu'elle mit sous les yeux du vieux duc.

Celui-ci tressaillit et porta ses deux mains à son front comme si un éblouissement l'eût saisi. La marquise se pencha avidement pour voir.

Dans le pli du mouchoir il y avait une agrafe de diamants.

Le maréchal n'en détachait point ses regards; il semblait fasciné par cette vue.

Au bout d'une minute, pendant laquelle il avait essayé en vain de surmonter son émotion, il tendit brusquement la main à madame de Grévy en disant à madame de Sainte-Croix :

— Madame la marquise, je vous supplie de m'excuser... Je suis bien vieux, et l'on me rappelle une bien vieille promesse... mais, à soixante et dix ans que j'ai, je ne manquerai pas à mon serment pour la première fois de ma vie.

Il se tourna vers la vicomtesse et ajouta :

— Madame, je vous appartiens.

Ils étaient les derniers. Ils sortirent.

Achille et madame de Sainte-Croix restèrent stupéfaits en face l'un de l'autre.

— Y a-t-il donc encore des talismans? gronda madame de Sainte-Croix, qui se laissa choir dans un fauteuil.

— Où est Maxence? demanda Achille.

— Elle a suivi Césarine...

— Par pitié!... murmura le comte; madame, j'ai souffert cette nuit en une heure les tourments de toute une existence... Il faut que votre fille soit à moi demain ou jamais!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LA GUERRE SAINTE.

I

— Lettre de la vicomtesse. —

« Ma bonne petite Aglaé, tu as été six mois sans recevoir de mes nouvelles, et voilà que, depuis quinze jours, je t'accable de ma prose. Tu ne t'en plains pas, j'en suis bien certaine, parce que tu as pour moi l'affection d'une sœur et que tu es l'indulgence même. Mais tu t'étonnes, j'en suis très-sûre aussi, et tu te creuses l'esprit pour savoir la cause de ce subit accès de bavardage.

» C'est que j'étais morte et qu'un bienheureux hasard m'a tout à coup ressuscitée; c'est que je m'en-

dormais au fond de ma ruine et que le gros lot de la loterie humaine m'a réveillée en tombant sur moi à l'improviste. J'aime, je suis aimée; j'ai plus que le bonheur, chère petite cousine, j'ai l'espoir.

» Ne crains rien, cependant. C'est mon mari que j'aime et qui m'aime.

» Ris-tu, Aglaé? Je pense que tu ris. « Après dix » ans de ménage! » mon oreille, qui tinte, a entendu cela. L'as-tu dit?

» Eh bien, oui! c'est la vérité. Après dix ans de ménage, Henri et moi, nous avons la lune de miel. Si c'est un miracle, j'en remercie Dieu du meilleur de mon cœur. Dieu a fait ce miracle. Henri est jeune, tout jeune. Il reste à mes côtés des soirées entières. Je chante, figure-toi ; il trouve que je chante bien. Il s'occupe de ma toilette; il proscrit les bandeaux parce que la frisure me va mieux; il me dit : « Tu mettras telle robe aujourd'hui. » L'autre soir, je l'ai vu jaloux...

» Est-ce possible! Henri, jaloux! le vicomte de Grévy, inquiet comme un petit notaire, ou comme un bon gentilhomme du Mans, ta patrie! Le terrible vicomte de Grévy, ce papillon myope, cette phalène qui courait se brûler à toute flamme, tourne autour de sa femme en poussant de gros soupirs, de vrais soupirs, ma chère!

» Vois-tu cela, toi, Aglaé? Moi, j'avoue qu'il y a des moments où je crois faire un rêve. Je me demande si ces deux années ne comptent pas, — ou si Henri est remarié avec une femme jeune et belle. Je me tâte. Je suis pourtant bien moi. Miracle ! miracle !

» C'était bien étrange, aussi, ce qui se passait entre nous, sais-tu. Jamais il n'y avait eu de brouille. Nous nous éloignions l'un de l'autre par suite d'un parti pris inexplicable. Nous y méttions tous deux un courage imbécile et une stupide fermeté. Comme il n'y avait point de motif à notre séparation, tout motif de rapprochement nous manquait. Sur quoi eût porté une explication? Henri faisait ce que font tous les hommes; moi, j'habillais ma sagesse en coquetterie. C'est simple; on ne trouve que cela dans Paris : cet état de choses ne fournit aucun angle où se prendre.

» Je souffrais; je ne me l'avouais pas tous les jours. Henri devait souffrir beaucoup moins que moi, parce que les hommes ont les chevaux, le jeu et les dames. Pourtant, c'est lui qui est revenu.

» Ce n'est pas pour te parler de moi que je prenais la plume. Ma grande histoire a marché et j'ai bien des choses à te dire. Mais je ne suis pas habitué au bonheur : j'ai besoin de triompher et de chanter victoire. J'éprouve un indicible plaisir à

constater mes conquêtes et à classer les causes de mon succès.

» Tu ne sais pas ton Paris, Aglaé. Tu y viens de temps à autre pour danser, pour refaire tes toilettes démodées, pour écouter de tes propres oreilles le ténor à la mode, — et pour m'embrasser. Tu ne fais que passer. Paris ne se montre jamais à ceux qui passent.

» Vous ne voyez jamais de Paris que les choses qui surmontent le niveau : les grandes gloires et les hautes tours. Vous les voyez, par cela même, bien mieux que nous. Les Parisiens, c'est un fait notoire, sont les seuls en Europe à ne pas connaître ce qu'on appelle les curiosités de Paris. Ces curiosités sont pour les étrangers : les Parisiens ne connaissent que leur Paris à eux. Il y a autant de Paris que de Parisiens.

» Je te dis cela, parce que tu aurais beau regarder ta vie, ta conscience, ton ménage, tu ne devinerais jamais la maladie qui nous minait, Henri et moi. Là-bas, dans ton magnifique château, près de cet homme excellemment noble qui t'a donné son nom avec son cœur, tu ne soupçonnes même pas l'infinie ténuité de l'aiguille qui nous blessait à l'âme.

» Si j'avais à lui donner un nom, je dirais : C'était Paris. Mais le mot est vague et semble paradoxal. Appelons l'aiguille *ennui*, — mais ennui de Paris.

» L'ennui de province n'est qu'une infirmité; l'ennui de Paris est une maladie mortelle.

» Nous étions sans but, nous n'avions nul prétexte de nous efforcer. Notre union n'avait pas été féconde. Si j'avais donné un enfant à Henri, rien de tout cela ne serait arrivé. Nous fûmes dès l'abord, et dans toute la force du terme, un ménage parisien.

» Le monde ne veut pas qu'on s'aime, et le monde a pour cela ses raisons. Nous laissâmes le monde se glisser entre nous deux. Au premier jour, le monde prit peu de place. Ce fut comme un de ces faibles ruisseaux au travers desquels on peut encore se presser la main. Je n'eus pas d'inquiétudes; j'étais, d'ailleurs, entraînée. Au bout de quelques semaines, il me prit envie de chercher Henri de l'autre côté du ruisseau : Henri était si loin, que je ne le vis plus. Le ruisseau était un fleuve, — une mer!

» Et cet océan humain nous souriait à tous les deux, séparés que nous étions. Les murmures étaient des bravos. Nous vivions comme on doit vivre, à son gré. Je pouvais être à tous un peu, puisqu'il était à toutes. Foin de ces unions égoïstes et bourgeoises où l'un se garde à l'autre. C'est l'égoïsme à deux.

» Le monde est, au fond, saint-simonien, mormon

et le reste. Il ne lui manque que le courage de son opinion.

» Henri ne se plaignait pas. Je me roidis pour montrer une vaillance égale à la sienne. Un mot, prononcé de part ou d'autre, aurait suffi à rompre le charme malfaisant. Ce mot ne fut pas prononcé. Fi donc! il faut de la dignité. L'idée de revenir la première me faisait rougir jusqu'aux oreilles. Qu'aurait dit le monde?

» Il y eut entre nous un contrat tacite; car le dépit vint, puis la rancune. Les contrats tacites sont ceux que l'on n'enfreint jamais. Le démon de la fausse pudeur les abrite sous son aisselle. Nous fîmes comme si chacun de nous eût rendu à l'autre sa pleine et entière liberté. Nous exagérâmes cette abnégation qui n'était qu'un mensonge; nous fûmes des fanfarons d'indifférence.

» Je ne crois pas qu'Henri fût heureux. Moi, je me mourais. L'idée du suicide naissait parfois dans mes insomnies; — mais cette autre idée ne me venait point d'écarter de la main le monstre idiot qui étouffait notre bonheur.

» Dieu a eu pitié de nous, Aglaé. Dieu voyait bien que nous étions fous et non pas méchants; sa providence a fait que nous nous sommes rencontrés dans une bonne action. Nous nous sommes ligués, sous prétexte de protéger la même détresse et de com-

battre un ennemi commun. Cher prétexte! divine providence! Si tu savais comme j'aime Béatrice, qui est notre salut! si tu savais comme je respecte ce pauvre vieux soldat, qui m'appelle son bon ange! Je n'ai agi que pour moi, ma sœur chérie. Parfois, leur reconnaissance me pique comme un remords.

» C'est elle qui est mon bon ange, cette belle et sainte Béatrice, que je connais d'hier et que j'aime déjà presque autant que toi. Ne sois pas jalouse : je t'aime bien mieux depuis qu'elle m'a rendu mon cœur.

» Mais n'es-tu pas étonnée, ma bonne Aglaé, de me voir encore en vie après ce que je t'ai raconté dans mes deux dernières lettres? Est-il possible que le poignard m'ait épargnée, que le poison n'ait pas su m'atteindre? Je me suis attaquée à une femme...

» Oh! que je te vois bien d'ici, dans ta grande bergère armoriée, auprès de ton foyer énorme où brûlent des troncs de hêtre! Tes enfants jouent autour de toi pendant que tu lis ma lettre, et, tout en leur recommandant de ne pas faire de bruit, tu te dis : « Cette pauvre Anna exagère sans le savoir » et sans le vouloir, comme les autres respirent! » N'a-t-elle pas fantaisie de me faire croire qu'elle » a trouvé sur son chemin, en plein XIXe siècle, à » Paris, la ville où le petit Saint-Thomas fleurit,

» où le Fidèle Berger confit, où la chambre des
» députés pérore, — à Paris d'où viennent les
» gants Jouvin et où naît chaque matin le *Journal*
» *des villes et des campagnes*, — à Paris, célèbre
» dans l'univers entier par son passage des Pano-
» ramas et ses gilets de flanelle, — la capitale,
» enfin, du monde civilisé,—n'a-t-elle pas, dis-je,
» fantaisie de me faire croire qu'elle a rencontré
» la femelle de Han d'Islande, une Gorgone dou-
» blée de Lucrèce Borgia, une Brinvilliers greffée
» sur bois de Frédegonde ! »

» En premier lieu, Aglaé, tu as grand tort d'empêcher tes beaux petits anges de faire du bruit. Les enfants qui ne font pas de bruit ne servent à rien. Ah ! si j'avais seulement un démon adoré pour emplir ma maison de joyeux tapage !

» En second lieu, si tu avais le temps de lire la *Gazette des Tribunaux*, tu verrais combien tu es arriérée en mettant les siècles passés si fort au-dessus du nôtre en fait d'infamies. Notre ère illustre a tous les genres de supériorité. Es-tu aveugle, pour ne point voir que le progrès marche en tous sens, — un peu moins, cependant, en avant qu'en arrière.

» C'est une tache d'huile, ce progrès. Il enduit généreusement tout ce qui est entre la bourse et la bague : le centre et la circonférence.

» Oui, j'ai rencontré une Euménide, belle et grande comme le crime antique, effrayante autant que la Gorgone, implacable autant que la Borgia ou que la sanguinaire servante de Chilpéric, empoisonneuse à l'égal de la Brinvilliers, un monstre de ruse et d'audace, vivant de ses méfaits comme les bandits du moyen âge, et cachant sous un diadème de noble vertu les diaboliques souillures de son front.

» Oui, j'ai trouvé dans le chemin frayé où je marche une de ces créatures impossibles auxquelles on ne croit qu'après les avoir vues, — et après s'être pincée jusqu'au sang pour se bien assurer que l'on veille ; j'ai trouvé une véritable échappée de l'enfer, une damnée, si bien pétrie de vices, d'hypocrisies, d'appétits mauvais et insatiables, d'ambition désordonnée et de sauvage cruauté, que mon premier mouvement a été de dire comme toi : Cela est invraisemblable et absurde; cela tient de la fièvre et du cauchemar ; cela n'est possible qu'au delà du rideau extravagant d'un théâtre de mélodrames !

» Cela est. J'ai non-seulement vu de mes yeux ce miracle de perversité ; mais j'ai pu remonter le sentier de sa vie et y compter les sanglantes traces de ses carnages. — Ma bonne Aglaé, je veux t'accorder que, dans nos forêts, les loups sont moins nombreux qu'autrefois ; mais, de temps en temps,

la bergerie ravagée témoigne de ce fait que les loups qui restent ont de terribles dents.

» J'ai affronté le monstre, et, jusqu'à présent, je n'ai point de morsures. En sera-t-il toujours ainsi? J'ai les superstitions du bonheur. Je crois que l'amour revenu d'Henri est mon égide.

» Cependant, il ne faut pas se faire plus brave qu'on ne l'est en effet. J'ai pris mes précautions, je me suis armée en guerre. Sachant les façons de madame la marquise de S. C., qui cherche toujours à se ménager des intelligences dans la place ennemie, j'ai réformé tout d'un temps ma maison. Au lieu de mes deux femmes de chambre, c'est Gote, ma vieille nourrice bretonne, qui m'habille. Notre cordon bleu a été honorablement congédié : Gote fait la cuisine. Le mari de Gote est notre cocher et sert de valet de chambre à monsieur. Notre maison est à mourir de rire. Henri s'est d'abord fâché tout rouge ; mais, après mes explications, il a fort admiré ma sagesse. Cet état de siége l'amuse énormément. Gote et son mari sont aux anges. A l'âge ou l'on prend ordinairement sa retraite, ils se voient en pleine activité de commandement.

» Nous avons quitté notre hôtel, qui a un bel écriteau sur sa porte cochère. Cela fait jaser. On nous dit ruinés. Nous aurons cette année vingt mille

écus d'économies. Gote et Vincent, « son homme, » croyant des premiers à notre déconfiture, nous ont proposé de nous servir pour rien. Gote et Vincent auront quinze cents livres de rente à la fin de cette année ; nous partagerons avec eux nos économies de vingt mille écus.

» Mais que je te dise dans quelle forteresse nous nous sommes réfugiés, quel créneaux nous avons dressés, quelles douves nous avons creusées pour dormir tranquilles au milieu des embûches de toutes sortes qui, très-certainement, nous entourent.

» L'idée est de moi. Si tu m'accordes que je ne suis pas folle, j'espère que tu me trouveras tout uniment sublime.

» Où rencontrer, dans Paris, une citadelle imprenable ?

» Le commissaire de police du 10e arrondissement est un peu propriétaire. Sa maison a deux étages ; il habite le premier ; j'ai loué le second.

» Pends toi ! tu n'aurais pas trouvé celle-là. Les rois de Portugal faisaient coucher un gentilhomme, la nuit, en travers de leur porte. Pour deux mille quatre cents francs par an, nous faisons servir au même usage un employé du gouvernement, un fonctionnaire, un magistrat ! Pour arriver jusqu'à nous, il faudrait que la Gorgone écrasât un gardien

de la sûreté publique, il faudrait que Lucrèce Borgia passât sur un corps de commissaire !

» Tu vois que nous rions tout de même. Dieu merci, nous n'avons pourtant pas beaucoup de temps à donner aux choses frivoles. Nous travaillons comme des nègres. Et je t'assure que c'est bien bon de se fatiguer, de s'exposer, de vivre !

» Où en étions-nous de mon histoire ? Tu as dû la flétrir du nom de roman, incrédule ! Mes deux dernières lettres étaient un peu à bâtons rompus. Je t'excuse, parce que tu as dû trouver là dedans bien des énigmes insolubles.

» Où en étions-nous ? Je t'ai raconté en détail mon étrange entrevue avec cette bonne madame du Tresnoy, « qui a ses deux filles. » Je t'ai parlé des papiers de feu le préfet de police, un galant homme, un magistrat intègre, qui n'a eu qu'un tort : le tort de laisser au serpent le temps de s'enrouler et de bondir.

» Je comble ici une lacune ; car je me souviens que je t'ai conduite au bal de l'hôtel de Mersanz en sortant de chez la baronne. Avant d'arriver au bal, j'aurais dû te parler de cette petite bonne femme à la boîte cylindrique, criant de sa voix douce, sur l'Esplanade des Invalides : « Voilà le » plaisir, mesdames, voilà le plaisir. »

» Cette petite vieille est un mystère comme notre

Brinvilliers. C'est la bonne fée de ce terrible conte. Ah! vous croyez, vous autres, que le fantastique est mort! Rien ne meurt. Je suis persuadée que les mémoires de Marguerite Vital feraient un livre très-intéressant, pourvu qu'elle ne commençât pas son histoire à la naissance de son arrière-grand'-tante; mais je ne les ai pas lus, parce qu'elle ne les a point écrits, et je suis obligée de me borner à ce qu'elle a bien voulu me dire.

» Je la pris à la volée en sortant de chez la baronne, et je la fis monter, bon gré mal gré, dans ma voiture. Elle accueillit d'abord mes questions avec une certaine défiance; mais elle sait tout, cette fée. Quand je lui eus dit mon nom, elle se dérida tout d'un coup.

» —Je vous connais, ma belle dame, me dit-elle; je suis du quartier depuis si longtemps... J'ai tenu la porte du n° 81, là bas, rue de l'Université, quand vous étiez demoiselle et quand vous demeuriez au 76 avec votre maman, une bien respectable chrétienne... Je vis passer la noce qui allait à Saint-Thomas-d'Aquin... Ah! dame! ces jeunes ménages ne sont pas toujours tranquilles... et vous étiez bien jeunes tous deux, le vicomte et vous.

» Elle poussa un gros soupir; je compris bien qu'il y avait là de lointaines souffrances.

» Un quart d'heure après, nous étions une paire

d'amies. — Mon premier dessein avait été de la conduire chez moi; mais elle me proposa de la suivre dans son réduit, et j'acceptai avec empressement.

» Si peu d'attention que tu aies donné à mes premières lettres, ma bonne Aglaé, à cause de l'incohérence ou de l'obscurité des détails que je te fournissais sans préparation aucune et par suite seulement du besoin que j'avais de parler, tu dois te souvenir que Marguerite Vital était la concierge du n° 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi, où demeurait madame Seveste. Elle ne me donna pas sur cette affaire tous les renseignements que j'aurais désirés. Quelque chose semblait la retenir. Ce n'était point défaut de confiance. Il est évident pour moi qu'elle a, pour se taire, quelque motif de haute délicatesse.

» Ne t'y trompe pas : Marguerite Vital, dans la très-humble position où Dieu l'a laissée, est une femme pour qui cette expression *haute délicatesse* ne dit rien de trop. Elle est absolument au-dessus du capitaine Roger, son mari, qui dut l'abandonner autrefois parce qu'il ne la comprenait point. Elle est digne en tout d'être la mère de cette créature angélique, Béatrice de Mersanz, et d'un autre ange dont j'ai dû prononcer le nom dans mon récit de la scène du bal, mais un ange à moustaches,

celui-là, le magnifique et trop doux lieutenant Vital.

» Elle n'a fait aucune difficulté de m'avouer ces deux points.

» — Je sais, m'a-t-elle dit, que vous ne ferez pas mauvais usage de ma confidence, et, d'ailleurs, le danger n'est pas là. Aucun effort humain ne peut empêcher une catastrophe. Elle aura lieu bientôt. Le plus tôt sera le mieux. Nous en sortirons avec l'aide de la Providence.

» Elle parlait ainsi, assise sur un vieux coffre, dans sa petite mansarde. Elle m'avait donné son unique chaise. Elle me tenait les deux mains en me regardant le blanc des yeux. Je lui trouvais un peu l'air d'une bonne petite sorcière qui cherche à voir le fond de l'âme de ceux qui lui demandent la bonne aventure.

» Tout à coup, elle me dit :

» — Non, non, il n'est plus temps de rien cacher. Ce soir ou demain, Paris tout entier saura qu'elle n'est pas sa femme... — Entendons-nous, pourtant ! s'interrompit-elle avec fierté ; c'est devant les hommes seulement qu'on peut la condamner. Devant Dieu, nous sommes mariés ; nous avons eu la bénédiction d'un prêtre. Mais la loi ne reconnaît plus cela. Il faut bien que ces messieurs aient le moyen facile et peu dangereux de tromper les pauvres

enfants. Où en serait la société, bon Dieu! si la loi forçait les hommes à tenir leurs promesses! Quand Paris tout entier saura cela, se reprit-elle, Béatrice ne sera plus chez son mari. J'ignore l'expédient qu'ils choisiront pour la chasser; mais ce doit être arrangé déjà. Béatrice ne résistera point; son mari ne lui dira pas : « Va-t'en! » mais il ne fera rien pour la retenir. Celui-là ne vaut même pas la peine d'être haï... Ah! madame, s'interrompit-elle encore, si l'enfant avait eu sa mère, rien de pareil n'aurait eu lieu. Si vous saviez comme j'aurais veillé sur ma fille! J'aurais été toujours entre elle et le danger. Je l'aurais donnée à l'honnête homme qu'elle eût distingué...

» Au lieu d'achever, Marguerite se leva et se mit à chercher la clef de son grand coffre, sur lequel tout à l'heure elle était assise. Elle me regarda d'un air un peu sournois, et son sourire eut de la coquetterie.

» — Après cela, murmura-t-elle, y en a-t-il une seule parmi vos comtesses qui tienne mieux qu'elle sa place et son rang?

» Je n'eus pas le temps de répondre. Sans avoir l'air d'y toucher, cette petite femme fait tout avec une incroyable prestesse.

» Elle était déjà debout auprès de moi, les bras croisés sur sa poitrine.

» — Merci, me dit-elle avec une respectueuse sensibilité, merci, madame le vicomtesse. J'aurais dû vous parler plus tôt de reconnaissance. Vous allez me rendre un grand service aujourd'hui; je cherchais justement une personne qui eût accès chez M. de Mersanz. C'est vous qui ferez ma commission, ce soir, n'est-ce pas?

» — De tout mon cœur, répliquai-je.

» Sa tête expressive et si délicatement modelée, qu'elle donne l'idée de ces bijoux de marquises dont nous parlaient nos pères, s'inclina sur son épaule.

» — Pourquoi aimez-vous ma Béatrice? me demanda-t-elle.

» — Parce qu'elle souffre, repartis-je.

» — Vous vous trompez, murmura-t-elle, tandis qu'un fin sourire errait autour de ses lèvres, ce n'est pas pour cela?

» — Et pourquoi donc?

» — C'est parce que vous souffrez.

» Je n'ai pu m'empêcher de lui tendre la main.

» — Elle l'aime, me dit-elle les larmes aux yeux. Nous aimons parfois ces hommes. C'est notre malheur. Je ne sais pas si celui-ci peut s'amender jamais au point de la rendre heureuse; mais je veux qu'elle soit tranquille et honorée... je le veux!... Je veux qu'on lui rapporte son titre de comtesse

et qu'on la supplie à genoux de l'accepter... Je suis si petite, qu'ils ne me voient pas. C'est là une partie de ma force...

» Elle ouvrit précipitamment son coffre et mit, sans chercher, la main sur un bijou qu'elle me tendit après l'avoir baisé.

» C'était un anneau d'or : une alliance.

» — Voici la bague de mariage de la première comtesse de Mersanz, reprit-elle. Quand madame de Sainte-Croix lui eût donné le coup de la mort...

» — C'est donc bien vrai? m'écriai-je.

» —Oui, c'est bien vrai... Quand la jeune martyre avait déjà son dernier soupir sur les lèvres, elle retira cet anneau de son doigt et me le donna... Je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui... Cette femme ne tuera pas ma fille, je vous en réponds, madame la vicomtesse !

» Ses yeux brillaient. Toute sa petite personne avait pris un air de force et de dignité.

» — Savez-vous, demandai-je, ce qu'est devenu l'enfant qu'on mit au chevet de madame Seveste?

» Elle tourna la tête et plongea ses deux mains dans son coffre.

» — Madame la baronne a donc parlé !... murmura-t-elle ; je sais bien des choses, ma belle dame. Chacune de ces choses viendra à son temps... Écoutez !

» Une voix de jeune homme, chantant un air de vaudeville, montait de l'étage au-dessous.

» — La marquise a deux instruments, continua Marguerite : cette jeune fille qui se nomme Maxence et qui est plus belle que Béatrice elle-même...

» — Celle qui doit épouser le comte, mademoiselle de Sainte-Croix, je la connais.

» Ses yeux, qui étaient fixés sur moi, se baissèrent.

» — Elle n'épousera jamais le comte, prononça-t-elle lentement ; elle n'est pas mademoiselle de Sainte-Croix, et vous ne la connaissez pas. Personne ne la connaît. C'est une âme fermée... et moi qui devrais savoir, j'ignore encore si cette âme est un poignard empoisonné dans sa gaîne ou un pur diamant dans son écrin... L'autre instrument, c'est ce jeune homme qui chante sous nos pieds et qui se nomme Léon Rodelet...

» — Rodelet !... répétai-je en recueillant mes souvenirs ; madame du Tresnoy ne m'a-t-elle pas parlé d'un Rodelet ?

» Au lieu de répondre, Marguerite Vital continua :

» — La marquise déteste Maxence comme le bohémien maltraite et hait l'enfant qu'il a volé dans ses maraudes nocturnes !...

» — Elle n'est donc pas sa fille ?

» — La providence de Dieu, murmura la petite bonne femme, — a des voies où nous n'entendons rien.

» Puis elle reprit :

» — La marquise déteste Léon Rodelet, parce qu'elle a ruiné, déshonoré ou assassiné son aïeul, son père et sa mère...

II

— Suite de la lettre. —

» Je me rappelai aussitôt toute cette étrange affaire du n° 81 de la rue de l'Université et la disparition de la famille du millionnaire. La petite bonne femme avait été concierge au n° 81.

» Elle continuait, cependant :

» — Maxence est pour le comte; Léon Rodelet, pauvre garçon qui chancelle en équilibre entre l'honnêteté native de son cœur et l'entraînement d'une passion trop forte pour sa faiblesse, est pour Césarine. Je ne sais pas encore quel rouage il sera

dans la machine infernale inventée par cette femme; mais il sera un rouage. On se servira de lui comme on se servit de son père.—Et qui sait si, tout simplement, l'audacieuse comédie de la maison Rodelet n'aura pas sa seconde représentation ? On fait de tout dans la fabrique de mariages de cette femme, tout, excepté des mariages. On y fabrique de l'or avec des larmes et du sang...

» Le jeune homme chantait toujours à l'étage inférieur. Une grosse voix l'interrompit tout à coup. La petite bonne femme se tut aussitôt. Elle alla ouvrir la porte de sa chambre, étouffant son pas avec une adresse de chatte et neutralisant le bruit des gonds. Elle sortit sur le carré et me fit signe de la suivre. Nous restâmes là environ trois minutes. M. Léon Rodelet et son interlocuteur causaient maintenant tout bas.

» Au bout de trois minutes, la porte de M. Rodelet s'ouvrit. Je vis sortir un de ces beaux hommes à tournure quasi-militaire dont l'aspect seul inspire une légitime défiance. Celui-ci avait le cigare à la bouche. Il était boutonné fièrement dans un frac bleu et portait je ne sais quelle décoration étrangère. C'est à lui qu'appartenait cette grosse voix si bien timbrée.

» En sortant, il dit à M. Léon Rodelet, — un fort beau jeune homme :

» — Nous avons fait du chemin. Les demoiselles Géran sont à vous. La petite en tient dans l'aile. Si vous vous laissez guider bien comme il faut, vous aurez vos amours avec un sac de taille héroïque..

» Tu connais cet homme à frac bleu, ma bonne Aglaé : c'était le fameux Garnier de Clérambault, directeur de la fabrique de mariages. Quant aux demoiselles Géran, je ne t'en ai point parlé encore. Ce sont deux types de toute beauté, auxquels je consacrerai dans une de mes prochaines lettres une description particulière.

» Elles tiennent une institution distinguée, avenue de Saxe. Elles font partie de l'armée de la marquise de Sainte-Croix. Je ne sais pas quelle est leur solde. Césarine de Mersanz et cette belle Maxence sont de leurs élèves.

» Nous rentrâmes dans la mansarde de la petite vieille, qui était toute pensive.

» — Nous serons attaqués rudement, me dit-elle. Défendre la position serait peut-être impossible, et notre victoire même ne trancherait rien. On recommencerait. Il faut que les choses aillent au pis. Mon plan est fait depuis longtemps. Roger sera puni comme il l'a mérité. Ma pauvre Béatrice pleurera ; — mais elle sera sauvée.

» Elle me fit asseoir, et, avec une lucidité d'expres-

sion assurément extraordinaire pour une femme de sa sorte, elle me détailla son plan de campagne. Je n'aime pas les choses trop subtiles. Le fil d'Ariane peut se rompre. Le plan de la petite bonne femme me fit peur. Je lui dis mon sentiment.

» — Vous serez là, me répondit-elle ; — et pensez-vous que ce ne soit pas déjà un sourire du bon Dieu pour notre cœur que votre présence parmi nous ?

» Puis, sans transition :

» — M. le vicomte est-il jaloux ?

» Je fis de mon mieux pour éclater de rire.—Si tu savais, petite sœur, combien souvent j'ai désiré qu'Henri fût jaloux.

» — Pas le moins du monde, répondis-je.

» — C'est que, reprit-elle, — mon garçon Vital est le plus bel officier de l'armée française.

» Elle s'était redressée, rayonnante d'orgueil.

» — Et que nous fait cela, ma bonne Marguerite ? demandai-je.

» — C'est vous qui allez conduire mon garçon au bal, ce soir, ma belle dame ; et, si M. le vicomte avait été jaloux... Vous m'entendez bien ?...

» Mon sourire dut exprimer trop clairement ma pensée ; car elle ajouta d'un air piqué :

» — Il n'est que lieutenant, c'est vrai, mais il compromettrait tout de même une duchesse... et très-

bien... Pas volontairement, au moins, le pauvre agneau !

» Naïve vanité des mères !—Je me déclarai prête à prendre le lieutenant Vital pour cavalier au bal de l'hôtel de Mersanz.

» J'acceptai, en outre, la mission de parler à cette superbe Maxence et de glisser dans la conversation certaines paroles mystérieuses dont je n'eus point moi-même l'explication. Je puis bien te dire du moins quatre vers assez bizarres que je dus apprendre par cœur et qui, le soir même, répétés par moi, firent sur Maxence un effet extraordinaire. Les voici :

» A son insu, l'acide mord;
A son insu, la fange tache;
Et le vil poignard qui se cache,
A son insu donne la mort.

» Mais j'ai hâte d'arriver à un autre talisman que je devais aussi emporter avec moi. Cette petite bonne femme est toute cousue de mystères, — de grands mystères.

» Quand je vais au fond des choses, je suis bien forcée de me rendre justice. Ce n'est pas moi qui combats madame la marquise de Sainte-Croix ; ce n'est pas moi surtout qui l'abattrai : c'est Mar-

guerite Vital, la marchande de pommes d'api et de plaisirs. Je ne suis qu'une arme de plus dans sa main.

» Aussi ne fais-je pas la fière. Je la reconnais pour mon chef de file : dès qu'elle ordonne, j'obéis. Il y a plus : j'obéis souvent sans savoir ce que ma soumission produira.

» Marguerite rouvrit son grand coffre, derrière lequel, plus attentive, je pus apercevoir, cette fois, une manière de trophée, composé d'une veste de vivandière, d'un petit baril de cantine, d'une paire d'épaulettes, d'un sabre, etc. Elle souleva une première planche où les objets de son humble commerce étaient rangés avec un ordre admirable. Sous cette planche, formant double fond, reposaient sa toilette du dimanche et ses bijoux.

» Je dis bien : ses bijoux. Marguerite possède d'autres joyaux que la bague de mariage de la première comtesse de Mersanz. Il y avait parmi ses hardes une croix de chevalier de la Légion d'honneur, un hausse-col d'officier et une agrafe de diamants que j'estime à vue de nez...

» Mais tu ne me croirais pas. L'agrafe est d'un grand prix, voilà ce qui est certain ; ni toi ni moi n'avons rien de pareil. Ceci, je te l'affirme, — malgré le bruit que l'on faisait là-bas, au pays manceau, des fameux diamants de la belle-mère.

» Ah ! ah ! ma mignonne, te voilà prise ! Tu as beau poser ma lettre sur le guéridon d'un air dédaigneux. Ton œil suit malgré toi les lignes de mon écriture de chat : tu veux savoir !

» Tu veux savoir ! Des diamants dans ce coffre, sous des pommes d'api et sous des plaisirs ! des diamants dans cette mansarde !

» Cela te frappe plus vivement que tout le reste. Que nous sommes singulières, nous autres femmes ! Il y a pourtant dans mon récit des choses bien plus intéressantes que cela.

» Mais d'où viennent-ils, ces diamants ? Que je te le dise bien vite, n'est-ce pas ? Tu ne trouves aucun sel à cette façon de faire languir les gens. C'est de l'esprit par trop facile. Tu t'impatientes, tu te fâches ! Oh ! la curieuse !

» Est-ce un dépôt ? Parfois les gens de la condition la plus humble ont entre les mains des objets de prix qu'on leur a ainsi confiés ? Est-ce un héritage, comme l'alliance de madame de Mersanz ? La petite bonne femme a dû voir mourir bien des victimes en suivant la piste que nous savons. Est-ce un gage d'amour ? Je te déclare que la petite bonne femme a été une beauté, — une beauté rare.

» Or, devine, Aglaé. Quand on vend du plaisir et des pommes, il y a de mauvais jours, des jours où le pain manque, où l'espoir s'en va. Cette agrafe

pouvait faire de la petite bonne femme une rentière.

» Devine.

» Renonces-tu?

» Pauvre Aglaé, je n'en sais pas plus long que toi. Ne me maudis pas pour avoir retardé si longtemps cet aveu. Je me venge de ma propre ignorance. En vérité, j'aurais donné quelque chose pour connaître l'histoire de l'agrafe.

» Marguerite est une douce et modeste créature. Elle garde sa distance, et ses paroles sont toujours pleines de respect. Mais, je te le dis, elle impose à sa manière. Quand il lui plaît de se taire, on regarde à deux fois avant de l'interroger.

» Du reste, l'agrafe jouera son rôle tout à l'heure. Tu as le tour d'esprit plus ingénieux que moi. Peut-être mettras-tu la main du premier coup sur le mot de l'énigme.

» Ce fut précisément l'agrafe de diamants que Marguerite Vital prit au fond de son coffre. L'agrafe était enveloppée dans un mouchoir de batiste, jaune comme une relique, merveilleusement brodé et marqué de taches brunes qui ressemblaient à des gouttes de sang.

» Quand Marguerite se releva, sa petite figure pâle, un peu maigre et sculptée délicatement comme un ivoire de maître, avait une expression émue.

» Elle resta un instant silencieuse, contemplant les brillants qui miroitaient dans sa main. Sa main avait un tremblement léger qu'elle essayait en vain de réprimer.

» Elle approcha le bijou de ses lèvres.

» — S'il a bon cœur et bonne mémoire, murmura-t-elle, — comme sa glorieuse renommée le dit, cela peut sauver ma fille Béatrice.

» Vois-tu percer le mystère? — Moi, j'étais tout oreilles. Il me semblait que mon secret pendait à sa lèvre entr'ouverte.

» — Nous n'avons qu'un ennemi loyal, dit-elle en faisant un pas vers moi : — c'est l'oncle de M. le comte de Mersanz, le maréchal duc de***. Celui-là est contre nous par un sentiment que je ne blâme point. Le comte Achille doit hériter de sa pairie. Il faut que certaines familles se gardent toujours au niveau de leur fortune ou de leur gloire. C'est la loi de conservation, je la comprends; — mais ma fille Béatrice mourrait si la volonté du maréchal était faite. Je me défends contre lui. Je suis dans mon droit de mère, comme il est dans son droit de grand seigneur. J'aime mieux mon droit que le sien.

» Le maréchal a toujours été opposé au mariage de son neveu avec Béatrice. Il traitait avec pleine raison cette union de mésalliance. Achille ayant

passé outre, en apparence du moins, le maréchal cessa de le recevoir.

» Ils se sont réconciliés depuis peu. Le rapprochement a été froid et tout officiel. Le maréchal avait été autrefois pour Achille un véritable père.

» Voici quelques jours seulement que le maréchal sait le mystère de l'hôtel de Mersanz. Il croyait son neveu bien et dûment marié. Je n'ai pas besoin de vous dire par quelle voie cette révélation est venue au maréchal.

» Ce n'est pas un homme qui puisse se liguer sciemment avec des gens d'espèce douteuse, même dans le cas où son intérêt l'y porterait. C'est une gloire honorable. J'appuie sur ce mot, parce que nous avons eu dans notre illustre armée des gloires qui ont fait des fredaines. Je connais cela : j'ai été militaire. — Mais, sans prendre positivement des brigands pour alliés, on peut profiter de leurs méfaits en temps de guerre. Le maréchal est un tacticien. Il se gardera de négliger cet avantage. D'ailleurs, je n'ai aucune raison pour penser qu'il ait la moindre idée de ce que peut être madame la marquise de Sainte-Croix.

» Madame la marquise de Sainte-Croix, de son côté, n'est pas femme à négliger l'appui moral que peut lui apporter le maréchal. Il y a entre eux le souvenir d'anciennes relations courtoises. Il a dû

subir autrefois plus ou moins l'attrait de son prestige. N'oubliez pas qu'elle a été pendant un temps assez long la reine la plus légitime qui ait tenu jamais le sceptre des hautes élégances. Nous n'avons pas affaire à la première venue. La preuve que madame la marquise est un prodige d'habileté, c'est son existence même. Je ne sais point de femme au monde que la vingtième partie des vices qu'elle a n'eût empoisonnée, point de créature humaine que le quart des crimes qu'elle a commis n'eût précipitée au fond de l'abîme.

» Elle vit, donc elle a une incontestable supériorité ; supériorité d'autant plus grande que ses besoins extravagants, ses vices dont je parlais, sa passion insatiable, l'ont maintes fois poussée aux limites les plus extrêmes de l'imprudence. A côté des combinaisons subtiles et sûres de sa diplomatie, il y a ce que j'appellerai l'improvisation, fruit de la nécessité. Bien des fois, elle s'est jetée à corps perdu dans les témérités les plus grossières ; bien des fois, elle a joué sa position, son crédit, sa vie même sur la plus mauvaise de toutes les cartes.

» Non-seulement elle n'a pas perdu, mais le monde n'a jamais eu connaissance de ces parties désespérées qui eussent été sa condamnation.

» Elle est forte. Elle est mieux que cela : elle est heureuse dans le mal. Elle a une étoile.

» Depuis la mort de M. le baron du Tresnoy, dont elle a fait un saint dans le ciel, je suis seule ici-bas pour la connaître bien et la combattre. Je ne dirai pas que je ne peux rien : ce serait mentir ; mais je suis trop faible pour l'attaquer de face. Il m'a fallu attendre, chercher mon terrain et mes armes. Moi aussi, je suis un petit peu tacticienne. J'ai suivi si longtemps nos armées victorieuses ! — J'ai attendu, j'attends encore... Ma fille a souffert ; ma fille souffrira davantage, mais nous verrons la fin !

» Madame la marquise de Sainte-Croix a donc besoin du maréchal, non pas précisément pour remporter une victoire qui ne lui sera point disputée, mais pour en profiter. Je ne veux pas qu'elle en profite. Il faut que sa fortune s'arrête et que son étoile pâlisse au moment même où ma pauvre Béatrice, vaincue, sera chassée de sa propre maison...

» Ici, je ne pus m'empêcher d'interrompre Marguerite.

» — Comment ! m'écriai-je, — vous croyez que les choses iront jusque-là !

» — Il est nécessaire qu'elles aillent jusque-là, me répondit-elle.

» Et, comme mon regard l'interrogeait, elle ajouta :

» — Si Béatrice était la plus forte dans cette pre-

mière bataille, le comte Achille ne reviendrait pas à elle pour cela. Le seul résultat serait que Béatrice resterait dans la maison du comte Achille. Or, qui veillerait sur elle?... Toutes les armes sont bonnes pour cette femme, qui joue ici un va-tout de plusieurs millions. Une fois la partie engagée, je veux que ma fille soit à moi, sous mes yeux, sous ma garde. Si la marquise veut arriver jusqu'à ma fille, la marquise me passera sur le corps... et, toute petite que je suis, ma bonne dame, je vous préviens que ce n'est pas facile.

» Elle souriait, ma foi, d'un air crâne et vaillant. Je crois qu'elle avait piqué son poing sur sa hanche. — Non! ce ne doit pas être facile de passer outre quand cette petite bonne femme est résolue à barrer le chemin!

» C'est une étrange créature.

» — Pour parler stratégie, reprit-elle, ce que je veux empêcher, c'est la jonction des deux armées ennemies après notre retraite. J'ai compté sur vous pour cela, ma bonne chère dame. Vous êtes de ce monde-là, et vous aborderez tout naturellement le maréchal.

» — Je ferai tout ce que vous voudrez, Marguerité, répliquai-je; — c'est pour cela que je suis ici... Mais j'aurais voulu agir plus efficacement...

» — Soyez tranquille, m'interrompit-elle; — ça

ne fait que commencer... au second engagement, nous vous donnerons un poste d'honneur... Pour ce soir, il s'agit seulement de vous placer entre le maréchal et madame de Sainte-Croix, au moment où Béatrice sortira du salon.

» — Vous pensez que cela aura lieu ce soir même? fis-je dans mon étonnement profond.

» — J'en suis parfaitement sûre. La marquise a sa police ; mais j'ai aussi la mienne.

» — Et le maréchal sera là tout à point?...

» — Non pas par l'effet du hasard, ma bonne petite dame... La marquise aura manœuvré pour cela. Je la sais par cœur, voyez-vous, et c'est ma force.

» Elle me tendit l'agrafe de diamants, enveloppée de nouveau dans le mouchoir brodé.

» — Vous montrerez ceci au maréchal, ajouta-t-elle.

» — Et je dirai?...

» — Ce que vous voudrez... l'objet suffit.

» — Mais cependant...

» — Si l'objet ne suffit pas, rien n'y fera... mais quelque chose me dit que cet homme a du cœur. C'est un vieux soldat... Vous le prierez de vous accompagner jusqu'à votre voiture. Une fois là, vous le tiendrez et vous me l'amènerez.

» — Ici?

» — Non... chez vous... Ne voulez-vous point que je vous rende votre visite?

» L'heure avançait. J'avais mes instructions, et il me fallait le temps de faire ma toilette. Je pris congé de la petite bonne femme, qui me demanda la permission de m'embrasser. Ce fut, en vérité, de bon cœur que je lui rendis son gros baiser. Elle est charmante depuis les pieds jusqu'à la tête. Je ne peux pas te dire comme son étroite mansarde a une bonne odeur de propreté.

» Elle me reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. La retraite battait, rue de Babylone. Elle remonta ses cinq étages en chantant gaillardement l'air de la retraite.

» Tu sais, ma bonne Aglaé, les principaux événements de cette fête à l'hôtel de Mersanz. Je t'ai dit le rôle singulier qu'y a joué la jeune Césarine, une enfant de seize ans, qu'on voudrait aimer. Je t'ai dit les quelques paroles échangées entre moi et Maxence, l'effet que firent sur elles ces quatre vers récités par moi comme une leçon, et mon étonnement lorsqu'elle me demanda d'une voix tremblante si je savais l'histoire de sa naissance.

» Il y a là encore un mystère que je n'ai pu percer. Du reste, tout est mystère dans cette splendide nature qui semble déjà fléchir sous le poids d'une terrible fatalité. Elle est plus que bonne, elle est

noble, quoique j'aie vu son œil ardemment voilé se fixer sur le comte Achille avec une expression qui m'a remplie d'effroi.

» Je te l'ai dit : le comte est de ces hommes qui tournent la tête aux femmes.

» Je voudrais une jeune sœur comme cette Maxence, ou une fille, quand j'aurai quelques années de plus. Ce serait un enchantement que de guider un pareil cœur après l'avoir sondé...

» Je passe tout de suite à l'affaire de l'agrafe, puisque ma dernière lettre finissait au moment où cette petite Césarine, qui semblait agir sous le coup de je ne sais quelle funeste fascination, portait le dernier coup à notre pauvre Béatrice en disant au vieux Roger : « Votre fille n'est pas la femme de » mon père. »

» Jusqu'alors, je n'avais pas aperçu le maréchal, bien que je l'eusse cherché avec soin, depuis le commencement de la soirée. Il est évident pour moi que Marguerite ne se trompait pas. Le maréchal a dû venir à point nommé. Son entrée était calculée. Il y avait, du reste, dans cette réunion beaucoup de gens qui jouaient un rôle à leur insu.

» Comme la petite bonne femme l'avait annoncé encore, madame la marquise a voulu accaparer le maréchal. Elle m'a même pris ma phrase, le priant fort galamment, de la conduire à sa voiture. Cela

m'a déconcertée. Je n'ai peut-être pas *fait mon entrée*, comme ils disent au théâtre, avec tout l'aplomb désirable.

» Mais je suis bien forcée d'avouer, ma bonne petite sœur, que ma personnalité n'était rien ici. Peu importait réellement que je tinsse bien ou mal mon pauvre emploi de comparse.

» L'agrafe était tout.

» Oh ! le magique talisman !

» La marquise, triomphante, arrondissait déjà son bras, lorsque les yeux du maréchal sont tombés sur la fameuse agrafe. Sous les touffes de ses gros sourcils, j'ai vu ses paupières s'écarquiller. Honni soit qui mal y pense ! Mais, derrière ce précieux bijou, j'entrevois bien des chapitres de roman. Encore une fois, cette Marguerite a dû être une ravissante jeune fille en son temps. Entends-tu : ravissante !

» Il m'a suivie, docile comme un agneau, le vieux brave, après s'être sommairement excusé vis-à-vis de la marquise, furieuse. Nous l'avons laissée en tête-à-tête avec ce malheureux de Mersanz, qui ressemblait à un mannequin battu. Le maréchal est monté dans ma voiture sans qu'il ait été besoin de l'y engager.

» — A l'hôtel ! ai-je dit, car le second étage de mon commissaire n'était pas encore inventé.

» C'est à peine si le maréchal a pris le temps de fermer la portière.

» — Madame, s'est-il écrié, vit-elle encore? Est-elle heureuse?

» Tu juges de mon embarras. Parlait-il de la petite bonne femme? Était-il question d'une autre personne dont Marguerite aurait été la mandataire? Je ne savais rien, et pouvais-je me résoudre à l'avouer après l'usage péremptoire que je venais de faire des diamants?

» Je gardai le silence. Il continua de m'interroger avec une extrême agitation.

» Je me souviens qu'il me dit :

» — Madame, il faut pardonner à l'état de fièvre où je suis et surtout ne rien supposer que de bon, car il s'agit d'une créature qui m'est apparue sous l'aspect d'un ange... Il y a bien longtemps ! et, depuis lors, j'ai oublié bien des choses... Mais le hasard ne m'a pas blasé sur les aventures romanesques, madame. Je n'ai jamais fait que la guerre... Ce souvenir reste en moi parmi les épisodes de ma vie comme j'ai vu ces vertes oasis, pressées de tous côtés par les sables du désert ardent... C'est comme un coin délicieux où ma mémoire va s'abriter souvent... Je l'ai cherchée, madame, je vous jure que je l'ai cherchée avec soin, avec patience, avec amour... Je vous le demande en grâce, dites-

moi si Dieu va me donner cette joie de la revoir !...

» Moi aussi, j'avais la fièvre. Ma curiosité arrivait à son paroxysme.

» Était-il bien possible que ces expressions passionnées s'appliquassent à la pauvre petite marchande de plaisirs?

» Elle a été vivandière, je l'ai supposé du moins par ce trophée qui est dans son réduit. Certains de ces maréchaux d'empire ont trouvé leur bâton dans leur giberne. Mais ce n'était point le cas du maréchal duc de ***.

» Bien certainement, l'agrafe devait n'être qu'un héritage, comme l'alliance de la première comtesse de Mersanz.

» Il n'y avait pas deux manières de se conduire. Mon silence avait déjà trop duré. Je dus avouer enfin au maréchal que j'étais purement un messager, ignorant le contenu de ses dépêches, et non point un ambassadeur. J'ajoutai :

» — Du reste, monsieur le duc, votre incertitude sera courte. Mon hôtel est à deux pas, et vous allez y trouver la personne qui m'a envoyée vers vous.

» Je croyais ainsi mettre un terme à ses questions. Je me trompais.

» — Vous la connaissez ! me dit-il ; — dépeignez-la moi, je vous en prie... Pardieu ! j'ai son portrait

dans la tête, et il me semble que je viens de la quitter : une petite femme...

» — Très-petite.

» — C'est cela... une taille à prendre dans les deux mains.

» — Pas tout à fait ; mais...

» — Au fait, elle n'a plus dix-huit ans... de beaux cheveux noirs...

» — Non, gris !

» — Gris !... Au fait... c'est clair... La Perlette doit être une vieille femme !

» La Perlette ! Te figures-tu cela, mon Aglaé ? La Perlette ! Ce nom devait aller admirablement bien à Marguerite, quand elle avait vingt ans.

» La voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel.

» Le maréchal, malgré sa goutte, monta les escaliers comme un jeune homme. Marguerite n'avait point voulu entrer au salon, bien que les domestiques eussent mes ordres. Elle attendait dans l'antichambre. Dès son entrée, le maréchal la vit. Il s'arrêta, essoufflé, à la regarder. En un quart de minute, il changea trois fois de couleur. Puis il dit, riant et pleurant comme un excellent cœur qu'il est :

» — Ah çà ! de par tous les diables, où vous êtes-vous donc cachée ?

» Marguerite était debout. Elle avait la main au front pour dessiner le salut militaire.

» — Maréchal, répondit-elle les larmes aux yeux, — vous ne m'avez donc pas oubliée !...

» J'étais émue, moi, de confiance et sans savoir, émue jusqu'au fond de l'âme. Le vieux maréchal s'avança vers Marguerite en la menaçant du doigt.

» — C'est mal, fit-il ; — je ne ris pas, morbleu ! c'est très-mal ! Moi, oublier la Perlette !

» C'était donc bien ma petite bonne femme, cette Perlette !

» Ils s'embrassèrent vaillamment et avec bruit comme deux vieux camarades.

» Puis Marguerite reprit :

» — J'ai eu de la chance avec vous, maréchal. Je n'avais pas voulu gâter cette affaire-là en allant vous importuner.

» — M'importuner ! répéta le duc, dont l'indignation se traduisit par deux ou trois jurons successifs.

» On eût dit que la vue de la cantinière lui rendait ses meilleures habitudes du bivac.

» — S'il s'était agi de moi, reprit Marguerite, — je me serais contentée d'aller de temps en temps, selon mon habitude, à la porte du Luxembourg pour vous voir passer quand vous entriez à la chambre des pairs (ici un juron) ; mais il ne s'agit plus de moi...

» — Et de quoi s'agit-il (un juron)?

» — De ma fille, qu'on veut me tuer, maréchal.

» Six jurons régulièrement enfilés. Après quoi :

» — Il a fallu cela pour vous faire sortir du bois! c'est bien. Contez-moi la chose, Marguerite, et nous allons régler le compte de ceux qui veulent vous tuer votre fille.

» La petite bonne femme se tourna vers moi.

» — Madame la vicomtesse m'a permis de tout oser avec elle?... commença-t-elle.

» — Je me retire, ma bonne Marguerite, l'interrompis-je;—passez au salon avec M. le maréchal; vous y serez seuls et personne ne vous dérangera.

» Elle prit ma main, qu'elle porta à ses lèvres. Le maréchal, qui n'en était pas aux compliments, l'entraîna sans me souhaiter le bonsoir.

» Or, mon Aglaé bien-aimée, tu auras beau te récrier, je te déclare que l'émotion du maréchal passait les bornes.

» Il a été jeune, après tout.

» Les charades ont le privilége de mettre ma pauvre tête en ébullition.

» Voyons. A tout péché miséricorde. Les cantinières, quand elles font un faux pas, sont moins coupables que bien d'autres femmes. Il faut avoir égard...

» Enfin, voilà : s'il se trouvait que notre belle

Béatrice fût la fille naturelle du maréchal duc de ***, qui est célibataire et sans enfants?...

» La Perlette était mariée, diras-tu? Qu'en savons-nous? Ce sont d'autres mœurs que celles de nos familles. On se mariait beaucoup au tambour, en ce temps-là...

» Sais-tu que cela changerait bien la face des choses?... »

III

— Autres lettres de la vicomtesse. —

« Chère madame,

» Vous avez été d'une neutralité superbe, l'autre soir, à l'hôtel de Mersanz. J'ai cru voir que madame la marquise de Sainte-Croix vous menaçait très-durement, tant elle vous souriait avec douceur. Je ne vous dirai pas de ne rien craindre : vous n'êtes pas le moins du monde compromise. Je veux vous entretenir d'un tout autre sujet.

» Pardonnez mon indiscrétion : ne songez-vous point à établir vos charmantes filles? En offrant mes compliments à mademoiselle Juliette et à mademoiselle Dorothée, je vous prie de leur dire de ma part qu'elles ont été fort remarquées chez le comte Achille. Mon parent, M. le baron de Jolien, m'a parlé de Dorothée avec une chaleur et dans des termes... Je le crois fort épris. Il est de bonne maison. Son bienvenu monte à treize mille livres de rente. Il a des espérances : une tante de soixante seize ans et sept mois.

» Quant à mademoiselle Juliette, elle a tout uniment fasciné ce pauvre Mussaton. Le maréchal me le disait hier. Ils sont un peu cousins, Mussaton et le maréchal. Mussaton est bel homme, vous savez? Sondez mademoiselle Juliette. Il y a deux cent mille francs liquides et pas mal de fonds espagnols. La présidente, qui est sa marraine, ferait peut-être quelque chose. En tous cas, elle est fort âgée.

» Réfléchissez. Croyez-moi tout à vous, et faites-moi un petit mot de réponse.

» Anna. »

Adresse : « A madame la baronne du Tresnoy, en ville. »

« Ma chère enfant,

» Il y a longtemps que nous vous avons pardonné. Nous savons à quel point vous avez été abusée. Ce que vous nous proposez part d'un excellent naturel; mais il est des maladies morales qu'il ne faut pas heurter de front. Ne tentez rien auprès de votre père, pour le présent, du moins. Quand il sera temps d'agir vous serez prévenue ; car nous avons confiance en vous.

» Vous comprenez que je ne puis me présenter à l'hôtel de Mersanz après ce qui s'est passé entre mon mari et le comte Achille. Par la même raison, vous ne pouvez venir chez moi. Je partage cependant le désir que vous me témoignez : je serais heureuse de vous voir et de vous donner quelques conseils dont vous avez grand besoin.

» Entre parenthèses, vous avez eu tort de chasser de chez vous les demoiselles Géran, vos anciennes maîtresses. Un pareil éclat ne vaut rien. On en tirera parti contre vous. La violence, croyez-moi, est rarement utile et presque toujours nuisible.

» La douce et sainte femme à qui vous avez failli donner le coup de la mort ne vous en veut point. Elle n'a jamais cessé de vous aimer comme si vous étiez sa sœur ou sa fille.

» Vous me dites que vous avez bien pleuré. Je

vous crois : votre entrée dans la vie a été terrible et funeste. Espérons qu'il vous sera donné de réparer le mal que vous avez fait. Notre Béatrice vous envoie un baiser.

» Soyez aujourd'hui à quatre heures chez votre parrain : je m'y trouverai. »

L'adresse de ce billet était, comme le lecteur l'a deviné sans doute : « A mademoiselle Césarine de Mersanz. »

Le parrain de Césarine était le maréchal duc de***.

« Madame,

« Votre présence à Paris pourrait sauver monsieur votre fils d'un danger imminent et cruel. Des événements graves qu'on ne peut vous détailler dans une lettre, ont lieu ici. Le hasard m'a fait connaître une partie de votre histoire. Il est des malheurs qui ne peuvent inspirer qu'un profond et respectueux intérêt : celle qui vous écrit ce mot, madame, est votre amie.

» Ne répondez pas ; venez. Je prends la liberté de vous adresser un petit mandat, parce que je sais la position où vous ont réduite ceux-là mêmes qui

veulent aujourd'hui entraîner votre malheureux fils dans l'abîme. »

« A madame Ernestine Rodelet, à Chartres. »

« Madame la vicomtesse de Grévy prie M. Fromenteau de passer chez elle immédiatement, pour affaire importante. — De la part de madame la baronne du Tresnoy. »

Elle avait un peu de fatigue sur le visage, cette charmante vicomtesse, au moment où elle cachetait cette dernière lettre, adressée à l'humble agent de renseignements qui nous a raconté, au début de cette histoire, ses malheurs amoureux et les innombrables mariages de Stéphanie, son amante. Ses yeux étaient légèrement battus, son teint un peu pâle; mais elle avait le sourire aux lèvres.

C'était dans une jolie petite chambre d'aspect bourgeois, basse d'étage et modestement meublée. Le guéridon où écrivait Anna tenait un des coins du foyer. De l'autre, il y avait un de ces grands fauteuils à roulettes qui servent aux vieillards, — ou aux blessés.

Dans l'alcôve voisine, on entendait une respiration égale et calme. Les rayons de la lampe, glissant au travers des rideaux, montraient sur l'oreiller une tête de lion malade. C'était le vicomte Henri de Grévy qui reposait paisiblement. Son bras droit, arrondi sur la couverture, était entouré de bandages.

Cette chambre faisait partie de l'appartement loué au commissaire.

Madame de Grévy sonna. Elle remit au domestique sa correspondance cachetée, en disant :

— Hâtez-vous !

Il n'y avait que la lettre de madame Rodelet qui fût pour la poste. Les autres étaient à porter.

Quand le domestique fut parti, Anna se leva et gagna l'alcôve sur la pointe du pied. Elle dérangea un peu le rideau pour éclairer mieux le visage de son mari et se mit à le contempler avec une sorte d'extase.

Il était beau, cet Henri de Grévy, de cette heureuse beauté qui annonce la franchise insouciante et les jeunes gaietés survivant à l'âge viril. Ce n'était pas un héros, ce n'était pas un penseur. C'était un de ces joyeux garçons dont l'humeur facile fait l'élégance et la liberté du monde. Il faudrait fermer, en qualité de maison dangereuse, un salon où il n'y aurait que des héros et des penseurs. On ne

tolère les penseurs et les héros, croyez-moi bien, que par cette raison qu'ils forment une insignifiante minorité.

Henri, avec son sourire spirituel et bon enfant qui n'excluait nullement la distinction, était bien le mari qu'il fallait à cette délicieuse Anna, spirituelle jusqu'au bout des ongles et bonne encore davantage. Il ne faut point croire, cependant, que leur paradis conjugal, nouvellement reconquis, dût être à l'abri de toute bourrasque. Ils étaient faits pour s'entendre, mais aussi pour se contrarier. Ce sont les bons ménages.

Désormais, dans la guerre comme dans la paix, Henri et Anna devaient former la perle des couples.

La vicomtesse, avec une légèreté d'oiseau, becqueta le front de son vicomte endormi; puis elle disposa la couverture avec soin et revint s'asseoir auprès du guéridon.

Les lettres d'affaires étaient expédiées. On allait causer avec la bonne amie.

Notez que la bonne amie de province est agréable entre toutes à entretenir. On sait que l'arrivée de la lettre parisienne fera sensation au château. La province joue éternellement vis-à-vis de Paris la scène du *Dépit amoureux*. La province déteste Paris, mais elle l'adore; les choses, les lettres et

les gens qui viennent de Paris produisent à coup sûr un certain effet, d'autant qu'on se roidit contre cet effet, d'autant qu'on le nie.

Avec une amie de province, on peut se permettre un tantinet de style. Il est permis d'espérer qu'on étonnera un peu. Que voulez-vous dire à une Parisienne?

Elles savent tout, comme le gamin, leur célèbre compatriote. Elles ont d'autres points de ressemblance avec le gamin : elles se moquent de tout, et, chose désolante, dès qu'on entreprend la tâche absurde et téméraire de les divertir, on les ennuie.

Ennuyez-les au contraire, en italien, par exemple, et vous êtes parfaitement certain de les divertir.

Avec une amie de province, on raconte; les Parisiennes n'écoutent jamais. Elles ne lisent que les enseignes des magasins de nouveautés. Depuis que les tables ne tournent plus, que font-elles?

La plume de la vicomtesse courut bientôt sur le papier, traçant ces caractères bleus, inclinés, longs, élancés, coquets, qui tombent de toutes les plumes de vicomtesse.

« Il est tard, ma bonne Aglaé, je devrais dormir; mais tu as enfin daigné me donner signe de vie, et ta lettre me prouve que notre imbroglio

t'a fouetté le sang. N'est-ce pas que c'est fort attachant? Moi, cela m'enchante. Ma vie est désormais un feuilleton roman. Chaque soir, je m'endors en me disant : « La suite à demain. »

» Et le lendemain apporte le chapitre impatiemment attendu.

» J'ai peur, quand cela sera fini, de trouver l'existence bien monotone.

» Sais-tu quel est mon emploi pour le moment? J'ai monté en grade : félicite-moi. Naguère, je portais les messages, j'étais facteur. Maintenant, je fais bel et bien la correspondance. J'ai l'honneur d'être secrétaire particulier de ma petite bonne femme. J'ose espérer qu'elle est contente de mes services.

» J'ai écrit quatre lettres ce soir, non pas sous la dictée de Marguerite, mais d'après ses instructions formelles. Le drame se serre; l'intrigue brouille ses fils. Nous aurons de la peine à dévider cet écheveau. Voici que nous allons prendre la baronne par ses deux grandes filles, Césarine par son repentir bien sincère, la pauvre enfant, et la belle Maxence...

» Mais on dit qu'elle est bien malade. J'ai peur! Je n'ai pas besoin de te dire de quoi est capable madame la marquise de Sainte-Croix.

» Madame Rodelet, la mère du jeune M. Léon, va

nous venir en aide. Fromenteau, l'ancien agent de M. du Tresnoy, va se mettre en campagne. Je suis sur les traces d'une nommée Justine dont le témoignage porterait un terrible coup, et une sœur de madame Seveste, l'accouchée de la rue du Cherche-Midi...

» Revenons à notre récit. Tu me demandes des nouvelles d'Henri. Henri est ici, près de moi, blessé d'un coup d'épée au bras. Rassure-toi : c'est peu de chose, et la fièvre traumatique, comme l'appelle notre docteur, est déjà passée.

» Je me doutais bien, figure-toi, qu'il y avait quelque chose, mais j'étais à cent lieues de penser qu'on eût été jusqu'à une provocation. Sans cela, quelles transes, mon Dieu ! Risquer de perdre mon Henri le jour même où il m'était rendu ! Quand j'y songe, je n'ai plus une seule goutte de sang dans les veines.

» Ils se sont battus le lendemain du bal, dans le jardin du comte D..., honnête gentilhomme qui aime ces sortes d'émotions, pourvu qu'il soit simple spectateur, et qui a fait disposer une de ses terrasses en champ clos. Il prête gratis cet emplacement commode à tous ceux qui veulent s'entrecouper la gorge sans franchir le mur d'octroi. Il a des armes, un véritable arsenal : depuis le brutal espadon jusqu'à la courtoise épée, depuis le

pistolet de tir jusqu'au revolver et à la carabine des duels américains.

» Il n'a pas encore pu placer ses carabines. Il cherche deux gentlemen assez avisés pour se battre à cinquante pas avec des balles à pointe de cuivre, perçant des plaques de tôle de deux centimètres d'épaisseur. Jusqu'ici, personne n'a voulu lui donner cet aimable spectacle.

» Lors de son dernier duel, ce fou de Montmorin lui a dit : « Encore passe si vous auriez des canons ! »

» M. de X. a eu pendant trois jours l'idée de faire fondre une paire de canons. Mais son jardin est au milieu de Paris. Cela ferait trop de tapage.

» Il a une pharmacie pour les cas malheureux, et son chirurgien est à l'année. Il a des lits mécaniques, facilitant les mouvements des blessés.

» Il a des intelligences aux pompes funèbres.

» Il donne à déjeuner aux témoins, quand les blessures sont légères. Mais il faut qu'on se blesse. Sans cela, il se déclare lésé et met tout le monde à la porte.

» Henri et Achille se sont donc battus dans *l'établissement* du comte de X... M. de Mersanz n'avait pas pu trouver de témoins parmi les gens de son monde. Sa conduite avait révolté tous ses anciens amis : Henri avait Montmorin et Beaumont.

» A l'heure dite, on vit arriver le maréchal pour

M. de Mersanz. Le comte de X... a des témoins dans le quartier : il en fournit un, et le combat commença à l'épée.

» A l'épée comme au pistolet, mon pauvre Henri est toujours parfaitement sûr de son affaire. Il a une douzaine de piqûres pour s'être battu six fois. Le comte Achille, ne t'y trompe pas, est un homme aussi brave qu'habile au maniement des armes. Je suis toujours étonnée quand je vois le courage, même ce banal courage de duelliste, s'allier à de si tristes défaillances du cœur.

» Les choses se sont passées au contentement parfait de cet honnête comte de X... Henri a reçu son dû, c'est-à-dire sa blessure, et les chirurgiens se sont emparés de lui.

» Avant le combat, je dois mentionner cette circonstance : le maréchal avait refusé la main du comte Achille, son neveu. Après l'engagement, il s'est séparé d'Achille sans mot dire. C'est lui qui est monté dans la voiture d'Henri pour le conduire à la maison.

» Je n'ai pas eu un coup trop violent. Henri m'est arrivé sur ses jambes, un peu pâle, il est vrai, et le bras en écharpe, mais le sourire aux lèvres. On l'a mis au lit tout de suite. Depuis ce temps, je le veille. Il me dit que je suis son ange gardien. Nous ferions bien rire peut-être ceux qui écouteraient à notre

porte, car nous échangeons des fadeurs à qui mieux mieux. Mais ces fadeurs, c'est l'amour. Nous sommes heureux comme une paire de tourtourelles au printemps.

» Tu te doutes bien que, ce matin-là, je n'avais pas commis le péché de paresse. Au moment où l'on me ramenait mon Henri, je rentrais, moi aussi : je venais de faire ma visite à la mansarde de Marguerite Vital.

» Ils étaient là tous les trois, campés dans cette pièce étroite : Marguerite, Béatrice et le capitaine Roger.

» Béatrice avait encore sa toilette de bal. Elle ne s'était point couchée. Elle avait passé la nuit auprès de son père, pris d'une sorte de transport au cerveau. Je ne peux pas te dire, Aglaé, ce qu'il y aurait eu de tristesse en ce lieu, sans la petite bonne femme.

» Quand je suis entrée, elle avait sa fille sur ses genoux. Le père, un peu calmé, sommeillait à demi, la figure hâve et pleine de cheveux gris en désordre. Le lieutenant était venu les voir au point du jour : son devoir l'avait rappelé à la caserne.

» Elles se levèrent toutes deux pour me laisser l'unique chaise. Marguerite, en voyant mes yeux se mouiller à l'aspect de sa fille, serra mes deux mains contre son cœur. Béatrice me tendit silen-

cieusement son front. J'ai remarqué cela : le malheur est une enfance parce qu'il est une faiblesse. Les gens qu'un grand coup vient de frapper ont des habitudes et des gestes d'enfant, parmi la majesté même de leur infortune.

» Je m'assis. Nous fûmes du temps avant de parler. Moi, je n'osais ouvrir la bouche, parce qu'il me semblait que ma voix allait s'étrangler dans ma gorge.

» — Elle ne regrette rien, dit enfin la petite bonne femme, qui baignait ses doigts avec volupté dans les doux cheveux de sa fille ; rien de toute cette richesse... rien de toute cette noblesse... Elle ne regrette que lui... elle l'aime.

» Béatrice se retourna vers elle et l'attira dans un long baiser en murmurant :

» — Je vous aime aussi, ma mère.

» Celle-ci la pressa passionnément contre son cœur.

» — C'est la Providence, figurez-vous, me dit-elle, c'est le bon Dieu qui nous a réunies. Je l'avais vue bien souvent, cette belle jeune femme qui remplaçait l'ange que j'avais tant aimée... la première comtesse de Mersanz. C'était une raison pour que j'eusse de l'éloignement pour elle... Et cependant, chaque fois que je la rencontrais, moi, portant ma boîte, elle, entraînée par les bouillants chevaux de

son équipage, il me semblait que toute mon âme s'élançait sur sa trace... Il me venait parfois à l'esprit qu'elle pourrait bien avoir le même sort que l'autre, et mes cheveux se dressaient sur ma tête... Le comte Achille n'est pas un méchant homme; il est de ceux qui tuent les femmes sans savoir et qui enjambent le corps pour aller où le caprice les mène... J'avais peur...

» Elle ramena Béatrice, distraite et muette tout contre sa poitrine pour continuer en s'adressant toujours à moi :

» — Comment aurais-je su que je l'adorais déjà ?... Une fois, à la pension Géran, où j'allais vendre mes plaisirs, j'entendis qu'on parlait d'elle ; je m'approchai : c'était mademoiselle Mélite qui causait avec la marquise. La marquise disait : « Le mécon-
» tentement du maréchal est bien naturel; c'est une
» fille de rien. Je connais quelqu'un qui a fréquenté
» autrefois son père, un grossier soldat de fortune,
» sans éducation, sans manières, un homme im-
» possible ! Quand on s'appelle le comte de Mer-
» sanz, on n'épouse pas une demoiselle Roger... »

» Te souviens-tu, Béatrice, ma chérie, s'interrompit ici Marguerite, tu me vis arriver tout essoufflée. Je pénétrai dans ton jardin malgré le suisse et j'allai t'offrir des plaisirs. Le suisse venait pour me chasser : tu l'apaisas en riant et tu m'achetas

toute ma boîte... Oh ! le bon et cher louis ! la sainte pièce d'or ! le premier sourire de ma fille!... Depuis, j'allais à l'hôtel bien souvent, j'y étais toujours reçue. Elle ne savait rien, cette enfant-là ; je n'étais pour elle que la petite bonne femme !... maman Carabosse, comme ils m'appellent tous ; et pourtant, si vous aviez vu comme elle était bonne avec moi ! Je ne me suis découverte à elle qu'au moment où j'ai deviné le danger... Il fallait bien qu'il y eût un homme dans tout ceci : je parvins à introduire mon Vital et je lui avouai qu'il était son frère... Écoutez, il ne faut pas nous faire meilleurs que nous ne sommes... sur cent femmes dans sa position, il y en aurait eu quatre-vingt-dix-neuf pour se pâmer de désolation en apprenant cette foudroyante nouvelle... la comtesse de Mersanz, fille de maman Carabosse !... Eh bien, elle tomba tout de suite dans mes bras en pleurant de joie et en m'appelant sa mère...

» Le vieux Roger s'agita en ce moment dans son lit. Nous le vîmes se soulever sur le coude. Il avait vraiment l'air d'un spectre.

» — Pourquoi donc, nous demanda-t-il, pendant que son regard abêti faisait le tour de la chambre, pourquoi donc le lieutenant Toussaint s'est-il fait sauter le caisson ?... J'ai su cela... je ne m'en souviens plus.

» Béatrice nous quitta aussitôt pour s'approcher du lit. Le bonhomme la regarda en face d'abord, puis avec une appréhension sournoise.

» — Comtesse ! murmura-t-il ; est-ce bien heureux d'avoir une fille comtesse ?... Il faut regarder où l'on pose le pied dans ces grandes maisons.

» Et, tout à coup, fronçant le sourcil :

» — Bien !, bien ! voilà que je m'en souviens !... On rencontre de vieux camarades, n'est-ce pas ? on boit un verre ou deux ensemble... je ne savais pas que c'était péché de boire dans le jardin... Niquet et Palaproie ont fait un peu de bruit : ce n'est pas des marquis... On ne le fera plus... d'ailleurs, je vas retourner dans mon trou : je ne gênerai plus personne.

» — Mon père ! mon bon père ! prononça doucement Béatrice, qui lui jeta ses deux bras autour du cou.

» Le vieux Roger se laissa caresser un instant. Il était plus calme et un sourire voulait naître autour de ses lèvres. Mais nous le vîmes soudain repousser Béatrice, tandis que ses yeux hagards interrogeaient le vide :

» — Est-ce Toussaint ou Langlois ?... murmura-t-il ; Toussaint avait une fille ; Langlois aussi... Lequel des deux s'est brûlé la cervelle ?... »

IV

— La police de la vicomtesse. —

« Hier au soir, ma bonne Aglaé, je n'ai pas achevé ma lettre. Mon malade s'est éveillé. Dès qu'il s'éveille, je vais m'asseoir à son chevet. Nous causons. Naguère, nous ne savions pas causer. Quand le hasard nous rassemblait et que nous étions dix minutes ensemble, l'impatience me prenait, et je voyais bien qu'il faisait des efforts terribles pour ne point bâiller. Nous n'avions d'autre souci que d'être quittes l'un de l'autre.

» N'est-ce pas admirable cette chance que Dieu nous laisse de renaître au bonheur après une mort si longue? Je t'assure, Aglaé, que le bonheur qui renaît ainsi vaut toutes les jeunes félicités. Ou plutôt, je t'affirme que le bonheur est la jeunesse même. Nous sommes jeunes, depuis que nous nous aimons.

» Nous avons vécu deux fois. Nous pouvons comparer ces fleurs du second printemps à celles qui parfumaient nos belles années. Celles-ci sont plus douces ; je les aime mieux. Se faneront-elles aussi ?...

» Depuis hier, il s'est passé bien des choses. Mais achevons d'abord de régler notre arriéré. Tu penses bien que je n'ai pas laissé la famille Roger dans la mansarde de la petite bonne femme. Nous avons choisi un appartement dans le quartier, rue Bourbon-le-Château, et nous nous voyons tous les jours. Le pauvre vieux capitaine est toujours fort malade. Je ne crois pas qu'on puisse appliquer le mot délire à son état mental : c'est une sorte d'engourdissement coupé de réveils imparfaits, où il entrevoit comme une vague lueur de réalité. Cela ne va jamais jusqu'à la perception complète. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé. Je ne t'étonnerai pas beaucoup en te disant qu'il n'a point reconnu sa femme.

» Ma petite marchande de plaisirs est bonne et douce pour lui ; mais le moment de la reconnaissance (style dramatique), s'il vient jamais, ne sera pas des plus attendrissants. Marguerite a concentré toutes ses facultés d'aimer sur ses deux enfants. Entre elle et Roger, c'est un lien brisé. Elle sera miséricordieuse, attentive et dévouée, ce sera tout.

» Il y avait vingt-quatre ans qu'ils ne s'étaient vus. C'est trop. Et peut-être les motifs de la séparation furent-ils graves. J'aurais peine à mettre les torts du côté de ma petite bonne femme.

» Elle est tellement au-dessus de Roger... Mais je ne sais pourquoi je raisonne ainsi à tâtons. Nous avons autre chose à faire.

» Ma belle Béatrice soigne son père et défend son mari, que Marguerite veut parfois attaquer. Je n'ai jamais vu résignation plus angélique. Elle serait capable encore de pardonner. Tant mieux !

» Quant à ce qui s'est passé dans la fameuse entrevue du maréchal et de Marguerite, la nuit du bal, je n'en sais pas plus long que le premier jour. Ce qui est certain, c'est que le maréchal est à nous et qu'il mène son neveu tambour battant. La petite bonne femme me paraît le diriger comme elle me dirige moi même...

» Maintenant, procédons par ordre ; car il est bien facile de s'égarer dans ce dédale de démarches et

de faits. Je te promets que mon métier actuel n'est pas une sinécure. Je ne connais qu'une personne au monde pour travailler plus que moi : c'est maman Carabosse. Mais celle-là est une fée.

» Césarine est venue, malgré une lettre de moi qui le lui défendait. Elle est venue de grand matin et s'est presque jetée à mes pieds. C'est une enfant extrême en tout, qui voudrait maintenant payer de sa vie le mal qu'elle a fait. Elle pourra bien faire encore d'autre mal par imprudence ou par excès de zèle ; mais il est impossible de ne pas lui pardonner et de ne pas l'aimer. Ceci a été pour elle une terrible leçon. Dès qu'elle va devenir femme, ce sera un être charmant ; mais, puisque nous parlions de sinécure, ce n'en sera pas une non plus que l'état de son mari. Je ne connais qu'un homme absolument propre à la dompter : c'est ce pieux Énée de Vital, ce modèle de douceur vaillante que je n'aurais certes pas choisi pour moi, mais dont la fermeté vertueuse et la mâle patience useraient bien vite l'exubérance de fougue qui met en fièvre cette indomptée.

» Tu vas me demander si je suis folle. Encore passe de travailler à la réunion du comte et de Béatrice, puisqu'il y a fait accompli ; — mais marier ce lieutenant de la ligne à mademoiselle de Mersanz !...

» Mon Dieu ! ma bonne, en principe, je déteste

profondément ces épousailles de princesses et de bergers. J'ai plus d'une fois cessé de couper les feuilles d'un roman nouveau parce qu'il était question d'amener à bien l'union de la fille d'un pair de France avec un jeune sculpteur pauvre et rempli de talent. Ce n'est pas audacieux comme ils le pensent : c'est nigaud, tout uniment.

» Mais, ici, la position de Béatrice change bien l'énoncé du problème. D'ailleurs, à part leur fortune, ces de Mersanz ne sont pas le Pérou. Noblesse de finance, qui, un beau jour, s'est pendu la brette aux reins.

» D'ailleurs encore, l'idée n'est pas de moi. Elle est, ne t'en déplaise, de mademoiselle Césarine de Mersanz elle-même. Hélas ! oui ! à la respectable pension Géran, on prend de ces idées-là vers la quinzième année, quand on ne les a pas dès quatorze ans. Césarine aime Vital de toute la somme de tendresse que le contraste peut ajouter à la passion. Et le timide Vital le lui rend avec usure.

» Je n'ai pas pu te dire cela dans ma première lettre parce que je l'ignorais : la grande scène d'insulte, conduite par cette petite Césarine avec tant d'impitoyable audace, était purement une affaire de jalousie. Elle croyait que Vital était l'amant de sa belle-mère.

» En sortant de la vénérable pension Géran, on

est apte à faire, du premier coup, de ces suppositions-là.

» Du reste, je ne prétends pas du tout ici te faire part du mariage du pauvre lieutenant Vital avec Césarine de Mersanz. Nous causons toutes deux et je te dis : Si ce mariage se fait, Césarine sera une adorable femme.

» Elle veut voir Béatrice, elle veut embrasser ses genoux, elle veut quitter la maison de son père, elle veut se retirer auprès de Béatrice. — Et toutes ces extravagances paraissent le double de leur taille quand elles sortent de sa bouche.

» Traduction littérale : elle en est folle du lieutenant Vital.

» Mais il y a quelqu'un de plus fou qu'elle, c'est son grand bellâtre de père. Quand je songe que j'aurais pu épouser un homme pareil, je suis tentée de mettre mon Henri sous verre. Achille est noyé jusqu'au cou dans sa passion nouvelle ; Achille a le transport au cerveau.

» Si quelqu'un me disait ce soir qu'Achille s'est jeté du haut de la colonne Vendôme sur le pavé, j'en serais fâchée pour ma pauvre Béatrice, et non point surprise.

» Ces tempêtes du cœur chez les hommes qui n'ont pas de cœur sont cependant des phénomènes bien curieux.

» J'observe celui-là de tout près et sous différents angles. J'ai Césarine et ma police.

» Ce qui chauffe au rouge l'ardeur du superbe Achille, c'est la résistance qu'on lui oppose, résistance sincère de la part de Maxence, résistance calculée et admirablement ménagée de la part de madame la marquise de Sainte-Croix.

» Maxence est fort malade, comme j'ai pu te le dire. C'est une fille dont la menaçante précocité n'a pu être domptée que par la plus belle des âmes. Pour moi, Maxence est plus parfaite encore de cœur que de visage. Elle ne voit personne. Césarine elle-même n'a pu parvenir jusqu'à elle.

» Tout à l'heure, j'aurai l'honneur de te présenter le précieux Fromenteau, le chef de ma brigade de sûreté. C'est lui qui t'apprendra ce qui se passe dans la maison Sainte-Croix. Césarine n'en sait pas le premier mot. Extrême en tout, elle allait jusqu'à soupçonner Maxence, qui, autrefois, paraîtrait-il, lui avait parlé contre Béatrice.

» Cette Maxence a dû beaucoup combattre avant de remporter son admirable victoire.

» Le comte Achille en est donc réduit à faire sa cour par ambassadeur. Il ne traite qu'avec la marquise, et tu juges s'il est bien servi. La marquise lui a mis le pied sur la gorge. Elle pèse. Il est vaincu, il est esclave.

» Ce n'a pas été cependant sans résister un peu qu'il s'est couché devant son vainqueur. Il y a eu réaction après la scène du bal et le duel. La réprobation de ses amis les moins scrupuleux, le vide qui s'est fait subitement autour de lui, la conduite du maréchal, tout cela lui a donné à réfléchir. Le lendemain du bal, il resta enfermé tout le jour dans sa chambre. Vers le soir, pris d'un beau mouvement, il chassa M. Baptiste, son valet de chambre, un des plus splendides marauds de la rive gauche, et mademoiselle Jenny, l'ancienne femme de chambre de Béatrice, — une peste de premier ordre.

» Il ordonna d'atteler. Césarine croit qu'il avait réellement la pensée d'aller chercher Béatrice.

» Madame la marquise de Sainte-Croix se fit annoncer au moment où il partait. Elle passa toute cette soirée avec lui. M. Baptiste rentra. Mademoiselle Jenny fut gagée pour servir de femme de chambre à la nouvelle comtesse. Le mariage était décidé. Depuis lors, Césarine elle-même a été tenue à distance. Le comte est comme un étranger dans son hôtel, où il ne fait que de rares apparitions. Césarine croit savoir que le maréchal lui avait signifié dans une lettre fort dure qu'il n'était plus son héritier. Ceci l'a touché médiocrement : c'est, il est vrai, une immense fortune de perdue,

mais il lui reste son propre patrimoine, qui est une immense fortune aussi.

» Mais qu'y a-t-il donc entre Marguerite et le maréchal, pour que cet homme, si sévère et si fort ennemi des mésalliances, punisse ainsi son neveu, — presque son fils, — précisément par cette raison qu'il n'a pas voulu se mésallier?

» Le comte à l'air très-triste. Il a parlé vaguement de s'expatrier. C'est une idée qui germe en lui. Si l'intérêt de la Sainte-Croix s'y trouve conforme, il l'exécutera.

» Lors des rares séjours que le comte Achille fait à son hôtel, il y a de nombreuses allées et venues d'hommes d'affaires. Maître Souëf, l'un des principaux notaires du quartier, vient jusqu'à trois et quatre fois par jour à la maison. Quand ce n'est pas lui, c'est l'un de ses clercs.

» Voilà ce que je sais par Césarine ; mais passons à Fromenteau.

» Figure-toi le plus pauvre diable qui ait jamais battu l'affreux pavé du quartier Saint-Jacques, un cloporte de ces vieilles maisons qui empâtent le palais des Thermes, un ancien petit clerc d'huissier, je pense, monté en grade et devenu écrivain public, habitant le tonneau de Diogène ou une guérite abandonnée, et rédigeant, pour cinq sous, pétitions, placets, réclamations, lettres au roi, cédules amou-

reuses, etc. Figure-toi cela. Fromenteau est plus fort.

» Fromenteau a cinq ou six grandes poches d'où sortent témérairement des liasses de papier formidables. Il est hérissé de papiers, comme une bogue de châtaigne est hérissée de ses épines. Il est déjeté, il est affamé, il rit jaune comme un homme souvent battu, il louche un peu derrière des lunettes invraisemblables, il court, il rampe, il passe partout; il a une pauvre redingote si luisante, qu'on la dirait peinte à l'huile; il a, au contraire, des bottes, si haut crottées, qu'on se demande en les voyant, comment il se fait que les rues de Paris aient encore de la boue.

» Il a un cousin dentiste qui s'associerait à son commerce s'il pouvait *faire* mille francs de capital; il croit à tout, même à sa fortune : il est simple plus qu'un enfant, rusé plus qu'un renard et amoureux imperturbablement.

» Je te conterai quelque jour les amours de Fromenteau avec sa Stéphanie, qui est à son quatrième veuvage et en train de se remarier, en attendant qu'il ait une position faite.

» Les naïvetés véritablement grandes, profondes, épiques, ne se trouvent qu'à Paris.

» Fromenteau a essayé de tous les métiers, peut-être même de quelque métier honnête. Il n'a pas

de bonheur. La *position* le fuit. C'est une victime de notre civilisation.

» Il a tant de talent, cependant! Il nous a déjà rendu des services depuis hier. Je le récompenserai. Peut-être son étoile va-t-elle enfin percer le brouillard; peut-être sera-t-il le sixième mari de Stéphanie.

» Vers sept heures, ce soir, Fromenteau est entré dans ma chambre. Je lui avais donné ses instructions le matin. Il m'a demandé un bouillon, ayant couru, à son dire, toute la journée durant sans manger ni boire.

» Il a, du reste, parfaitement l'air d'un homme qui ne mange qu'à l'occasion.

» Ayant dépêché un bol de potage, il a tiré de sa poche un volumineux dossier et m'a dit :

» — Madame la vicomtesse demeure donc maintenant dans la maison du commissaire?

» Ç'avait été son premier mot ce matin. Cela le préoccupe singulièrement. Pour les gens comme Fromenteau, les commissaires ont une incalculable importance.

» — Qu'avez-vous fait, monsieur Fromenteau? demandai-je.

» — J'ai dépensé les cinq louis que madame la vicomtesse avait bien voulu me confier.

» — Et vous êtes à jeun?

» — Quant à moi, oui, madame la vicomtesse... mais j'ai fait dîner Coqueret, Bertrand, Jolyet, Martellier et Burot.

» — A un louis par tête.

» — Burot à deux louis, madame la vicomtesse; c'est lui qui a traité M. Baptiste de chez le comte de Mersanz.

» Je comprenais.

» Fromenteau s'est frotté les mains parce qu'il me voyait sourire.

» — Et que savez-vous par M. Baptiste? demandai-je.

» Fromenteau assura ses lunettes de ce coup de doigt sec qui annonce l'homme de plume et déplia un de ses papiers.

» — Pas grand'chose, grommela-t-il en haussant les épaules; c'est de l'argent qui ne rapporte pas. M. Baptiste ne se grise jamais tout à fait... et il lui faut du bon... il en a à la maison... Voici le rapport de Burot...

» Je ne te donnerai pas le rapport de Burot... Il ne contenait guère en substance qu'une contre-partie des renseignements fournis par Césarine. M. Baptiste, cependant, ne partageait point l'opinion que le comte pût passer à l'étranger. On est si bien en France pour faire une sottise!

» Ce Baptiste est un maraud de beaucoup d'es-

prit, qui juge son maître de haut. Le mépris de ce coquin est superbe. Chaque mot qu'il prononce au sujet de son maître est écrasant de dédain. Assurément, nous qui avons tant à nous plaindre d'Achille, nous sommes loin de le juger aussi sévèrement que M. Baptiste.

» — C'est vrai, dis-je après avoir pris connaissance du rapport, il n'y en a pas beaucoup pour deux louis.

» — Il y a, me répondit Fromenteau, de la marchandise plus avantageuse. Coqueret a déjeuné avec Marcailloux, troisième clerc chez maître Souëf (Isidore-Adalbert), et ça n'a coûté que douze francs cinquante... Différence des positions.

» Je voulus voir tout de suite le rapport de Coqueret.

» — Ce sont des jeunes gens bien, me dit Fromenteau en dépliant son second papier. Moi, je ne peux pas faire ce service, rapport à mon costume d'abord, qui est un peu défraîchi... Ça ne flatte pas d'entrer avec moi dans un établissement public... En outre de quoi, la boisson me fait mal, n'en ayant pas l'habitude... Enfin, troisième raison, je manque un peu de gaieté pour cause de préoccupation de mes affaires de cœur.

» Il poussa un énorme soupir et je lus sur les flétrissures de sa lèvre le nom adoré de Stéphanie.

» Le rapport de Coqueret contenait ces renseignements principaux :

» On avait déjà consulté M. Souëf pour le contrat de mariage. Le mariage était donc arrêté en principe ; mais ce fameux contrat est, à ce qu'il paraît, aussi difficile à dresser qu'un traité de paix entre une demi-douzaine de puissances de premier ordre. Il nécessite des travaux diplomatiques extraordinaires. Les protocoles se succèdent avec la rapidité de la foudre, et l'étude de maître Souëf (Isidore-Adalbert) est sur les dents.

» Personne, à l'étude, ne connaît madame la marquise. Maître Souëf ne l'a jamais vue ; les clercs donneraient beaucoup pour l'apercevoir. Elle traite par ambassadeur, et son chargé d'affaire est un négociateur de haute importance, un homme dont la spécialité est de faire des mariages, un dieu Mercure du bon motif, un courtier d'hyménées, dont le renom est positivement européen.

» M. Garnier de Clérembault, connu par vingt ans de succès, le seul qui, par ses relations dans la haute société, puisse offrir des dots échelonnées depuis six cents livres de rente jusqu'à cinq millions six cent mille francs !

» Tu juges, ma bonne petite sœur, si ce rapport m'intéressait. Je savais que ce Garnier de Clérambault avait toujours été l'homme de la Sainte-Croix ;

mais je savais aussi que depuis très-longtemps ils dissimulaient leurs accointances avec une adresse telle, que M. du Tresnoy lui-même, lorsqu'il était préfet de police, n'avait pu les surprendre ensemble.

» L'opinion de ce magistrat était qu'ils devaient avoir un lieu de réunion dans Paris même, car les voyages laissent une piste facile à suivre, et ses recherches ne l'avaient jamais mis sur cette trace.

» Quoi qu'il en soit, je n'interrompis point Fromenteau, qui poursuivait. Je traduis son rapport :

» Au contraire, M. le comte de Mersanz agit par lui-même. Il est bien aisé de voir qu'il a honte et qu'il ne veut point élargir le cercle de ses confidents. Quand il ne vient pas à l'étude, maître Souëf lui écrit ; il répond. Les clercs ne font d'autre office que celui de messager.

» Mais, pour cette belle jeunesse qui fleurit les études, le papier vélin lui-même est transparent. C'est un clerc qui a inventé cet art de la seconde vue, au moyen duquel on lit un livre fermé. Les clercs de maître Souëf (Isidore-Adalbert), savent les affaires de M. de Mersanz sur le bout du doigt.

» Le Clérambault lui tient la dragée haute. Il ne faut pas croire que le comte Achille dicte les conditions. Le comte Achille est comme ce malade à qui son chirurgien disait, au beau milieu d'une

opération : « Payez, ou je vous laisse mourir ! » Le comte Achille est dépassé, dominé, vaincu. On le pille, on le rançonne, on le pousse à bout. Il courbe la tête.

» Quand la marquise et lui se voient, ils ne parlent jamais d'affaires. La marquise ne veut pas. Elle tient les choses au plus bas de son superbe dédain. Mais, tous les jours, Clérambault apporte des exigences nouvelles, et l'on dirait que le comte s'acharne davantage à cet extravagant projet, à mesure que les conditions qui lui sont faites sont plus inacceptables.

» C'est la loi. Cette marquise connaît admirablement le cœur humain. Elle sait ce qu'on peut oser au delà des limites du possible avec un homme comme le comte Achille.

» D'autant qu'on ne lui accorde rien, absolument rien. Il n'a pas vu Maxence depuis la scène du bal. Tant qu'on lui tiendra ainsi la tête sous l'eau, on peut tout risquer.

» Du reste, la marquise et son Garnier de Clérambault ont trouvé un prétexte pour colorer leurs exactions ; deux prétextes.

» Pour ce qui regarde la Sainte-Croix elle-même, car elle a fait stipuler impudemment un pot-de-vin considérable, Clérambault a déclaré ruine complète, dangers de toutes sortes, créanciers ennemis. Il

faut sortir de là. On ne fait pas toilette pour sauter par la fenêtre d'une maison en flammes. De l'argent pour la marquise, ou point de mariage.

» Tu sens bien qu'Achille sait où il va. C'est un homme intelligent, après tout, et qui connaît le monde. Il se voit parfaitement glisser sur sa pente et ne peut méconnaître à quelle sorte de gens il a affaire.

» Mesure donc son entêtement, puisqu'il ne fait aucun effort pour s'arrêter.

» Il va. Il est aveugle. On dirait un furieux qui prend sa course tête baissée pour se jeter du haut d'un pont. C'est un homme abandonné de Dieu, depuis sa dernière lâcheté. Son bon ange a déserté avec Béatrice. Il reste seul, damné dans sa maison maudite.

» Pour ce qui regarde Maxence elle-même, le prétexte est bien autrement heureux. Il permet de tout stipuler; il exige qu'on soit sans pitié. Ne faut-il pas sauvegarder la troisième épouse de Barbe-Bleue? Ne faut-il pas revêtir d'une armure la fiancée de ce vampire qui a déjà pris le sang de deux femmes.

» Oui, ma bonne, la marquise a cette suprême effronterie de s'appuyer sur les deuils qu'elle a faits, sur les ruines qui sont son ouvrage. Le Clérembault parle la bouche ouverte de la première comtesse de Mersanz et de Béatrice. Il les cite

toutes deux comme exemple. Cette tombe et cet exil lui sont des arguments. Il dit :

» — Nous ne voulons pas que Maxence ait un jour le sort de celle-ci ou de celle-là. Nous connaissons votre vie. Nous avons le droit de n'avoir point confiance en vous. L'amour qui vous pousse aujourd'hui durera-t-il jusqu'à demain ? Vos amours sont ainsi : ardents mais éphémères. Nous voulons des sûretés, nous voulons des garanties. Nous ne voulons pas mourir comme la première ; nous ne voulons pas être chassée comme la seconde.

» Achille proteste et jure que sa tendresse durera autant que lui-même.

» — Alors, réplique ce logicien de Clérambault, qu'avez-vous à craindre ? Ne serez-vous pas toujours le maître chez votre femme ? Ne jouirez-vous pas indéfiniment des biens que vous lui aurez donnés ?

» — Mais, objecte le comte, — puis-je me dépouiller ?

» — Vous pouvez rompre les négociations, voilà votre droit... Songez bien que nous n'avons pas à vous défendre contre votre fiancée de seize ans, mais bien à protéger votre fiancée de seize ans contre vous...

» On a stipulé d'abord ainsi je ne sais quel douaire impossible, puis la reconnaissance par contrat d'une

bonne partie des biens de Mersanz, — puis une donation ; — il semble qu'on veuille arriver à une vente.

» Tout cela en projet, pourtant. Rien n'est fait. Maxence, mineure, ne peut traiter que par l'entremise d'un tuteur. Or, on n'a pas encore produit le moindre papier.

» Il n'y a là véritablement que ténèbres.

» L'argent comptant seul peut se livrer de la main à la main sans actes ni formalités. Tu verras que ces préliminaires de contrat sont une comédie jouée. J'ai mes soupçons. Fromenteau m'a parlé d'un certain nombre de nièces dont la Sainte-Croix se servait jadis comme elle se sert aujourd'hui de Maxence.

» Cette femme n'a jamais dû être mère.

» Il n'y a point de papiers, il n'y a point de tutelle. C'est fourberie audacieuse du haut en bas. Nous n'avons à craindre que la folie du comte Achille, qui pourrait se défaire de ses immeubles...

» Mais il faut du temps pour cela, et rien, dans les rapports de Fromenteau, n'indique une pareille extrémité.

» La vente n'est encore probablement que dans mes soupçons et dans les espoirs de la Sainte-Croix.

» Elle aura lieu : souviens-toi bien de ce que je te dis là, — mais trop tard pour la marquise. Nous

marchons à grands pas vers un dénoûment. Nous serons en mesure.

» Quand Fromenteau a remis le rapport de Coqueret dans sa poche, je lui ai dit :

» — Avant de passer outre, donnez-moi tous les renseignements que vous avez sur ce Garnier de Clérambault.

» Il a pris aussitôt un air interdit et sournois.

» — Sur ce Garnier de Clérambault ! a-t-il répété; — c'est que... j'en demande bien pardon à madame la vicomtesse... ça va allonger la sauce pas mal... et le potage est déjà loin.

» J'ai sonné. J'ai ordonné qu'on servît à souper sur mon guéridon.

» J'aurais donné quelque chose pour avoir un témoin qui vît la figure jubilante de mon Fromenteau à l'aspect des trois plats de viande froide qui furent étalés devant lui. Sa joie était mêlée d'attendrissement. Il regardait tour à tour la volaille froide, le pâté, la daube : une larme pendait à son œil. Je crois que c'était pour la daube, enfouie dans sa gelée d'or.

» Il souriait en même temps. Il était laid à miracle. Je comprends les mariages de Stéphanie. Elle fait comme ce captif à qui le baron des Adrets ordonnait de sauter du haut d'une tour. Elle prend plusieurs fois son élan.

» — Bien des excuses! murmurait-il, — bien des excuses!... et des pardons... si j'ai osé... Madame est si bonne.

» — A table! à table! monsieur Fromenteau.

» J'imitai ces candidats qui tiennent table ouverte avant l'élection. Je versai moi-même à l'amant de Stéphanie son premier verre de vin.

» Il se mit à frétiller comme un chien qu'on caresse. Il se serait bien assis, mais il ne savait pas où poser son chapeau. Ce chapeau, dangereux pour les meubles, fut enfin placé sous la table.

» — Bien des pardons, répétait cependant Fromenteau, — et des excuses... de m'asseoir en présence de madame la vicomtesse.

» — A table! à table!

» Quand tu viendras à Paris, je te donnerai le spectacle de Fromenteau aux prises avec un ambigu. Ah! ma bonne! c'est un beau coup d'œil! Il a des dents qu'on ne soupçonne pas! C'est un des plus vaillants estomacs qu'il m'ait été donné de contempler en ma vie.

» Je savais bien que c'était la daube qui lui mettait la larme à l'œil. Il est d'abord tombé sur la daube avec une voracité sourde, mais implacable. Il ne fait point de grands mouvements, ses mâchoires ne jouent point à la volée. Je ne sais pas te dire, moi; il broie, il avale sans bruit. C'est une mécanique à

part. On s'aperçoit seulement qu'une énorme quantité de nourriture disparaît.

» Entre ces deux mots : « Bien des excuses... et des pardons, » il absorbe le dîner d'un être civilisé.

» Et il parle en mangeant quand il veut. Quel brevet à prendre ! — Je m'attendais à le voir enfler, comme un boa constrictor, de tout le volume de la daube, du pâté, de la volaille, du pain, du vin, etc. — Point ! Cela descend on ne sait où. Mon Fromenteau reste plat comme une sardine et garde toujours ce même air affamé qui est le trait le plus aimable de sa physionomie.

» Au milieu de la daube, il a commencé, la bouche pleine :

» — Bien des pardons... S'il m'était permis de boire à la santé de madame la vicomtesse...

» — Buvez et entrez en matière, monsieur Fromenteau : je vous écoute.

» — Bien des excuses... Tant pis pour le patron... j'entends M. Garnier !... Comme on est traité on sert... Je suis sobre, excepté à l'occasion... M. Garnier de Clérambault est le dernier qui m'ait promis les mille francs pour ma position d'associé avec mon neveu... Ça a été bien près, mais ce grand coquin de Jean Lagard arriva et *chipa* la chose... Si M. Garnier m'avait donné le billet, Stéphanie ne

serait pas affichée au onzième et je ne dirais rien sur lui ni pour or ni pour argent... mais il ne m'a pas payé seulement les renseignements que j'avais pris sur le jeune Rodelet et la somme totale des biens de M. le comte de Mersanz, chez M. Souëf (Isidore-Adalbert). Aussi, je ne lui dois rien.

» — A quelle époque? demandai-je.

» — Ça n'est pas vieux... c'était l'autre jour, avenue de Saxe... Le commencement de la danse, quoi! Il préparait ce qui se fait aujourd'hui.

» — Et vous l'avez aidé?...

» — C'est l'état... Il y a donc que vous ne pouvez pas mieux vous adresser : d'abord, parce que M. Garnier et moi, nous sommes de vieilles connaissances, ayant été employé par M. du Tresnoy pour le surveiller et m'étant trouvé mêlé à certaine affaire de la rue du Cherche-Midi.

» — Je sais cela, l'interrompis-je, — passez.

» Fromenteau discontinua pour un moment d'adresser à la volaille froide toutes les caresses de son regard et tourna vers moi son œil étonné.

» — Ah! ah!... fit-il, — vous savez cela... Alors, vous connaissez madame la baronne du Tresnoy... ou la petite concierge... ou la sage-femme... ou madame Merriaux... ou...

» — Passez, vous dis-je!

» — Bien des pardons... et des excuses... Le fait

est que je ne suis pas ici pour interroger madame la vicomtesse... mais l'habitude de l'état... Où en étions-nous?

» — A la seconde raison que je puis avoir de vous féliciter...

» — D'avoir fait ma connaissance !... c'est cela... Elle est fameuse, la seconde raison !... et inédite, comme ils disaient quand j'étais pour faire les courses chez le libraire !... Celle-là, vous ne la connaissez pas !

» Il lâcha sa fourchette pour se frotter les mains tout doucement ; puis il but un bon petit coup de vin avec sensualité.

» — C'est une histoire, dit-il en s'accoudant sur la table, car les plus ardents travailleurs ont des temps de repos, et il lui fallait vraiment reprendre haleine avant d'attaquer la poularde, — c'est une histoire... Faut-il comme ça que des individus aient de drôles d'idées !... Il y a dans Paris un homme qui pense le jour et la nuit à faire un trou dans le mur d'octroi, la ! c'est une idée fixe, quoi ! Il veut percer la barrière des Paillassons. Je ne sais pas son nom ; mais si madame la vicomtesse le veut...

» — Oh ! fis-je en l'interrompant,—je n'ai aucune envie de savoir le nom de cet homme-là.

» Fromenteau sourit avec finesse, quoiqu'il mît

beaucoup d'énergie à broyer le reste de la croûte de pâté.

» — Peut-être, peut-être, dit-il :—ne jurons de rien... Si j'avais rencontré cet homme-là du temps où je travaillais pour M. le baron du Tresnoy...

» Il vit que, sur-le-champ, je devenais plus attentive et poursuivit en baissant la voix :

» — La chose qui arrêtait les recherches de feu M. le baron et qui arrêtera toutes celles qu'on voudra tenter contre le Clérambault et sa marquise, c'est qu'on ne peut jamais les prendre ensemble. On savait bien dès lors qu'ils mêlaient leur jeu; mais jamais madame de Sainte-Croix ne mettait le pied dans la maison Clérambault, et jamais M. Garnier ne passait le seuil de l'hôtel de Sainte-Croix. Ils se voyaient, pourtant. Où se voyaient-ils? Feu le baron s'en est allé avant de savoir la réponse à cette question.

» Ces deux mots d'explication étaient nécessaires pour que madame la vicomtesse comprît le sel de ma petite histoire.

» Voilà cinq ou six jours, je me promenais sur le boulevard extérieur, vers cinq heures du matin. C'est un moment où l'on n'y rencontre pas beaucoup de calèches découvertes; mais, moi, je vas et je viens, la nuit comme le jour. L'état veut ça; j'aimerais mieux être rentier.

» Je flânais donc, revenant je ne sais d'où, entre la barrière de l'École et la barrière de Sèvres, lorsque j'entendis tout à coup deux hommes qui causaient de l'autre côté de la chaussée. Quand une fois on a pris l'habitude d'écouter, ça se fait tout seul. Je marchai cinquante pas pour ne pas effaroucher les oiseaux, et puis je traversai la chaussée tout doucement, pour me couler le long du mur d'octroi. Il y avait un grand et un gros. Le gros disait :

» — Nini, c'est fini, rien ne vient, vous m'avez induit. Vous verrez de quel bois je me chauffe, quand on se moque de moi!

» Je tressaillis en entendant de plus près la voix du grand. C'était Clérambault. Mes deux oreilles s'ouvrirent comme des cornets pour les sourds.

» — Vous êtes incorrigible, mon bon, disait-il ; — on a beau travailler pour vous, c'est comme si l'on chantait! Pensez-vous que Paris a été bâti en un jour?...

» Et autres balivernes à l'usage du Garnier. Je vis qu'il était en train d'empaumer mon gros, et je m'appuyai crânement le dos à l'arbre qui nous séparait : histoire de me reposer en écoutant leur colloque.

» Voici de quoi il s'agissait. Le gros, qui m'avait la tournure d'un aubergiste de campagne ou d'un cabaretier de la banlieue, avait prêté sa maison à

Clérambault et à la marquise pour leurs conférences, — et sa maison devait être bien commode pour cela, car je n'y avais vu que du feu, dans le temps où M. le baron du Tresnoy m'avait promis ma position si je lui trouvais cette piste-là.

» Une autre preuve que la maison était commode, c'est que Clérambault se démenait comme un diable pour garder la possibilité d'y continuer ses rendez-vous. Mais le gros ne voulait plus. Il donnait congé en bonne forme. Ça m'amusait. Bien des excuses et des pardons...

» Ici, Fromenteau ayant repris son couteau et sa fourchette, décolla sans art, mais avec succès, la cuisse et l'aile de la poularde. Il les mit sur son assiette, gardant le reste pour plus tard.

» — Garnier parlait ferme, poursuivit-il ; le gros tenait bon. Il disait :

» — Voilà assez de temps qu'on me fait aller. Je commence à voir que je suis le dindon. La justice mettra le nez là-dedans un jour ou l'autre ; je ne veux pas que mon établissement soit souillé par le déshonneur !

» Garnier répondait :

» — Ingrat ! au moment où l'on s'occupe de vous dans tous les ministères et auprès des architectes du roi, vous vous plaignez ! Croyez-vous qu'on n'ait que vous à penser aux travaux pu-

blics des ponts et chaussées! Vous vous retirez à l'heure de la récolte. Dans quelques jours, votre fortune sera faite, et vous renoncez de vous-même à toute récompense!...

» Comme le gros haussait les épaules et disait : « Tarare! » Garnier a pris tout à coup une pose aussi noble que celle des acteurs de tragédie, et il a tendu sa main vers le mur d'octroi. Justement, ils étaient arrêtés devant cette baraque qu'on appelle la barrière des Paillassons, bien que l'enceinte n'ait point d'ouverture à cet endroit;

» — Malheur! s'est écrié Garnier; — vous touchiez au but de vos espoirs! j'avais sur moi le plan de l'ouverture, dressé par les architectes du gouvernement! Adieu! jamais la barrière des Paillassons ne sera percée.

» Il a fait mine de s'éloigner à grands pas. Le gros a hésité, puis il l'a rappelé. Le plus fort, c'est que ce coquin de Clérambault avait dans sa poche un plan, un véritable plan, dressé par un homme de l'art. — Ce plan présentait une porte à double grille, flanquée de deux monuments aussi jolis que toutes nos autres barrières. Il faut que Clérambault et la marquise tiennent diaboliquement... bien des excuses... et des pardons... tiennent fameusement à la baraque du gros pour préparer des frimes semblables...

» Mais conçoit-on cette idée, faire un trou dans le mur d'octroi!... Le gros a pleuré, madame! Il a pleuré comme un veau, sauf le respect que je vous dois ; il a mouillé le papier, qu'il regardait à la lueur d'un réverbère. Il a demandé pardon à Clérambault. Il a promis de ne plus faire le méchant. Bref, son établissement reste entièrement à la disposition de M. Garnier et de madame la marquise...

» Ainsi se termina le récit de Fromenteau, ma bonne Aglaé, en même temps que la dernière bouchée de la poularde disparaissait dans son vaste estomac. J'avoue que j'attendais mieux, et, cependant, ce tronçon d'histoire était comme une nouvelle énigme proposée à mon imagination, déjà si tendue.

» Ma première parole a été, tu le penses bien :

» — Pourquoi n'avoir pas suivi ces deux hommes?

» Je te donne, dans sa solidité antique, la réponse textuelle de Fromenteau :

» — Parce que je n'avais plus M. le baron du Tresnoy et que je n'avais pas encore madame la vicomtesse.

» Fromenteau ne fait que sur commande.

» Mais il va rôder. Il se fait fort de trouver le gros avant une semaine.

» Les rapports de ses autres agents avaient trait à divers personnages de notre imbroglio. Je n'ai pas

besoin de te dire que toute cette campagne a été conduite d'après la haute inspiration de ma petite bonne femme, général en chef; Martellier avait dîné avec un Polonais qui joue le rôle de prince russe dans les grandes occasions, pour le compte de la fabrique de mariages. Il a vingt francs, et on lui prête l'habit avec les décorations. Jolyet a obtenu un rendez-vous de la femme de chambre de madame la marquise. — Bertrand a pris son repas dans un bouge de la plus excentrique espèce, une maison de jeu clandestine. — On lui a parlé d'une femme en noir qui vient s'établir dans une sorte de cage, d'où elle dirige son jeu par l'entremise d'un serviteur complaisant. Cette femme boit de grands verres d'eau-de-vie derrière son voile épais de dentelles. Serait-il possible que ce fût la marquise! Elle perd des sommes folles presque tous les soirs.

» Tu ne saurais croire, ma bonne petite sœur, avec quelle passion je me plonge dans cet océan de mystères.

» Henri va mieux. Il demande à servir comme simple soldat dans notre bataillon.

» Il m'aime toujours.

» J'ai promis à Fromenteau de lui donner la position de dentiste associé s'il fait bien son devoir. Il m'a quittée à minuit, son repas l'avait un peu

alourdi. Pourtant, j'ai vu briller un éclair derrière ses lunettes, et, pendant que ses mains frémissantes entassaient dans ses poches des montagnes de vieux papier, il a murmuré d'une voix douce et tendre ce mélodieux nom de Stéphanie... »

V

— Dernières lettres de la vicomtesse. —

« Du 5 avril.

» Je sais enfin le lieu qui unit le maréchal et ma petite bonne femme. C'est le maréchal lui-même qui me l'a raconté. Je rougis de mes soupçons, ma chère Aglaé. C'était bien Marguerite Vital qu'on nommait la Perlette; mais mon imagination avait rêvé le reste. Marguerite Vital est l'honneur même. Il n'y a rien qu'une noble et touchante histoire où ma petite bonne femme joue un rôle héroïque.

» Marguerite a sauvé la vie du maréchal, autre-

fois, dans les guerres d'Allemagne. Il est bien vrai qu'elle était charmante alors; mais elle adorait son mari, qui n'en valait pas beaucoup la peine, comme notre pauvre Béatrice adore le corps sans âme d'Achille. Pourquoi cette destinée appartient-elle à tant de femmes, et aux meilleures souvent, et aux plus belles ?

» Marguerite a fait davantage. Elle a sauvé l'honneur de celle qui porta plus tard le nom du maréchal. L'agrafe de diamants était un gage donné sur le champ de bataille. Marguerite est restée vingt ans dans son humble fortune sans réclamer le prix du service rendu.

» La maréchale, qui est morte depuis plusieurs années, n'avait jamais vu Marguerite. Elle savait seulement qu'une jeune femme, une vivandière de la septième demi-brigade, s'était battue comme un vaillant petit soldat dans la forêt de Thuringe, en défendant son mari, alors général S***, qu'une chute de cheval mettait, au milieu de la nuit, à la merci des Autrichiens.

» En mourant, elle lui avait dit :

» — Je veux que cette dette soit enfin acquittée.

» Le maréchal avait donc dans le cœur une double gratitude : la sienne et celle qu'il avait héritée de sa femme, sainte créature dont la mémoire resta en lui comme un culte.

» Voilà pourquoi l'agrafe joua si bien son rôle de talisman au bal du comte Achille.

» Les choses ont peu marché, en apparence du moins, et pourtant je pressens, aux angoisses de mon cœur, que le dénoûment est proche. Le dénoûment sera terrible.

» Nous attaquons le tigre. Dans ces chasses farouches, quelqu'un des assaillants reste toujours sur l'herbe. Le tigre ne meurt jamais sans se venger.

» Lequel d'entre nous tombera? Quelle vie sera tranchée? Moi, je ne veux plus mourir, depuis que que je me sens aimée. Le destin choisit parfois précisément l'heure où l'on ne veut plus mourir...

» Elle se défendra. Son fort doit être prêt. Du tigre, elle a aussi le flair. Elle a dû interroger les quatre aires de vent pour voir l'ennemi venir. L'ennemi vient de tous côtés; elle le voit. Qu'a-t-elle imaginé pour combattre ou pour fuir?

» Te le dirai-je, Aglaé? ce n'est pas de la haine que j'ai contre cette femme. Elle est la cause involontaire de ma résurrection : pour ce fait seul, je lui pardonnerais. Maintenant que la lumière est faite pour moi sur sa vie, car ces quinze jours ont porté leur fruit, sinon pour le présent, du moins pour le passé, maintenant que je pourrais établir la liste exacte de ses crimes, son image se dresse devant moi comme un spectre qui n'a rien d'humain.

C'est l'enfant d'une de ces familles matérialistes et sages, commercialement parlant, qui n'ont d'autre Dieu que l'intérêt et qui végètent, sans vertus ni vices, plongées jusqu'au cou dans les petites fourberies du comptoir. Parmi toutes les laideurs de notre civilisation, ce peuple de sangsues microscopiques est ce qu'il y a de plus repoussant et de plus odieux. C'est l'immoralité sans passion, c'est-à-dire la perversité sans excuse.

» Son premier acte, sa fuite de la maison paternelle me semble fatalement excusable : il n'en pouvait être autrement. Les murs de cette cellule où le trafic épaississait l'air l'opprimaient. Elle était trop grande pour cette coquille où s'agitaient de mesquines ambitions. Elle a quitté sa famille comme l'enfant sauvage déchirerait, dans un brusque effort, son vêtement trop étroit.

» C'était, en effet, un enfant. Flavie Soyer (madame la marquise de Sainte-Croix) avait quatorze ou quinze ans quand elle vint à Paris.

» Paris dut l'enivrer. Toutes les aspirations, tous les désirs, toutes les jalousies, toutes les forces étaient en elle. — Et qui sait ce qu'un enseignement chrétien eût fait de cet être exceptionnel ?

» Son premier pas fut une chute, son premier acte une tragédie. Le nom qu'elle porte lui coûta deux meurtres.

» Puis son existence, embarquée sur cette pente infernale, fut comme un brûlot au milieu de ce Paris, qui l'adorait, belle, riche, titrée, reine des élégances et des plaisirs. Elle frappa, devant, derrière, à droite, à gauche, partout où le chemin était barré, partout où le sang se pouvait changer en or. Plus d'arrêt, plus de trêve; le crime entraînait le crime. Ce fut comme un longue orgie de forfaits.

» Ces fils et ces filles de la fatalité antique qui passent tout sanglants dans les poésies d'Eschyle ou de Sophocle, on ne les hait point : ils font horreur.

» Cette femme me fait horreur, et je ne peux la haïr.

» Mes derniers renseignements me la montrent solitaire, écrasée par d'effrayantes lassitudes, — masquée de cet épais voile noir sous lequel passent de grands verres d'eau-de-vie.

» Figure toi cela, si tu peux : cette femme en qui j'admirais si souvent le type parfait, je dirai même idéalisé des distinctions aristocratiques, cette femme *boit*. Cette femme s'oublie dans l'ivresse ignoble et repoussante.

» Elle ! la marquise ! et je vois cela, moi, je vois le verre d'alcool glisser lentement sous le voile. Cela me fait sonder la plaie profonde : c'est pour moi

comme un morne et poignant sanglot. Les médecins n'endorment-ils pas maintenant à l'aide de l'éther ou du chloroforme l'atrocité de certaines douleurs physiques?

» Je vois cette femme ayant déjà les deux pieds en enfer. Je ne la hais pas. L'horreur qu'elle m'inspire va jusqu'à l'épouvante...

» Madame Rodelet est à Paris depuis plusieurs jours. C'est une pauvre femme douce, pieuse et fatiguée de larmes. Elle a reconnu Marguerite Vital. Dès les premiers mots prononcés, parmi lesquels se trouvait le nom de madame de Sainte-Croix, son instinct de mère a tout deviné. Elle a poussé un cri déchirant. Elle voulait voir son fils et l'emporter comme une proie.

» Ce n'était pas tout à fait pour cela que nous l'avions fait venir. Marguerite, qui est l'abnégation même, Marguerite, qui n'a jamais travaillé que pour les autres, a pourtant, à l'occasion, l'égoïsme de quiconque livre un suprême combat. Elle prend ses armes où elle les trouve. Madame Rodelet est une arme.

» Elle a d'abord refusé son concours nettement et avec une fermeté qui laissait peu d'espoir. Elle ne voulait, disait-elle, ni réhabilitation, ni vengeance. Depuis plus de vingt ans, elle cache son malheur comme un crime, mettant tous ses efforts à se

faire oublier. L'idée de recommencer la lutte contre cette femme qui l'a si cruellement brisée, l'écrasait à l'avance et l'anéantissait. Il a fallu encore la pensée de son fils pour la déterminer. Elle témoignera.

» Ce mot te dit, ma bonne Aglaé, sur quel terrain est engagée la bataille ; tes lettres me prouvent que tu n'as pas encore pris au sérieux cette grande et terrible affaire. Tu railles, tu te moques, tu me demandes si nous travaillons pour la *Gazette des Tribunaux*.

» Je te réponds : Oui, à moins que Dieu ne paralyse brusquement nos efforts, ceci sera une cause célèbre. Y a-t-il un autre champ clos où l'on puisse attaquer une femme comme la Sainte-Croix.

» Sans parler du comte Achille, à qui mon Henri garde cependant une sorte d'amitié, nous avons à sauver Césarine, Béatrice et Maxence elle-même.

» Si tu savais quelle joie j'aurais à conquérir cette créature choisie, à la rendre mienne, à lui faire oublier toutes les souillures qui entourèrent son enfance sans ternir le pur éclat de sa belle âme. Je parle souvent de Maxence avec ma petite bonne femme. Nous devons beaucoup à Maxence. S'il lui faut une mère, je l'adopterai.

» C'est votre tort à vous autres *provinciales* (car

je vais te dire de gros mots, si tu te permets de siffler ma pièce), c'est votre tort de crier au roman dès que certains événements sortent de l'ornière un peu étroite où roule si paisiblement votre vie. Exprimons-nous mieux : c'est votre tort de ne pas croire au roman. Je ne sais pas comment les choses se passent dans le Maine ; mais, depuis que j'existe, j'ai toujours vu le roman se glisser dans la réalité. Je dis : toujours. Ce qu'on appelle *roman*, dans le langage des pacifiques, c'est-à-dire ce qui sort avec quelque violence de la vie moutonnière et routinière, abonde à ce point autour de nous, qu'on est tenté de se demander à quelle source tarie les écrivains d'imagination vont puiser. Ils exagèrent, il est vrai, de temps en temps, quand le fond de leur récit montre par trop son indigence; mais, dans la peinture des caractères comme dans la logique des faits, ils restent sans cesse au-dessous du réel.

» Après cela, peut-être en est-il autrement dans le département de la Sarthe. Tu vois que je suis en colère. La, vraiment, je t'en veux. J'espérais te faire peur avec mes lettres. Je t'ai fait rire; c'est une chute. Mais le dénoûment me vengera.

» Dans tout ce que je t'ai mandé, deux choses t'intéressent : la fabrique de mariages du célèbre Garnier de Clérambault; tu en as entendu parler, et

madame la baronne du Tresnoy, *qui a ses filles.* C'est de la comédie.

» Vous voilà bien, mesdames de province ! ce sont vos petits voyages à Paris qui font le succès du Vaudeville et du Gymnase ! Entre tous les mets intellectuels, ce que vous adorez, c'est le commérage.

» Je veux flatter tes faiblesses. Je joins à cet envoi une monographie de la fabrique Clérambault, composée par notre Fromenteau, qui va décidément épouser Stéphanie. La conclusion de cette œuvre éminemment remarquable est que la spéculation de Clérambault n'est pas du tout fondée sur le mariage. Il a deux listes de fantômes : une liste de fantômes mâles, une liste de fantômes femelles. Aux vivants, il communique la seconde liste moyennant finances ; aux vivantes, il produit la première pour quelque rémunération.

» Ceci est la base commerciale de l'affaire. ne fois la prime touchée, Clérambault présente à son client une dame, à sa cliente un monsieur. Des difcultés surgissent. On ne convient pas : la prime seule reste.

» On peut gagner très-honnêtement sa vie à ce métier. C'est le rudiment de l'industrie matrimoniale.

» La marquise de Sainte-Croix, qui avait plus de

besoins, avait inventé une autre formule. Elle ajoutait à ce thème trop élémentaire une variation que j'intitulerai : *vol ou détournement de nièce.* Puisque tu es abonnée à la *Gazette des Tribunaux*, tu trouveras sous peu dans ton journal des renseignements complets à ce sujet.

» Cela viendra plus vite que tu ne penses. J'espère que tu crois à la *Gazette des Tribunaux?*

» Passons maintenant à la baronne, *qui a ses filles*. Lis d'abord le billet ci-joint que je lui écrivais il y a quinze jours, d'après les instructions de ma petite bonne femme. Tu as lu? Deux partis! deux mariages! tel est l'appât que nous avons jeté à ce modèle des mères. Elle est venue à l'ordre, mais sans empressement, avec sa dignité accoutumée. C'est une belle figure de mère ayant à placer des filles de douteuse défaite. Tu connais le cousin Anatole de Jolien, sa tête de mouton, ses cheveux crêpés, d'un jaune si avantageux, sa décoration de l'Éperon d'or, et son zezayement qui donne tant de suavité à son innocence. Quel mari pour mademoiselle Dorothée! Eh bien, on peut dire de mademoiselle Dorothée : quelle femme pour ce pauvre Jolien! Dorothée, c'est celle qui chante. Elle est haute comme une perche; elle a gardé toutes les petites gentillesses des pensionnaires. Jolien sera un heureux baron.

» Juliette, c'est la pianiste, celle qui a reçu de ces leçons qui coûtent si cher. A mon sens, elle est plus insupportable que Dorothée.

» Mussaton est gentilhomme, sandis! Mussaton de Bassagnac! natif de Libourne. Eh donc! cousin, issu d'arrière-cousin du maréchal. Il sait peindre sur velours et découper des bobèches en papier. C'est un artiste.

» Quand je vois cette austère baronne, il me semble toujours qu'elle va me réciter l'églogue de madame Deshoulières. Elle-même paît ses deux grandes brebis

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine...

» Mais il ne s'agissait pas de rire! Elle a ses filles!

» Te souviens-tu de cette thèse extravagante soutenue par Montmorin chez toi l'an dernier? Le fou prétendait qu'il fallait supprimer la famille, parce que les trois quarts des crimes, des escroqueries, des bassesses, des abus de confiance, avaient pour motif ou pour excuse la lourde charge qui pèse sur le père de famille. Montmorin fut lapidé, selon l'habitude. On l'accusa d'insensibilité, d'impiété, de cruauté. Par ce fait, les sarcasmes qui s'attaquent

à des plaies si profondes, sonnent mal à toutes les oreilles; c'est barbarie que de faire de l'esprit à propos de ces détresses sociales. Mais il y a un atome de vérité au fond de tous les paradoxes. L'aspect seul de cette digne baronne du Tresnoy me fait sauter aux yeux ce qu'il y a de sérieux sous les facétieux sophismes de Montmorin.

» Elle a ses filles. Elle est armée en guerre. C'est la mère poule qui bat impitoyablement tout ce qui s'approche de son nid.

» Passez au large : elle a ses filles !

» Il faut à chacune de ces filles un mari, une maison, une bonne petite aisance : le nécessaire à tout le moins, le superflu s'il se peut. Dès lors, la morale humaine perd ses deux grandes divisions, le bien et le mal. Toutes choses se partagent ainsi : celles qui favorisent le mariage de mademoiselle Dorothée et de mademoiselle Juliette, celles qui nuiraient à l'établissement de mademoiselle Juliette et de mademoiselle Dorothée.

» La première catégorie forme, pour madame du Tresnoy, ce qui est bien, la seconde ce qui est mal.

» Que le monde marche, c'est son droit, mais que le monde s'arrange de manière à faire le sort des deux grandes demoiselles, sinon la baronne, révoltée, appellera le jugement dernier de tous ses vœux.

» Elle était tout en noir, selon sa coutume, et plus grave encore qu'à l'ordinaire, s'il est possible. Tu sais que, en définitive, c'est une femme du plus grand ton quand elle veut. Sa sévérité ne l'empêche pas du tout d'être gracieuse au besoin. Elle connaît sur le bout du doigt toutes les rubriques mondaines. En toutes circonstances, elle parvient à sauver les périls actuels d'une situation qui n'est pas toujours exempte de ridicule.

» Je dis actuels, parce que le rire vient souvent après son départ. Mais il ne l'atteint plus.

» — Ce n'est pas vous qui avez commencé mes ennuis, ma belle petite, me dit-elle en entrant. Voilà déjà plusieurs partis qui se présentent. Cela m'apprend trop bien que le temps approche où il faudra me séparer de mes chers enfants.

» Ici, un profond soupir.

» Puis, d'une voix légèrement altérée :

» — Voilà la vie, ma bonne Anna! On se fonde un bonheur, un entourage, des besoins et des habitudes de cœur... On élève des enfants pour en faire la joie de la maison, le sourire de son intérieur... Si ce sont des garçons, ils s'envolent de leurs propres ailes, gais souvent et enchantés de voir le pays nouveau; si ce sont des filles, un mari vient, qui vous prend non-seulement leur présence chérie, mais leur cœur aussi, Anna, la meilleure et la plus

vive part de leur amour... et l'on ne veut pas que les pauvres mères soient jalouses !

» Second soupir.

» J'ai entendu cette tirade dans plusieurs drames, mais placée dans des bouches plus sincères.

» Après tout, pourquoi cette brave baronne n'adorerait-elle pas ses grandes filles ?

» Seulement, elle grille de les marier. Ces grimaces me déplurent. Je m'inclinai sans rien répondre. Elle reprit :

» — Je ne viens pas vous voir pour me plaindre, ma bonne petite, mais pour vous remercier d'avoir pensé à nous... car il faut encore que les pauvres mères remercient... Vrai, vous ne pouvez pas entrer dans nos petites angoisses... Vous avez agi par obligeance et par amitié... Causons de vos deux protégés, voulez-vous ?

» J'eus peine à reprimer un sourire. *Protégés !* N'admires-tu pas le mot ?

» Notez bien que cette façon de se poser réussit avec presque tout le monde.

» La baronne avait une grâce à nous accorder. Ma lettre était une pétition. C'est superbe !

» — Causons, répétai-je.

» Elle s'accouda contre mon guéridon, et me dit :

» — Vous comprenez, chère belle, avec quelle joie je m'allierais à votre famille... mais Juliette a beau-

coup plu cet hiver : nous avons un parti... Les treize mille livres de rente de M. le baron de Jolien sont en terre ?

» — En terre, madame ?

» — Aurait-il répugnance à placer une partie de la somme qui proviendrait d'une vente, opérée prudemment, sur hypothèques solides et... ?

» — Madame, l'interrompis-je, — je vous avoue que je n'en sais absolument rien.

» — Je conçois, ma bonne petite... Nous causons... La terre rapporte si peu... et un revenu de treize mille francs, ce n'est pas le bout du monde... Mes pauvres filles ont une dot assez minime, vous savez ?...

» — Ces messieurs se contenteront...

» — Oh ! certes, certes... je le pensais bien... Ce ne sont pas des mariages d'argent... Pendant que nous tenons M. de Jolien, vous serait-il possible de spécifier les espérances ?...

» — Pas d'une manière précise...

» — A vue de nez, ma bonne.

» — La tante a quinze ou vingt mille francs de revenu.

» — Et pas d'autres héritiers ?

» — Si fait.

» — Combien ?

» — Trois, à ma connaissance.

» — Et sa santé?...

» — Médiocre.

» — Pas de maladie organique?

» — Non, que je sache.

» — Ce n'est pas que je désire... mais une mère, vous comprenez bien?...

» Je comprenais bien que ce fou de Montmorin dit parfois, en cabriolant, des choses assez sensées. Cet entretien matrimonial se renouvelle chaque jour cent fois dans Paris. Cent fois par jour, on épluche sans vergogne ni remords ce bon plat de décès qu'on nomme des *espérances*.— Tu as sans doute entendu parler de cette bonne madame de C***, qui fit comme les compagnies d'assurances sur la vie : elle exigea un certificat de médecin pour marier sa fille au marquis de B***.

» Le certificat ne portait point sur la santé du marquis. Il attestait seulement que le vieux commandeur de B***, oncle du même marquis, avait eu déjà trois attaques d'apoplexie; il constatait que ce mal *ne pardonne pas;* il augurait que la quatrième attaque serait la bonne.

» On ne s'est pas trop moqué de madame de C***; mais bien des gens en veulent au vieux commandeur, qui, négligeant d'accomplir la promesse du certificat, vit encore, et vit, ma foi, très-bien,— en attendant la bonne attaque.

» Soyons juste envers la baronne. La maladie organique ne vaut pas le certificat.

» — Pour ma part, a-t-elle repris, je trouve M. de Jolien parfaitement bien... outre le plaisir de resserrer nos attaches par un lien de famille... Il doit avoir d'autres parents que cette tante?

» — Certes; mais c'est moins assuré...

» — On peut bien porter, n'est-ce pas, l'incertain à deux ou trois cents louis?

» — Si l'on veut.

» — Les principes... Pardon, si je vous obsède ainsi, ma bonne petite, mais une mère...

» — Je trouve tout simple, madame, que vous preniez vos informations... Les principes de M. le baron de Jolien...

» — Exellcents, je le sais, en politique comme en religion... Nous causons, n'est-ce pas?... Dorothée est un ange de piété... Nous ne voudrions pas d'un duc et pair millionnaire qui prêterait à la critique sous le rapport des principes!

» Je ne sais pas trop, à te vrai dire, ma bonne Aglaé, quels sont les principes de mon cousin, le baron. Je crois qu'il aime le bordeaux sans mépriser le bourgogne, et que, protecteur éclairé des arts, il a acheté autrefois ses entrées au théâtre des Folies-Dramatiques.

» Mais la baronne a glissé, plus légère qu'une syl-

phide, sur ce chapitre-là. Passant donc à un autre exercice, nous avons disséqué Mussaton de Bassagnac. Deux cent mille francs! C'est la dot d'un petit bonhomme de la rue du Sentier, dont les parents sont encore dans le commerce!

» — Juliette vaut mieux que cela, chère belle, soyez juste! Avez-vous remarqué comme sa taille se fait depuis un an? Elle a un talent, — non pas un talent d'artiste, Dieu merci, — mais un magnifique talent d'amateur. Vous doutez-vous de ce qu'on dépense pour obtenir cela?... A combien sont les fonds espagnols?

» — Très-bien, comme toujours.

» — S'il en a beaucoup... Mais pourquoi n'a-t-il pas vendu cet hiver, lors de la hausse?... Vous parliez de la présidente, sa marraine : la présidente a des neveux...

» — Le testament de la présidente...

» — Est-ce qu'on pourrait en avoir communication?

» Puis le petit couplet sur les principes. Juliette est pieuse comme un ange, à l'instar de sa sœur. Ce serait un meurtre que de la marier à l'un de ces hommes qui...

» Mais l'affaire des principes n'est jamais bien longue avec cette excellente baronne. Elle fait les demandes et les réponses avec une égale bonne foi.

» En un tour de main, c'est fini.

» Elle s'est levée après une visite qui avait duré tout au plus une demi-heure.

» — Ce qui me séduit dans tout cela, m'a-t-elle dit, — ce qui me charme au plus haut point, c'est l'idée d'une alliance avec vous et avec ce vénérable maréchal... Ces demoiselles ont réellement fait beaucoup d'effet cet hiver. Plusieurs de nos amis nous harcèlent... Ah ! bonne petite, ce moment est cruel.—Mais, en définitive, a-t-elle ajouté en changeant de ton,—puisqu'il faut en passer par là, menons les choses rondement, n'est-ce pas?... Ces demoiselles ont vu ces deux messieurs. cet hiver... Ils ne déplaisent pas : vous pouvez le leur annoncer... Chargez-vous de la double présentation ; ce sera une corvée une fois faite et tout le monde vous en saura gré. Quant aux contrats, j'ai mon notaire. Quand voulez-vous que nous vous recevions?

» Tu vois qu'elle va vite en besogne. J'ai cru un instant qu'elle allait me demander d'être marraine des deux petits premiers.

» Mais tout ceci n'est rien auprès de la fin. J'avais remarqué, lors de son entrée, qu'elle portait un ample manchon, malgré le premier beau soleil. Le manchon avait été déposé sur un meuble. Comme elle se dirigeait vers la porte, je l'ai arrêtée, disant :

» — Chère madame, ne causerons-nous pas un peu de l'autre affaire?

» Son regard s'est tourné tout de suite vers le manchon.

» Elle s'est mise à sourire.

» — Bonne petite, m'a-t-elle répondu, comme je ne demeure pas au-dessus d'un commissaire de police, je vous prie de me laisser, autant que possible, derrière le rideau. Ce n'est pas généreux de m'avoir reproché dans votre lettre ma neutralité : j'ai mes filles.

» Tout en parlant, elle avait pris son manchon. Elle en a retiré un paquet assez volumineux, qu'elle m'a mis dans la main.

» Puis, fort lestement :

» — Pressons les choses, n'est-ce pas? m'a-t-elle dit en m'embrassant.—Au revoir, bonne petite... vous avez rajeuni de dix ans et embelli... Je vous attends toute la semaine.

» Elle a disparu. J'ai ouvert le paquet, qui contenait, comme je m'y attendais, toutes les notes rassemblées par feu le baron du Tresnoy sur madame la marquise de Sainte-Croix.

» Donnant, donnant. Cette baronne paye ses dettes comptant.

» Le soir même, les notes étaient au parquet du procureur du roi.

» Il y a six jours de cela. J'ai déjà reçu trois billets doux de la baronne. »

« Du 27 mai au matin.

» La foudre a éclaté, ma chère sœur. Césarine a quitté la maison de son père. Elle est chez le maréchal. Il y a deux jours que le comte Achille n'est rentré chez lui. Personne n'a de ses nouvelles. Le maréchal est fou d'inquiétude. Les erreurs d'un fils ne vous guérissent pas de l'aimer, et Achille était véritablement un fils pour le maréchal. Henri et tous nos amis se sont mis en campagne. Est-il arrivé malheur?

» Hier encore, je causais avec toi et je riais. En quelques heures, est-il possible de tant vieillir? La foudre a éclaté; les minutes me semblent des siècles. J'attends. Rien ne vient. Que se passe-t-il? Le tigre est acculé. Y a-t-il déjà des victimes?

» Hier au soir, 26 mai, un mandat d'arrêt a été décerné au parquet de Paris contre madame la marquise de Sainte-Croix et contre Garnier de Clérambault, son complice. Leurs demeures respectives ont été cernées cette nuit. Les deux maisons étaient vides. On n'a pu capturer ni madame la marquise de Sainte-Croix, ni son complice, Garnier de Clérambault.

» Maître Souëf, cité au parquet, a déclaré avoir opéré pour le compte de M. de Mersanz, dans l'espace de trois semaines, diverses ventes d'immeubles, — à l'amiable, — et versé entre ses mains des sommes dont le total s'élève à deux millions cinq cent mille francs.

» A-t-il quitté la France avec ces valeurs, comme il en avait exprimé plusieurs fois l'intention? La Sainte-Croix l'a-t-elle enlevé? — ou devons-nous craindre quelque chose de pire?

» Clérambault et Flavie sont-ils cachés dans ce repaire dont parle Fromenteau, chez cet homme dont la manie est de percer le mur d'octroi? Ont-ils attiré dans ce coupe-gorge le malheureux Achille?

» Rien de tout cela n'est impossible. — Et pourtant l'appât principal leur manque. Maxence n'est pas avec eux.

» Je veux te parler de Maxence. Maxence aussi, toute malade qu'elle était, avait disparu de l'hôtel de Sainte-Croix. Quand on est venu me dire cela, mon cœur s'est serré : j'ai senti de la sueur froide à mes tempes.

» Si tu la connaissais comme moi, Aglaé, cette créature si merveilleusement belle, écrasée sous une malédiction si profonde, tu l'aimerais comme moi. Depuis bien des jours, elle est le sujet de mes entretiens avec Marguerite Vital, avec la pauvre

Béatrice, avec Césarine elle-même. Je crois que je donnerais une part de mon sang pour la sauver.

» C'est horrible, cette fatalité qu'on nie et qui s'affirme elle-même de temps en temps, en brûlant nos regards épouvantés.

» A peine lui ai-je parlé deux fois en ma vie, et je l'aime comme si elle était ma sœur ou ma fille. Je l'aime bien mieux que Césarine, pauvre enfant qui pourtant se réhabilite dans le repentir. Je l'aime presque autant que ma sainte et noble Béatrice.

» Pour elle, pour Maxence, j'ai quitté ce matin notre forteresse, où j'attends de minute en minute Fromenteau, toujours en chasse avec ses hommes, et je me suis rendue chez Marguerite Vital.

» J'avais comme un pressentiment de trouver là des nouvelles de Maxence.

» Lorsque je suis arrivée, on ne savait rien. Toute la famille était rassemblée et le maréchal tenait Béatrice dans une embrasure.

» J'ai entendu que Béatrice disait d'une voix brisée par les sanglots :

» — Dieu m'est témoin que je l'aime toujours. Jamais je n'aimerai que lui. Mais la Providence ne nous a point donné d'enfants. Le lien entre nous est rompu. Désormais, il ne sera point renoué.

» Le maréchal parlait avec chaleur. Un instant, j'eus l'idée qu'Achille venait à récipiscence.

» Mais tout était comme je te l'ai dit. On n'avait point de nouvelles d'Achille. Le pauvre vieux maréchal s'est pris pour Béatrice d'une véritable adoration. Il tâche, il s'efforce; toute l'inquiète vivacité de la jeunesse est revenue en lui. A chaque instant, il interroge Béatrice, bâtit des hypothèses en cherchant à ramener sa chère nièce, comme il l'appelle toujours, pour le cas où Achille reviendrait.

» Béatrice le traite avec un respect plein d'affection; mais sa résolution paraît irrévocable. Elle veut la séparation éternelle.

» Le reste de la famille est dans l'état que je t'ai dépeint l'autre jour. La situation du vieux capitaine n'a pas varié. C'est toujours le même sommeil de l'intelligence, accompagné de rêves qui font en quelque sorte effort pour toucher à la réalité. Il parle bien souvent du lieutenant Toussaint, qui, suivant ses propres paroles, *s'est fait sauter le caisson.*

» Toutes les fois que son délire aborde ce sujet, Béatrice éprouve un contre-coup douloureux et terrible. Elle pâlit, elle tremble. Je crois deviner ce qu'il y a de menaçant dans ce rêve.

» Mais ce qui est curieux, c'est la façon dont ma petite bonne femme se multiplie. Nous sommes loin de savoir tout ce qu'elle fait. Elle est parfois

absente une bonne moitié du jour, et le maréchal lui-même n'a qu'une partie de ses confidences.

» Quant à moi, je suis positivement sous ses ordres. Il est bien certain que l'homme est une créature obéissante.

» Ma petite bonne femme me traite quelquefois avec une familiarité qui me charme. Quand elle reprend ses airs respectueux, je la crois fâchée et je suis triste.

» Je suis un peu, vis-à-vis d'elle, dans la position des anciens courtisans auprès du roi.

» A mesure que le moment approche, son activité redouble ; il lui vient en même temps je ne sais quelle grave tristesse qu'on peut définir : le sentiment même de sa responsabilité ! Cela n'empêche pas ses gaies reparties de se faire jour ; mais on sent qu'il y a là-dessous la grande mélancolie des veilles de bataille.

» Elle est admirable avec sa fille. Quand elle embrasse son fils, il semble qu'on lui voit le cœur. Je ne t'ai pas reparlé de ce pauvre beau Vital depuis la scène de la fête. Après la conduite de Césarine, il croyait son amour guéri par l'indignation. Quand donc l'indignation a-t-elle guéri de l'amour? Vital aime Césarine comme un malade souffre de sa fièvre, et Césarine est folle de lui. Marguerite sollicite pour son fils, à l'aide du maréchal, un grade

dans les zouaves. Elle dit, les larmes aux yeux, qu'il lui faut l'Algérie.

» Le maréchal sourit. Le vent est aux mésalliances.

» Je crois que le maréchal a pris Césarine chez lui parce qu'on avait tenté, à l'hôtel de Mersanz, une misérable imitation de la fameuse affaire Rodelet. La marquise et ses complices ont été pris de court ; sans cela, d'assaillants que nous sommes, nous aurions été assiégés. Cela est évident pour moi.

» Ce malheureux jeune homme, M. Léon Rodelet, avait été choisi, comme j'ai dû te le dire, pour enlever Césarine. Il y a eu commencement d'exécution. Mademoiselle Jenny, ancienne femme de chambre de Béatrice, est sous la main de la justice. Léon Rodelet est en fuite avec Garnier de Clérambault et la marquise.

» On ne sait pas ce qu'est devenu Fromenteau. On ne l'a vu ni hier au soir ni ce matin. Mon inquiétude est d'autant plus cruelle, que c'est moi qui l'ai lancé sur cette piste si dangereuse.

» Mais que je te dise, pendant que j'ai encore une minute, la scène véritablement navrante à laquelle j'ai assisté.

» Il s'agit de Maxence.

» Mes pressentiments ne m'avaient pas tout à fait trompée. Je devais avoir des nouvelles de Maxence avant de quitter la maison de Marguerite Vital.

» Au moment où j'embrassais Béatrice pour me retirer, la porte s'est ouverte brusquement et Maxence est entrée. L'étonnement a été général. Personne, pas même Marguerite, ne s'attendait à cela.

» Du reste, moi seule ai reconnu mademoiselle de Sainte-Croix du premier coup d'œil. Je pensais à elle. J'ai prononcé son nom comme malgré moi. Elle est changée à ce point, qu'elle ne se ressemble plus à elle-même. On dirait le spectre délicieux et charmant encore de cette charmante et délicieuse créature qui passait dans la vie comme un éblouissant rayon. Sa beauté serre le cœur; son sourire désolé emplit les yeux de larmes.

» Je me suis avancée vers elle. Sa main froide a touché la mienne; mais, me repoussant aussitôt, elle est allée droit à Marguerite.

» Dans la chambre, un silence profond régnait.

» Marguerite avait l'air troublé. En quelque circonstance que ce soit, je ne l'ai jamais vue que vaillante. Je ne sais point de péril qui soit capable de l'effrayer. — Et pourtant, en face de cette pauvre belle enfant sur qui pèse si lourdement la main de Dieu, Marguerite tremblait.

» Maxence, arrivée auprès d'elle, s'appuya au dossier d'une chaise pour ne point tomber.

» — Je vous ai écrit, lui dit-elle d'une voix très-

basse, mais qui arrivait distincte à l'oreille; — pourquoi ne m'avez-vous point répondu?

» — Parce que je n'avais rien à vous répondre, repartit Marguerite avec un accent de dureté qui me fit mal.

» Maxence reprit en fixant sur elle ses grands yeux, qui semblaient avoir le don de pénétrer jusqu'au fond de l'âme :

» — Marguerite, vous m'avez connue tout enfant... Il y a des moments où je vous vois autour de mon berceau...

» — Folie! grommela Marguerite, qui tourna la tête.

» Maxence poursuivait comme si cet entretien n'eût pas eu de témoins :

» — Il y a des moments où j'ai l'intime certitude que vous m'avez vue naître.

» — Visions! dit encore Marguerite, qui haussa les épaules.

» — Vous ne parviendrez pas à me rebuter, continua Maxence; — je suis venue ici dans un but : ce but sera rempli; je veux savoir : je saurai.

» Ma petite bonne femme sourit avec dédain.

» Je ne l'avais jamais vue ainsi, elle qui d'ordinaire est si secourable et si douce. Je me disais :

» — Elle devrait avoir plus de pitié.

» C'est parce qu'elle avait pitié qu'elle se taisait.

» Maxence fit un pas vers elle. Il fut évident pour moi que Marguerite aurait voulu s'éloigner ; mais quelque chose de plus fort qu'elle-même la retint.

» Maxence poursuivit d'une voix qui devenait en quelque sorte plus pénétrante à mesure qu'elle faiblissait matériellement :

» — Au nom de Dieu, répondez-moi ! De votre réponse dépend ma mort ou ma vie : suis-je la fille de cette femme ?

» — Je n'en sais rien, prononça Marguerite entre ses dents serrées.

» — Vous mentez !... vous mentez ! répéta par deux fois Maxence.

» Puis elle ajouta :

» — C'est mal de tromper une pauvre fille qui va mourir.

» Le rouge montait aux tempes de Marguerite.

» L'accusation de Maxence était manifestement juste : Marguerite venait de mentir...

» Je m'interromps ici, ma bonne Aglaé. J'avais envoyé au logis de Fromenteau. Voilà deux jours qu'on ne l'a vu. Henri vient de rentrer. Tout le personnel de la préfecture est sur pied. On fouille littéralement Paris. — Henri repart pour savoir si Maxence est encore de ce monde. Au moment où je l'ai quittée ce matin, elle n'avait plus que le souffle.

» Cette journée est terrible. Je vois arriver la nuit avec angoisse.

» Une voix intérieure me dit que la dernière convulsion de cet horrible drame aura lieu cette nuit.

» Dernières nouvelles apportées par Henri : Achille a été reconnu hier dans la cour des messageries de la rue Montmartre. Il était en costume de voyage. Il a parlé rapidement à une femme qui pourrait bien être madame de Sainte-Croix. Les registres des messageries, compulsés scrupuleusement ne portent point le nom de M. le comte de Mersanz. Aurait-il changé de nom ?

» Hier, toute l'argenterie de l'hôtel de Sainte-Croix a été engagée chez J. A..., l'orfévre, prêteur sur gage, bien connu de nos lions du faubourg Saint-Germain. Ce n'est pas la marquise qui a fait l'engagement. Le signalement de son émissaire ne se rapporte pas à Garnier de Clérambault.

» Ténèbres partout ! nuit complète ! Mystère impénétrable...

» Je reprends l'histoire de la pauvre Maxence.

» Marguerite avait l'air de souffrir autant qu'elle, pendant cet interrogatoire. Habituée que je suis maintenant à lire sa pensée sur son visage, je voyais qu'elle pousserait la résistance à toute extremité ; je voyais aussi que Maxence s'obstinerait dans sa volonté de savoir.

» Béatrice n'écoutait pas. Elle ploie de plus en plus sous le poids des pensées qui l'absorbent. Le maréchal venait d'entraîner Vital au dehors. Le vieux capitaine Roger dormait. J'étais seule pour entendre et pour voir.

» Ce fut Maxence qui reprit la parole la première.

» — Ne cherchez pas à vous dérober, dit-elle ; — il n'y a rien de fort comme la dernière étreinte de l'agonie... Je suis une mourante : regardez-moi !

» L'esprit se révolte, Aglaé, contre cette idée de la mort, appliquée à l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre qui soient sortis de la main de Dieu. — Mais elle est si pâle, cette Maxence ! — Et ce feu qui brûle au fond de sa prunelle a de si lugubres lueurs !

» Marguerite baissa les yeux ; mais elle resta muette.

» — Dès la première fois que je vous ai vue à la pension Géran, reprit Maxence, j'ai eu de vagues et profonds souvenirs. Vous m'attiriez en même temps que vous me faisiez peur. Je voyais en vous ma destinée... Vos paroles mystérieuses étaient pour moi une lettre morte dont je travaillais nuit et jour à deviner le sens... Regrettez-vous d'avoir été une barrière entre moi et le précipice ?

» Marguerite lui tendit la main comme malgré

elle. Marguerite l'attira jusqu'à sa poitrine et déposa un baiser sur son front.

» — Ne m'interrogez plus, dit-elle.

» Maxence prononça lentement ces quatre vers, dont je gardais fidèle souvenir :

A son insu, l'acide mord ;
A son insu, la fange tache;
Et le vil poignard qui se cache,
A son insu donne la mort...

» Elle s'était tournée à demi vers moi. Son sourire semblait me saluer comme si elle ne m'eût point encore vue.

» Puis, revenant à Marguerite :

» — Sans vous, dit-elle, j'aurais pu être tout cela : poison, fange, poignard... à mon insu.

» Une seconde fois, Marguerite la baisa.

» Maxence se laissa aller contre son cœur, et, d'une voix pleine de larmes :

» — Dites-moi... je vous en supplie, dites-moi que je ne suis pas la fille de cette femme !...

» Et, comme Marguerite gardait le silence, mademoiselle de Sainte-Croix reprit avec vivacité :

» — Elle m'a volée... ou achetée à ces pauvres gens de la campagne... Ma mère me cherche peut-

être... Ne sais-je pas qu'ils avaient toujours besoin de jeunes filles !... Écoutez ! écoutez ! s'interrompit-elle, — vous ne mesurez pas le mal que me fait votre silence ! Craignez-vous de me tuer sur le coup? Je suis forte !...

» Elle chancelait. Marguerite la soutenait dans ses bras.

» Marguerite me regardait, puis levait les yeux au ciel.

» Je comprenais cette muette condamnation. Mon âme était navrée.

» — Je suis forte, répéta cependant Maxence ; — à mon âge, j'ai pu résister à l'homme que j'aimais d'un amour qui est au-dessus de mon âge !... Je reste debout quand j'ai le cœur déchiré...J'aimais... j'aime encore, et me voici près de vous !...

» Béatrice s'était tout doucement approchée.

» — Pauvre noble enfant ! murmura-t-elle.

» Maxence se retourna et lui saisit les deux mains qu'elle toucha de ses lèvres.

» — Intercédez pour moi ! supplia-t-elle, — intercédez pour moi !

» Pendant le silence morne qui suivit cette suprême prière, le vieux Roger s'agita dans son lit. Nous entendîmes tout à coup son rire creux. Il se mit à dire :

» — Hé ! Palaproie ! sergent Niquet, ohé !... le

trouvez-vous piqué des vers, le vin de mon gendre ?

» Il faisait effort pour s'élancer hors du lit. Béatrice alla draper les couvertures.

» Maxence se laissa choir sur ses deux genoux.

» — Malade, brisée, désespérée, poursuivit-elle, j'ai résisté à cette femme, qui me disait d'être heureuse... qui me lisait de brûlantes lettres d'amour... qui me montrait la fortune et le bonheur... J'aime le luxe, moi, j'aime toutes les splendeurs... et j'ai résisté ! Ne voyez-vous pas que je suis forte ?... Ses lettres me le montraient agenouillé à mes pieds... je croyais entendre sa voix si douce qui tremblait... Est-ce un crime, cet amour qui a germé dans mon cœur d'enfant ?... Les rêves de ma fièvre me le présentaient toujours beau comme un dieu... Et n'est-il pas le plus beau des hommes ?... J'ai résisté pendant de longs jours et pendant de longues nuits... J'ai résisté à mes désirs, à ses prières, à mes songes d'ambitieuse, aux supplications de cette femme, qui me disait : « Je suis ta « mère... » J'ai résisté à ma fièvre et à leurs obsessions... Je suis forte !

» Elle porta ses deux mains à sa poitrine, où sa respiration oppressée sifflait.

» — Mais, si elle est ma mère ! s'écria-t-elle tout

à coup avec éclat, — on se doit à sa mère! Pour l'enfant, il n'y a pas de mère coupable.

» Elle courba la tête si bas, que ses beaux cheveux inondèrent son visage comme un flot.

» — Sais-je, moi, reprit-elle, si les hommes ne l'ont pas attaquée? Sais-je si elle ne défend pas une juste querelle? Sais-je encore si ceux qui l'accusent ne sont pas des calomniateurs?... Qu'ai-je vu? Qu'elle voulait marier sa fille à un homme riche et puissant. Mais que font les autres mères? N'est-ce pas là leur ambition commune?... Il y avait des obstacles; elle a fait ce qu'il fallait pour briser les obstacles : c'est le propre de toute ambition, et c'est l'éternelle bataille de la vie...

» Pendant qu'elle parlait, je ne sais quel poids opprimait mon entendement.

» Je sentais l'effort désespéré qu'elle faisait pour sophistiquer sa pensée.

» Je ne crois pas qu'un être humain puisse souffrir plus que je n'ai vu souffrir cette enfant.

» Marguerite, inflexible, gardait toujours le même silence.

» — Elle m'a tout dit, continua Maxence, dont l'accent prit une nuance de menace; — pendant trois semaines, elle est restée à mon chevet. Je sais que sa vie, sa fortune, son honneur dépendent de moi... Elle s'est agenouillée devant moi... Elle a humilié

à mes pieds sa toute-puissanee de mère... Et c'est pour cela que je ne me crois pas sa fille... C'est parce que mon cœur n'a pas battu plus vite à ses sanglots, c'est parce que rien en moi n'a vibré... rien !

» Sa voix s'enflait ; son regard devenait farouche.

» — Que vous a-t-elle donc fait, s'écria-t-elle, pour que vous la persécutiez ainsi ?... Elle me l'a dit elle-même : on l'accule comme une bête féroce... C'est pour se défendre qu'elle a besoin d'or... On l'a ruinée... on essaye de la déshonorer... on veut la traîner jusqu'aux bancs infâmes de la cour d'assises... Vous voyez bien que je sais tout... Avec l'alliance du comte de Mersanz, elle sera sauvée ; car elle dressera son immense fortune entre elle et vous comme un rempart... Que vous a-t-elle donc fait ?... et que m'a-t-elle fait à moi-même, pour que son cri de détresse n'ait point descendu jusqu'à mon âme ?... Pourquoi cette répulsion qui est presque de l'horreur ?... Pourquoi ?... pourquoi ?... C'est qu'elle n'est pas ma mère !

» Marguerite fit un mouvement. Je vis qu'elle allait enfin répondre.

» Mes yeux dévoraient d'avance les paroles suspendues encore à ses lèvres.

» Marguerite avait les sourcils froncés. De courtes convulsions agitaient sa bouche.

» — S'il m'était donné de vous sauver, mademoiselle, dit-elle d'une voix sourde et saccadée que je ne lui connaissais pas, — je ferais le possible comme j'ai fait pour bien d'autres. J'ai cru vous haïr autrefois : ce n'était que le regret de ne pas pouvoir vous aimer... Vous êtes une belle âme et Dieu vous avait créée pour aller plus haut qu'aucune d'entre nous... mais tous les jeunes arbres que Dieu sème n'atteignent pas leur hauteur... Vous avez le cœur trop fier pour vivre de tolérance ou de honte. Le prix que vous valez vous condamne... Vous ne sortirez plus d'ici, Maxence : je vous retiens prisonnière.

» Rien ne peut te dire mon étonnement. J'élevai la voix pour protester.

» La petite bonne femme me lança un sombre coup d'œil.

» — Nous défendons notre peau, dit-elle en ajoutant par l'expression de sa voix à la brutalité de ce mot; — on ne lâche pas comme cela les petits de la louve... Si nous ne mangeons pas, nous serons mangés !

» Béatrice prit la main de sa mère et dit :

» — Il ne sera point fait de mal à cette jeune fille !

» — Du mal ! répéta Marguerite avec une surprise pleine de reproche.

» Puis elle ajouta entre ses dents :

» — S'il reste une chance de salut pour elle, cette chance est ici.

» Maxence demeurait affaissée.—Marguerite alla ouvrir son coffre, seul meuble qu'elle eût apporté de sa mansarde. Elle y prit quelques papiers et revint à mademoiselle de Sainte-Croix.

» — Béatrice, ma fille, ditelle, laissez-nous pour un instant. Vous préparerez la chambre de Maxence.

» J'allais suivre Béatrice. Marguerite m'arrêta en ajoutant :

» — Ce que je vais dire n'est pas un secret pour vous.

» Maxence s'était redressée à demi. Elle regardait ces papiers que Marguerite tenait à la main avec un vague espoir, mêlé d'un terrible effroi.

» — Tenez, débuta brusquement Marguerite, si vous ne voulez pas être la fille de cette femme, libre à vous!... Voici un acte de naissance qui vous donne le droit de porter un autre nom.

» — Et cet acte de naissance est le mien? s'écria Maxence éperdue.

» — Oui, répliqua la petite bonne femme, dure comme la destinée; mais vous n'en êtes pas moins la fille de la nommée Flavie Soyer, dite la marquise de Sainte-Croix.

» Maxence retomba du haut de sa fausse joie. Elle poussa un long gémissement.

» J'aurais mieux aimé, je crois, qu'on me torturât moi-même.

» Je devinais à demi. L'acte de naissance était bien, en effet, celui de Maxence, sous le nom de Julie Seveste. C'était Maxence qu'on avait trouvée dans le berceau, près du lit de madame Seveste, au n° 39 de la rue du Cherche-Midi. — Si tu as présente cette histoire d'audacieuse substitution d'enfant, à moi racontée par madame la baronne du Tresnoy, lors de notre première entrevue, tu te souviendras que la sage-femme, quittant le chevet de la prétendue madame Octave Merriaux (Flavie de Sainte-Croix), passa d'une maison dans l'autre et vint voler le nouveau-né des époux Seveste, qui était un enfant du sexe masculin.

» Il fallait un fils à madame de Sainte-Croix, qui poursuivait, en ce temps-là, une intrigue avec le vieux prince de ***. — Et bien, peu s'en fallut qu'elle ne devînt princesse.

» Je ne saurais plus dire quel fut le sort de l'enfant volé; il dut mourir, puisque Flavie ne fut pas princesse. La petite Julie fut élevée chez les Seveste; mais madame Seveste ne put jamais la voir sans un serrement de cœur. Elle était sûre d'avoir reconnu le sexe de son enfant : c'était un

fils. Bien qu'elle ne devinât point les complications romanesques de l'aventure, elle avait conscience d'une tromperie, et la disparition de la sage-femme, qui ne vint point réclamer ses honoraires, ne put qu'augmenter ses soupçons.

» La petite Julie fut donc dès le berceau un être malheureux. Elle ne connut point les caresses d'une mère. Madame Seveste eut un second enfant. Son mari mourut; réduite à la misère, elle fit un choix entre ses deux petits. Julie fut abandonnée et recueillie par Marguerite Vital, qui la mit à la campagne, chez de pauvres gens. Ceux-ci l'élevèrent.

» Pour comprendre le reste de cette misérable histoire, il faut se reporter à l'industrie principale de la Sainte-Croix. Elle avait besoin de belles jeunes filles qu'elle instituait ses nièces, afin de les produire sur les registres de Clérambault. On s'y prenait longtemps à l'avance ; il y avait des nièces qui jouaient d'autant mieux leur rôle qu'elles ne croyaient point jouer un rôle.

» Clérambault pourvoyait à cela ; il parcourait de temps à autre la province pour recruter des nièces, car tout s'use.

» Clérambault, un jour, trouva cette enfant miraculeusement belle sur son chemin. La Sainte-Croix la voulut voir.

» On en fut si enthousiasmé, qu'au lieu d'en faire une nièce, on l'éleva à la dignité de fille unique de madame la marquise.

» N'y a-t-il pas là, ma bonne Aglaé, une étrange intervention de la Providence! Et les faiseurs de romans qui fatiguent leur cervelle à trouver des complications, mettent-ils souvent la main sur de pareils nœuds? Celui qui dirait que le fait semble inventé à plaisir se tromperait, selon moi : les choses que l'on invente ne forment jamais un de ces drames tout d'une pièce, comme celui de cette mère et de cette fille.

» C'est terrible, c'est tragique, et cette Maxence, qui est belle comme une Grecque de Phidias, porte sur son front la double couronne des fatalités antiques.

» Maxence parcourut d'un regard troublé l'acte de naissance.

» — Madame de Sainte-Croix a-t-elle donc porté ce nom de servante? demanda-t-elle.

» — Non, répondit Marguerite, qui choisit parmi les autres papiers un cahier qu'elle lui mit dans la main.

» C'était une des pièces du dossier du Tresnoy, expliquant clairement et succinctement ce que tu sais déjà.

» Maxence en lut à peu près le quart; puis elle

se prit la tête à deux mains, et, d'un accent plein de fatigue :

» — Je ne comprends pas, dit-elle; je ne sais plus comparer ni réfléchir... Qu'y a-t-il là dedans?

» — Votre histoire, repartit Marguerite.

» Maxence releva sur elle ses grands yeux égarés.

» — Mon histoire n'a qu'un mot, murmura-t-elle : affirmeriez-vous sous serment que je suis la fille de cette femme?

» — Oui... sous serment! repliqua Marguerite.

» Maxence, à ce mot, s'est tournée de mon côté, comme pour chercher un appui dans son inexprimable détresse.

» Vivrais-je cent ans, ce regard restera gravé dans mes souvenirs.

» Par un mouvement involontaire, je me suis élancée vers elle. Il était trop tard. Elle a fermé les yeux; puis elle s'est affaissée, inerte, sur le carreau.

» Nous l'avons portée, Marguerite et moi, sur un lit...

» Quatre heures du soir.

» Mon Henri vient de rentrer.

» La bonne Béatrice est restée avec Maxence une partie du jour. Elle l'a quittée un instant pour

aller près de son père. Maxence a pu se lever, ouvrir une porte donnant sur l'escalier et s'évader.

» Marguerite avait-elle raison ? Maxence est-elle complice de la Sainte-Croix? Faut-il tenir en cage toujours les petits de la louve?...

» Huit heures. Fromenteau n'a pas été assassiné. Il est sur la piste. Il a rencontré par hasard ce gros homme du boulevard extérieur qui veut percer le mur d'octroi...

» La marquise a juré qu'aucun de nous ne serait vivant demain matin.

» Le courrier part. Je ferme ma lettre. A demain, si Dieu le veut ! »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

DEUXIÈME PARTIE. — L'HOTEL DE MERSANZ.

(SUITE.)

XX. La huitième contredanse 7

TROISIÈME PARTIE. — LA GUERRE SAINTE.

I. Lettre de la vicomtesse 51
II. Suite de la lettre 69
III. Autres lettres de la vicomtesse 95
IV. La police de la vicomtesse 113
V. Dernières lettres de la vicomtesse . . . 145

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

LA

FABRIQUE DE MARIAGES.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LA

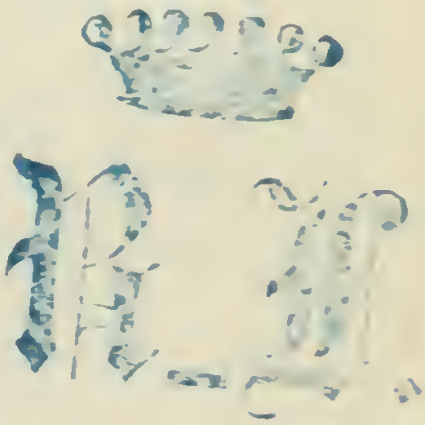
FABRIQUE DE MARIAGES

PAR

PAUL FÉVAL.

VI

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.



LEIPZIG,

ALPH. DURR. LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1858

TROISIÈME PARTIE.

LA GUERRE SAINTE.

(SUITE.)

VI

Grande lutte d'hommes.

Il y avait, ma foi, six gros lampions le long de la ruelle Saint-Fiacre, depuis le boulevard extérieur jusqu'à la petite avenue de marronniers qui précédait le château de la Savate. On y voyait assez pour distinguer les tas de boue dès qu'on avait trébuché dedans. Le vent couchait les flammes fumeuses et montrait çà et là, sur les murailles mal crépies, les mains peintes dont le doigt tendu et démesurément long indiquait la route à suivre pour gagner *l'éta-*

blissement de Jean-François Vaterlot, dit Barbedor.

Au bout de la ruelle, du côté du boulevard, un if se dressait, un if à six pots, vis-à-vis duquel un poteau supportait une belle affiche rouge et jaune où le nom de Jean Lagard éclatait en caractères gigantesques.

De l'autre côté apparaissait une grande lueur. C'était la façade du château de la Savate, illuminé *à giorno* par une douzaine et demie de verres de couleur, pour le moins.

Le mur d'octroi était-il ébréché? La barrière des Paillassons était-elle une vérité? Jean-François Vaterlot, plus fort que le destin, avait-il conquis le rameau d'or et franchi le seuil de son paradis terrestre?

Pas encore, mais patience! Paris n'a pas été bâti en un jour, et ils ont de l'occupation dans les ministères!

Pas encore; les gens en blouse, les gens en veste, les gens en pardessus doublé de soie, qui tournaient en ce moment l'angle de la ruelle Saint-Fiacre, qui sur leurs souliers crottés, qui sur les coussins de leur fiacre ou même de leur équipage, avaient tous été forcés de prendre la barrière de l'École ou la barrière de Sèvres: une des deux coquines.

Comme, encore aujourd'hui, les navigateurs sont

obligés de doubler le cap Horn, parce que Panama n'est pas percé, et de doubler le cap de Bonne-Espérance, parce qu'il reste à Suez quelques kilomètres de sable, protégés par la joyeuse Angleterre.

Mais Jean-François Vaterlot avait oublié pour ce soir les ambitieux désirs et les hautes aspirations qui dominaient sa vie. L'histoire rapporte que Christophe Colomb lui-même faisait trêve parfois à ses songes sublimes. L'illustre Génois disait en ces occasions : « A demain la terre promise ! » Aujourd'hui, Barbedor disait : « A demain la barrière des Paillassons ! »

Ce soir, le château de la Savate suffisait au bonheur de Jean-François Vaterlot. C'était la renaissance du château de la Savate, dont la gloire, si longtemps éclipsée, reprenait de nouveaux rayons.

Barbedor avait enfin trouvé les éléments d'une affiche.

O vous, simples particuliers, hommes qui touchez des rentes, qui signez des quittances de loyer ou qui vendez à poids douteux une bonne petite marchandise quelconque, Français de tous les commerces et de toutes les industries, vous ignorez les angoisses des hommes publics qui spéculent sur l'art de divertir la foule, vous ne connaissez pas

leurs joies, vous n'avez nulle idée des tristesses, des transports, des agonies, des délires de Bilboquet, qu'il soit directeur de l'Opéra ou commissaire impérial près le théâtre des Délassements-Comiques.

Cette phrase navrante et radieuse : *faire une affiche*, n'éveille en vous aucune fièvre. Vos marchandises sont connues et de première nécessité. Tout le monde a besoin de votre sucre ou de votre sel. Votre fortune dépend de cet heureux et obligeant brimborion de métal qui soutient les plateaux de votre balance, et que le hasard moqueur, présidant à la formation des langues, a si plaisamment nommé un fléau. Vous n'avez à faire aucuns frais de génie : chez vous, le mensonge est muet et n'exclut pas l'enviable sottise.

Mais Bilboquet, l'ardent et douloureux Bilboquet! mais l'entrepreneur de plaisirs, mais le martyr commercial qui, loin de tromper sur le poids, est toujours forcé de donner plus qu'il n'a promis, voilà l'inventeur! voilà le génie fait homme et le labeur incarné!

Il y a plus d'esprit dans une simple affiche de spectacle, qui ruinera son auteur, que dans une fortune de trois millions, faite à vendre des étoffes de coton (tout laine) ou des culottes au rabais.

Et cependant, quand Bilboquet devient maire de

son village, sur ses vieux jours, tout le monde s'étonne, tandis que tout le monde accepte Barrabas, passé à l'état de marguillier.

Pour faire une affiche, il faut un nom. Or, malgré la folâtre bénignité du public, qui trop souvent prend les oies pour des cygnes, les noms sont rares.

Le talent de Bilboquet est précisément de faire des civets sans lièvres. Bilboquet vit parfois longtemps sur cette attitude, et nous en avons de cruels exemples dans nos théâtres, si féconds en civets sans lièvres; mais, un jour de méchante humeur, le public s'écrie : « A bas le matou ! »

Alors, Bilboquet aux abois cherche un gibier véritable. Son affiche se tait. La baraque est en deuil.

Un nom ! Il faut un nom ! Pour trouver un nom, Bilboquet escaladerait le ciel !

C'est Bilboquet lui-même qui a inventé ce substantif : un NOM. Sa modestie native lui défendait d'employer le mot gloire. La gloire est désintéressée : le nom entre dans le commerce. Un jour viendra où tous les noms payeront patente. Ce sera bien fait.

Qu'est-ce qu'un nom ? Purement une valeur. Il y a des noms de cinq francs par soirée et des noms de cent louis. Le public se compose d'un

certain nombre de couches superposées. On ne peut pas dire, en thèse générale, que le prix d'un nom est en raison directe du nombre des couches qu'il traverse, quand il est lancé par le tromblon de l'affiche. Il faut tenir compte, en effet, de la nature des couches.

Les couches varient comme les noms.

Il y a les couches de cinq sous et les couches d'un louis.

En bon commerce, une couche de dix francs vaut juste vingt couches de cinquante centimes.

Elle vaut beaucoup mieux, même, si Bilboquet a le nez susceptible, — car elle n'a pas d'odeur.

Habituellement, Bilboquet, fût-il millionnaire, dédaigne les vaines délicatesses de l'odorat. Il partage à ce sujet les opinions économiques de l'empereur Vespasien.

Jugez cependant des calculs à faire et des combinaisons possibles avec cette série de noms gradués de cent sous à cent louis, — passant à travers cette échelle de couches variant de vingt centimes à vingt francs.

C'est à effrayer l'esprit fort qui dressa le premier des tables de logarithmes !

Il faut que Bilboquet ait dans la tête le barême de cette prodigieuse arithmétique ; sans quoi, il est obligé, chaque année, de sauver la caisse.

Conçoit-on, après cela, qu'il y ait des prétendants assez hardis pour escalader ces trônes boiteux? La puissance suprême a-t-elle tant de charmes? Et cette couronne d'épines qui coiffe le chef de Bilboquet, possède-t-elle de si entraînantes séductions?

Barbedor avait un nom de lutteur, de boxeur et de tireur, mais un nom usé et qui ne *faisait plus d'argent.* Son ventre tuait son nom. — Jean Lagard avait un nom qui était un éblouissement.

On pouvait l'imprimer en lettres de six pouces, sans craindre le méprisant sourire des badauds.

On pouvait le répéter quatre fois au moins dans la composition, car Jean Lagard était l'effroi des lutteurs du Midi et des Hercules du Nord, le bourreau des habiles de la canne et du bâton, le maître de la boxe anglaise, et l'Achille de cette escrime nationale, *le chausson*, qui a porté si haut et si loin le nom de notre belle France.

Comment Barbedor avait fait pour conquérir le droit d'afficher Jean Lagard, après ce qui s'était passé entre eux, nous ne saurions trop le dire. Ils avaient beaucoup de souvenirs communs. Entre une choppe de strasbourg et un verre de suisse, l'éloquence des souvenirs est irrésistible.

Le fait est que Jean Lagard avait cédé, consentant à revêtir encore une fois le caleçon de laine qui est l'uniforme des Alcides. Ce consentement

était les trois quarts de l'affiche. Il ne restait plus qu'à faire un choix éclairé parmi les forts-et-adroits présents à Paris, afin que l'illustre *rentrant* eût au moins un cortége digne de lui.

Barbedor se mit en quête. Il passa trois jours à croiser dans ces quartiers excentriques où respirent les athlètes. Il y a pour cela des zones propices : le boulevard des Ternes, la Chapelle Saint-Denis, la Villette et tous les abords de la barrière des Vertus. Barbedor pouvait voyager sans boussole dans ces latitudes héroïques. Au bout de trois jours, il avait sa *botte de bonshommes*. — Alors, il entra en loge et produisit ce chef-d'œuvre que nous prenons la liberté de mettre sous les yeux du lecteur :

CHATEAU DE LA SAVATE

Établissement spécial pour tous les genres d'adresse et de force,

TENU PAR BARBEDOR,

BOULEVARD DE L'ÉCOLE, EN FACE DE LA BARRIÈRE DES PAILLASSONS.

Le jeudi 27 mai 1836, à huit heures du soir,

GRANDE LUTTE D'HOMMES

à main plate, à l'instar de celles du Midi,

COMPLIQUÉE

par divers jeux d'adresse et assauts de force, dans lesquels paraîtront les premiers sujets

DU MIDI ET DU NORD,

engagés pour cette fois seulement, à la demande générale des amateurs,
pour la rentrée de

M. JEAN LAGARD,

Premier lutteur des arènes du Midi, professeur de boxe et d'adresse française, premier bâtonniste de l'Académie de Paris, sauveteur médaille, breveté pour le sabre et la danse des salons, etc., etc.. etc., qui a bien voulu consentir à faire ses adieux au public parisien avant son départ irrévocablement fixé pour le nouveau monde.

M. JEAN LAGARD,

donnera un jeu d'adresse française, un jeu de boxe
un assaut de contre-pointe,
et quatre luttes à outrance, savoir :

1° Contre M. PLANTEHOUX, *dit le Poteau de Béziers*,

connu par sa méthode et ses succès;

2° Contre M. BOICHEL, *dit le Redoutable Auvergnat*,

premier sujet, jusqu'alors invincible;

3° Contre **M. LENFANT**, *dit le Toulousaïn Sans-Quartier*,

lutteur de style, ayant travaillé à Paris, à Lyon, à Berlin et dans toutes les diverses capitales, connu, en outre, dans les ateliers pour la pose;

4° Contre **M. MUSCAMEL**, *dit le Buffle de Carpentras*,

pesant 127 kilogr., vainqueur du célèbre SOLIMAN, brisant le cristal de roche avec ses dents et portant quatre artilleurs sur chaque bras avec facilité.

M. JEAN LAGARD

luttera, en outre, contre tout amateur qui aura préalablement déposé une somme de

MILLE FRANCS,

entre les mains des juges, choisis par la société.

L'ORCHESTRE SOUFFLARD,

composé de 24 musiciens à vent et militaires, jouera, dans l'intervalle des parties,

VALSES, POLKAS, MAZURKAS.

Le tout sous la protection de l'autorité, éclairé au gaz, avec rafraichissements de première qualité, sans augmentation de prix; à proximité, dans l'établissement même, salons et cabinets de société, soupers à la carte et autres. L'affiche du jour donnera l'ordre des parties et les détails complets de cette

CÉRÉMONIE, UNIQUE EN SON GENRE.

Prix des places pour cette fois seulement: Enceinte des lutteurs, 5 fr.; chaises du second rang, 3 fr ; pourtour, 2 fr.; galerie, 1 fr. Moitié partout pour les enfants, les bonnes et les militaires. — On pourra entrer moyennant 20 fr. dans le vestiaire où MM. les bonshommes font leur toilette.

De bonne foi, nous pensons que la rédaction d'une semblable affiche n'est pas l'œuvre d'un génie ordinaire. Il y a cependant quelque chose de plus fort encore et de plus méritant que la rédaction : c'est, si l'on peut ainsi s'exprimer, la pondération, c'est-à-dire le classement équilibré des différentes valeurs qui la composent.

Ceci est une affaire de tact.

Gutenberg n'avait peut-être point songé aux affiches, quand il inventa l'imprimerie ; mais ses successeurs ont comblé cette lacune. Nos imprimeries modernes, considérées sous le rapport de l'affiche, sont des orgues immenses, possédant toutes les octaves possibles, tous les registres imaginables. La gamme ascendante des caractères est d'une prodigieuse richesse. Si nous voulions nous donner le puéril plaisir de parcourir un peu ce noir clavier, en donnant à chaque note son nom technique, nous pourrions éditer ici le plus fatigant et le plus long de tous les chapitres. Nous méprisons ce succès facile, et nous disons seulement qu'avec une échelle de caractères, partant de l'imperceptible et atteignant le gigantesque, — depuis l'*œil* le plus fin jusqu'à l'*œil* le plus gros, — les Meyerbeer de l'affiche possèdent un instrument de beaucoup supérieur à l'orchestre de l'Opéra.

Or, plus un instrument est parfait, plus il oblige.

Un homme de la force de Barbedor sur l'affiche pourrait produire des choses surprenantes, s'il dirigeait vers l'art pur ses merveilleuses facultés.

Mais ils sont ordinairement modestes, ces harmonistes excellents. Beaucoup meurent dans l'humble peau des sous-régisseurs de théâtre. Quelques-uns vendent leurs sueurs fécondes aux marchands de haillons confectionnés qui, depuis quelque temps, usent de l'affiche avec une effronterie miraculeuse.

Barbedor fit coller son chef-d'œuvre dans les bons endroits. Il répandit, en outre, quelques prospectus aux abords du Jockey-Club et devant les cafés du boulevard. C'est là que s'obtiennent les places à cinq francs.

La lutte à main plate n'est pas sans posséder quelque ferveur parmi notre jeunesse mal dorée.

Ces sortes de spectacle ont un public assez restreint, très-disséminé, mais fidèle. Il s'agit de l'aller chercher. L'affiche de Barbedor avait ce but: elle l'atteignit. Tout ce qui, dans Paris, affectionne l'art aimable des Arpin, des Rabasson et des Marseille, fut dûment averti de la *rentrée* de Jean Lagard. Aussi, le soir venu, le fameux soir, quand l'affiche du jour eut donné les détails, trois ou quatre cents personnes, représentant les classes les plus diverses de notre civilisation, se trouvèrent-

elles réunies au château de la Savate. Dès sept heures, on avait reçu du monde ; à huit heures moins le quart, les voitures avaient commencé à rouler dans la ruelle Saint-Fiacre et dans la rue de l'École.

Huit heures sonnantes, Casseur, le chef, installé à la caisse en qualité de contrôleur, dut refuser des chaises de second rang. L'enceinte elle-même était presque remplie.

C'était une recette.

Casseur et ses marmitons se reprenaient à vénérer Barbedor.

A l'intérieur, la salle, éclairée par une douzaine de quinquets remplaçant le gaz promis, présentait un aspect entièrement satisfaisant. Un vieux tapis, tendu sur une couche de sciure de bois, tenait le milieu de l'arène. On fait d'avance ce lit pour adoucir la chute des vaincus. Aux angles du tapis, on voyait des carafes et de petits tas de sciure fine : les carafes pour rafraîchir la gorge haletante des champions, la sciure pour étancher les muscles baignés de sueur et permettre aux mains des athlètes de *prendre* sur le corps ruisselant de l'adversaire.

Les galeries laissaient pendre des drapeaux un peu fanés, mais couverts de devises où l'honneur et la gloire étaient exaltés en style confiseur. On se demande pourquoi la gloire et l'honneur sont les

divinités obligées de ces séjours malhonnêtes et obscurs.

Les poteaux étaient entourés de banderoles. Les cigares et les pipes chargeaient l'atmosphère d'un brouillard horriblement suffoquant. L'orchestre Soufflard démenait ses cuivres comme un diable et faisait le plus affligeant tapage.

Il y avait des femmes. Tombez aux pieds de ce sexe auquel on doit M. Legouvé !

Au premier rang, dans l'enceinte, c'était un composé assez curieux de sporting gentlemen gourmés dans leur cravate et de grands gaillards hautement débraillés qui faisaient évidemment partie de l'honorable société des forts-et-adroits. Ceux-là sont à reconnaître d'une lieue : ils ont tous des coquins de bras qui sortent violemment de leurs manches fatiguées, des cous hardis et musculeux auxquels ne convient point la cravate. Quand ils marchent, leur *cassure* produit un déhanchement tout particulier ; quand ils sont assis, leur fainéantise les affaisse comme des tas de vieux linge.

Car les forts-et-adroits ont cette religion de n'employer jamais au travail utile leur force ni leur adresse.

Les lions se mêlaient à eux volontiers. On échangeait le feu de la pipe au cigare, et réciproquement. Si vous désirez voir en votre vie un touchant ta-

bleau d'égalité, franchissez le seuil d'une salle d'adresse et de force.

L'âge d'or est là, le pauvre vieil idiot. Je donne son adresse sans scrupule parce qu'il n'a plus que le souffle. Si quelqu'un lui ouvrait traîtreusement la porte, il n'aurait pas la force de sortir.

Les chaises du second rang — à trois francs — présentaient un aspect moins caractérisé. C'était le vrai public : les curieux qui ont entendu parler, les gens qui disent : « Il est bon de tout voir ! » les pères de famille, les petits étudiants, le *profanum vulgus*. Beaucoup parmi ces agneaux avaient la main sur le gousset de leur montre. Leur physionomie disait en général : « Si ma femme savait où je suis ! »

Une belle et vertueuse compagnie, c'étaient les gens du parterre. Morbleu ! de rudes figures ! peu de linge, quelques emplâtres sur l'œil, — moustaches faites pour inspirer la terreur, des redingotes demi-solde, des balafres, des bottes dangereusement blessées.

Qui sont ces guerriers ? Ma foi, je n'en sais rien. La police, quoi qu'on dise, n'est pas assez naïve pour employer ces néfastes visages. Ce sont plutôt d'anciens forts-et-adroits qui viennent faire opposition, monter des cabales, ou soutenir, au contraire, moyennant quelque gratification, les phases

chancelantes du spectacle. Il y a parfois dans cette zone des batailles sérieuses; ce qui tendrait à sanctionner notre dire. Les mœurs y sont farouches. Sous péril de prise de corps, il faut partager l'avis de ses vilains voisins.

Les dames étaient dans les boîtes qui bordent le pourtour. Certes, une langue aussi riche que la nôtre devrait avoir un mot pour désigner ces créatures. On n'aime pas à parler gras. Le mot coquine s'écrit difficilement. D'un autre côté, il est obscène d'appliquer à cela l'expression qui nous sert pour nos sœurs et pour nos mères.

Nous laisserons de côté les dames, s'il vous plaît.

Et, pour en finir avec le public, nous monterons aux galeries, zone des spectateurs naïfs, payants et sérieux, qui veulent pour leur argent toutes les plaies et toutes les bosses annoncées. S'il manque un coup de pied ou un coup de poing, ceux-là se fâchent tout rouges. Il leur faut leur compte exact de contusions. Mais aussi, pour peu que la mesure déborde, ils entrent en liesse franchement et font les succès de tapage. C'est le parterre de ces vigoureux théâtres, où la parole est remplacée par des ruades; parterre tout émaillé de blouses et d'uniformes, quand la séance a lieu avant l'heure de la retraite.

— A bas la musique!

— La paix, Soufflard! Tais ton cuivre!

A cette audacieuse apostrophe, vous avez reconnu cette petite bête criarde, pointue, vieillotte et coiffée de cheveux couleur poussière, qu'on nomme le gamin de Paris.

Les blouses répètent en chœur :

— Soufflard, tais ton cuivre!

Aux places à deux francs (qu'on a pour cinquante centimes au bureau, quand on sait son affaire) :

— A bas la cabale!... Allez, la musique!

— Il est huit heures cinq... L'affiche!

— On nous fait poser!

— La lutte! la lutte! la lutte!

Ce dernier et formidable cri partit de tous les coins de la salle en même temps. C'était l'*ultimatum* de la cohue impatientée. On s'attendait à voir paraître Barbedor, si éloquent dans ces circonstances solennelles. La draperie de coton qui fermait l'entrée du vestiaire s'ouvrit en effet; mais ce fut le Casseur qui montra sa figure à la fois impudente et déconcertée.

— A bas le Casseur! A tes casseroles, fricotier!

— Bravo, Casseur!... Laissez parler le Casseur!

Celui-ci fit quelques pas à l'intérieur de l'enceinte.

Il était rouge comme une grosse tomate. Il salua. Il a avoué depuis, à sa famille et à ses amis, que jamais il n'aurait soupçonné les difficultés de l'état d'orateur, sans cette occasion qu'il eut de s'adresser à la multitude.

— Messieurs et mesdames, dit-il.

— Bravo, Casseur!

— Mets les dames devant, c'est plus comme il faut!

— Mesdames et messieurs...

— N'y a pas de dames! cria un amateur au-dessus de la grammaire; n'y a que des demoiselles.

LE GAMIN : Savez-vous pourquoi on l'appelle Casseur?

UNE BLOUSE : C'est à cause qu'il est la mort aux assiettes.

UN MILITAIRE : Faites la paix; voir, en silence, qu'on peut écouter ce qu'il est pour dire!

VOIX AIGUES : Vive la ligne!

CHOEUR : La lutte! la lutte!

CASSEUR : Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous énoncer...

LE GAMIN : Barbedor! nous voulons Barbedor!

CHOEUR : La lutte! la lutte! Jean Lagard!

LE SERGENT NIQUET, *en dehors au contrôle :* Entrée de faveur aux amis!... Nous sommes celui

de M. Vaterlot, l'adjudant et moi ici présents, par l'entremise de son cousin le capitaine Roger, dont il nous a invités maintes fois à visiter son bazar quand nous serions en permission... Pas vrai, Palaproie?

PALAPROIE : Ah! mais oui!

MONTMORIN, *jetant un louis sur la tablette du contrôle :* Quatre fauteuils.

QUELQUECHOSE (M. Aymar de), *lorgnant l'intérieur :* Je ne vois que des banquettes.

FRÉMIAUX : Voici les tenants et les aboutissants : ce Jean Lagard est le neveu de Barbedor; Barbedor est cousin du vieux Roger... Achille serait ici en famille.

NIQUET, *accostant Frémiaux :* Excusez la liberté, quoiqu'il n'y a pas d'offense à s'entendre interpeller par un ancien, dont l'uniforme est un témoignage éclatant de ses services rendus à la patrie... Est-ce vrai que le Roger est dégommé de sa position de coq en pâte à l'hôtel de Mersanz?

BEAUMONT : Ce sont les deux invalides du jardin!

FRÉMIAUX, *posant son lorgnon à cheval sur son nez :* Ils sont splendides!

NIQUET, *le poing à la hanche :* Plaît-il?

PALAPROIE, *de même :* De quoi?... Ah! mais!...

CASSEUR, *dans l'enceinte :* ... De telle façon que,

au moment de comparaître devant vous, on est venu chercher le patron, qui a été obligé de me déléguer, comme on dit, pour y prendre la parole au sein de la respectable compagnie.

(*Applaudissements mêlés de sifflets. Casseur s'essuie le front à l'aide de son bonnet de cuisinier, qu'il tient à la main.*)

UN MARMITON, *à la galerie :* C'est égal, Casseur n'est pas si fier ici qu'aux fourneaux !

NIQUET, *déposant une pièce de vingt-cinq centimes au contrôle :* Voilà le compte : cinquante centimes par place; nous sommes deux, ça ferait vingt sous. En qualité de militaires, nous payons demi-places, ça n'est plus que dix sous... et, comme il nous en manque pas mal, de nos anciens ustensiles en chair et en os, — rapport au service de la patrie, le tout étant resté au champ d'honneur, — nous soldons moitié de moitié, et en avant, marche !

PALAPROIE : Ça y est !

(*Ils entrent tous deux et se faufilent dans la foule, qui les regarde en riant et leur livre passage.*)

NIQUET : Rien ne résiste à l'audacieux et fluet !

PALAPROIE : Ah ! mais non !

NIQUET : C'est égal... ce Roger faisait trop sa tête.

PALAPROIE : Ah ! mais oui !

NIQUET : Fallait qu'il ait des revers ! Il était trop vain de son orgueil avec les amis !

PALAPROIE : Ça y est !

CASSEUR : *au milieu du tumulte* : N'ayant pas l'habitude de la parole...

LA FOULE : La lutte ! la lutte !

CASSEUR : La soirée va s'ouvrir par une partie entre M. Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, et M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras...

LA FOULE : Bravo ! bravo ! Casseur !

CASSEUR : Poussez, la musique !

Les ophycléides et les cornets à piston de l'orchestre Soufflard firent incontinent et cruellement leur devoir. La salle s'emplit d'une harmonie tellement diabolique, que les trois quarts des assistants se bouchèrent les oreilles.

Il faut cela. C'est le plaisir.

Deux gros hommes, vêtus comme notre père Adam, sauf de légers caleçons qui leur prenaient les reins, se ruèrent en scène, égalant en grâce les deux principaux ours de notre jardin des Plantes. Ils se donnèrent la main en souriant et prirent des poses aimables; après quoi, ils s'empoignèrent (que l'expression me soit pardonnée), et, du premier coup, le Buffle de Carpentras fut lancé, roide comme balle, par-dessus la tête du Toulousain Sans-Quartier. Il tomba sur le côté : besogne nulle. Pour

que le coup vaille, il faut que les deux épaules du vaincu touchent à la fois le tapis fatal.

Le Buffle et Sans-Quartier reprirent leurs poses aimables et se posèrent front contre front, les jambes accroupies, le torse tendu, les mains libres et cherchant une prise favorable.

C'étaient deux bonshommes!

Mais que faisait cependant Jean-François Vaterlot, dit Barbedor? Comment n'était-il pas? là Pourquoi aurait-il cédé au Casseur le privilége si cher de parler au public?

Quelques minutes avant huit heures, et au moment où Jean-François Vaterlot, dans la plénitude de sa jubilation d'artiste et d'impresario, contemplait le troupeau de ses athlètes, moutonnant autour de lui, un de ses serviteurs était venu lui parler à l'oreille.

Vaterlot avait changé aussitôt de couleur, et son allégresse s'était évanouie comme par enchantement.

— Où allez-vous, papa? demanda Jean Lagard, qui, tout nu sous son paletot, faisait une partie de bezigue avec le féroce Plantehoux, surnommé le Poteau de Béziers.

— A mes affaires, répondit laconiquement Barbedor.

Il jeta en même temps sa houppelande sur le cos-

tume amphithéatral qu'il avait revêtu pour se présenter devant son public, et sortit à grands pas.

Cela fit un certain effet parmi les différents virtuoses qui se pressaient dans le vestiaire. Généralement, boxeurs, lutteurs, bâtonnistes, tireurs de sabre, de canne ou de chausson, nourrissent une très-médiocre confiance à l'endroit de leur directeur. Tous ces gaillards peu vêtus, mais surabondamment musclés, eurent ensemble la même pensée : « Si le Barbedor allait évaporer la recette ! »

Il y eut un mouvement vers la porte ; mais Casseur était là.

— Pas de bêtises ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, — on va lever le rideau... Si un quelqu'un de parmi vous nous mettait dans le cas de rendre l'argent au bureau, ça serait moi qui lui ferais son affaire !

Je ne suis pas le premier à faire la remarque que ces colosses sont très-habituellement poltrons. Casseur ne travaillait plus guère en public ; mais il avait, ainsi que son patron, la renommée d'un homme horrible sur le terrain. On se tint tranquille.

Jean Lagard appela Casseur du doigt.

— Tu sais que, moi, lui dit-il amicalement,—je t'enverrais par la fenêtre comme un bouchon, mon gros... Y a-t-il quelqu'un là-haut ?

Cette phrase avait une signification particulière. Ceux de nos lecteurs qui se souviennent des événements accomplis au château de la Savate, devineront le sens caché de cette interrogation.

Casseur haussa les épaules et répondit :

— Un jour comme celui-ci !... vous êtes fou, monsieur Lagard !

Jean le menaça du doigt. Son air était moitié riant, moitié sérieux. Il reprit sa partie en grommelant.

— C'est égal ! Il y a quelque chose ici autour... J'ai idée qu'on va travailler ailleurs que sous les quinquets, cette nuit !

Le vestiaire avait une sortie sur le jardin. Barbedor traversa les allées d'un pas furibond, essayant de boutonner du haut en bas sa houppelande trop étroite. Au lieu de gagner la claire-voie qui rejoignait la rue Saint-Fiacre, il tourna sur la gauche, et poussa du pied une petite porte vermoulue, donnant sur les marais.

Un homme était là, derrière cette porte. Un ample caban de couleur sombre enveloppait sa taille. Le collet, relevé, lui cachait la figure jusqu'aux yeux.

— Tonnerre du ciel ! s'écria Barbedor dès qu'il l'aperçut, avez-vous juré de me faire perdre la tête, vous ?

— Parlez moins haut, répliqua l'homme au caban ; les haies, les murailles, les choux, tout a des oreilles, cette nuit !

Il plongea dans l'ombre un regard circulaire et ajouta :

— Savez-vous de quoi il retourne?

— Et qui me l'aurait appris, nom d'un cœur! gronda Barbedor, puisqu'on ne vous a pas vu depuis trois jours.

Si ce puissant maître du château de la Savate eût été un observateur, il aurait très-positivement remarqué le soupir de soulagement qui souleva la poitrine de l'homme au caban à cette réponse.

Et il aurait traduit ainsi ce soupir en bon français : « Il ne sait rien ! Dieu soit loué. »

Du reste, pour un diplomate de moyenne force, d'autres indices auraient corroboré le témoignage de cet imprudent soupir. En effet, l'homme au caban changea de ton aussitôt et reprit d'un accent délibéré :

— Nous n'avons pas le temps de causer, mon vieux Jean-François ; tout va bien... Le percement de la barrière des Paillassons est décidé en principe...

— Allez conter vos histoires à d'autres ! l'interrompit Barbedor, dont la voix trembla un petit peu.

Trompez cent fois un tendre amant, votre cent et unième parole lui fera battre le cœur.

Jean-François Vaterlot était l'amant de la barrière des Paillassons.

Au fond, cette passion nous paraît aussi poétique et aussi gracieuse que celle de Pygmalion pour sa statue. Si Jean-François eût vécu du temps d'Hésiode, il aurait eu sa place dans la mythologie.

— Croyez-moi, ne me croyez pas, reprit brusquement l'homme au caban, la question n'est pas là, et peu m'importe. Je n'ai pas compté sur votre reconnaissance, ami Jean-François, mais sur votre intérêt... Il nous faut votre maison ce soir.

— Impossible! fit Barbedor.

— Ce qui est impossible, repartit l'homme au caban, c'est de nous refuser quelque chose, quand nous le demandons.

Barbedor se recula d'un pas et son regard inquiet guetta les mains de son compagnon.

— Allons-nous changer de jeu, monsieur Garnier? dit-il en baissant la voix; faudra-t-il décidément nous entre-casser quelque chose?

— Mon bon, répondit Garnier avec le plus grand calme, je n'ai pas le temps aujourd'hui... Vous savez que je ne boude pas, quoiqu'il me fût permis peut-être de me retrancher derrière ma position

et ma qualité d'homme du grand monde... Un jour qu'on aura le loisir, je vous casserai avec plaisir tout ce que vous voudrez... ce soir, il y a de l'ouvrage, et la marquise veut votre maison.

— Elle veut?... répéta Barbedor.

— Elle veut! fit Garnier comme un écho.

Ce disant, il écarta les plis de son caban, comme s'il eût voulu ôter au cabaretier toute inquiétude au sujet d'un guet-apens possible ou d'armes cachées. Ils étaient à une cinquantaine de pas du château. La salle avait quatre fenêtres de ce côté. L'éclairage inusité qui faisait resplendir l'établissement de Barbedor envoyait de vagues reflets dans la campagne. Les boutons dorés de l'habit bleu brillèrent. Barbedor dit :

— Quand même vous seriez armé comme un brigand de l'Ambigu, je n'aurais pas peur de vous.

— Ce n'est pas avec des armes que je veux vous faire peur, mon gros, riposta Garnier.

Il ricanait. Il reprit d'un ton doucereux, mais en piquant chacune de ses paroles :

— Il nous faut la clef de la maison... et tout de suite.

Barbedor étouffa un jurement énergique.

— Voyons, monsieur Garnier, reprit-il essayant la douceur après la colère, comme font tous les gens violents et sans caractère, soyons raison-

nables... Vous voyez bien qu'il n'y a pas mauvaise volonté... c'est aujourd'hui la rentrée de Jean, mon neveu... nous avons huit cent trente-neuf francs de recette avant huit heures... je ne peux absolument pas m'occuper de vous.

Les premiers murmures de la salle se firent entendre en ce moment. Garnier saisit la main du cabaretier, qui faisait un mouvement pour s'éloigner.

— Nous ne demandons pas que vous vous occupiez de nous, dit-il; au contraire.

Ce dernier mot fut prononcé avec une si singulière inflexion, que Barbedor n'essaya point de se dégager. Loin de là, il se rapprocha, et, baissant la voix :

— Ah! ah! fit-il; au contraire!... Vous aviez promis que c'était fini, les mauvais coups.

L'habit bleu enfla ses joues et laissa tomber une dédaigneuse exclamation.

— Plus on fait de bruit à votre rez-de-chaussée, prononça-t-il du bout des lèvres, mieux nous serons à votre premier étage.

— Vous me donneriez mille francs comptant, s'écria le cabaretier, que vous n'auriez pas mes clefs!

De grandes clameurs sortaient de la salle. Garnier reprit d'un ton railleur :

— On vous appelle, mon gros... donnez le trousseau, et à votre besogne !

Jean-François se prit à crier comme si on avait pu l'entendre :

— On y va, mes petits, on y va !

Puis, dégageant son poignet par une rude secousse :

— Monsieur Garnier, ajouta-t-il, ne me tentez pas ! Je dormais tranquille avant de vous connaître. Pour un oui, pour un non, voyez-vous, je vous briserais les côtes !

— Monsieur Vaterlot, repartit Clérambault du même ton, ne nous poussez pas à bout... nous avons déjà beaucoup à nous plaindre... Si la compassion ne nous retenait pas, vous coucheriez cette nuit à la Conciergerie.

— Que dites-vous, infâme scélérat ?... balbutia Barbedor, qui sentait sa voix s'arrêter dans sa gorge gonflée.

Garnier avait la tête haute et les bras croisés sur sa poitrine.

Dans la salle, le tumulte arrivait à son comble ; mais Barbedor ne l'entendait plus.

— Je dis, reprit Garnier après un silence, que nous sommes las de vos hésitations et de vos résistances. Je dis que le parquet a les yeux sur vous. Je dis que le Code pénal contient au moins une

douzaine d'articles qui vous cloueraient au bagne pour le restant de votre vie... Je dis...

Vaterlot plia les jarrets et s'élança sur lui comme un animal furieux. Garnier le reçut de pied ferme. Ce ne fut pas dans la salle qu'eut lieu la première lutte. Au bout de quelques secondes, le cabaretier, vaincu, tomba sur ses genoux.

— Tonnerre du ciel ! dit-il, que je voudrais vous voir avec Jean, mon neveu !... C'est bête de se mettre en colère !... Ne sais-je pas bien que vous ne pourriez m'entraîner à l'eau sans vous noyer avec moi !... C'est vrai que j'ai fait des sottises... c'est vrai que vous m'avez mené loin... mais...

— Mais quoi ? l'interrompit l'habit bleu avec un air bonhomme ; vous êtes toujours le même enfant obstiné. On est bien obligé de faire la grosse voix avec vous... Ça n'empêche pas qu'on est des amis au fond et qu'on irait bien loin pour vous épargner un tort... Voyons, mon gros, pas de niaiseries ! Madame ne saura rien de ce qui vient de se passer, si vous voulez être gentil...

Au travers des vitres enfumées de la salle, un grand cri passa :

— Barbedor ! Barbedor !

Le cabaretier sourit en se caressant le menton.

— C'est tout de même flatteur, dit-il, d'être connu comme ça de toute une nation !

Il fourra ses mains dans les vastes poches de sa houppelande, et reprit :

— Vous comprenez, monsieur Garnier, que, aujourd'hui, le moindre esclandre pourrait amener des malheurs...

— Il n'y aura pas d'esclandre.

Barbedor tenait la clef à demi sortie de sa poche.

— C'est un *mariage?* demanda-t-il en appuyant sur ce mot.

— Oui, répliqua Garnier, c'est un mariage.

— Qu'y aura-t-il pour moi?

— Tout le solde de notre compte et vingt mille francs par-dessus le marché.

— Oh! oh! fit le cabaretier, c'est bien de l'argent, monsieur Clérambault! Quelle affaire est-ce donc?

— La fin de tout, repartit Garnier, la grande affaire.

— L'affaire de Mersanz?

Garnier secoua la tête affirmativement. Barbedor remit la clef dans sa poche.

— Eh bien? fit l'habit bleu.

— Écoutez donc, monsieur Clérambault, grommela le cabaretier, cette histoire-là fait bien du tort à ma famille... Et, si Jean Lagard savait... je ne vous dis que ça, je pourrais commander mes deux mètres au cimetière Montparnasse.

— Eh! s'écria Garnier, Jean Lagard ne saura

pas!... Le diable soit de vos scrupules, ce soir, ami Vaterlot!

C'était le moment où l'éloquence de Casseur calmait l'impatience du public à l'intérieur de la salle. On n'entendait plus qu'un sourd murmure.

— Si je donne mes clefs, dit tout à coup Barbedor, je veux tout savoir!... M. le comte n'apportera pas ses fermes et ses châteaux dans sa poche.

— Le comte a vendu plus de la moitié de ses immeubles.

— En si peu de temps?

— Maître Souëf mène les choses rondement, quand il y a pourboire... Le comte a près de deux millions dans son portefeuille.

— Pas possible! fit le cabaretier ébloui.

Puis il ajouta par réflexion :

— Et je n'aurais que vingt malheureux mille francs?

— Quarante! s'écria Clérambault, et le mur d'octroi démoli... Mais pas de façons, mon gros, ou nous t'envoyons paître en te promettant que tu auras de nos nouvelles!

Vaterlot sortit enfin la clef de sa poche. Il semblait réfléchir, et quelque chose comme un sourire se jouait autour de sa lèvre violette.

Il pensait :

— Nous irons un peu inspecter ça dans les entr'actes.

Comme si Garnier eût deviné cette préoccupation secrète, il dit en prenant la clef que le cabaretier lui présentait :

— Et l'autre?

— Quelle autre?

— Cette clef n'est-elle pas celle de la porte qui donne sur les terrains?

— Oui... après?

— Je veux aussi celle de la porte qui donne dans le couloir intérieur.

— Vous ne comptez pas faire une descente dans ma salle, pourtant?

— Nous ne voulons pas que votre salle fasse une montée chez nous.

Cette fois, Barbedor n'opposa aucune résistance; il tira une seconde clef de sa poche et la remit à Garnier en disant :

— On en passe toujours par toutes vos volontés, monsieur Clérambault.

Garnier l'examinait maintenant d'un air soupçonneux. A son gré, le cabaretier s'était rendu trop vite.

Le tumulte, cependant, recommençait dans la salle. Les galeries demandaient Barbedor à grands cris. Garnier lui tendit la main.

— A quelle heure finit votre assaut? demanda-t-il?

— A onze heures, par ordonnance.

— A onze heures et demie, vous aurez votre sort fait, mon gros... Et vous pourrez vous vanter d'avoir gagné commodément votre fortune.

VII

— Une nuit noire. —

Ces hautes pyramides d'Égypte sont l'œuvre de la volonté patiente et implacable. La volonté de l'homme peut tout. Certes, il était plus difficile de tailler dans le granit rouge de l'Assouan l'obélisque qui décore notre place de la Concorde, que de percer le mur d'octroi et de donner naissance à la barrière des Paillassons.

Il était même plus malaisé de dresser ce lourd monolithe sur sa base de pierre bretonne que de

pratiquer une brèche à l'enceinte municipale. Personne ne contestera cette vérité.

Cependant, l'obélisque de Louxor, solidement planté, regarde de ses quatre faces les Tuileries, énigme plus profonde que celles du sphynx, la Madeleine, temple païen qui n'eût point déparé la Thèbes aux cent portes, l'arc de triomphe de l'Étoile, autre œuvre cyclopéenne que Sésostris eût sans doute saluée d'un bienveillant coup d'œil, et le palais Bourbon, mascaron bavard, dont chaque pierre, frappée par la verge de Moïse, rendrait au lieu d'eau des flots de paroles inutiles.

L'obélisque existe. On peut, Dieu merci, le voir. Il a fait, ce colis de 250,000 kilogrammes, le voyage de Memphis morte à Paris viveur.

Et la barrière des Paillassons n'est pas née!

Les promeneurs du boulevard de ceinture jettent encore leur regard distrait sur cette étrange masure, flanquée de deux petits jardinets mouillés, qui bouche effrontément une des entrées marquées sur les plans officiels de la capitale du monde!

Moins fort que les monarques égyptiens, Jean-François Vaterlot, dit Barbedor, n'a pas pu édifier sa pyramide.

Mais ce ne fut pas la faute de Barbedor. Cet échec ne doit point rabaisser sa mémoire.

Moïse, dont nous citions tout à l'heure la ba-

guette, éprouva un sort analogue. Il ne lui fut point donné de passer la frontière de Chanaan.

Hélas! il est des sentences écrites au livre mystérieux des destinées. M. le baron de Rothschild lui-même ne pourrait pas reconstruire le temple de Salomon. Peut-être est-il écrit là-haut que la barrière des Paillassons ne sera jamais percée!

A peine Barbedor et M. Garnier de Clérambault venaient-ils de se séparer, qu'on put entendre un léger coup de sifflet à quelque cinquante pas de là, dans la direction de la rue de l'École.

C'était une nuit triste et froide. Il n'y avait point de lune. Les lueurs rouges qui sortaient du château de la Savate faisaient paraître, par ce contraste, les ténèbres plus profondes. Par une opposition analogue, le silence et l'abandon semblaient s'augmenter de tous les bruits joyeux qui sortaient de la maison de Barbedor.

L'endroit où Garnier était resté seul regardait la façade donnant sur le jardin, et enfilait de profil cette contre-façade qui formait, du dehors, maison séparée et jouait habitation bourgeoise.

Les fenêtres de cet annexe n'étaient point éclairées.

Au contraire, on voyait briller dans l'obscurité toutes les croisées de la salle et celles du café-estaminet, situé du côté de la ruelle Saint-Fiacre.

Le lieu, comme nous avons dû le dire, ne présentait par lui-même absolument rien de pittoresque. C'étaient des terrains vagues, coupés de murs bas et caducs, où croissaient ça et là, parmi les légumes, quelques arbres fruitiers rabougris. Mais la nuit change si étrangement la physionomie des paysages, que ces marais prenaient en ce moment physionomie de vaste et mélancolique solitude.

La lumière basse qui venait des fenêtres illuminées prolongeait à l'infini l'ombre du moindre arbrisseau.

Les murailles demi-ruinées prenaient des formes fantastiques, et les tilleuls malades qui bordaient l'habitation de Barbedor semblaient des géants de l'ordre végétal.

Du côté opposé, la réverbération des mille feux qui éclairent Paris nocturne teignait en gris cuivré la voûte abaissée du ciel, qui paraissait appuyée sur les ormes du boulevard extérieur.

Vous eussiez dit que l'Océan était au delà, brisant son flot éternel contre une grève plate et sourde, tant étaient larges les murmures que la brise du soir apportait. Enfin, les maisons de triste figure qui bordent la rue de l'École, emprun-

taient à l'obscurité des lignes et des saillies : cela formait une sorte de barrière monumentale qui fermait fièrement l'horizon.

Clérambault, malgré sa profession de marieur, qui est incontestablement la plus poétique et la plus impalpable de toutes les professions connues, avait l'esprit de la prose. Les objets extérieurs l'influençaient médiocrement. Il n'était pas homme à subir ces vagues inquiétudes que font naître chez les caractères impressionnables la nuit et la solitude.

Et, cependant, il n'est pas douteux que Clérambault n'était point à cette heure dans son assiette ordinaire. Si le soleil eût éclairé tout à coup son visage, vous l'eussiez trouvé pâle et défait. Sa taille, d'ordinaire si crâne, s'affaissait sous son caban. A chaque instant, son corps était agité de frémissements qui n'avaient point pour cause le vent humide du soir.

C'est que toute grande résolution porte avec elle sa fièvre et sa souffrance. Si Napoléon dormit au bivac d'Austerlitz, César eut, avant de passer le Rubicon, d'illustres insomnies, et chacun sait les visions qui agitèrent la nuit de Pompée sur le champ de bataille de Pharsale.

Du petit au grand, les comparaisons sont permises, sans que le petit offense le grand. D'ailleurs,

Garnier de Clérambault n'était point petit. Pour Fromenteau et bien d'autres qui l'ont connu, les boutons de son habit bleu forment une constellation au ciel des hardis coquins.

Garnier de Clérambault était à la veille de Pharsale et devant le Rubicon.

Les deux à la fois, remarquez bien ceci.

Il avait à livrer une immense bataille et à prendre une suprême résolution.

Bien qu'il eût entendu parfaitement le coup de sifflet dont nous avons parlé, il ne bougea pas jusqu'au moment où la porte de l'enclos ayant été refermée, la marche pesante de Barbedor s'étouffa sur le sable du jardin. Il fit alors un pas vers l'endroit d'où le coup de sifflet était parti, — mais il ne fit qu'un pas.

Il s'arrêta. Ses deux mains pressèrent ses tempes, puis tombèrent le long de ses flancs.

— Vais-je manquer de courage? se dit-il ; — voilà bien longtemps que je n'avais senti la sueur froide autour de mon cou... Je suis ensorcelé, c'est clair, et j'aurai bien de la peine!

Un second sifflement se fit entendre. Clérambault serra son caban autour de son corps et frissonna.

— Chante! grommela-t-il, — chante, couleuvre!

Mais il avait beau railler. Sa voix, profondément altérée, accusait en lui le comble de l'agitation.

— J'aurai de la peine! répéta-t-il; — je ne peux pas me faire à l'idée de me séparer de cette femme-là!... Il n'y en a pas deux comme elle...

Il essaya de sourire et ajouta :

— Heureusement!

Puis, après un nouveau silence :

— Allons! morbleu! reprit-il en secouant la torpeur qui s'emparait de lui;—c'était décidé tout à l'heure : d'où vient que j'hésite à présent?... Il y a deux millions : elle prendra tout... et je n'aurai, moi, que ma part du sang!

Le frisson revint si violent, que ses dents claquèrent. Un troisième coup de sifflet grinça dans la nuit et fut suivi d'une grande clameur partant du château de la Savate : sans doute, les applaudissements qui accueillaient l'entrée de Jean-François Vaterlot, dit Barbedor.

Clérambault se mit à marcher lentement vers la rue de l'École. Au bout de quelques pas, il joignit le sentier qui menait à l'entrée particulière du logis de Barbedor. Une femme était assise sur l'herbe mouillée, au bord de ce sentier.

Nous disons une femme; mais, pour quiconque eût suivi ce chemin sans être averti, ce n'aurait été qu'une masse informe et toute noire.

— Vous voulez donc vous tuer, Flavie! dit Garnier en s'arrêtant près d'elle; — malade comme vous êtes, commettre de pareilles imprudences!

Madame la marquise de Sainte-Croix fit effort pour se lever; mais il lui fallut l'aide de Garnier. Dès qu'elle fut sur ses pieds, elle chancela et trembla.

— Je ne suis pas malade, dit-elle d'une voix creuse; — avez-vous des nouvelles de Maxence?

— Aucune.

La marquise s'appuya plus lourdement sur l'épaule de Garnier.

— Il y a trois choses possibles, murmura-t-elle: — Maxence s'est tuée... ou elle nous a vendus... ou elle s'est jetée d'elle-même entre les bras de ce grand benêt d'Achille.

— Dans les deux dernières hypothèses, grommela Clérambault, — nous serions bien!

— La dernière, répliqua très-froidement Flavie, — est la plus dangereuse et la moins probable... La seconde est dangereuse encore; mais je n'y crois guère, et, d'ailleurs, elle ne sait rien de nos projets: nous aurions le temps... La première est sans danger aucun et je la trouve plausible.

Ceci fut dit avec une effrayante tranquillité.

Garnier était tout blême derrière les mentonnières de son caban.

— C'était une belle créature! murmura-t-il; — l'argent coûte cher!

— L'argent vaut toujours plus qu'il ne coûte, repartit Flavie essayant une pointe de lugubre gaieté.

Mais elle ajouta aussitôt, et sa voix avait je ne sais quelle vague émotion :

— Oui, c'était une belle créature!

Puis, d'un ton si bas, que Garnier eut peine à l'entendre :

— Si Dieu m'avait donné une fille comme cela...

Elle se redressa en un ricanement aigu.

— Sotte habitude, dit-elle, de parler toujours de Dieu!... Les autres aussi étaient belles!...

— Le hasard! s'interrompit-elle en frappant un coup gaillard sur l'épaule de Garnier, voilà un dieu qui nous a toujours bien servis... excepté au jeu!... Vois l'idée qu'il a inspirée à cette masse de chair inepte : notre ami Barbedor?... Pouvions-nous avoir une meilleure occasion? et n'y a-t-il pas là de quoi dérouter tous les limiers qui nous poursuivent?... Allons, Garnier, relève-toi! c'est ici notre dernier combat! Tu seras riche demain et nous choisirons quelque bonne capitale, Dresde, Vienne, Berlin, où, moins connu qu'ici, tu pourras enfin accomplir le rêve de toute ta vie et trancher un peu du grand seigneur!

Elle semblait avoir repris vie. Elle ne grelottait plus, malgré la pluie fine et froide qui commençait à tomber.

— Donne-moi ton bras! ordonna-t-elle.

Clérambault obéit. Ils se dirigèrent tous les deux, le long du sentier gras et glissant, vers l'entrée particulière de la maison de Barbedor. De la route où ils étaient, les fenêtres de la salle étaient complétement cachées; le logis avait une apparence honnête. On eût dit une de ces pauvres petites villas de la banlieue qui ont le malheur d'appuyer leurs derrières au mur d'un bouge.

En marchant, Clérambault demanda :

— Où est la voiture?

— De l'autre côté de la rue de l'École, au coin du n° 38... Les chevaux m'ont paru bons : ils nous mèneront comme des anges jusqu'au premier relai.

Elle s'arrêta pour demander à son tour :

— Tu as tes hommes?

— Oui, répondit Garnier.

— Où sont-ils?

— Vous étiez assise à dix pas de l'un d'eux, tout à l'heure.

— C'est vrai. J'ai entendu respirer derrière la haie... Tu es sûr d'eux?

— Pourvu que je m'en mêle.

La marquise appuya ses deux mains sur le caban

de Garnier et se dressa comme si elle eût voulu voir son visage malgré l'obscurité.

— Et tu t'en mêleras?... murmura-t-elle.

— Oui, répondit encore le marieur.

— C'est bien. Je sens que tu dis vrai. Encore quelques minutes, et nous aurons atteint le port.

Le petit perron de la maison Barbedor était devant eux. Garnier mit dans la serrure une des deux clefs qu'il tenait à la main.

— Et s'il n'allait pas venir!... murmura-t-il avant de tourner la clef.

— C'est que la dernière de nos trois hypothèses serait vraie, répondit froidement Flavie, il aurait vu Maxence.

— Mais alors?...

— Me demandez-vous ce qui arriverait de vous ou de moi ?

— De vous et de moi, Flavie.

— De vous, je n'en sais rien... les hommes sont lâches quelquefois à ces suprêmes instants... mais, moi, je vous donne ma parole d'honneur que la justice des hommes, comme ils disent, ne peut rien contre ma volonté... Je porte toujours sur moi de quoi éviter la cour d'assises.

— Avez-vous donc la crainte...? s'écria Clérambault épouvanté.

— D'autres l'auraient, ami, répliqua Flavie re-

prenant son air de reine; car ils ont entre les mains de quoi me perdre dix fois. Le baron du Tresnoy a parlé du fond de sa tombe : ils savent tout, ils ont des preuves de tout, mon histoire est écrite dans leurs dossiers; leur procédure est prête, et il ne leur reste plus qu'à trouver ma piste, chose facile, si je n'ai point, moi, pour leur donner le change, ce talisman qu'on nomme million... Mais rassure-toi, si tu as compté sur moi, mon ami, mon second, mon bras droit, toi qui as ta part dans toutes les actions qu'ils qualifieront de crimes. Je n'ai pas peur, mon espoir est entier. Nous avons bien employé, sois-en certain, nos dernières finances ! Nos ennemis font fausse route, leurs alguazils galopent, à l'heure qu'il est, sur un grand chemin où nous ne sommes pas... La nuit est à nous, je te l'affirme : c'est cent fois trop de temps pour triompher... Dans cinq minutes, je serai là-haut, et cette fenêtre, maintenant toute noire, brillera. C'est le signal convenu. Cinq minutes après, sois-en sûr, Achille s'engagera dans le sentier désert; car ce signal lui dira : « Maxence est là ! »

— Viendra-t-il seul? demanda Garnier.

Au lieu de répondre, Flavie continuait en s'animant :

— Notre rôle, ce soir, c'est d'attendre une heure, deux heures s'il le faut... d'attendre patiemment,

le bras sûr, le cœur prêt... d'attendre jusqu'à ce qu'il vienne, car il viendra : sa passion m'en est garant.

— Mais, répéta Garnier, viendra-t-il seul?

— Seul... Il n'a plus d'amis... j'ai fait le vide autour de lui... Cherche qui pourrait l'accompagner. Est-ce le maréchal outragé? Est-ce Béatrice chassée? Est-ce le vicomte de Grévy blessé de sa main? Est-ce sa fille, enfin, qui a voulu un refuge loin de la maison paternelle?... Il viendra seul te dis-je... Il pénétrera seul auprès de moi... Si je parviens à l'abuser jusqu'au bout; s'il me confie son portefeuille...

— Et comment vous le confierait-il? l'interrompit Garnier,— puisqu'il verra déjà qu'on lui manque de parole : Maxence ne sera pas là.

— Ses amis nous servent en ceci, répliqua Flavie, dont l'inflexion de voix laissa deviner un sourire; — ses amis le traquent. Il sait que maître Souëf, notaire, a subi un interrogatoire au sujet des immeubles vendus. Il croit que toute cette meute est lancée non pas contre lui, mais contre ses deux millions... S'il ne se doute de rien, il ajoutera foi au départ de Maxence, qui l'attend à Marseille...

— Qui l'attend?... répéta Clérambault.

— Je le lui dirai, du moins, fit la marquise avec un mouvement d'impatience. — Il est bien naturel

que mademoiselle de Sainte-Croix n'ait point voulu se trouver dans ces embarras, dans ces fuites précipitées... Me comprends-tu?

— Parfaitement.

— Il est bien naturel encore que le comte, chassé à courre comme il l'est par sa famille et ses amis, dépose entre des mains tierces ce qu'il a pu réaliser de sa fortune... et dans quelles mains mieux que dans les miennes...?

— Sans doute, sans doute, fit Clérambault presque gaiement.

La marquise lui mit sur le bras sa main gantée de noir.

— Tout cela ne veut pas dire qu'il le fasse, murmura-t-elle;— car il y a des gens que leur destinée pousse. Cela veut dire seulement que la chance vaut la peine d'être tentée... Achille ne m'a jamais fait de mal... Nous allons trop loin, cette fois, pour craindre de laisser un vivant derrière nous... Je n'aime pas le sang au début d'un voyage.

— Je ne l'aime jamais, moi, dit Clérambault,— quand on peut s'en passer.

— Il est donc entendu, reprit Flavie, que, s'il lâche le portefeuille, tes hommes le laisseront passer.

— Comment saurais-je qu'il a lâché le portefeuille?

— J'éteindrai ma lumière, répondit la marquise... Est-ce entendu?

— C'est entendu... La lumière éteinte est signe de clémence.

— Dans le cas contraire..., commença Flavie.

Garnier l'interrompit précipitamment et répéta :

— C'est entendu!

La porte fut ouverte. La marquise entra seule. Garnier s'engagea de nouveau dans le sentier. Arrivé à moitié chemin du château de la Savate à la rue de l'École, il fit entendre à bas bruit ce fameux cri de chouette que les malfaiteurs s'obstinent à choisir pour signal, malgré l'état banal où il est tombé.

Trois cris pareils lui répondirent dans les buissons voisins.

La pluie augmentait. Le terrain humecté devenait de plus en plus glissant.

— Mauvaise nuit pour M. le comte! grommela Garnier, qui serra son caban autour de ses reins.

Puis, après un silence et regardant la maison Barbedor :

— S'il entre là, tout est en question. Une fois qu'elle aura le portefeuille, le diable sait quelle part du lion elle se fera... L'ordre et la marche sont arrêtés... il faut que l'affaire de ce beau garçon soit réglée en allant et non pas en revenant.

Il franchit un talus et passa dans les terres. Par trois fois il s'arrêta, et l'on aurait pu entendre quelques mots échangés à voix basse. — Il donnait à ses hommes leurs nouvelles instructions.

Quand il regagna le sentier, une lumière isolée brillait mélancoliquement au premier étage de l'arrière-façade du château de la Savate.

Cette lumière était la lampe qui éclairait madame la marquise de Sainte-Croix.

Flavie était, comme d'habitude, vêtue de noir, avec un voile épais sur le visage. En entrant dans la chambre, elle avait trouvé en tâtonnant les allumettes, — comme ces pauvres ouvrières qui reviennent chez elles, à la nuit, après leur journée achevée.

Elle connaissait les êtres. La lampe fut vite allumée, et la porte communiquant à l'établissement Barbedor fut fermée à double tour, avec accompagnement de verrous.

Flavie, avant de s'asseoir, alla prendre dans un placard une bouteille et un verre qu'elle posa sur la table.

Il faisait froid. Elle grelottait sous sa robe mouillée. La cheminée n'avait point de bois. Son regard fit le tour de la chambre pour en chercher; puis elle se laissa choir sur un siége, au-devant de la table en murmurant :

— Une demi-heure est bientôt passée !...

Elle releva son voile, et, prenant la bouteille d'un geste plein de fatigue, elle emplit son verre aux trois quarts.

C'était de l'eau-de-vie pure.

Son œil morne resta un instant fixé sur le verre.

Sa taille, sous les plis mouillés de son vêtement noir, semblait affaissée et comme racornie. La denteile molle de son voile tombait droit, de chaque côté de ses joues amaigries. Elle était blême ; sa tête s'inclinait sur sa poitrine creuse. Tout parlait de ruine dans cette femme. C'était, dans toute la force du terme, un être ravagé.

Au bout de deux ou trois minutes, elle avança la main et porta son verre plein à ses lèvres. Elle but d'un trait, mais avec effort, l'énorme quantité d'eau-de-vie qu'elle s'était versée.

Puis elle demeura immobile, ramassée sur elle-même pour se réchauffer.

Un silence complet régnait dans la chambre ; mais, par intervalles, des bruits tumultueux montaient de la salle de lutte. La pluie fouettait sourdement les carreaux.

Après un autre intervalle de deux minutes, l'alcool faisant son effet, un peu de sang revint aux joues de Flavie. Son regard ressuscita. Sa lèvre flétrie et froncée eut comme un sourire.

C'était une pensée gaie qui lui traversait la cervelle.

— Pauvre Garnier! fit-elle, si je voulais, il n'aurait rien... je partirais toute seule... Avec deux millions, en Allemagne ou en Italie, on fait grande figure... Mais pourquoi le frustrer? C'est un domestique qui ne coûte rien... La part qu'on lui donne, il est toujours temps de la reprendre... Ce serait folie que de briser cette tirelire vivante où je trouve toujours une poire pour la soif...

Le vent secoua les châssis de la croisée.

Flavie se retourna lentement et tout d'une pièce.

— Beau temps pour quitter Paris! murmura-t-elle; là-bas où je vais, le soleil est chaud et le ciel bleu... Ce misérable climat, vanté par la mode idiote, ne me convient plus. Il me faut la chaleur et la lumière...

Elle tendit vivement l'oreille. Sa face, un instant ranimée, changea de couleur.

— Les millions montent-ils? pensa-t-elle tout haut.

Puis, après un silence anxieux :

— Pas encore... Cette chambre en a bien vu, de l'argent!... mais jamais tant à la fois... Deux millions!... c'est le plus beau coup de ma carrière de joueuse...

En ce moment où le tapage du rez-de-chaussée

s'amoindrissait jusqu'au murmure, un roulement lointain se fit entendre. C'était une voiture qui cahotait sur l'inégal pavé de la rue de l'École.

Les joues de Flavie devinrent toutes rouges, tandis qu'un cercle bistré se creusait profondément autour de ses yeux.

Elle appuya ses deux mains contre sa poitrine oppressée.

— Mon cœur bat encore! dit-elle; voici ma fortune qui vient!

VIII

Temps de bras, temps de hanche, temps de ceinture et temps de cou.

Parfum de roses! tendres émanations des acacias en fleurs! douce odeur des violettes! arome poético-culinaire de l'oranger, du thym et de la vanille! enivrantes effluves de toutes sortes qui avez vos gammes comme les sons et les couleurs, ô belles jouissances de l'odorat délicat et sensuel! — La salle de Barbedor! voilà une cassolette!

Tout ce qui peut exaspérer le nerf olfactif était réuni dans cette vénérable enceinte : la fumée des

pipes et des cigares, l'huile des quinquets, le cuir des bottes, le vin des haleines, l'ail des fils de la Provence, le caoutchouc des hommes riches et bien mis, la pommade des demoiselles, combinée avec l'eau de Cologne perfidement glissée dans leurs mouchoirs, la garance des militaires, et par-dessus tout la puissante transpiration des bonshommes!

Ils sont presque tous du Midi. Le Midi est la terre des parfums. Quand un fort-et-adroit, natif d'Arles ou de Cette, est en effervescence, approchez-vous, si vous avez du cœur.

Aucune plante, depuis le syringa jusqu'au basilic, aucun animal, depuis la civette jusqu'au putois, ne possède assurément une aussi vaillante odeur. C'est le comble! c'est le sublime! Avec un seul Hercule de Tarbes, distillé convenablement, on empoisonnerait l'atmosphère de Paris tout entier et de sa banlieue.

Or, ils étaient dix, ils étaient vingt, tous plus ou moins charabias, tous disant : *Qui est-ceu?* tous jurant tron de l'air, et nourris d'oignons depuis leur plus tendre enfance.

On avait lutté déjà. Ils étaient tous en sueur. Chaque pouce carré d'air valait un demi-boisseau de guano pour l'agriculture. — Mais on va chercher bien loin les engrais qu'on a sous la main.

Vous auriez pu couper l'atmosphère au couteau.

C'était superbe. Un oiseau du bon Dieu y fût mort en trois minutes. — Niquet et Palaproie ouvraient leurs narines gourmandes, ces dames s'éventaient avec les cartes du restaurant Barbedor; nos lions respiraient en désespérés la fumée de leurs cigares et les gamins de la galerie frétillaient comme le goujon dans l'eau sale.

Chaque être organisé se réjouit quand il trouve le milieu qui lui est propre. L'atmosphère est pour beaucoup dans la passion que beaucoup de gens comme il faut nourrissent pour les assauts de force et d'adresse.

L'atmosphère et les mâles harmonies de l'orchestre Soufflard !

Vingt-quatre hommes de cuivre ! quarante-huit poumons de cannibales ! polkas de Pilodo, valses de Musard : musique faisant sur l'oreille le bon et salutaire effet de l'étrille sur la peau.

Ce sont les assaisonnements nécessaires de la lutte, du bâton, du chausson et de la canne. Sans ces condiments appropriés, les dandys, les artistes, les bourgeois, les demoiselles, les gamins et les militaires ne trouveraient nul charme à ce spectacle.

Voici, cependant, Jean-François Vaterlot qui s'avance sur la pointe du pied, au milieu d'applaudissements frénétiques. Il dandine agréablement

son vaste abdomen et se pose au centre de l'arène pour *faire l'annonce.*

L'annonce, au premier abord, semble peu de chose; mais il n'y a pas de petit détail.

Barbedor a la bouche en cœur et le sourire aux lèvres, — et, cependant, un observateur habile découvrirait sur sa large face quelques signes d'inquiète préoccupation.

Barbedor salua trois fois avec une grâce mêlée de dignité.

— Messieurs, dit-il en s'adressant spécialement aux gentlemen de cinq francs, — je n'ignore pas qu'il est de mon devoir de faire le boniment d'usage ici présent à cette place, au début, sur le coup de huit heures sonnantes, tel que l'affiche annonce le début de la soirée... Il a fallu que le diable s'en mêle pour m'excuser, quoique j'espère que Casseur ne s'est pas rendu désagréable à la société.

Il y eut un bienveillant murmure à l'adresse de Casseur.

Barbedor continua :

— En foi de quoi, nous allons compliquer la séance par le jeu d'adresse promis expressément entre M. Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, et le jeune Mustapha, quarteron de Madagascar, d'où la reine du pays l'estimait à sa juste valeur.

— Bravo, Vaterlot, bravo !

NIQUET : Est-il bête, ce gros-là !

PALAPROIE : Pour bête... ça y est !

UN RAPIN *qui est venu là pour étudier le muscle :* Un commissaire ! un sergent de ville ! un gendarme !

UN HOMME SANS COL DE CHEMISE, *s'approchant :* Qu'est-ce qu'il y a ?

LE RAPIN : Un invalide et quart qui parlent d'assassiner Louis-Philippe !

NIQUET, *au rapin, noblement :* Vous proférez une imposture, blanc-bec !

PALAPROIE : Ah ! mais oui !

QUELQUES VOIX : Silence, la campagne d'Égypte !

NIQUET : On y était... avec honneur !

PALAPROIE : Attrape ! dans le cinq cents !

MONTMORIN : Barbedor, vous parlez avec plus de facilité que l'année dernière.

FRÉMIAUX : Votre organe a gagné !

BEAUMONT : Vous êtes un orateur.

UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS (section de sculpture) : Voyons ces torses !

QUELQUES CASQUETTES, *à la galerie :* Assez causé ! le prince Albert de Madagascar !

BARBEDOR, *aux dandys :* Flatté comme toujours d'avoir su vous plaire... En foi de quoi, les susnommés vont avoir l'honneur de travailler sous vos yeux et... allez, la musique !

M. Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, arriva en marchant sur les mains; Mustapha, quarteron, favori de la reine des Madécasses, se présenta en exécutant une série de sauts périlleux par le flanc à la manière indienne. Cela fit bien plaisir à la société.

Ils se mirent en garde. L'élève de Soubeyrol était un Spartacus de faubourg, blanc comme du lait et bâti à l'avenant. Mustapha avait un corps de chimpanzé et une figure d'alligator.

Barbedor s'écria avant de rentrer dans le vestiaire :

— Attention ! c'est une belle partie... ces deux hommes ont du talent... Assez de musique !

Je crois bien qu'ils avaient du talent ! Le Struensée malgache surtout. Quel favori ! A peine la première poignée de main d'usage était-elle donnée et reçue, qu'il écrasa d'un coup de pied le nez étonné du faubourien. — Bravo ! — Le faubourien voulut répliquer par un arrêt sur place ; mais, *ramassé* aussitôt, il mordit la poussière aux applaudissements du public.

— Un peu plus de soin, Malebranche ! dit Casseur sévèrement.

Malebranche obéit et fit un rouge à l'œil du Malgache. La couleur de ce sauvage Monaldeschi ne permettait pas qu'on lui fît un noir. Il poussa

un rauque hurlement. Les nègres n'aiment pas à être battus, malgré tout ce que disent les abolitionnistes. Il porta deux coups de boxe, de pied ferme; puis, voltant avec une prodigieuse rapidité, il posa la main droite par terre et lança son pied gauche à l'oreille de Malebranche.

Celui-ci se fâcha, malgré le célèbre nom de philosophe qu'il avait l'honneur de porter. Il se rua sur Mustapha et parvint à lui incommoder l'autre œil.

Alors, tous les deux y allèrent de bon cœur, à la grande joie des casquettes et même des chapeaux doublés de blanche soie. La lutte se fit sérieuse. Coups de poing et coups de pied plurent comme grêle. Le faubourien rugissait comme un lion; le nègre montrait en grinçant la double rangée de ses dents de crocodile. C'était horrible à voir.

Bravo! Convenons d'une chose. Il n'y avait que Barbedor pour donner des satisfactions pareilles à ce public d'élite. Les autres directeurs escamotent l'affiche; Barbedor, au contraire, allait au delà des promesses de l'affiche.

Quel homme! et que son souvenir est resté profondément gravé dans le cœur de ceux qui aiment les torgnoles sincères!

Eh bien, le croiriez-vous? pendant que cette belle partie avait lieu, pendant que ces deux hom-

mes de talent s'assommaient loyalement et de bonne foi, Barbedor était distrait, Barbedor songeait, Barbedor n'aurait pas su dire lequel de Malebranche ou de Mustapha avait reçu le plus d'*atouts*.

Il s'appuyait, mélancolique, au montant de la porte du vestiaire.

Jean Lagard l'observait du coin de l'œil.

On eût dit que la préoccupation de son oncle le gagnait. Il était inquiet, et plus d'une fois déjà, depuis que la séance était commencée, ses collègues l'avaient entendu grommeler :

— Il y a anguille sous roche !

Au moment où le Malgache et le faubourien s'entre-prodiguaient le plus généreusement les produits de leur industrie, Barbedor se sentit toucher l'épaule par derrière.

Il tressaillit. Dans la situation d'esprit où il était, le premier mouvement est toujours la frayeur.

— Qu'est-ce que tu as donc, papa? lui demanda Jean Lagard, dont les yeux perçants étaient fixés sur ses yeux.

Le cabaretier haussa les épaules avec mauvaise humeur.

— Ce n'est que toi ! gronda-t-il.

— Et qui croyais-tu donc que c'était, papa, pour avoir si grand'peur? insista Jean.

— Moi, peur ?...

— Papa, tu as mauvaise figure!... Tu n'es pas à ton affaire.

Barbedor essaya de sourire.

— Grand fou! murmura-t-il en rentrant dans son rôle.

Car, depuis quelque temps, il accablait son neveu de caresses.

— Je ne sais pas si je suis fou, papa, répliqua Jean. — mais tu as quelque chose.

— Allons donc! protesta Vaterlot.

— Je n'aime pas à te voir ainsi, continua Jean Lagard. — parce que je me souviens et que je me méfie.

— Tape-t-il bien, ce Malebranche! fit Barbedor.

— Tu sais bien, papa, l'interrompit Lagard en le saisissant par le bras, — qu'avec moi, feintes, fausses attaques et remises ne servent à rien... Où as-tu été tout à l'heure?

— Bon! s'écria le cabaretier, — voilà que je te dois des comptes, à présent!

— Tu ne veux pas me dire?

— Non... Je ne peux donc plus avoir mes affaires, avec un établissement comme le mien!...

— N'y a pas d'affaires pour te forcer à quitter ton rang au moment de l'annonce.

— Paraît que si...

— Pourquoi n'a-t-on pas envoyé la stalle à mon cousin Vital ?

— On l'a envoyée.

— C'est un faux !... il serait là !... Il me l'avait promis !... Et ma marraine, maman Carabosse, lui a-t-on envoyé son billet ?

— Aussi vrai que Dieu est Dieu...

— Papa, c'est comme ça que tu parles chaque fois que tu vas mentir !... Fais attention à une chose : c'est que, s'il y a du Garnier sous jeu, ce n'est pas avec les amis que je vas me prendre !

Un tonnerre d'applaudissement lui coupa la parole.

Le faubourien, littéralement tatoué de coups par le nègre, avait fini par le saisir dans ses bras et faisait le tour de la salle en le brandissant au-dessus de sa tête. Le caïman, furieux, déchaussait sa machine et cherchait en vain à se dégager.

— La musique ! cria Barbedor.

Sur l'honneur, les déchirants accords de l'orchestre Soufflard parurent douçâtres après ce qu'on venait de voir.

— L'ancien, dit Niquet en abordant Vaterlot,— nous sommes venus, nous deux Palaproie, voir vos bamboches avec notre argent... Vous ne nous remettez pas ?... Nous avons trinqué ensemble avec Roger, là-bas, sur l'esplanade.

— Ah! mais oui! appuya l'adjudant, et c'était pas de la piquette.

— Payez-vous un verre de quelque chose ? demanda franchement le sergent; — votre contrôle a mis la caisse à sec.

— Ça y est! fit Palaproie; — rien dans les mains, rien dans les poches.

Barbedor ne fut pas fâché de trouver quelqu'un sur qui décharger sa sourde colère.

— Qui m'a amené cette vieille paire de pique-assiettes! s'écria-t-il; — Casseur! mets-moi cela au dépôt des béquilles et parapluies!

— A moi, l'autorité! dit Niquet, — j'ai payé ma place, prix fort!

— A moi, l'armée! hurla plaintivement Palaproie; — au vieux drapeau insulté par les amis de l'étranger!

On ne sait pas comment ces choses se font. En un clin d'œil, tous les gamins de Paris étaient descendus de la galerie et entouraient la porte du vestiaire.

Certes, nous ne nous sentons pas de force à combattre en bloc tous les préjugés naïfs du peuple le plus spirituel de l'univers. Le Parisien jure par la gentillesse du gamin comme il s'attendrit sur l'honnêteté de l'Auvergnat, sur la fidélité du Savoyard, sur la vénérabilité de l'invalide. Ce sont

là des proverbes aussi véridiques que la locution fameuse : fort comme un Turc! Bornons-nous à dire timidement qu'il est sage de ne point tenter l'Auvergnat, de surveiller le Savoyard et de tenir à distance le gamin et l'invalide.

L'invalide et le gamin surtout sont à redouter.

Niquet et Palaproie, se voyant soutenus par leurs alliés naturels, commencèrent un chant alterné à la façon des bergers arcadiens de Virgile.

Niquet éditait les outrages; Palaproie les approuvait par des *ah! mais oui!* et des *ça y est!* bien nourris.

— Quoi donc! fit Niquet en se retirant vainqueur; — voilà ce que c'est que de s'encanailler, comme on dit, et d'aller avec des personnes de basse classe! Si nous n'avions pas fréquenté le Roger, qui a été mis à la porte de chez l'homme qui entretenait sa fille, nous n'aurions pas fait la connaissance de monsieur!

— Voilà où en est l'histoire! murmura Frémiaux. — Mais quand donc Achille épouse-t-il son astre?

— On parle de le faire interdire, repartit M. de Beaumont; — et je ne sais plus qui m'a dit que le parquet s'occupait de madame de Sainte-Croix.

— Pas possible!

— Grévy est là dedans... surtout sa femme.

— Cette Béatrice était bien belle!... soupira Montmorin.

C'était comme une oraison funèbre.

Il fallut la force publique pour remettre en place Niquet, Palaproie et le gamin. Encore, la force publique eût-elle échoué à rétablir le silence, si l'orchestre Soufflard, déchaîné à propos, n'eût fait pleuvoir tout à coup cette averse de notes offensantes qui stupéfie. — Un homme d'esprit, du temps de Louis-Philippe, avait inventé les pompes contre l'émeute. C'est usé désormais. Essayez à l'occasion l'orchestre Soufflard, et vous verrez la révolution détaler en se bouchant les oreilles.

— M. Faydenier, déclama cependant Barbedor, — contre M. Mélussart, pour un assaut de canne... La société est priée d'y donner toute son attention, M. Mélussart venant de Bruxelles, où il a récolté une riche moisson de succès, et M. Mélussart ayant eu l'avantage de se donner en spectacle à Son Altesse royale le fils aîné de l'empereur de Russie.

— Altesse impériale, rectifia le rapin.

— Royale ou impériale, vous, là-bas, la chemise de l'été passé, riposta Vaterlot, — c'est inférieur, vu que c'est tous les deux des hommes de talent, distingués dans leur partie. — Pas de musique, vu l'heure avancée!

Que dire d'une assemblée qui n'eût pas applaudi à ces chaleureuses paroles!

L'absence de la musique fut surtout appréciée.

M. Faydenier et M. Mélussart entrèrent en scène d'un air noble. Ils avaient tous deux cette belle tenue des hommes de l'art qui ont longtemps manié *la trique*, pour employer l'expression un peu familière du métier. Ils se campèrent sur les jarrets, une main à la hanche, et prirent tous deux la garde de quarte pour saluer.

Le salut de la canne est long. Les gens qui s'y connaissent le savourent comme un dilettante déguste une sonate de Beethoven.

Puis les masques furent mis, et nos deux champions tombèrent en garde de tierce. L'air coupé siffla. Les deux cannes, frappées tour à tour, résonnèrent. Le sol trembla sous les appels. Tête-bleu! M. Faydenier eut le flanc sanglé par un coup franc qui lui ôta la respiration; mais M. Melussart reçut un plein coup de tête, suivi, à court intervalle, d'un coup de fouet qui lui trancha la cuisse...

Mais trêve aux comparses. Le souverain public est las de s'amuser aux bagatelles de la porte. Il a prononcé son arrêt :

— Une belle en trois coups!

Puis cent voix à la fois :

— Jean Lagard! Jean Lagard!

Barbedor parut et dit avec émotion :

— Vous allez l'avoir... Je n'ai pas besoin de vous spécifier ce qu'il est... Les bonshommes qu'il va tordre sous vos yeux ont fait leurs preuves... Plantehoux, dit le Poteau de Béziers, Boichel, dit le Redoutable Auvergnat, Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, Muscamel, dit le Buffle de Carpentras sont tous des premiers sujets... et y a bien qui feraient une affiche avec un seul d'entre eux...

— C'est vrai! c'est vrai! approuva la partie équitable du public.

— Vous allez l'avoir! reprit Barbedor, — et, si vous ne l'avez pas eu plus tôt, c'est qu'il veut vous servir un plat de son métier... Il ne se contente pas d'affronter quatre hommes, il veut les *tomber* l'un après l'autre sans souffler, comme des capucins de cartes...

— Bravo! vivat! vivat!

— Parbleur! dit Niquet, qui était maintenant de l'opposition, — ils s'entendent!

— Ah! mais oui! soutint Palaproie.

Mais leur faible voix fut étouffée par l'enthousiasme général.

— Allez, la musique!

Si l'enthousiasme n'avait pas suffi, c'était là de quoi étouffer de bien autres bruits que les clameurs essoufflées de nos deux invalides.

Jean Lagard bondit dans l'arène, suivi de son premier antagoniste, l'illustre Plantehoux.

Jean était nu, comme c'est la coutume. Un étroit caleçon rayé rouge et noir lui serrait les reins. C'était la perfection de la structure humaine, et vous eussiez dit, quand il se posa immobile au milieu de l'arène, un marbre antique, échappé par miracle aux injures des siècles.

M. Plantehoux était beaucoup plus grand et beaucoup plus gros que Jean. Il présentait le type accompli de cette vulgaire vigueur qui émerveille nos foules en foire : bras volumineux et musclés brutalement, jambes pléthoriques, vastes épaules supportant un cou très-court, surmonté par une tête de batracien. En marchant, il faisait saillir ses pectoraux, et ses poignets, posés sur ses hanches, gonflaient par un effort coquet et caché ce bourrelet brachial dont les athlètes sont si fiers et dont le nom scientifique est tombé dans le ruisseau : les biceps.

En voyant ces deux hommes en face l'un de l'autre, tout profane eût parié pour M. Plantehoux. Mais il y avait peu de profanes chez Barbedor et ce fut Jean Lagard qui fut bruyamment acclamé.

Après quoi, on les vit se poser tous deux souriants et alertes, puis se tâter.

Se *tâter*, c'est chercher la prise.

Ce jeu a véritablement quelque chose de gracieux et de mystérieux. Rien dans ses préludes n'annonce les violences du dénoûment. Ils sont là, calmes et en apparence débonnaires. Leurs têtes amies se touchent. Leurs mains luttent si doucement, que vous croiriez à des caresses.

Mais, tout à coup, l'un d'eux a écarté d'un mouvement rapide les mains de son adversaire. Il a trouvé un passage : ses deux bras étreignent les reins de l'autre, qui se roidit, qui gémit, qui souffle et met tous ses efforts à ne pas perdre plante. C'est vif comme une explosion. Avant que vous ayez le temps de voir comment la chose est advenue, un des deux champions a mordu la poussière.

M. Plantehoux, dit le Poteau de Béziers, lutteur émérite, sachant sur le bout du doigt tous les coups possibles, n'avait qu'un soin : se garer. Il n'attaquait jamais et se retranchait dans sa prudente et savante défense.

Jean Lagard n'en était pas là. Jean Lagard avait à soutenir sa réputation éclatante. La défense lui était interdite. On attendait de lui l'attaque brave et dangereuse, qui livre toujours son homme. Noblesse oblige.

Jean Lagard, après deux ou trois minutes de prélude exécuté dans le grand style, *ceintura* M. Plantehoux, l'enleva de terre et le lança à trois

pas. Plantehoux tomba sur le flanc gauche et dit :

— N'y est pas !

Jean sourit, se livra, fut ceinturé à son tour, se dégagea comme une anguille et laissa M. Plantehoux, terrassé sur le flanc droit.

— N'y est pas !

— Ça va venir, murmura Barbedor, qui oubliait toute préoccupation pour se livrer aux jouissances de son dilettantisme éclairé.

Jean vint bonnement se présenter de dos à M. Plantehoux, que la colère rendit écarlate. Plantehoux n'était pas sans savoir que cet insolent défi cachait une feinte ; mais, en rassemblant toute sa force pour étouffer son homme, au moment où on l'enlève de terre, il n'y a pas de feinte qui tienne.

Chacun pouvait lire sur la figure de Plantehoux quel effort désespéré il allait tenter. Ses muscles se roidissaient par avance et les veines de son front se gonflaient.—Il opéra la prise en poussant un cri rauque. On entendit ses deux mains claquer en se rejoignant sur le ventre de Jean, qui fut enlevé de terre comme une plume et renversé si brutalement, que chacun craignit pour sa vie.

Mais Jean, souple comme un serpent, se retourna en l'air, sans lâcher le bras gauche de son antagoniste. Il retomba élégamment sur ses deux

mains, et, voltant avec le bras de Plantehoux, emprisonné sous son aisselle comme dans un étau d'acier, il l'entraîna, vaincu, dans son mouvement de rotation et le coucha tout doucement sur les deux épaules.

— Il y est! il y est ! il y est ! cria la foule.

Plantehoux se releva, salua et s'enfuit, tandis que Jean Lagard, souriant aux applaudissements de la foule, disait avec bonhomie :

— Un petit *temps* de bras !

Dans la lutte, les différents coups se désignent par ce mot *temps*.

Barbedor s'essuya le front; car il peinait plus que les lutteurs en scène.

— Ah! nom d'un cœur! murmura-t-il, — quel amour !... Est-ce exécuté? Ça vaut-il l'argent?... M. Plantehoux est un premier sujet...

— A un autre, papa ! dit Jean Lagard, qui frottait dans la sciure ses mains mouillées.

— Tu ne veux pas souffler un peu, neveu?...

— Reposez-vous, Jean, reposez-vous, dit le public.

— Pas besoin, répliqua Lagard; — envoyez!

— Hein !... fit Barbedor, — quel amour !... Avance, monsieur Boichel... Messieurs et dames, c'est M. Boichel, dit le Redoutable Auvergnat, homme de talent et beau lutteur... Tais-toi, la musique!

Avez-vous vu un tigre se raser et bondir? Ce Redoutable Auvergnat avait des allures de bête fauve. Loin d'avoir la pesanteur de ses compatriotes, il était bâti comme un Arabe : long corps, longues jambes, bras démesurés, peau de cuivre, abondamment velue, et que sa musculature, qui semblait un réseau de cordes, soulevait au moindre mouvement. De loin, il avait l'air d'une de ces études anatomiques qu'on nomme des *écorchés*. Ses tendons, rudement dégagés, semblaient en dehors de son épiderme.

Une barbe épaisse couvrait sa face basanée. Son front bas se montrait à peine entre ses cheveux crépus et ses sourcils hérissés, au-dessus desquels ses yeux brûlaient : deux charbons ardents.

M. Boichel était vierge de toute chute. On pouvait bien le renverser, mais jamais sur les deux épaules. Son agilité de chat sauvage le préservait toujours.

— Allons, vieux, lui dit jovialement Jean Lagard ; faut pourtant y passer !

Il n'avait pas achevé, que Boichel lui nouait ses deux mains noires derrière la nuque. C'est le coup favori de ces lutteurs plus agiles que vigoureux qui cherchent à user, à fatiguer, à congestionner, — si l'on peut parler ainsi, — Hercule, plus lourd. Voyez le serpent aux prises avec le buffle...

Quand Boichel tenait, c'était pour tout de bon. Il était d'acier, ce chacal! Il avait une si terrible manière de secouer la nuque des gens qu'il voulait étourdir, qu'on se sentait venir la sueur froide à regarder cette lutte. Là-bas, dans le Midi, deux ou trois bonshommes étaient morts d'apoplexie sous sa main.

Cela fait bien dans les états de service d'un fort-et-adroit.

Jean Lagard avait donné sa tête bonnement. Il se laissait secouer avec une patience angélique. Ses cheveux allaient et venaient, fouettant tour à tour son visage et sa nuque ; mais il n'avait pas l'air d'en éprouver beaucoup de gêne. Ses deux mains s'appuyaient contre ses cuisses, et il tournait tranquillement, suivant les furieuses évolutions de Boichel.

— Tu vas le décoller, coquin! dit Barbedor, qui n'avait plus un fil sec sur le dos.

— C'est de franc jeu! ripostèrent les amis de Boichel; chacun sa manière!

Boichel, se voyant soutenu, redoubla d'efforts. Il avait l'air d'un diable acharné après une âme en peine.

Jean Lagard se mit à rire.

— C'est drôle, dit-il, que rien ne peut me donner la migraine, à moi!

Vous jugez du succès de rire.

Boichel en devint littéralement enragé.

— La! la! fit Jean, ne nous emportons pas, ma poule... Tu commences à me gêner un petit peu.

Il se redressa brusquement, jetant son torse en arrière et ne prenant même pas la peine de retirer ses mains appuyées contre ses cuisses. Il souleva ainsi Boichel, suspendu par ses propres bras.

— De quel côté veux-tu tomber? lui demanda-t-il.

Boichel, râlant et grinçant, essayait de l'étrangler.

— Tu piques, la mouche! s'écria Jean.

Et, rabattant sa tête tout à coup, il posa sur la poitrine de l'Auvergnat, qui s'en alla rouler tout au bout du tapis. Jean n'avait pas fait usage de ses mains.

Pendant que la salle éclatait en trépignements, Boichel se releva et se rua pour ressaisir sa proie : la tête de Jean. Il était tombé sur les reins, mais une seule de ses épaules avait touché le tapis.

Jean évita l'attaque en se jouant.

— Je n'en veux plus, dit-il, et je vas te punir par où tu as coutume de pécher.

Il s'élança à son tour, et, malgré les sauts prodigieux de l'Auvergnat, il le saisit par le cou. Alors commença une sorte de promenade circulaire. Boichel, se débattant comme un démon, et Jean, tran-

quille comme s'il eût fait les cent pas bras dessus bras dessous avec un ami, se mirent à tourner autour du tapis. Le bras de Jean maintenait sous presse la tête de Boichel.

Au commencement du troisième tour, Jean dit :

— Ce serait méchant de le faire languir.

Il pesa sur le cou en tournant sur lui-même et en faisant saillir brusquement sa hanche droite. Le corps de Boichel bascula sur cette hanche comme sur un pivot. Il resta un instant les jambes en l'air ; puis il s'étendit sur le dos, en plein, comme un noyé à la Morgue.

Jean mit ses mains derrière son dos, sourit, salua et dit :

— Temps de hanche !

Boichel s'esquivait tout honteux.

— N'y a pas d'affront ! lui dit Barbedor avec emphase ; quand on est tombé par mon neveu, ça ne compte pas... Allez, la musique ! Tonnerre du ciel ! du tapage pour cinquante sous !

Jean Lagard fit un geste de souverain commandement aux musiciens, qui prenaient déjà leurs cuivres, et s'écria de sa bonne voix sonore et franche :

— A un autre !

— A un autre, puisqu'il le veut ! répéta Barbe-

dor. Vous feriez le tour du monde, mes amis, avant de rencontrer son pareil !

Frémiaux et les autres dandys adressaient au vainqueur des félicitations exprimées en termes techniques. De nos jours, un des grands mérites des jeunes gens à la mode est de connaître à fond tous les argots. Cela dispense de parler correctement le français, ce qui est bien commode.

— Messieurs, reprit Barbedor, j'ai l'avantage de vous annoncer M. Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, homme de talent et de résistance.

Lenfant était un *grazioso*, un favori. Il fit son entrée en franchissant à saute-mouton les vastes épaules de Jean-François Vaterlot. C'était un grand et beau gaillard, presque aussi bien proportionné que Jean lui-même. Il avait les bras et la poitrine criblés d'hiéroglyphes tracés au tatouage : des lyres, des cœurs, des canons croisés, des bonnets de la liberté, des drapeaux, des poignards, des grenades, des chiffres, des triangles maçonniques. C'était un véritable album que le corps de ce superbe garçon.

Jean et lui se donnèrent la main et dansèrent, avant de commencer, un petit bout de farandole.

Ils se prirent ensuite loyalement, bras de ci, bras de là, comme on fait dans les luttes bretonnes, où

toute la partie d'escrime est supprimée pour ne laisser place qu'à la force pure.

Il était facile de voir que Lenfant était de taille à tenir tête à Jean Lagard. Ce fut, en effet, une lutte de beau style, sans échappées ni reculades. Jean, déjà un peu las, malgré sa puissante haleine, ne donna pas d'abord tous ses moyens. Il tomba deux fois sur les mains, tandis que Lenfant ne toucha terre qu'une fois. A la troisième reprise, les fanatiques de Jean ne savaient trop que penser.

— Cinquante louis pour Lenfant ! proposa Montmorin.

Personne ne releva le gant et ce fut Lagard lui-même qui répondit :

— Tenus !

Lenfant, s'adressant à Montmorin, demanda :

— Qu'y aura-t-il pour moi ?

— Moitié.

— Voyadioux ! alors, nous allons la danser.

Le jeu se serra aussitôt des deux côtés, et Lenfant, favorisé pas la chance, eut une excellente prise. Les pieds de Jean perdirent plante et il fut obligé de mettre ses deux mains sur la figure de son adversaire comme cela se fait en pareil cas.

Il y eut dans la salle un grand silence; parmi ce silence, on entendit la pluie qui tombait au dehors.

Et, tout à coup, une petite voix doucette s'éleva du côté de la rue Saint-Fiacre.

Elle chantait :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir.

— Tiens, fit Niquet, maman Carabosse !

— Ça y est ! ajouta Palaproie, fidèle comme l'acier.

— Et par un temps pareil ! reprit le vieux sergent.

Barbedor, qui suivait d'un œil ardent la lutte, tressaillit de la tête aux pieds et changea de couleur.

Les mains de Jean Lagard quittèrent les joues de Lenfant. Il se prit à prêter l'oreille aussi attentivement que s'il eût été debout et tranquille sur ses pieds.

Lenfant, profitant du moment, le fit valser et le renversa selon l'art. Un grand cri s'éleva. Chacun crut à la défaite de Jean.

— Il y est ! il y est ! clamait-on déjà.

Mais Jean s'était retourné comme une carpe entre ciel et terre. Il tomba pour la troisième fois sur ses mains, et resta immobile, continuant à écouter.

On n'entendait plus que la pluie versant ses torrents. Le chant ne se renouvela point.

— Renonces-tu, Jean? demanda insolemment le Toulousain Sans-Quartier.

— Il en a assez pour une fois, dit Niquet.

Et Palaproie, enchanté :

— Ah! mais oui!

Barbedor s'avança.

— Es-tu blessé, neveu?

— On connaît la chose! dit Lenfant, dont l'impertinence allait croissant : c'est des échappements et des couleurs... S'il est blessé, faut que le médecin donne un certificat!

Jean fit un petit signe de tête et prononça :

— Non, je ne suis pas blessé.

— Alors, en avant! crièrent cent voix ; on n'est pas ici pour dormir!

— Qu'il se lève ou qu'il renonce!

— Renonces-tu, Jean? renonces-tu?

— Non, répondit Jean très-froidement, je ne renonce pas... Mais écoutez voir un peu.

Il tendit l'oreille dans la direction de la rue Saint-Fiacre.

— Il veut acheter du plaisir! dit Niquet.

Quelques rires s'élevèrent. Jean se tourna vers son oncle en disant :

— J'avais donc bien entendu!

Barbedor haussa les épaules.

Jean était sur ses pieds.

— Brûlons ça ! gronda-t-il ; — je n'ai plus le temps de m'amuser !

Lenfant se présenta aussitôt de bonne grâce. D'un mouvement rapide comme l'éclair, Jean le saisit aux reins. A dater de cet instant, il n'y eut plus un pas de fait. La lutte eut lieu sur place. On vit d'abord disparaître le brutal sourire du Toulousain Sans-Quartier, qui fit un effort désespéré pour se retourner entre les bras de Jean et lui donner le temps de hancher ; mais ces deux bras serrés autour de sa taille étaient comme un moule d'acier.

Jean ne fut même pas ébranlé.

La bouche de Lenfant s'entr'ouvrit ; ses tempes battirent ; ses jambes eurent un tremblement, et peu à peu l'angle de cambrure de ses reins se referma.

Le silence s'était rétabli si profond, qu'on entendait le tic tac de la pendule à poids, fixée au mur.

Lenfant roula ses yeux injectés de sang. Ses bras s'ouvrirent tout grands. Il poussa un cri de détresse. Jean le déposa sur le tapis comme un fardeau.

— Temps de ceinture ! dit-il.

La bourse de Montmorin vint sonner à ses pieds, tandis qu'une salve épileptique d'applaudissements

ébranlait les fondations du château de la Savate.

Jean Lagard tendit la main à son adversaire et lui dit en montrant la bourse :

— Moitié pour toi !

Puis, s'adressant à Barbedor :

— J'ai besoin de sortir, dit-il ; — faut remettre la dernière lutte à la fin de la soirée.

— C'est impossible, répliqua Vaterlot, qui baissa les yeux après l'avoir regardé avec défiance ; — l'annonce est faite, et c'est toi-même qui l'as voulu.

Jean lui mit la main sur l'épaule.

— Papa, dit-il, c'est moi aussi qui t'ai promis que tu ne me tromperais plus qu'une fois... Il y a quelque chose... Vital n'est pas ici... j'ai entendu la voix de ma marraine.

Barbedor fit signe à la musique, et les vingt-quatre cuivres se mirent aussitôt à hurler.

Figurez-vous bien que ces cuivres aiment leur lamentable état. Leur plus grande peine est de se taire.

Mais il fallait bien se taire quand Lagard avait fantaisie de parler.

— La paix ! cria-t-il d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre ; — apportez-moi le Buffle ! J'ai de l'ouvrage, ce soir, et je veux finir ici tout de

suite... Bonjour, Muscamel! mon vieux, je vais te *faire* un temps de tête, pour le bouquet.

D'habitude, MM. les lutteurs sont muets. Jean Lagard avait des priviléges.

M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras, méritait incontestablement son surnom. Il était plus lourd que Plantehoux, et, contre l'ordinaire des forts-et-adroits, ses muscles énormes avaient une riche doublure d'embonpoint. Son crâne, aplati comme la tête d'une grosse couleuvre, et son cou de taureau semblaient le mettre complétement à l'abri du coup annoncé par Jean Lagard.

— Va pour la tête, dit-il en frottant ses mains dans la sciure; — moi, je ferai comme je pourrai.

Il salua et se campa. C'était un obscène athlète : obèse et blafard de peau, seins de nourrice, ventre de Silène.

L'idée d'essayer le temps de tête contre une pareille masse devait sembler extravagante.

Mais Jean Lagard était pressé.

Il se présenta de face, comme s'il eût voulu escarmoucher un peu avant la bataille; ses deux pieds frappèrent à la fois le sol; sa main toucha la grosse épaule du Buffle. Le Buffle n'avait plus rien devant lui; Jean Lagard venait de le franchir comme un cheval à la voltige.

Avant que le lourd colosse pût se retourner,

Jean avait noué ses deux mains autour de son cou.

— C'est le diable! dirent les forts-et-adroits avec une profonde admiration.

Ils formaient tous galerie, — nus sous leurs paletots, — devant la porte du vestiaire.

— C'est un cœur! rectifia Barbedor attendri.

Jean s'arc-bouta comme le meunier qui va soulever une somme de blé.

— Chut! fit-on de toutes parts; — silence! silence!

Le silence eut lieu.

Au milieu de ce silence, et comme on voyait déjà surgir les muscles de Jean combinant son effort, un cri faible vint du dehors.

C'était du côté des terrains. Une voix de femme, une voix brisée avait dit :

— Jean Lagard! au secours!

Tout le corps de Jean se détendit. Le Buffle, profitant de ce répit et réagissant tout à coup, l'enleva à deux pieds de terre.

— Bravo, le Buffle!

Mais Jean, pâle comme la mort, désormais, parvint à toucher le tapis de la pointe de l'orteil. Ce fut assez et ce fut foudroyant. Jean poussa ce gémissement profond du boulanger qui bat la pâte. Il mit un genou en terre. Le corps pesant du Buffle,

décrivant une circonférence complète dont sa tête était le centre, bascula irrésistiblement et vint tomber sur le tapis avec une épouvantable violence.

Les applaudissements furent remplacés, cette fois, par un grand murmure de stupeur.

Mais on n'était pas au bout.

— Je suis libre, maintenant ! s'écria Jean Lagard, qui se redressa de toute sa hauteur.

— Que vas-tu faire ?... murmura Barbedor, dont le visage exprimait l'épouvante.

Au pied de l'un des poteaux se trouvaient quatre ou cinq poids de cinquante destinés à l'exécution des tours de force promis.

— Tu vas voir, papa ! répondit Jean Lagard.

Il saisit un poids de chaque main et s'élança vers une des fenêtres qui donnaient sur les marais. La foule, épouvantée, se déchira pour lui faire une large voie.

— Arrêtez-le ! criait Vaterlot, qui s'élançait pour le rejoindre.

Les deux poids de cinquante, lancés à tour de bras, brisèrent en mille pièces le châssis de la croisée.

Par la brèche ouverte, Jean Lagard se rua au dehors, nu et ruisselant de sueur sous la pluie battante.

Barbedor arriva pour le voir disparaître dans la nuit, en même temps qu'un cri plus faible venait des marais :

— Jean Lagard ! au secours ! au secours !

IX

La maison Roger.

C'était un petit appartement très-simple, situé au second étage d'une vieille maison de la rue Bourbon-le-Château. Les étages supérieurs étaient loués en garni à des étudiants. L'ensemble du logis n'avait pas une très-bonne apparence.

Le temps avait manqué pour trouver mieux, et madame la vicomtesse de Grévy avait installé provisoirement en ce lieu la famille Roger, composée du vieux père, de Béatrice et de notre petite bonne femme.

Depuis lors, on voyait bien souvent de nobles

équipages stationner devant la porte bâtarde de cette pauvre maison.

Madame la vicomtesse y était plus souvent que chez elle et le vieux maréchal duc de *** y faisait de fréquentes visites.

C'est ici qu'on nous reproche le péché d'invraisemblance, et c'est ici que se trouve la partie rigoureusement historique de notre récit. Nous sommes trop près du dénoûment pour faire un plaidoyer; les événements nous poussent. Une autre fois, nous dirons notre avis sur la valeur de ce mot *invraisemblance* et sur la façon dont on l'emploie.

Invraisemblance n'a pas beaucoup de sens logique dans ce siècle de l'absurde et du miracle. N'avons-nous pas vu réaliser tous les genres d'impossible? Dans certaines bouches, le mot invraisemblance est, neuf fois sur dix, un aveu d'ignorance.

C'est le mot, dit-on, le plus employé en Chine, à cause de la muraille.

D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. La vicomtesse et le maréchal étaient aux ordres de maman Carabosse, ancienne vivandière, présentement marchande de plaisirs et de pommes d'api. Voilà le fait. Les faits se moquent de la vraisemblance.

Avec l'étrange confiance qui était le fond de son caractère, elle s'était fait fort d'amener les choses à bien.

On la croyait. Elle agissait à sa guise. Il lui arrivait de ne point rendre ses comptes. C'était un ministre responsable, ou mieux, un souverain absolu.

Le but de ces gens appartenant à des classes si diverses et réunis pour bien faire : le maréchal, la vicomtesse, Marguerite et son fils Vital, était de ressusciter Béatrice et le malheureux capitaine Roger, de sauver Césarine et, s'il se pouvait, Maxence elle-même, enfin d'arracher Achille et sa fortune aux griffes de ce redoutable oiseau de proie : madame la marquise de Sainte-Croix.

La position était difficile. Nous savons que Béatrice ne voulait pas être secourue et que le vieux Roger n'avait même pas la conscience de son malheur.

Les lettres de la vicomtesse nous ont dit, en outre, jusqu'à quel point le comte Achille était engagé avec la marquise. La retraite de Césarine hors de la maison paternelle nous donne d'ailleurs la mesure de la chute de M. le comte de Mersanz.

Il n'y avait rien à espérer de son côté. Tous les efforts tentés contre sa fantaisie devaient tourner à mal.

C'était contre Flavie qu'on pouvait le plus utilement diriger l'attaque.

Mais nous aurions étrangement échoué dans les explications jusqu'à présent fournies, si le lecteur pouvait croire que, de ce côté, légalement parlant, l'attaque fût aisée.

Flavie n'était vulnérable que par certains vices, atteints par la loi seulement dans le cas de flagrant délit, et par une série de méfaits anciens, enveloppés de ténèbres épaisses.

Nous avons été obligé d'affirmer ces crimes en racontant l'histoire de Flavie ; mais c'est beaucoup plus que la justice n'aurait pu faire, en l'absence des renseignements qui étaient pour nous la base même de cette histoire et dont la justice ignorait le premier mot.

Il ne faut pas oublier que les notes de feu M. le baron du Tresnoy étaient restées dans l'ombre depuis l'instant de sa mort, et que ce décès lui-même n'avait été l'objet d'aucune instruction judiciaire.

En dehors des notes de l'ancien préfet de police, il n'y avait rien, sinon quelques témoignages épars, lesquels ne s'appuyaient sur aucun fait précis.

Citons un exemple : — comment attaquer une femme, posée comme l'était la marquise, sous prétexte de la comédie jouée au chevet de mort de la

première comtesse de Mersanz? Quelle preuve donner de ces faits romanesques?

L'habileté suprême chez l'assassin est de porter de ces coups qui ne laissent point de traces. Flavie avait cette habileté.

Tous les deuils qu'elle avait laissés derrière elle semblaient l'œuvre du destin.

Il y avait bien son industrie ordinaire, ces mariages de ses nièces; mais, outre que son nom n'était jamais compromis dans ces intrigues, il eût fallu une instruction longue et subtilement conduite pour débrouiller le réseau de précaution dont elle s'était toujours enveloppée.

M. du Tresnoy, disposant de toutes les ressources de la police, avait passé des années à élucider ce seul fait : sa complicité avec Clérambault, — et il était mort à la peine.

Elle avait le génie de ces ruses à la fois grossières et souverainement adroites, qui réussissent à coup sûr. Elle joignait la prudence la plus consommée à ce courage brutal qui fait que, à l'heure donnée, on baisse la tête pour aller en avant.

Ces observations nous ont paru nécessaires pour rétorquer l'objection banale de ces lecteurs Guzman qui ne connaissent pas d'obstacles : « Pourquoi ne pas la planter tout uniment devant la cour d'assises? »

Mon Dieu, tout uniment aussi, c'est qu'elle n'y voulait point aller et qu'elle avait agi en conséquence.

Ne vous est-il donc point arrivé, — je ne dis pas une fois, mais cent fois, — de vous trouver en face d'honnêtes gens qui avaient fait pis que pendre et de qui l'on racontait, tout bas, des choses atroces?

Vous les avez salués, madame; — monsieur, vous leur avez peut-être donné la main !

Je ne vous accuse pas. S'il fallait croire à tous les cancans, on tiendrait toujours ses deux mains dans ses poches.

Mais, enfin, le fait s'est éclairci plus tard. La société a enfin pris le malfaiteur au collet.

Ne triomphez pas! Plus tard, vous entendez bien.

Cela nous donne de la marge pour notre marquise. Ce que la société fera d'elle plus tard, nous l'ignorons encore.

La société attend souvent très-longtemps. Et, croyez-moi, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement.

Il y avait une dernière circonstance qui renforçait puissamment la position de Flavie. Ses ennemis ne pouvaient pas l'attaquer franchement, c'est-à-dire pour le fait qui motivait leur haine. Il leur fallait faire un coude et aller chercher des armes

dans le passé. En effet, la conduite de madame de Sainte-Croix vis-à-vis du comte Achille et de Béatrice pouvait être, au point de vue moral, un modèle achevé de perfidie, de captation, de tout ce que vous voudrez ; — mais, vis-à-vis de la loi, qu'y avait-il ?

Césarine avait chassé sa belle-mère prétendue, — une concubine de son père !

Le comte ne s'y était pas opposé.

C'était tout. Qu'y faire ?

Vis-à-vis du monde, la part que Flavie avait prise à ce fait se colorait d'un mot accepté, choyé, presque béni : — elle avait fait son possible pour *régulariser une position*.

Et quels étaient ses aides ? des brigands ? Point. Deux respectables personnes, les propres institutrices de la fille de la maison : mademoiselle Mélite Géran et mademoiselle Philomène Géran.

Ses autres complices l'avaient été à leur insu. C'étaient tous les invités du bal de l'hôtel de Mersanz.

Était-elle cause, en effet, que ce capitaine Roger fût le plus ridicule des hommes et qu'il eût mis le comble à la mauvaise humeur d'Achille en faisant de son jardin une guinguette d'invalides ?

Postérieurement, il est vrai, les choses avaient pris une teinte plus foncée. Il y avait eu coup sur

coup ventes d'immeubles. — Mais Achille était surabondamment majeur.

Et si Césarine avait fui, ne pouvait-on faire jouer son fol amour pour Vital, — un lieutenant! — amour qui était la fable de la pension Géran tout entière.

> Cet âge est innocent; son ingénuité
> N'altère point encore la simple vérité.

Les pensionnaires de la maison Géran étaient de terribles témoins à décharge pour madame la marquise!

Encore une fois, on pouvait, à la rigueur, avoir raison de tout cela; mais il fallait le temps, — et madame la marquise était femme à faire tant de chemin en peu de jours, que l'instruction achevée se trouvât en face d'une porte close et d'une maison vide.

Nous soumettons la difficulté à Guzman.

C'était le soir de ce jour où madame la vicomtesse de Grévy avait écrit sa dernière lettre à sa bonne amie du Maine, et c'était l'heure, à peu près, où madame la marquise de Sainte-Croix, assise sur l'herbe mouillée, attendait Clérambault derrière la maison Barbedor.

La nuit allait se faire noire. Béatrice était seule auprès de son père, qui dormait.

Béatrice, toujours charmante derrière le voile de mortelle pâleur qui recouvrait ses traits, se laissait aller à sa morne rêverie. Un médaillon était ouvert sur ses genoux. Ce médaillon contenait le portrait d'Achille. Quand le sommeil de son père s'agitait, elle relevait ses yeux sur lui, contemplant à travers ses larmes sa pauvre face amaigrie et hâve.

— Ils ne savent pas!... murmurait-elle; mais j'ai bien compris... S'il s'éveille de cet engourdissement sauveur, s'il mesure jamais la chute de sa fille, il fera comme le lieutenant Toussaint, il se tuera.

Roger rejetait brusquement ses couvertures. Il appelait Niquet et Palaproie, disant avec une vaniteuse emphase :

— Faites ce que vous voudrez, cartouchibus! Mangez, buvez, fumez, chantez, dansez!... On a un gendre ou on n'en a pas!

Les yeux mouillés de Béatrice se reportaient alors sur la miniature. Son souffle s'embarrassait dans sa poitrine et son cœur se brisait.

Vers huit heures, Marguerite rentra. Elle avait l'air triste, et, malgré les préoccupations qui la tenaient, Béatrice remarqua son abattement profond. Elle l'embrassa et lui demanda :

— Qu'avez-vous, ma mère ?

La petite bonne femme s'assit sur la chaise que Béatrice venait de quitter.

— Cette femme nous échappera ! murmura-t-elle ; je ne donnerais pas six blancs de la vie du comte Achille !

Béatrice se prit à chanceler sur ses jambes. Elle fut obligée de se retenir à la tête du lit pour ne point tomber à la renverse.

— Tu l'aimes encore ?... murmura Marguerite.

— Je l'aimerai toujours ! répondit Béatrice d'une voix si basse qu'on avait peine à l'entendre.

La petite bonne femme lui jeta ses deux bras autour du cou et la pressa passionnément contre son cœur.

— Si nous le sauvions et qu'il revînt à toi ?... commença-t-elle.

— Ma mère, s'interrompit Béatrice, sauvez-le, et je vous devrai deux fois la vie.

— Ce n'est pas me répondre, dit Marguerite.

— Je vous ai répondu déjà bien des fois, ma mère... Achille et moi, nous sommes séparés pour jamais !

La petite bonne femme laissa tomber sur sa main son front pensif.

— Il faut que les mères veillent sur leurs enfants, pensa-t-elle tout haut ; qu'est-ce que c'est

qu'un père?... Si je ne l'avais jamais quittée, je l'aurais protégée contre son premier amour...

— Bonne mère, fit Béatrice, qui lui prit les deux mains, vous parliez d'un danger qui menace M. de Mersanz...

— Que fait Maxence? demanda Marguerite au lieu de répondre.

— Elle dormait quand je l'ai quittée.

— Je parlais d'un danger, reprit la petite bonne femme, parce qu'il porte sur lui une énorme somme et qu'il ne s'agit plus de mariage... On le trompe grossièrement; par conséquent, on doit se garer contre sa vengeance... Le stratagème employé ne peut pas l'abuser longtemps, il faut donc agir vite...

— Je ne vous comprends pas, ma mère, fit Béatrice, dont la pauvre tête cherchait en vain à suivre le fil de ce raisonnement.

— Quand les brigands dépouillent un voyageur sur le grand chemin, dit Marguerite, s'ils l'épargnent, c'est qu'ils ont un masque sur le visage ou qu'ils espèrent n'être point connus... Dès qu'ils se voient reconnus, ils tuent...

C'est la logique même du crime. Un cri s'échappa de la poitrine de Béatrice : elle avait compris.

— S'ils avaient Maxence, continua Marguerite, ce ne serait entre eux qu'un marché!... mais, comme

ils ne peuvent livrer l'objet du marché, il faut qu'ils frappent...

— Et vous restez là, vous, ma mère! s'écria Béatrice éperdue.

— J'ai fait ce que j'ai pu! murmura la petite bonne femme, dont la tête s'inclina sur sa poitrine; ils ont été avertis... par qui?... je l'ignore... Je croyais connaître le lieu de leurs réunions... Les rapports de nos gens contredisent mes renseignements, à moi, et je sens que le temps presse... Quelque chose me dit qu'à l'heure où je parle les événements marchent... Si je savais où diriger mes pas, ma fille, je courrais bien assez vite pour rattraper les événements; mais j'ai un bandeau sur les yeux... Tout me manque... j'ai perdu la piste...

Sa figure s'animait. Elle essuya la sueur de son front. Béatrice l'écoutait, oppressée et navrée.

— Je ne crois plus au rapport de nos hommes, poursuivait Marguerite; on a pu les acheter... Ils ont dit que Flavie et Clérambault avaient pris la route de Senlis, pour passer en Belgique... Selon eux, le rendez-vous est à Senlis, où madame de Mersanz doit les rejoindre... Le maréchal a dirigé la police sur Senlis, et peut-être...

Elle se leva tout à coup et dit :

— Je veux interroger Maxence.

Rendue à son impétuosité naturelle, elle s'élança

dans la chambre voisine et en ressortit presque aussitôt après, plus pâle, en s'écriant :

— Maxence s'est enfuie!... Depuis combien de temps l'as tu quittée?

— Depuis une heure.

— La porte de l'escalier de service est ouverte.

— La malheureuse enfant va se tuer! murmura Béatrice.

— Qu'elle se tue! prononça Marguerite avec une implacable froideur; je voulais la sauver!

La sonnette retentit tout à coup, violemment agitée.

L'instant d'après, Fromenteau se précipitait dans la chambre, les habits en désordre, les cheveux ruisselants de sueur.

On ne l'interrogea pas, on écouta.

— Mes hommes sont ivres-morts à la barrière de Fontainebleau! dit-il : ils ont les poches pleines d'argent! Ils se vantent de nous avoir *bouché l'œil!*

Les bras de Marguerite tombèrent.

— Il n'y a rien sur la route de Senlis! poursuivit Fromenteau; mais voici bien autre chose : le lieutenant Vital, votre fils, a enlevé mademoiselle Césarine...

— Mon frère! s'écria Béatrice; c'est impossible.

— Qui parle du lieutenant Vital? demanda une voix mâle et joyeuse sur le seuil.

La belle figure du jeune officier se montra derrière Fromenteau.

Celui-ci se retourna et le regarda bouche béante.

— Alors, grommela-t-il, le diable s'en mêle et je n'y vois plus goutte... Je n'aurai ni mes mille francs, ni ma position, ni Stéphanie...

— Ils auront lancé Léon Rodelet!... pensa tout haut Marguerite. — C'est pour donner le change sur tous les points à la fois!

Elle mit sa tête entre ses deux mains, pendant que Fromenteau soufflait comme une baleine et se tamponnait avec le lambeau qui lui servait de mouchoir. Vital s'était approché de Béatrice et l'interrogeait.

La petite bonne femme resta ainsi un instant immobile et silencieuse. Elle faisait un effort désespéré pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Garde la maison! dit-elle soudain à Béatrice.

Puis, saisissant Fromenteau par le bras, elle le poussa dehors.

— En avant, marche! ordonna-t-elle à Vital tout surpris.

Ils descendirent tous les trois l'escalier rapidement.

En bas, Marguerite dit à Fromenteau :

— Te souviens-tu de ce gros homme que tu rencontras une nuit sur le boulevard extérieur?

— L'homme de la barrière des Paillassons! s'écria Fromenteau : si je savais où il perche, je ne chercherais plus!

— Tu penses que leur nid doit être là?

— J'en mettrais ma main au feu!

De l'autre côté de la rue Bourbon-le-Château, une ombre se détacha de la muraille et gagna l'enfoncement d'une porte. Ni Marguerite, ni Fromenteau, ni Vital ne l'aperçurent, trop occupés qu'ils étaient de leurs propres affaires.

Dès qu'elle fut dans le cadre de la porte, l'ombre demeura immobile.

La petite bonne femme réfléchit l'espace de deux ou trois secondes, puis d'un ton impérieux :

— Vital! dit elle, au château de la Savate!... il y a une entrée par derrière...

— C'est aujourd'hui l'assaut de Jean Lagard, objecta Vital.

— Il y a une entrée par derrière! répéta Marguerite; chaque minute vaut une heure...

Un cabriolet de place passait au bout de la rue. Marguerite appela le cocher.

— Cent francs pour ton cheval, d'ici à deux heures! s'écria-t-elle; j'ai comme une odeur de sang autour de moi!

Le cocher détela, malgré le règlement de police. On ne résiste pas à cent francs. Vital, que cette dernière action de sa mère mettait en fièvre, sauta sur le cheval et partit comme un trait.

La petite bonne femme mit les cinq louis dans la main du cocher, déjà inquiet de son escapade; puis elle dit à Fromenteau :

— Vous, chez le maréchal et chez la vicomtesse de Grévy... Tous les agents dont on peut disposer entre la ruelle Saint-Fiacre et la rue de l'École, boulevard de Sèvres... Tu peux regagner d'un seul coup la partie... Va !

Fromenteau partit presque aussi vite que le cheval de fiacre.

La petite bonne femme, dès qu'il se fut éloigné, se prit à trottiner dans la direction de la rue Jacob.

L'ombre sortit alors de l'enfoncement où elle s'était cachée. C'était une jeune fille, dont le pas chancelant indiquait une grande faiblesse ou une grande souffrance. Elle suivit le même chemin que Marguerite, et on aurait pu l'entendre murmurer.

— Il y a une entrée par derrière... ma mère est là !

X

— Drame nocturne. —

Le premier cri entendu par Jean Lagard, tandis qu'il luttait avec Lenfant, le plus redoutable de ses antagonistes, était un signal, bien que rien n'eût été convenu entre Marguerite et le lieutenant. Marguerite, arrivant, après une course désespérée, aux abords du champ de bataille, — car pour elle ses pressentiments de plus en plus douloureux équivalaient presque à une certitude, — Marguerite, le cœur défaillant, la poitrine serrée comme

dans un étau, s'était arrêtée non loin de la principale entrée du château de la Savate.

Les abords de la guinguette étaient déserts. Les voitures et fiacres stationnaient à quelques cents pas de là, au détour de la ruelle.

La solennité qui avait lieu chez Barbedor aurait peut-être rassuré tout autre que notre petite bonne femme; mais elle savait à qui elle avait affaire : elle connaissait sur le bout du doigt les audaces et les calculs de madame la marquise de Sainte-Croix.

Elle se dit :

— Le moment a dû lui sembler favorable. C'est une impossibilité posée d'avance, comme les virtuoses de l'assassinat se préparent avec soin leur *alibi*.

Ce fut en quittant la ruelle Saint-Fiacre pour tourner l'enclos de Barbedor et entrer dans les terrains qu'elle lança pour la première fois son cri : « Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir ! » L'instinct l'y poussa autant que la réflexion. Elle était fort troublée. Ce n'était pas la peur : nous savons bien que la Perlette ne connaissait pas cette infirmité-là. La peur est l'égoïsme défaillant. Dans le mal qui oppressait notre petite bonne femme, l'égoïsme n'avait point de part.

Ses pressentiments funestes s'étaient aggravés pendant cette course longue et acharnée qu'elle

avait faite depuis l'Abbaye jusqu'à Grenelle ; ils lui étreignaient littéralement le cœur.

Pour elle, ces ténèbres où elle entrait en laissant derrière elle la zone éclairée par le château de la Savate, étaient pleines de menaces sanglantes. Elle était dans la position de ces postulants, admis aux épreuves des mystères antiques, qui, plongés tout à coup dans l'horrible nuit des cavernes sacrées, entendaient rugir autour d'eux les tigres et siffler les serpents.

Chacun a son opinion sur la valeur des pressentiments, mais personne ne peut nier la puissance de leurs effets ni leur prestigieux empire.

Marguerite, douce et vaillante créature, ne donnait pas beaucoup, d'ordinaire dans cet ordre d'idées bizarres, excommuniées un peu bien à la légère sous le nom de superstitions. La poésie ne l'étouffait pas. Elle avait été trois fois concierge après avoir porté le baril de la cantine, — nous n'avons point de honte à rappeler souvent cela. — et pourtant Marguerite, opprimée par la poignante horreur de ses pensées, écoutait au dedans d'elle-même une voix qui lui criait : « L'heure est venue. C'est maintenant, et c'est ici. »

Elle était sûre, — SURE, — qu'un pas encore et son pied allait glisser dans le sang.

Le sang de qui? Elle avait envoyé elle-même

son fils à cette lâche bataille où l'ennemi devait frapper dans l'ombre.

Son fils! son beau Vital! l'orgueil et l'amour de sa vie! Vital, sa dernière joie! tout son cœur!

Les histoires anciennes qu'on nous fait apprendre au collége s'extasient sur la vertu stoïque des Lacédémoniennes. J'avoue que Sparte la voleuse m'a toujours inspiré une médiocre sympathie. Les journaux judiciaires nous montrent encore parfois des mères spartiates. On les met à Clairvaux. — Mais que Dieu bénisse néanmoins les histoires anciennes que l'on nous fait étudier au collége!

Y compris celle de Brutus, qu'il est permis d'admirer jusqu'en rhétorique et non point plus tard.

Que d'amplifications universitaires et couronnées iraient en prison si on les imprimait! Tout est bien, cependant, quoique tout finisse mal.

Marguerite était brave comme la poudre; mais elle n'avait rien de commun avec Lacédémone. Elle était de chair et d'os. Le danger à la fois certain et inconnu qui entourait son Vital la brisait.

Son premier cri était, avons-nous dit, instinctif. Il s'adressait à Jean Lagard, qu'elle savait être dans la salle Barbedor. C'était déjà une demande de secours. — Mais Jean Lagard avait-il entendu?

Il est à peine besoin de dire que l'idée vint à la petite bonne femme d'entrer au château de la Savate et de donner franchement l'alarme. Outre Jean Lagard, il y avait là des hommes qui n'auraient pu refuser leur concours. Mais souvenons-nous qu'elle ne savait rien d'une manière précise et qu'elle n'avait pour guide que son pressentiment. Elle avait été *militaire*. L'absurdité naïve du point d'honneur des troupiers était cachée en un petit coin de cette tête, si bien organisée d'ailleurs.

C'est encore là quelque chose d'invraisemblable, mais de profondément réel.

Notre vie est pleine de ces contrastes et il faut bien les noter. L'enfantillage se glisse dans les horreurs mêmes du drame, et, si l'on interroge la sincérité des événements, on voit qu'à l'heure des péripéties les plus extrêmes, les tout petits motifs gardent leur importance. Dans la nature, un caillou qui roule produit l'avalanche, et, sur nos chemins de fer, cet immense convoi qui emporte quinze cents existences, va dérailler pour une bûche posée en travers sur le rail, pour moins que cela, pour un verre de vin ajouté à l'ordinaire du mécanicien.

Marguerite, les deux mains sur la poitrine, la respiration haletante, et la tête en feu, disparut dans l'ombre du mur. Jusqu'alors, la route n'avait point manqué de clarté. Les rues, le boulevard

extérieur avaient leurs réverbères ; la ruelle Saint-Pierre était éclairée par les lampions de Barbedor. Désormais, une nuit noire l'entourait. Elle frissonna sous ses vêtements trempés de pluie. Son pas s'alourdit et glissa sur la terre délayée. Elle ne voyait point les obstacles, et dix fois elle trébucha avant d'avoir atteint l'extrémité du mur.

Si parfois elle se retournait pour mesurer le chemin parcouru, les lueurs qui venaient de la ruelle et qui s'épandaient dans l'atmosphère mouillée l'éblouissaient. Quand elle reprenait sa marche, il lui semblait qu'un opaque et impénétrable bandeau tombait sur ses yeux.

En même temps, parmi ce silence effrayant du dehors, sur lequel l'averse étendait comme un grand murmure, les bruits de la salle de lutte éclataient tout à coup de temps à autre, semblables à des fracas d'orgie.

Ces clameurs arrêtèrent la petite bonne femme, qui cherchait son souffle perdu.

Elle se disait :

— Je suis peut-être tout près... Ceux-là m'empêchent d'entendre.

Aussi, dès que le calme se rétablissait, elle écoutait de toutes ses oreilles, appelant un son, un soupir, un indice.

Rien. Le vent seul parlait dans les branches en-

core dépouillées des arbres, et l'ondée clapotait au loin, large comme la mer.

Au bout du mur, c'était la campagne, ou du moins les terrains cultivés, placés entre l'arrière-facade du château de la Savate, le boulevard extérieur et la rue de l'École.

Ce sentier, menant à la rue de l'École, traversait diagonalement ces marais où les propriétés étaient séparées les unes des autres, tantôt par des mures demi-ruinés, tantôt par des haies rabougries, le plus souvent par une simple tranchée.

Marguerite leva les yeux pour examiner le premier étage de la maison Barbedor. Elle était trop près. Elle ne vit rien. Le sentier lui-même échappait à ses recherches.

Comme elle tâtonnait, glissant dans les flaques d'eau et s'enfonçant dans la terre labourée, elle entendit un pas sonner à une distance assez grande, vers la rue de l'École. Des bruits sourds se firent dans les champs.

Elle appela tout bas :

— Vital !... Vital !...

Elle n'eut point de réponse.

Le pas approchait.

Elle se dirigea résolûment vers l'endroit d'où le bruit venait, de façon, suivant son estime, à couper la route du voyageur nocturne. Comme elle

marchait péniblement, trébuchant à chaque pas dans la boue, une grande acclamation s'éleva à l'intérieur de la maison Barbedor. C'était la troisième victoire de Jean Lagard, qui venait de terrasser Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier.

Quand la clameur s'éteignit, Marguerite se reprit à écouter. Elle n'entendit plus ce pas qui était son guide.

Mais une ombre légère passa sur sa gauche, se dirigeant vers la maison.

Du moins, Marguerite crut voir cela.

L'ombre ne lui apparut qu'un instant. Elle marchait comme elle-même au milieu des terres.

— Vital! dit encore Marguerite.

Ce n'était pas Vital. On ne répondit pas.

Marguerite allait s'élancer à la poursuite de cette vision, lorsque de nouveaux bruits se firent entendre vers la rue de l'École. Il y eut un cri étouffé, puis ce fut comme une lutte.

— Vital! Vital! où es-tu? fit Marguerite éperdue.

On répondit cette fois, et ce fut la voix mâle du jeune officier.

— Mère, s'écria-t-il, n'approchez pas, au nom de Dieu!

Puis, tout de suite après, une autre voix déjà fort altérée :

— Du moment que le lieutenant Vital est au

nombre de mes assassins, je ne me défendrai pas... Je lui pardonne ma mort... que Béatrice pardonne à ma mémoire!

Ces mots arrivèrent distincts à l'oreille de Marguerite, ainsi que la réponse de Vital, qui s'écria, essoufflé comme un homme qui frappe :

— Défendez-vous, comte de Mersanz, je suis à vous! Courage!

Marguerite comprit tout, comme si la scène se fût passée devant elle en plein soleil.

Achille et Vital étaient réunis; mais combien avaient-ils d'adversaires?

Le cri au secours et le nom de Jean Lagard vinrent à ses lèvres en même temps, et s'échappèrent de sa poitrine comme un gémissement. Qu'espérait-elle? Il faut le temps pour sortir d'une salle fermée et emplie de foule. A supposer même que Jean Lagard entendît, parmi tout le fracas qui se faisait autour de lui, pouvait-il quitter la lutte? S'il quittait, par impossible, son travail entamé, avait-il des ailes pour franchir la distance?

En ces moments suprêmes, les heures se comptent par centièmes de seconde. Il ne faut pas un centième de seconde pour donner le coup de la mort.

Mais qu'importe cela? La détresse ne réfléchit pas; Dieu l'a voulu, elle appelle.

Et Dieu veut que souvent son appel désespéré exalte le sauveur jusqu'à ce point qu'il franchit la barrière du possible.

— Jean Lagard ! au secours !

Marguerite attendit après avoir poussé ce cri. Ses yeux se portèrent avidement vers le château de la Savate. Son cœur battait à fêler les parois de sa poitrine. Le vertige tournoyait autour de ses tempes.

Il lui semblait, dans sa fièvre, que les murailles de cette maison allaient s'entr'ouvrir et crouler pour laisser passer le vengeur.

Mais la maison restait noire et immobile. On n'y voyait qu'une lumière, brillant à la fenêtre du premier étage.

— Flavie ! murmura la petite bonne femme dont les poings se crispèrent : — elle attend !...

Puis elle ajouta en joignant ses mains convulsives et en tombant à genoux :

— Mon Dieu ! je n'entends plus Vital !... Mon Dieu, un coup de foudre !

Un effroyable craquement se fit au rez-de-chaussée de la maison Barbedor. Marguerite entendit tomber les châssis brisés d'une croisée qu'elle ne voyait point, tandis que les carreaux volaient en éclats.

— Jean Lagard ! au secours ! au secours !

— Où êtes-vous, maman ? Est-ce que ça chauffe ? demanda une voix bien connue.

Puis Marguerite, dont les yeux étaient habitués à l'obscurité, vit la forme athlétique de son filleul qui se dessinait en blanc dans le noir.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge. Elle ne put dire que ceci :

— Là-bas, Jean !... Ils me tuent mon Vital.

Jean fit un demi-douzaine de bonds en poussant un sauvage cri de guerre.

Marguerite avait appelé la foudre.

Là-bas, à l'endroit de la bataille, on entendit quelques blasphèmes sourds, puis des râles...

M. le comte Achille de Mersanz se laissait aller depuis trois semaines sur cette pente fatale que suivent les gens qui ont une fois rompu avec le devoir. Sa passion l'entraînait, passion très-vive et qu'on savait entretenir en lui avec une habileté parfaite, — passion sans cesse excitée, jamais assouvie, qui tuait en lui ce qui restait de sens moral et lui enlevait jusqu'à la possibilité de réfléchir.

Il n'avait pas revu Maxence depuis le bal donné en l'honneur de Césarine ; ceci était souverainement politique. Les hommes de l'espèce d'Achille marchent mieux, plus vite et plus longtemps, quand, selon l'expression populaire, on leur *tient la dragée haute*.

Madame la marquise de Sainte-Croix savait cela. Elle savait tout.

Pas n'est besoin de dire que, pendant ces trois semaines, elle lui avait fait faire du chemin.

Souvenons-nous qu'on avait pris d'abord le comte Achille non-seulement par sa fantaisie, mais encore par sa faiblesse. Il avait dû croire que le monde serait avec lui pour sanctionner sa lâcheté, ou mieux, pour *régulariser sa position*. La chose n'était pas impossible au début, si certaines limites n'avaient pas été franchies.

Mais la défection du maréchal avait tout gâté. Le monde s'etait retourné tout d'une pièce contre ce traître maladroit qui ne savait même pas user des échappatoires acceptées. On trouvait volontiers que l'expulsion de Béatrice était chose toute simple; mais la brouille avec le maréchal ne se pouvait point pardonner.

Quant aux ventes d'immeubles, c'était du délire.

Uue fois entré dans cette voie, un homme va droit à Charenton.

Quiconque l'y pousse, fait une bonne œuvre et peut se vanter aussi d'avoir à sa manière *régularisé une position*.

Vertubleu! que la régularité est une jolie chose et que le monde est bonne personne!

Voici un axiome humiliant pour notre espèce

humaine : il y a des gens qui ont besoin absolument d'être encouragés, approuvés, soutenus par le monde. Il y en a même beaucoup. On pourrait presque dire qu'il n'y en a point d'autres. C'est la béquille de l'immense majorité des boiteux. — Notez que cela ne les empêche pas de mépriser amèrement le monde, en pleine connaissance de cause.

Bien souvent, ils ne reconnaissent même pas au monde ce que le monde a de bon.

Tant que le monde leur sourit, ils peuvent, à la vérité, faillir ça et là, trébucher, buter, glisser; mais ils ne font jamais la culbute complète.

Si le monde les abandonne, au contraire, ce monde qu'ils regardaient de si haut, ce monde vassal, tributaire, esclave, ils cherchent incontinent l'eau qui va les noyer.

Ils perdent la tête, ils ferment les yeux, ils se lancent à corps perdu par-dessus le premier garde-fou qu'ils rencontrent.

Le comte Achille en était là.

La conscience du comte Achille, c'était le monde.

Le comte Achille n'avait plus de conscience.

Il sentait de vagues et sourds remords qui ne le défendaient aucunement contre les suggestions de la marquise. On ne saurait trop dire, étant donnée une pareille nature, ce qu'était sa passion; mais il

l'exagérait lui-même et lui faisait dans sa vie une place si énorme, que, pour le surplus, rien ne restait.

Depuis deux jours, après avoir touché le prix de ses immeubles vendus, il avait quitté son hôtel clandestinement et comme un fuyard. Il semblait qu'il eût plaisir à mettre tous les torts de son côté. Il brûlait, de parti pris, ses derniers vaisseaux. Il se contraignait lui-même à sauter le fossé.

Pendant ces deux jours, personne ne l'avait approché, sinon la marquise. Il était très-possible qu'il ignorât la position tout à fait désespérée de celle-ci. Elle n'avait pas été lui dire qu'un mandat d'arrêt pesait sur elle et que la police la chassait à courre.

Or, aucun autre renseignement n'avait pu lui venir dans la retraite qu'il s'était choisie. Mais, tout en admettant son ignorance comme probable, nous ajoutons que, à notre sens, elle modifiait peu sa ligne de conduite. Il ne s'était pas isolé au milieu de ce Paris, plein de ses amis, pour se recueillir et délibérer en lui-même ; il avait tout uniment fui les conseils, les représentations, tous ces obstacles que la charité humaine jette en travers du chemin de ceux qui vont se noyer.

La marquise aurait su lui parer le bord de l'abîme. Il y avait un thème si facile à varier !

Maxence, la pauvre enfant, était-elle solidaire des malheurs de sa mère? Il s'agissait d'enlever Maxence et de l'épouser, voilà tout. La marquise, mère spartiate, s'il en fut, se serait sacrifiée. On n'aurait plus jamais entendu parler d'elle...

Le péril où était tombée Flavie avait eu cependant un résultat majeur. Il avait fait avancer le dénoûment et supprimait une foule de préparations très-habiles qui devaient amener tout doucement la catastrophe. Sans la brusque attaque dirigée par madame de Grévy et le maréchal, sous les ordres de notre petite bonne femme, il est mille fois probable que Flavie n'en serait jamais venue à ces brutales et dangereuses extrémités. Elle eût employé les moyens ordinaires, et, comme à l'ordinaire, elle eût triomphé.

Le mandat d'arrêt changeait tout. On n'avait plus le choix. Il fallait improviser la victoire.

Flavie, qui s'était assurée de ce fait : la présence du prix des immeubles vendus entre les mains du comte Achille, combina rapidement son plan de bataille et résolut de jouer son va-tout.

Voici ce qui fut dit :

Maxence ne pouvait se résoudre à respirer le même air que cette infortunée comtesse Béatrice, à qui elle prenait tout son bonheur. Cette pensée rentrait tellement dans les scrupules exprimés par

mademoiselle de Sainte-Croix, qu'Achille n'eut pas l'ombre d'un doute.

Maxence l'aimait ; elle le lui avait dit elle-même en ajoutant : « Jamais je ne vous appartiendrai. »

Paroles d'enfant romanesque ! Depuis un mois, que faisait Achille, sinon battre en brèche cette résolution ?

Maxence cédait enfin. Il fallait bien qu'elle donnât quelque satisfaction aux délicatesses de sa conscience.

Le comte Achille trouva donc tout simple la volonté manifestée par Maxence de quitter Paris. Cela rentrait, du reste, dans ses vues.

La marquise posa ainsi le surplus de ses conditions : en sa qualité de tutrice et de mère, elle voulait ses sûretés complètes. Avant le départ, il fallait stipuler. Une réunion aurait donc lieu le soir même dans une maison tierce qu'elle désigna avec beaucoup de soin et que son isolement protégerait contre tous les espionnages. On dresserait le contrat, on signerait les dédits.

Le comte Achille ne demanda qu'une chose :

— Verrai-je Maxence ?

Sur la réponse affirmative, il accepta avec transport.

Le choix de cette maison hors barrière était expliqué pour lui par sa propre situation et par

l'intérêt qu'avait Flavie à le soustraire aux obsessions de ses amis.

Car il faut toujours bien comprendre que le comte Achille savait parfaitement que, de la part de la marquise, tout ceci était affaire, affaire commerciale.

Ces dupes, expressément consentantes, sont beaucoup moins rares qu'on ne pourrait le croire.

Il est donc vrai de dire que le seul point omis entre Flavie et Achille fut le guet-apens préparé. Encore, cette idée de guet-apens ne fut-elle pas absente ; car Achille, en sortant de son hôtel garni, acheta un couteau-poignard qu'il cacha sous ses vêtements.

Quelques-uns diront :

— S'il en était là, comment se fait-il que sa répugnance ne prît pas le dessus sur son caprice?

C'est là le secret de la passion. La passion dit rarement son secret. Elle est comme l'ivresse, qui, le lendemain, ne se souvient plus.

Comment se fait-il que des gens réputés sages commettent, à une heure donnée, de si cruelles folies? Comment cet ange a-t-il pu tomber? Tenez, je vous le demande! comment tel père qui était tendre et bon, qui adorait son enfant, laissa-t-il, une fois remarié, une indigne marâtre tourmenter son ancienne idole? Je vous demande cela parce que,

depuis quelque temps, chaque semaine, le journal nous raconte paisiblement quelque atroce scène de famille. La mode est aux petits enfants massacrés par leurs belles-mères.

Parfois le père s'en mêle, le père qui, autrefois, souriait et pleurait près du berceau. Comment cela se fait-il?

Comment se fait-il que l'arsenic tue et que le charbon asphyxie ?

L'opium endort parce qu'il possède une vertu dormitive. Ce mode de répondre est bien souvent le dernier mot de la science et de la philosophie. Deux bêtes orgueilleuses, pourtant !

L'itinéraire pour se rendre à la maison Barbedor par la barrière et la rue de l'École fut minutieusement tracé. La lumière du premier étage fut indiquée comme phare, le rendez-vous fixé de huit à neuf heures, ce soir.

En se séparant du comte Achille, Flavie rejoignit Clérambault. Elle lui donna mission de chercher des *hommes*. Clérambault faisait tout ce qu'elle voulait.

Quant aux *hommes*, Paris, centre de la civilisation, n'en manque jamais.

Nous savons le reste pour ce qui regarde Clérambault et la marquise.

A huit heures, le comte Achille monta en voi-

ture et se fit conduire rue de l'École, hors barrière.

C'était à peu près vers cette heure que Vital enfourchait à cru un cheval de fiacre et piquait des deux pour se rendre au château de la Savate.

Vital arriva le premier, bien qu'il eût laissé son coursier rendu sur le boulevard extérieur. Vital était en uniforme. Il avait son épée.

Il suivit, pour entrer dans les terrains, la même route que devait prendre plus tard sa mère. La pluie tombait déjà à torrents. Le hasard lui fit trouver du premier coup le sentier qui menait à la rue de l'École. Il s'y promena pendant plus de dix minutes comme un soldat en faction. Il ne vit rien ; il n'entendit rien.

Vital ne pouvait pas raisonner comme sa mère. Il ne connaissait de Flavie que ses grâces de femme du monde. La solitude de ces champs et le voisinage de cette foule rassemblée au château de la Savate firent sur lui une impression tout autre. Il se dit :

— Nous avons rêvé.

La lumière du premier étage de la maison Barbedor n'avait pour lui aucune espèce de signification.

Nous n'avons pas besoin de dire que, si Vital n'apercevait personne dans ce désert inondé, plusieurs paires d'yeux étaient fixées sur lui. Sa pré-

sence inquiétait vivement Clérambault et ses hommes.

Il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met, dit le proverbe. On n'avait pas mis Vital dans le marché.

Du reste, la nuit était si sombre, que Garnier ne reconnaissait nullement les traits de cet incommode rôdeur. Il n'était pas éloigné de le prendre pour un confrère.

— Deux au lieu d'un ! dit-il à ses invisibles compagnons, prix double et pourboire !

La première créature humaine aperçue par Vital fut cette ombre qui devait passer quelques instants plus tard auprès de Marguerite. Il voulut lui barrer le passage. L'ombre se jeta dans les marais et disparut à ses yeux.

Peut-être l'aurait-il poursuivie, si un bruit de pas ne s'était fait à l'instant même du côté de la rue de l'École. Vital rentra dans le sentier et attendit.

Ce pas approchait. Comme Vital prêtait l'oreille, il reçut un coup de poignard dans le dos, et presque au même instant deux mains se nouèrent autour de son cou. Il n'eut pas le temps de dégaîner. Un cri étouffé qu'il entendit près de lui, lui donna à penser qu'une autre attaque avait lieu simultanément.

Vital, vigoureux et vaillant comme nous le con-

naissons, ne pouvait se laisser égorger sans défense. Malgré sa blessure, il parvint à dégager son cou. Sa main se porta vivement à son épée. On la lui avait arrachée. Il fondit néanmoins sur les deux assaillants réunis contre lui et parvint à s'acculer au mur que bordait le sentier.

Ceci n'avait pas duré la dixième partie d'une minute.

Ce fut à ce moment que Vital, reconnaissant la voix de sa mère, lui cria de ne pas approcher. Ce fut à ce moment aussi que le comte Achille, déjà frappé de deux coups de couteau, croyant que le jeune lieutenant était au nombre de ses meurtriers, prononça les paroles que nous avons rapportées.

Mais Vital avait trouvé sous sa main un bout de perche. Sa propre épée que Clérambault dirigeait contre lui vola en éclats. Il s'élança de nouveau et parvint à dégager Achille, qui mit le poignard à la main.

Telle était la position du combat lorsque Jean Lagard, à la voix de Marguerite, sortit de la salle d'assaut par la fenêtre brisée.

Marguerite avait appelé la foudre. Ce fut pardieu bien la foudre qui tomba sur les assassins! L'un des hommes de Garnier s'en alla tomber à dix pas, la poitrine écrasée par un coup de tête à

la bretonne que Jean lui avait donné dans son premier élan.

Un autre s'affaissa, demi-étranglé ; le troisième se prit à hurler sourdement. Le pied de Jean Lagard était sur sa gorge.

— Courage, Jean ! courage, mon fieux ! criait la petite bonne femme en se hâtant.

Puis, d'une voix étouffée par l'épouvante :

— Vital !... Es-tu mort ?... On ne t'entend plus !

Vital ne répondait pas. Il était temps que la foudre éclatât.

Vital était assis contre le mur. Il baignait dans son sang.

Il avait reçu une seconde blessure, destinée au comte Achille.

Et le comte Achille, accroupi près de lui, râlait.

Jean était aux prises avec Clérambault, et c'était une lutte terrible, celle-là !

Clérambault lui avait dit :

— J'étais là pour défendre M. de Mersanz contre les assassins payés par les Vital... par le lieutenant Vital, par Béatrice Vital, par Marguerite Vital... J'ai un couteau dans chaque main : si tu fais un pas, je te tue !

Ce fut un bond de lion que fit Jean Lagard. Il reçut les deux coups de couteau sans broncher et saisit les deux poignets du marieur. Celui-ci poussa

un rugissement de détresse. Sa tête s'abaissa, puis se releva, essayant de briser la mâchoire de Jean, qui, se rejetant en arrière, l'attira à lui et le saisit à bras le corps.

Les côtes de Clérambault craquèrent. Il voulut mordre. La douleur le dompta et il cria :

— Grâce! grâce!...

. . . . . .

Il y avait là cent personnes sous la pluie, autour du lieu où s'était livré le combat. Plusieurs portaient des lumières; on avait mis en réquisition toutes les lanternes des voitures et fiacres stationnant devant le château de la Savate.

Marguerite s'agenouillait auprès de Vital, qui perdait beaucoup de sang. Lenfant et Boichel apportaient pour lui une civière. Frémiaux, Montmorin, Beaumont et les autres, entouraient le comte Achille, qui avait perdu connaissance.

Tous ces gens sortaient de la salle d'assaut. Personne ne savait au juste ce qui s'était passé. On glosait de mille manières, et, comme il arrive, toutes les versions tour à tour accréditées étaient plus ou moins en dehors de la vérité.

Le comique trouve toujours à se glisser parmi le sang et les larmes. Au moment où la foule arrivait avec les lanternes, Jean Lagard, blessé, furieux, ivre de ses efforts et de son triomphe, traînait dans

la fange Clérambault, qui n'était plus qu'une masse informe.

Personne ne songeait à s'interposer, pas même Barbedor, qui semblait près de défaillir.

Une voix de femme, rauque et presque virile, s'éleva. Elle appartenait à une des *dames* de la salle d'assaut.

— Tue-le, Jean, s'écria-t-elle ;— il a fait notre malheur !

Cette femme sortit des rangs. Les rayons d'une lanterne montrèrent son chapeau voyant et les éclatantes couleurs de son tartan. Elle avait dû faire de l'effet chez Barbedor.

Jean Lagard avait tressailli au son de sa voix.

— Tue-le ! répéta la mégère ,—c'est lui qui nous a empêchés de nous marier !

— Justine ! murmura Jean avec un étonnement où le dégoût se montrait énergiquement.

Il repoussa la femme et lâcha l'homme en disant :

— Puisque tu m'as empêché d'épouser celle-là, coquin, je te pardonne.

Clérambault resta inanimé.

On emporta les brancards qui soutenaient Vital et le comte Achille.

D'autres coururent chercher la police.

A chaque instant, la foule grossissait. On venait

déjà de la rue de l'École et des barrières. Les trois *hommes* de Clérambault, horriblement maltraités, étaient liés en tas et attachés à un arbre.

Jean Lagard dépouilla Barbedor de son paletot et le jeta sur ses épaules nues, répondant à ceux qui parlaient de le panser :

— On en a vu bien d'autres!

Le gamin de Paris, blotti sous le parapluie d'un monsieur, dit à haute et intelligible voix :

— N'y a plus rien ici... faut rentrer... L'affiche promettait un assaut de bâton et des tours de force!

XI

— Avant-goût de l'enfer. —

La chambre du premier étage de la maison Barbedor, où brillait cette lueur qui devait servir de phare au comte Achille, était dans l'état que nous avons décrit. Rien n'y avait été changé. La lampe brûlait toujours sur la table, éclairant la bouteille d'eau-de-vie et le verre. Flavie elle-même n'avait pas bougé.

A la voir immobile et profondément affaissée, on aurait pu croire qu'elle dormait sous la dentelle

épaisse de son voile. Il n'en était rien, pourtant, car la lueur de ses yeux apparaissait parfois au travers des mailles,—et, de temps à autre, sa main livide s'avançait pour verser de l'eau-de-vie dans le verre.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'elle attendait. Elle avait bu trois verres d'eau-de-vie.

La troisième fois, en reposant son verre, elle dit :

— Cela ne me réveille plus!...

Puis, consultant sa montre :

— Il tarde!...

Elle croisa les mains sur ses genoux :

— Je serai jeune encore dès que je serai riche! murmura-t-elle; — d'ailleurs, il y a une volupté qui ne vieillit pas... la seule chose qui soit vraie en cette vie... le jeu!

Ses prunelles lancèrent un éclair.

Après un long silence, elle dit encore :

— Il tarde!...

Au même instant, elle tendit l'oreille avidement. Parmi les clapotements de la pluie, elle distingua un bruit qui venait du dehors.

— C'est lui! fit-elle.

Ses deux mains s'allongèrent à la fois pour faire disparaître le verre et la bouteille, mais elle n'eut pas le temps. La porte s'ouvrit. — Cette ombre que

nous avons aperçue dans l'embrasure d'une porte, rue Bourbon-le-Château, en face du logis de Marguerite; — cette ombre qui glissait naguère sous l'averse, dans les marais voisins de la maison Barbedor, — cette ombre que Vital avait aperçue, que Marguerite avait appelée, — se montra tout à coup sur le seuil.

Flavie mit ses deux mains au-devant de ses yeux, comme si elle eût été visitée par un fantôme.

— Maxence! balbutia-t-elle.

Celle-ci entra et referma la porte derrière elle. Elle avait, en effet, la pâleur d'un fantôme.

— Que viens-tu faire ici? demanda Flavie machinalement et sans savoir qu'elle parlait.

Maxence répondit :

— Je viens mourir avec vous, ma mère.

Sa voix était calme, mais sourde et si changée, qu'elle semblait déjà n'appartenir plus à une créature humaine.

Flavie se remettait. Un sourire sarcastique venait à sa lèvre.

— Ils n'ont pas voulu de toi? murmura-t-elle.

Maxence ne répondit point.

— Tu es allée chez eux? reprit Flavie.

Maxence fit un signe de tête affirmatif.

— Pour me trahir?

Une expression d'amertume dédaigneuse passa

sur le visage immobile de mademoiselle de Sainte-Croix.

— Savais-je vos secrets? dit-elle.

Flavie eut comme un choc intérieur. Sa main toucha son front, qui se rida.

— C'est vrai!... mais c'est vrai! s'écria-t-elle avec une inquiétude soudaine; — qui t'a dit?... comment as-tu pu trouver la route de cette maison?

— J'ai suivi ceux qui s'y rendaient, repartit lentement Maxence.

— Explique-toi...

— Nous n'avons plus le temps, ma mère... les événements vont parler d'eux-mêmes!

Deux cris passèrent dans le silence nocturne. Flavie s'élança vers la fenêtre.

— Qu'est cela? murmura-t-elle éperdue et s'accrochant à l'espagnolette de la croisée; — c'est au retour que Garnier devait attaquer!...

— C'est donc bien vrai! prononça Maxence en un gémissement; — ma mère! ma mère! vous étiez avec les assassins!

Flavie haussa les épaules.

— Toujours des idées romanesques et folles! dit-elle essayant de donner le change après s'être trahie.

— Et c'était moi, n'est-ce pas, ma mère, pour-

suivit la jeune fille, — moi que vous aviez choisie pour être l'appât mortel !... Que vous avais-je donc fait ?...

Flavie écoutait, l'oreille collée au châssis.

— C'était vous pourtant, ma mère, reprit Maxence, — qui m'aviez inspiré cet amour funeste... Vous seule au monde saviez comme je l'aimais !

Le bruit de la lutte montait.

— Si tu l'aimes tant, va donc le défendre ! s'écria la marquise avec cet emportement factice de la mauvaise foi qui se voile derrière la colère.

Mademoiselle de Sainte-Croix secoua sa belle tête redressée. Il y avait presque un sourire sur sa mortelle pâleur.

— Achille n'a pas besoin de moi, ma mère, dit-elle ; — s'il avait dû mourir, je serais avec lui...

— Vital ! Vital ! cria la voix de Marguerite presque sous la fenêtre.

Flavie se rejeta violemment en arrière, comme si cette voix l'eût fouettée au visage. Ses dents claquèrent dans sa bouche et sa poitrine rendit un râle.

— Que se passe-t-il en bas ?... balbutia-t-elle ; sont-ils tous là ?...

— Je vous ai dit la vérité en entrant, ma mère,

répliqua Maxence ; si vous savez prier encore, priez... Je suis venue pour mourir avec vous.

Flavie, telle que nous la connaissons, n'était pas femme à accepter cette sentence.

— Prier ! répéta-t-elle retrouvant cet accent de raillerie froide qui lui était si habituel. Mourir !... Vous a-t-on envoyée jouer ici la comédie de l'effroi ?... Que veut-on de moi ?... Je sais maintenant comment vous avez trouvé votre route !

Maxence croisa ses bras sur sa poitrine et ne répondit point.

La marquise fit un pas vers elle. Mais en ce moment la croisée du premier étage produisit, en se brisant sous les coups de Jean Lagard, ce grand fracas dont nous avons parlé.

Flavie s'arrêta, les jambes tremblantes et la bouche crispée.

Elle écouta.

Les bruits et le tumulte allaient toujours augmentant.

Les cris se croisaient.

Elle revint vers la fenêtre. Des lumières couraient en tous sens dans les terrains. On entrevoyait déjà le cercle formé par la foule autour de la scène de carnage.

— Tout est-il donc fini ? murmura Flavie, dont les bras tombèrent.

Maxence se laissa glisser sur ses genoux. Elle avait les larmes aux yeux.

— Les sauveurs sont venus! dit-elle par deux fois avec une exclamation joyeuse.

Puis, les mains jointes et priant tout haut :

— Grâces vous soient rendues, mon Dieu!... Qu'il vive et que Béatrice soit heureuse!

— Ont-ils tué ce misérable Garnier, au moins! gronda Flavie à la fenêtre.

Elle traversa la chambre d'un pas rapide et gagna la porte de communication qui donnait à l'intérieur de la maison de Barbedor. Elle mit la clef dans la serrure. Le pêne se dégagea. Mais la porte resta fermée.

— Oh! oh! fit-elle, tandis que la trace bistrée qui était sous ses paupières se creusait, on a mis le verrou de l'autre côté.

Elle s'approcha de Maxence et lui secoua le bras.

— Suis-je perdue? demanda-t-elle rudement.

— Perdue! répéta Maxence, qui la regardait en face.

— Que sais-tu?... s'écria Flavie avec un éclat de voix; dis-moi ce que tu sais!... Tu ès ma fille!... tu ne peux vouloir qu'on me tue!...

— Ma mère, répondit la jeune fille, je voudrais vous sauver; mais il n'y a plus pour vous de salut en ce monde... Vos complices sont châtiés...

— S'ils sont morts, qu'ai-je à craindre?... Ils ne parleront pas.

— Ils ont parlé sans doute. Ils n'avaient pas attendu cette heure suprême pour vous trahir... S'ils n'ont pas parlé, d'ailleurs, peu importe. Quand j'ai pris le chemin de cette maison, la police était déjà sur vos traces... L'endroit où nous sommes doit être cerné...

Flavie traversa de nouveau la chambre et revint à la fenêtre, qu'elle entr'ouvrit.

Elle se pencha au dehors avec précaution.

Il y avait deux hommes qui semblaient monter la garde auprès du petit perron. Deux lanternes étaient placées sur les marches.

Flavie se laissa choir sur un siége. Ses dents grincèrent et sa gorge râla.

Elle sentit une main qui prenait les siennes. C'était Maxence. Elle la repoussa.

La jeune fille se tint désormais à distance.

— On se doit à sa mère, prononça-t-elle comme en se parlant à elle-même ; c'était pour faire mon devoir.

Puis, d'une voix très-basse :

— Vous m'avez répété souvent, dit-elle, que votre vie vous appartenait... que vous étiez au-dessus du danger et du malheur... que vous portiez toujours sur vous un flacon...

Les yeux de Flavie s'allumèrent.

— Cela fait-il partie de tes instructions? dit-elle; t'a-t-on chargée de me dire : « Il est l'heure de boire le poison?... »

— Il est l'heure, répéta Maxence, immobile comme une fière statue.

— Et tu fuiras, toi!... s'écria Flavie.

— Où fuir, quand on est votre fille, ma mère?... C'est la troisième fois que je vous le dis : Je suis venue pour mourir avec vous.

— Tu partagerais le poison?...

— Si vous voulez, je boirai la première.

Flavie se leva d'un temps. Elle rejeta en arrière le voile épais qui lui couvrait le visage. Elle se rapprocha de la table. Un peu de sang était revenu à ses joues. Elle saisit la bouteille, tandis que sa bouche convulsive grimaçait un sourire, et remplit le verre aux trois quarts.

— Tu fais bien de mourir, dit-elle; c'est toi qui es cause de tout ceci.

Elle tira en même temps de son sein un tout petit flacon dont elle versa le contenu dans le verre. L'eau-de-vie ne subit aucune altération dans sa couleur; mais il y eut à la surface de la liqueur une légère et courte effervescence.

A dater de ce moment, sa physionomie changea. Une sombre et suprême résolution releva le carac-

tère de ses traits. Elle redevint elle-même, la tragédienne des passions modernes.

— J'ai vécu, dit-elle grandissant tout à coup en quelque sorte et couvrant de son regard perçant Maxence, plus grande, plus résolue, plus forte qu'elle; — je ne me repens d'aucune de mes actions passées : j'ai lutté pour conquérir ce qui faisait l'objet de mes ambitions. C'est la loi des lions, des rois, des peuples : il n'y a de vrai sur la terre que cette loi... Ma croyance est qu'en tuant mon corps, j'anéantis mon âme... Je subis la peine de ma défaite, comme j'aurais savouré la récompense de ma victoire... Qu'est Dieu et qu'est la société, puisque, tous deux réunis, ils ne peuvent pas me garder pour l'échafaud, leur brutale et dérisoire sanction?... Je suis au-dessus d'eux, puisque je les brave; je suis libre, puisque je meurs!

Elle porta le verre à ses lèvres, qui avaient cette fois un véritable et orgueilleux sourire. Elle en but d'un seul trait la moitié, — puis elle tendit le reste à Maxence.

Maxence, sérieuse et froide, le prit sans hésiter.

Mais, au moment où elle allait boire à son tour, Flavie la retint.

— J'ai pitié, dit-elle d'une voix adoucie; — on change quand on va mourir... Vous êtes toute

jeune, Maxence, et belle autant que le fut jamais une créature humaine... Ceci est la mort, je vous l'affirme ; elle est en moi : je ne saurais plus mentir... Pourquoi mourez-vous ?

— Parce que je suis votre fille, répondit Maxence froidement.

— Est-ce pour cela seulement ?

— Et parce que je suis condamnée, ma mère.

— Qu'entendez-vous par-là ? demanda la marquise avec une nuance de protection dédaigneuse dans la voix.

Comme la jeune fille gardait le silence, Flavie ajouta :

— Condamnée !... Vous n'avez pas seize ans !

Sa main, qui retenait le bras de Maxence, se porta involontairement à sa poitrine, contractée déjà par une sourde angoisse.

Maxence recula d'un pas et vida le restant du verre. Flavie essaya de se jeter sur elle. Il n'était plus temps.

Pendant un instant, le beau visage de Maxence réprima un profond dégoût, causé par l'eau-de-vie. Le verre, échappé de ses mains, tomba et se brisa.

— Qu'avez-vous fait ! s'écria la marquise avec stupeur.

Puis, lui saisissant les deux mains :

— Allez-vous-en ! dit-elle ; — descendez l'escalier ; appelez du secours !... Je le veux, entendez-vous, je le veux !

Un rouge vif couvrait les joues de Maxence. L'eau-de-vie agissait avant le poison.

Elle repoussa Flavie et dit :

— Moi, je ne le veux pas, ma mère.

— Mais c'est de la folie ! s'écria celle-ci s'oubliant un instant elle-même, pour la première fois de sa vie ; — tu peux être sauvée, je te le dis... quand les secours viennent à temps...

— Ma mère, l'interrompit la jeune fille, — les secours ne viendront pas.

— Écoute, reprit Flavie persuasive et caressante ; — je n'ai pas besoin de ta mort, moi... tu peux vivre... Veux-tu que je te l'affirme sous serment?... Tu es restée pure au milieu de nous... Va-t'en... va-t'en !... Tu me fais rire avec tes grands mots ! Condamnée !...

Elle haussa les épaules en étreignant sa poitrine.

— Condamnée ! répéta-t-elle ; — pourquoi ?... pourquoi?...

— Par moi-même et par mon amour, répondit Maxence... Écoutez à votre tour, ma mère : si j'étais comme les autres jeunes filles, si j'avais un avenir... moins que cela, si j'avais seulement un

refuge, peut-être que j'hésiterais... mais je n'ai rien. Cet amour qui m'a fait naître à la vie, je le réprouve et je le déteste : voilà pour l'avenir... Pour le refuge, vous ne m'avez pas appris à le chercher en Dieu, ma mère... Je vacille entre l'incrédulité que vous m'avez enseignée et la foi qui voudrait naître en moi... Je ne sais... je souffre... et, quand je regarde autour de moi, cherchant à qui demander aide ou protection, j'entends la voix du monde qui me repousse impitoyablement avec votre nom, ma mère !

— Tu me hais donc bien ? prononça tout bas Flavie.

Puis, sans attendre la réponse et de ce ton qu'on prend pour secouer une discussion importune :

— Que me fait tout cela, jeune fille ? Je ne sais pourquoi j'ai tardé à te le dire. Que tu vives ou que tu meures, je m'en lave les mains... Reste ou va-t'en, selon ta fantaisie : ton existence est à toi... mais sache une chose avant que je garde le silence pour toujours : je ne suis pas ta mère.

Maxence secoua la tête lentement et sans mot dire.

— Je te dis que je ne suis pas ta mère ! s'écria Flavie s'exaltant devant cette résistance ; — regarde moi : serais-je tranquille et froide en face de ton agonie si tu étais mon enfant !... Tes yeux se

creusent : le masque paraît autour de tes lèvres... Regarde-moi : je puis voir cela sans trembler ni frémir... Il n'y a point de larmes sous mes paupières... Touche mon cœur : il ne bat pas !

— Vous êtes ma mère, prononça Maxence d'un ton glacial.

Tout son corps souple et gracieux semblait subir un lent affaissement.

Flavie repoussa son siége avec colère. Le mouvement qu'elle fit en se levant lui arracha une exclamation de douleur.

Elle parvint néanmoins à se redresser, et, la main étendue dans une attitude solennelle :

— Aussi vrai qu'il n'y a rien au delà de la mort, dit-elle, je jure que tu n'es pas ma fille.

Puis, se prenant au rebord de la table pour étayer sa défaillance, — mais gardant toute sa force de blasphémer :

— Si ce maître aveugle et sourd que vous appelez Dieu, et qui est le hasard, ajouta-t-elle, — m'avait donné une fille, aurais-je vécu comme je l'ai fait?... Comprends-tu, à ton âge, de quelle égide mystérieuse la maternité couvre la conscience?... Si j'avais pu aimer, l'enfer n'aurait-il pas été chassé de mon cœur?

— Vous savez bien pourtant que vous avez été mère, repartit Maxence toujours impassible.

Flavie eut un court frémissement.

— Ils t'ont dit cela ! murmura-t-elle ; c'est vrai, mais mon fils est mort.

— C'est une fille que vous avez eue, ma mère.

Flavie se ramassa en quelque sorte sur elle-même pour vaincre la douleur qui la domptait.

— C'est vrai, dit-elle, — pourquoi mentir si tard ?... Mais ma fille, abandonnée, a trouvé une autre famille... Celle-là est heureuse : elle ne connaît point sa mère...

Maxence, au lieu de répondre, se prit à fouiller dans son sein.

Ses mains engourdies cherchaient mal. Elle fut longtemps à soulever les plis de sa robe.

Flavie, cramponnée à la table, la suivait d'un œil évidemment inquiet.

Elle ne parlait plus. Un silence profond régnait dans la chambre.

Au dehors, les bruits avaient cessé. La foule s'était dispersée, suivant les divers spectacles offerts à sa curiosité. Les uns avaient accompagné les blessés, les autres avaient fait cortége aux prisonniers. Quelques-uns attendaient la force publique dans la rue de l'École, dont tous les habitants étaient sur le pas de leurs portes.

Les marais avaient repris leur aspect de sombre solitude.

On n'entendait plus que l'ondée patiente, tombant à petit bruit, et le faux hurlement du vent, engouffré dans le tuyau de la cheminée.

Maxence avait enfin pris dans son sein l'objet qu'elle cherchait.

— Ma mère, dit-elle, — ce maître que vous appelez le hasard, je l'appelle Dieu avant de mourir. Peut-être est-ce trop tard, car je viens de commettre un crime en abrégeant mes jours; — mais il aura pitié de l'abandon où se perdit ma jeunesse... Dieu est grand, ma mère, je le sens mieux à mesure que mon dernier soupir approche : je me confie sans réserve à sa miséricorde... Dieu vous a écoutée quand vous disiez : « Je suis au-dessus des vengeances de la terre et du ciel... Il y a autre chose que l'échafaud... »

— Ce papier!... s'écria Flavie pendant que la jeune fille reprenait péniblement haleine; — quel est ce papier ?

C'était, en effet, un papier que Maxence tenait à la main.

Elle poursuivit :

— Dieu se venge!... Sur ce chemin d'infamie où vous poussiez de pauvres jeunes filles aveuglées, Dieu a conduit au-devant de vous votre propre enfant...

— Ce papier! râla Flavie; — ce papier !

— Vous ne le connaissez pas, ma mère... mais madame Octave Merriaux saura bien ce que c'est que l'acte de naissance de la fille de madame Seveste, née le 7 décembre 1819, au n° 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi.

Elle tendit le papier à Flavie, qui s'en empara en poussant un cri étouffé.

Les dernières paroles de Maxence avaient épuisé ses forces. Elle se laissa aller sur une chaise où elle demeura immobile.

Flavie avait ouvert le papier, mais elle ne pouvait pas le lire. Une ombre était au-devant de ses yeux. Elle se rapprocha de la lumière et parvint à épeler quelques mots. Le papier s'échappa de ses mains. Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Elles se séchèrent bien vite dans le regard d'ardentes menaces qu'elle jeta vers le ciel.

Elle voulut parler. Elle ne put. Elle se tordit les bras en poussant des gémissements inarticulés.

Puis, tombant à genoux de son haut :

— Grâce ! grâce ! dit-elle ; — Maxence ! ma fille ! ne meurs pas !

Quand ses mains touchèrent la main froide de la jeune fille, on eût pu voir les muscles de son cou se nouer et se gonfler.

Ce qu'elle éprouvait ne se dit point. — Dieu se vengeait.

Le supplice était à la taille du crime.

Elle s'accroupit, baisant le bas de la robe de Maxence et répétant dix fois de suite, comme une pauvre folle :

— Ma fille!... ma fille!... ma fille!...

La souffrance physique n'était plus. Les ravages du poison s'arrêtaient sous la violence inouïe de la réaction morale. Elle avait toute sa force et toute sa vie.

Il y a quelque chose d'animal dans cette tendresse des mères. C'est toujours la lionne léchant ses petits, et c'est sublime. On entend sortir de ces poitrines maternelles des sons qui sont les mêmes que l'amoureux gémissement de l'oiselle dans son nid ou de la biche libre qui a son faon pendu à la mamelle. La nature est là, doublant et soutenant la passion.

Flavie appuya sa tête sur les genoux de Maxence, et, de ses deux mains entourant les reins de la jeune fille immobile et morne, elle se mit à pleurer abondamment.

Sait-on ce qu'il y a de femme dans ces tigresses? A-t-on mesuré jamais la ténuité de cet atome d'amour qui suffit à transformer leur âme.

C'était bien un cœur de bronze que cette marquise de Sainte-Croix! Le bronze de ce cœur se fondait en larmes. Chacune des fibres de son corps

palpitant aimait. Tout son être s'élançait vers cette idole qui venait de lui révéler les navrantes ivresses de la piété maternelle.

Savait-elle ce qui s'était passé? Avait-elle conscience du lieu où elle se trouvait?

Non. Rien ne restait en elle, sinon la fièvre de ses jeunes transports.

— Ma fille! ma fille! ma fille!

Ce mot cent fois répété, c'était son souffle et le battement de son cœur.

Je vous l'ai dit : c'étaient de jeunes amours. Cette folie des mères est toujours jeune. Je ne sais ce qui emplit leurs caresses de naïvetés chères et de ravissants délires...

Maxence avait appuyé sa tête au dossier de la chaise. L'effet de l'ardent breuvage qu'elle avait goûté ce soir-là peut-être pour la première fois, combattait les pâleurs de son visage.

En elle, avant l'action du poison, il y avait le travail de l'alcool...

Le sang montait à ses tempes. L'ivresse morne précédait l'agonie.

Flavie fut trompée à cela.

Quand elle se dressa sur ses deux bras tendus pour contempler de plus près les traits de Maxence, elle eut un sourire heureux.

— Que tu es belle, ma fille! murmura-t-elle; —

parle-moi, je t'en prie... Il me semble que je n'ai jamais entendu ta voix.

Sa parole était douce comme un chant.

Les paupières de Maxence étaient closes.

Flavie dit :

— Elle dort!

Et sa bouche effleura les joues de la jeune fille.

Celle-ci tressaillit faiblement.

— T'éveilles-tu? demanda Flavie; — oh! si tu savais comme je crois en Dieu, maintenant, ma fille!... J'étais morte, puisque je n'aimais pas... Parle-moi! parle-moi, je t'en prie.

Maxence fit effort pour entr'ouvrir ses lèvres roidies.

— Je souffre!... dit-elle si bas, que sa mère eut peine à l'entendre.

Celle-ci se redressa. Un éblouissement terrible passa devant ses yeux. Dans l'espace d'une seconde, ses tempes et ses joues furent inondées de sueur froide, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

Elle se souvenait.

Elle répéta d'une voix déchirante :

— Tu souffres!

Puis son œil s'égara, et le rire des démences foudroyantes éclaira son front et ses lèvres de ses sinistres lueurs.

Mais Dieu ne voulait pas qu'elle perdît la raison. Dieu se vengeait.

Le rire, à peine né, se glaça. Sa face devint livide et comme marbrée. Des sillons mobiles s'y creusèrent.

Il eût été manifeste pour un observateur que Flavie s'interrogeait elle-même au milieu de son angoisse.

Ses deux mains à la fois se crispèrent sur sa poitrine, d'où s'échappa ce cri profond, qui ne se rapportait point à elle, mais bien à Maxence :

— Le poison !

Elle se jeta sur Maxence comme pour ressaisir la proie qui lui échappait.

Elle la couvrit de son corps, cherchant à réchauffer ses mains déjà froides et ses membres qui allaient se roidissant.

— Je suis là ! je suis là ! disait-elle sans savoir qu'elle parlait ; — ne crains rien... c'est moi... ta mère... Tu es jeune, tu es forte... Vois si je meurs, moi !...

Mais sa figure tout à coup ravagée et vieillie de dix ans démentait ses paroles. La torture indescriptible qui poignait son cœur était dans ses yeux.

Maxence eut des frissons courts et répétés. Le rouge abandonna ses joues. Ses tempes battirent et un douloureux soupir s'arrêta dans sa gorge.

— De l'air! s'écria Flavie, qui courut ouvrir la fenêtre toute grande; — l'air va te soulager!

Elle revint, courbée en deux et brisée. La tête de Maxence pendait sur son épaule.

— Où souffres-tu? demanda Flavie d'une voix que les sanglots étouffaient.

Puis, sévèrement :

— Il faut du courage aussi!... Lutte comme moi!... m'entends-tu?

Un sourire calme et doux naissait sur les lèvres blêmes de Maxence, qui murmura en essayant de joindre ses mains sur sa poitrine :

— Mon Dieu, je vous donne mon cœur...

Elle ajouta :

— Quand j'étais toute petite, je savais une prière qui commençait ainsi...

Flavie, les yeux démesurément ouverts et la bouche béante, la guettait.

— Tu vas mieux, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Maxence se tordit, prise par une convulsion.

— Dieu! Dieu! s'écria Flavie les bras levés au ciel et les cheveux épars; que faut-il te donner pour qu'elle vive?

— Oh!... oh!... fit Maxence, dont les mains cherchaient un appui dans le vide. Achille... Béatrice!... J'ai bien souffert.

— Et moi... moi!... râla Flavie; tu ne dis pas mon nom, moi qui suis ta mère!

— Oh!... oh!... gémit Maxence épuisée.

Flavie l'entoura de ses bras, essayant cette œuvre impossible, de lui transmettre sa propre existence.

— Tu ne mourras pas, disait-elle, je suis là... je ne veux pas que tu meures!...

Elle la sentait froidir contre son sein. Elle voyait bien que son souffle faiblissait. Elle luttait cependant; elle s'efforçait; elle adressait à Dieu tour à tour des prières sublimes et d'extravagantes menaces.

Un spasme arrêta la respiration de Maxence.

Flavie lâcha prise, glacée qu'elle fut jusque dans la moelle de ses os.

Une minute se passa. Flavie, affaissée sur le sol, guettait toujours, ouvrant à demi ses pauvres yeux, où les larmes étaient séchées.

— Rien pour moi! pensait-elle; elle ne m'a pas parlé... M'a-t-elle maudite?

Un souffle faible passa entre les lèvres de Maxence, qui murmura comme en un rêve :

— Les autres ont des mères... J'ai vu des fiancées qui revenaient de l'autel avec leurs couronnes de fleurs... Elles souriaient à tout un avenir d'amour... Moi, je meurs.

— Maudite! maudite! balbutia Flavie.

— Moi, je meurs avant l'âge où les autres sont heureuses, poursuivait Maxence; je meurs... Ai-je rien à regretter?... Ma consolation n'est pas ici... mon espoir est ailleurs...

Sa parole n'était plus qu'un murmure indistinct.

Flavie se rapprocha et mit son oreille tout contre ses lèvres en murmurant :

— Un mot pour moi... un mot... fût-ce l'anathème!

Maxence essaya de tourner vers elle ses yeux mourants. Elle articula dans son dernier soupir :

— Que Dieu vous pardonne comme moi, ma mère!

Elle n'était plus.

Flavie se roula sur le sol à ses pieds.

Puis, se redressant, effrayante de rage, elle menaça le ciel de ses poings fermés en vomissant des blasphèmes fous.

Puis encore, elle se traîna sur ses genoux, se frappant la poitrine et mettant sa face contre terre. Elle demandait un miracle, au prix d'une éternité de tortures.

Elle eût fait horreur, mais aussi pitié à ceux-là mêmes dont la vengeance la poursuivait en vain depuis si longtemps. Ses cheveux épars balayaient son visage, qui se creusait et maigrissait en quelque

sorte à vue d'œil. La folie la cherchait, et toujours revenait la raison impitoyable.

Quand son regard se détachait un instant du corps de sa fille, une invincible attraction l'y ramenait. C'était alors d'effrayantes tortures. Cette femme était déjà en enfer.

Et le poison n'agissait pas. L'agonie cruelle s'allongeait. C'est à peine si quelques douleurs sourdes traversaient parfois sa poitrine.

L'écume était à sa bouche. Il y avait des mèches de ses cheveux qui blanchissaient.

Le premier spasme la prit, couchée aux pieds de Maxence, dont ses deux bras entouraient les jambes. Par les mouvements désordonnés qu'elle fit, Maxence glissa hors de la chaise et tomba la face contre le sol.

Flavie, secouée qu'elle était par d'atroces convulsions, s'acharna à la relever. Elle parvint à l'adosser contre la table. Elle mit la lampe par terre auprès d'elle; puis, se traînant, elle s'éloigna à reculons, de peur de violer, par ses étreintes épileptiques, le repos de ce cadavre si beau dans la mort.

Elle s'éloigna jusqu'à ce qu'elle rencontrât l'angle du mur, où elle s'arrêta.

La lumière de la lampe tombait en plein sur l'admirable beauté de Maxence.

Quand les vertiges de la mort prirent Flavie, elle éprouva comme un soulagement; mais ce n'était qu'un répit trompeur, avant d'atteindre aux suprêmes déchirements de son inénarrable supplice.

Les vertiges de la mort lui montrèrent, en effet, sa fille se dressant comme un spectre et marchant vers elle la main étendue.

Cette malédiction que la pauvre Maxence n'avait point prononcée, Flavie l'entendait.

Elle faisait effort pour fuir, la misérable. La main roidie du fantôme menaçait son front; l'anathème tournait autour de ses oreilles.

Ses yeux se vitrifièrent, gardant cette effrayante expression d'horreur.

Elle mourut en regardant sa fille, transformée en furie vengeresse.

Son dernier rôle fut un cri d'épouvante...

Une demi heure après, la justice descendait dans cette chambre muette.

On ne vit d'abord que le cadavre de Maxence, qui semblait sourire dans son suprême sommeil.

Il fallut chercher pour découvrir dans un coin cet autre cadavre, incrusté au mur, rapetissé, racorni, et déjà marbré de noir et livide.

XII

— Post-scriptum. —

«... Un dénoûment! Tu veux un dénoûment, mon Aglaé chérie? écrivait, à quelque temps de là, cette charmante vicomtesse de Grévy. Sais-tu que tu es bien exigeante! Un dénoûment! En connais-tu beaucoup dans les livres ou dans la vie? Est-ce un mariage qu'il te faut? Mais le mariage est un prologue, une promesse ou une menace, et non pas, certes, un dénoûment.

» Cherche bien. De tous les dénoûments, quel est le plus net, le plus tranché, le plus brutal? C'est la mort, n'est-ce pas?

» Comment définir la mort, cependant, sinon : le commencement d'une autre vie?

» Les dénoûments sont rares, ma chère. — Mais tu es née coiffée : il se trouve précisément que notre histoire a un dénoûment, deux dénoûments, dix dénoûments, si l'on prend le mot dans son acception familière : des larmes, des sourires, des morts, des mariages.

» Va, nous ne manquons de rien!

» Pendant qu'avait lieu cette démoniaque bagarre du château de la Savate, M. Léon Rodelet avait tenté un enlèvement sur la personne de Césarine de Mersanz. C'était probablement un des fils de la trame ourdie par la marquise ; mais les tenants et les aboutissants m'échappent. Il te suffira de savoir que notre Césarine, enfermée dans une chaise de poste, domina si bel et si bien ce pauvre petit homme, qu'il fit la route à deux genoux, et qu'au premier relais il disparut pour ne plus revenir.

» Ce cinquième clerc de notaire, héros de roman de septième classe, a dû rentrer en son bercail chartrain. On a fait quelque chose pour sa mère, l'une des victimes de la Sainte-Croix. Je pense qu'il épousera une sienne cousine beauceronne.

Es tu contente? Voilà déjà, ce me semble, un petit dénoûment.

» Passons à d'autres. Nous avons eu deux blessés de la grande bataille, Vital et le comte Achille. Tous les deux avaient été fort malmenés. Achille portait cinq blessures, dont une assez dangereuse au-dessus des reins; Vital avait été frappé de quatre coups, dirigés avec une sorte d'adresse chirurgicale. Il n'a évité la mort que de quelques lignes.

» Nos assassins deviennent savants. Ils font des études préparatoires et fréquentent les cours d'anatomie.

» Te souviens-tu de ces livres de chevalerie où l'heureux blessé est toujours pansé par une adorable princesse? Bien des gens pourraient envier le sort de Vital. Césarine n'a pas quitté son chevet, cela du consentement du maréchal. Tu ne saurais croire combien notre Césarine est devenue charmante. Béatrice l'aime mieux que nous, l'ingrate! mais c'est toujours ainsi. Au ciel même, on fait, dit-on, assaut de caresses autour du pécheur repentant.

» Il faut bien te dire, cependant, la grande, l'énorme, l'incroyable nouvelle. Si j'étais Sévigné, tu n'en serais pas quitte pour trois épithètes. Je ne te donne pas en mille à deviner, ce serait peine

perdue. J'ai pitié de toi. Tiens-toi bien et ne tombe pas à la renverse!

» Le maréchal a voulu payer d'un seul coup la dette de son neveu...

» Te voilà déjà dédaigneuse et disant : La belle malice! Il a proposé à Béatrice les rides de sa glorieuse main, et Béatrice a refusé d'être maréchale?...

» Un gage! tu n'y es pas.

» Béatrice a refusé, mais autre chose,—quelque chose de bien plus facile à accepter que la main glorieuse et ridée du maréchal.

» Le maréchal lui-même, soit dit sans l'offenser, est trop homme de bon sens pour avoir eu pareille idée.

» Quelques jours après la catastrophe, le maréchal vint chez moi. Henri était convoqué, ainsi que plusieurs de nos amis... Nous vîmes arriver Marguerite Vital et sa fille. La petite bonne femme n'aime pas ces exhibitions. Elle veut, dit-elle, *se tenir à sa place*. Le maréchal la mène rondement en ces occasions et lui déclare qu'elle fera salon avant la fin de ses jours.

» Si la petite bonne femme le voulait bien, elle aurait dans un mois les manières de notre monde. C'est une fée. Mais espérons qu'elle ne le voudra pas. Je la trouve parfaite telle qu'elle est.

» Le maréchal proposa de but en blanc à Béatrice

de l'adopter, selon la forme légale, en qualité de fille. Il n'a point d'enfant et se trouve dans les conditions où l'adoption ne peut soulever aucune difficulté. Béatrice déclina cet honneur. Malgré les grâces qu'elle mit dans l'expression de sa reconnaissance, le maréchal se fâcha tout rouge. Nous fîmes auprès de Béatrice toutes les instances imaginables. Elle resta inflexible. Ces natures si douces sont entêtées prodigieusement.

» Je crus un instant que le maréchal allait me briser quelque chose sur mon étagère, tant il était furieux. Déjà je songeais à diriger adroitement son choix vers un très-vilain sèvres que ma femme de chambre a omis jusqu'à présent de casser, lorsque le lieutenant Vital, convoqué pour la circonstance, arriva, le bras en écharpe et tout essoufflé d'avoir monté notre premier étage.

» Tu sais que nous avons repris triomphale possession de notre hôtel.

» — Voilà votre affaire! dit Henri au maréchal.

» — Monsieur Vital, m'écriai-je, si vous refusez, prenez garde à moi!

» Ce mot avait beaucoup de portée, parce que j'ai l'honneur d'être la confidente des amours du lieutenant Vital avec mademoiselle Césarine de Mersanz. Ils sont fous l'un de l'autre, et, depuis qu'il est fou, ce beau garçon a gagné cent pour cent.

» Cela ne l'empêche pas d'être encore très-timide. Il rougit comme une jeune fille, et, quand je lui offris ma main, il la serra machinalement, au lieu de la baiser, comme c'est son habitude.

» Le maréchal nous faisait les gros yeux, à Henri et à moi. Marguerite était grave comme un évêque. Vital salua le maréchal, qui lui répondit du bout des lèvres :

» — Bonjour, lieutenant, bonjour!

» Sa colère était un peu tombée, mais son embarras grandissait.

» Il menaça du doigt Béatrice et se tourna vers nous.

» — Mes enfants, nous dit-il, je voulais bien déshériter ce misérable coquin d'Achille... pour l'exemple... mais je n'entendais pas que le bien sortît de la maison.

» — C'était mal remplir votre but, maréchal, répondis-je; vous savez l'inexorable détermination de Béatrice...

» — Bon! bon!... gronda-t-il; les femmes... Ces rancunes sont une mascarade de l'amour... Vous autres femmes, vous ne saurez jamais haïr ceux qui vous tuent!

» Je passai mon bras sous le sien et je lui parlai tout bas à l'oreille.

» Marguerite avait les larmes aux yeux en me regardant.

» Le maréchal se tourna brusquement du côté de Vital.

» — Comment! s'écria-t-il, mademoiselle de Mersanz!... Il oserait!

» — Pas beaucoup, l'interrompis-je; ce n'est pas par l'audace qu'il brille... mais votre chère filleule a fait une si grande partie du chemin...

» — Césarine! m'interrompit-il.

» Puis, les sourcils froncés :

» — Vos paroles sont légères, madame la vicomtesse!

» Ce malheureux Vital saisissait quelques mots çà et là. Il changeait de couleur comme un caméléon.

» Remarque une chose. Il n'avait point connaissance de la proposition faite à sa sœur. Il ne savait absolument pas de quoi il s'agissait.

» — Maréchal, répondis-je, mes paroles légères expriment des pensées qui sont sérieuses. La sœur du lieutenant Vital vient de refuser d'être votre fille, comme elle a refusé déjà d'être la femme du père de Césarine... Si nous parlons de mésalliances, vous n'êtes pas du côté de ceux qui reculent.

» Ceci fut prononcé tout bas et pour lui seul.

» J'ai dû te dire qu'Achille, pendant sa maladie,

avait fait supplier par deux fois Béatrice de rentrer à son hôtel.

» Les sourcils du maréchal étaient toujours froncés ; mais je voyais le sourire naître derrière cette grimace.

» Ses yeux venaient de rencontrer ceux de Marguerite.

» — Mésalliance! mésalliance! grommela-t-il en gardant son ton de mauvaise humeur. Il s'agit bien de mésalliance!... Vital est le fils de la Perlette! Voilà ce qu'il fallait me dire ! Personne ne sait me prendre... Pardieu! lieutenant, s'interrompit-il avec brusquerie, vous avez du courage... plus de courage que moi !... La conduite de mademoiselle ma filleule et de son respectable père...

» — Ne les défendez pas, Vital, m'écriai-je voyant que notre Amadis pâlissait ; le maréchal joue la comédie du Bourru bienfaisant... Le maréchal me charge de vous dire que, si vous voulez être son fils d'adoption, ce qui donnera un nom glorieux à votre femme, il vous accordera, en tant que cela le concerne, la main de sa filleule, mademoiselle Césarine de Mersanz.

» Crois bien, ma bonne Aglaé, que je savais ce que je faisais en risquant cette sortie, qui te semblera si téméraire.

» Elle amena dans mon salon un étonnement qui

se traduisit par un grand silence. Je vis une expression d'inquiétude derrière les paupières demi-closes de Marguerite. Pour moi, sa fierté se révoltait déjà. Le danger ne pouvait venir que d'elle.

» Cependant le vieux maréchal eut peut-être l'idée de protester. Il me regardait d'un air un peu hostile, et je préparais ma bordée pour repousser son attaque, lorsque sa physionomie changea tout à coup. Il tourna les yeux vers Vital, fort embarrassé de sa contenance, et le rouge lui monta au front avec une telle véhémence, que j'eus peur d'un coup de sang.

» — De par tous les diables ! s'écria-t-il en s'appuyant des deux mains sur sa canne, — est-ce que celui-là va me refuser aussi !

» Je n'ai jamais mieux senti en ma vie l'énergique vérité de cette locution populaire : *rompre la glace*. Ce fut un coup de théâtre. Toutes les physionomies s'éclairèrent à la fois. L'étonnement général changea de nature et devint joyeux jusqu'au rire. Si bien que le vieux héros demanda avec toute sa colère revenue :

» — M'a-t-on fait venir ici pour se moquer de moi ?

» Marguerite et Vital tenaient chacun déjà une de ses mains. Il les repoussa, disant :

» — Accepte-t-on, oui ou non ?

» Marguerite reprit sa main de force et voulut la porter à ses lèvres. Il ne la laissa point faire et la prit dans ses bras comme un enfant. Il riait à son tour; mais les larmes lui jaillirent des yeux quand il dit tout bas :

» — Ma pauvre femme nous voit...

» Nous étions tous émus jusqu'au fond de l'âme.

» Vital fut parfait de noblesse, de reconnaissance et d'attendrissement. Le voilà duc, ma chère, si le roi le veut,—et le roi voudra, car il ne refuse rien au maréchal.

» Est-ce un dénoûment, cela?

» La chose impossible, c'est de te dire le bonheur de Césarine quand elle a su la nouvelle. C'est bien charmant et bien bon, va, mon Aglaé, de voir la joie revenir comme un rayon de soleil, après toutes ces violences et ces désolations.

» Comme tu le penses, les blessures de ce pauvre don Juan battu, le comte Achille, n'ont pas été aussi poétiquement soignées que celles de Vital. Césarine a fait son devoir, et ces messieurs, Frémiaux, Montmorin et autres, sont venus assez régulièrement savoir de ses nouvelles; mais, en définitive, si je n'avais pas été là, je crois qu'il aurait passé une triste convalescence.

» Je me suis dévouée. Je suis si heureuse, que je deviens bonne à faire peur.

» Tu sais déjà que le pauvre Achille a mis de l'eau dans son vin. Je ne puis assurément désapprouver les démarches qu'il a faites auprès de notre chère Béatrice; c'est moi qui, la première, les ai inspirées. — Mais, faut-il l'avouer, il me peine de le voir oublier si vite et si aisément cette jeune fille, si admirablement belle et si saintement malheureuse : Maxence de Sainte-Croix.

» C'est souvent le destin de ces hommes de faire vivre ou mourir des quantités de femmes dont chacune les vaut un million de fois.

» Est-ce la faute des femmes? Ce type odieux et idiot : don Juan moderne, n'existe-t-il que par notre faiblesse et la perversion lamentable de nos sentiments?

» Je ne sais. Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais Maxence telle que je l'ai vue, sérieuse et fière, portant à son front, comme un pur diamant, l'étoile de son malheur et passant devant nos yeux éblouis comme un miraculeux éclair de beauté...

» Il ne songe plus à elle.

» Cette mort mystérieuse l'a frappé un jour. — Puis tout a été dit.

» La science est impuissante à sonder les secrets de Dieu. J'ai entendu affirmer que les crotales, les scorpions, les tarentules et autres animaux malfaisants, avaient leur raison d'être bien marquée dans

l'échelle des êtres. Peut-être que ces hommes beaux, bons quelquefois, spirituels à leurs heures — et plus malfaisants que les tarentules ou les serpents à sonnettes, ont aussi leur providentielle utilité.

» Je t'assure que le pauvre bourreau des cœurs, ce terrible comte Achille, aime maintenant sa femme autant qu'il est capable d'aimer. Il est vaincu déplorablement; il est malheureux : de temps en temps, il m'a fait sincèrement pitié durant ces dernières semaines.

» Je t'engage néanmoins à ne pas me faire cette question : Si tu étais à la place de Béatrice?...

» Seigneur Dieu! la possibilité même d'échanger mon Henri contre ce Lovelace de carton me donne la chair de poule...

» Eh bien, figure-toi qu'il est superbe avec sa pâleur et la languissante paresse de ses regards; tu y serais trompée : on dirait un homme.

» C'était un soir de la semaine dernière, dans le petit logement des Vital, encombré d'amis; car nous étions tous là, sachant que le comte Achille viendrait tenter une suprême démarche.

» Il est venu. Le maréchal avait consenti à l'accompagner, ainsi que Césarine, pour qui Béatrice a toujours l'affection d'une mère.

» Je dois te dire que, le matin de ce même jour,

le pauvre vieux Roger avait donné quelques signes d'un prochain réveil intellectuel. Béatrice avait passé la journée entière à son chevet, guettant la première lueur de raison.

» On ne l'avait point avertie. On voulait laisser au comte Achille toutes ses chances.

» Nous eûmes lieu tout d'abord de nous en repentir, car l'effet produit par la vue du comte fut foudroyant. Béatrice tomba évanouie entre les bras de sa mère. Quand elle reprit ses sens, elle renouvela son refus avec une autorité si calme, que nous dûmes croire sa décision irrévocable.

» Achille était à genoux. Je ne saurais te rapporter ce qu'il dit. Ce fut fort bien : il sait se conduire.

» Cependant, la petite bonne femme tenait toujours sa fille entre ses bras. Elle lui tourna la tête vers le lit du vieux Roger et lui dit doucement ;

» — S'il s'éveille, tu ne pourras pas lui dire qu'il a rêvé, ma fille.

» Béatrice resta un instant immobile et muette.

» Achille joignit les mains en silence.

» — Pour mon pauvre bon père... murmura-t-elle, tandis que deux grosses larmes roulaient sur la pâleur de ses joues.

» Elle a attiré Césarine contre son cœur, puis sa main s'est abaissée. Achille, qui sanglotait, y a collé ses lèvres.

» Si bien que trois jours après, le vieux Roger s'éveillait dans son ancienne chambre à l'hôtel de Mersanz. Tout ce qui s'est passé n'est plus pour lui qu'un cauchemar ; il ne garde aucune envie de *se faire sauter le caisson* comme le lieutenant Toussaint; on ne le dépersuadera que le jour de la noce.

» Sont-ce là des dénoûments?

» En voici encore! Tends ton tablier!

» Les deux demoiselles du Tresnoy sont mariées. La baronne *n'a plus ses filles*. M. de Jolien et M. de Mussaton de Bazagude, deux gendres, s'en aperçoivent, ma foi, bien. Dorothée a pris un peu le genre artiste; Juliette fait l'austérité. Ce sont deux grandes femmes laides dans le bon ordinaire.

» Jean Lagard a promis sous serment d'être sage comme une image. Il est garde au château du maréchal.

» Mélite et Philomène Géran vont partout, se vantant d'avoir *régularisé* la position du comte Achille. Ce sont elles qui ont fait le mariage de notre Béatrice.

» M. Baptiste et mademoiselle Jenny sont rentiers.

» Le sergent Niquet et l'adjudant Palaproie rôdent comme deux ombres autour de la grille fermée.

» Le précieux Frémiaux... Mais je suis sûre que tu as envie de savoir ce qu'est devenu M. Garnier de Clérambault. Il est allé, comme on dit, se faire pendre ailleurs. Je ne sais le moyen qu'il a pris; mais, blessé, malmené, écrasé qu'il était et à moitié mort, il a pu échapper à la main de la justice.

» On dit qu'il est passé en Amérique. Il y a peut-être quelque chose à faire dans ce pays neuf et libre. Vingt-cinq ans de succès permettront à Garnier d'établir là-bas tout un nouveau système de relations dans la société. Débarrassé de sa terrible commanditaire, il rétablira sur des bases solides sa fabrique de mariages, et fera enfin fortune, s'il peut échapper aux caresses de la civilisation républicaine : la loi du Lynch, les revolvers à douze coups, etc....

» Fromenteau a une *position*. Il l'a eue un jour trop tard. Stéphanie était remariée à son cinquième époux. — Mais ce rival heureux tousse un peu : Fromenteau attend désormais avec confiance.

» Barbedor est fou. Il croit avoir percé la barrière des Paillassons.

» Est-ce assez de dénoûments ?...

» Ma bonne et chère Aglaé, faut-il omettre le dernier, celui qui me concerne ?... Je suis heureuse Henri m'aime.

» Te souviens-tu quand j'allais dans le Maine nommer ta petite Anna ; je pleurais...

» Dieu m'a exaucée. Dans quelques mois, tu nous viendras à ton tour, et tu seras marraine. Il y a une larme sur cette ligne ; elle est de joie. Comme e l'aimerai ! Je vois déjà son premier sourire... «

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

TROISIÈME PARTIE. — LA GUERRE SAINTE.

(SUITE.)

VI. Grande lutte d'hommes. 7
VII. Une nuit noire. 41
VIII. Temps de bras, temps de hanche, temps de ceinture et temps de cou. . 61
IX. La maison Roger. 95
X. Drame nocturne 111
XI. Avant-goût de l'enfer 137
XII. Post-scriptum 163

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2244
F2F34
v.4-6

Feval, Paul Henri Corentin
La fabrique de mariages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 12 02 09 002 9